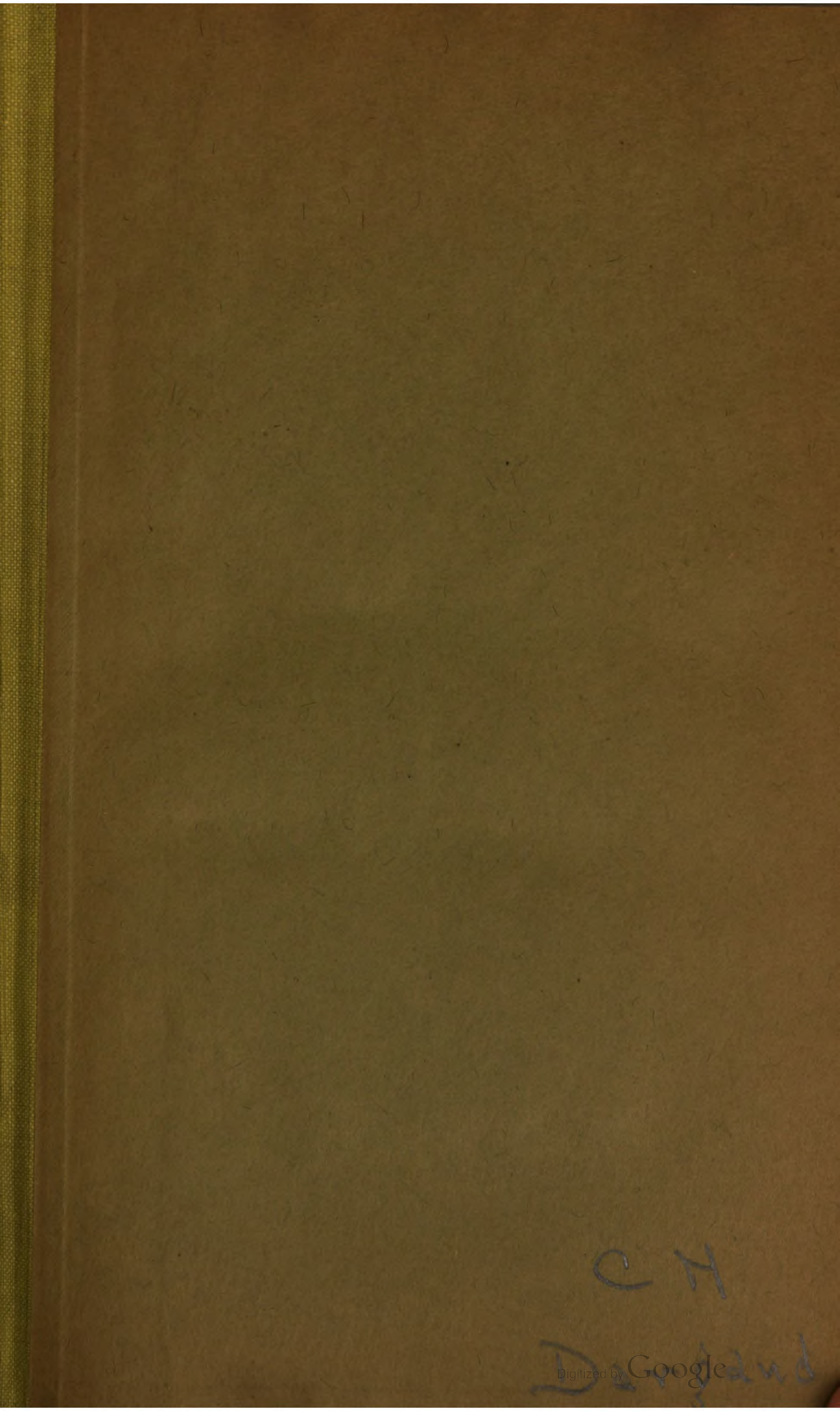

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07588084 3




C H

HISTOIRE
D'ÉLISABETH
D'ANGLETERRE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

UNE PROMENADE A CLUNY, in-8°.
NOUVELLE PHASE PARLEMENTAIRE, in-18.
HORIZON POLITIQUE DE 1844, in-8°.
LE DUC DE BORDEAUX ET LA FRANCE, in-18.

TRADUCTION DES PSAUMES, in-8°.
— DE JOB, in-8°.
— DU CANTIQUE DES CANTIQUES, in-8°.

SOLITUDE, 1 volume in-8°.
LA VALLÉE DE CHARMON, 1 volume in-18.
LA FAMILLE, 1 volume in-8°.
VOYAGE AUX ALPES, 1 volume in-18.
VOYAGE EN DANEMARK, 1 volume in-18.

HISTOIRE DE LA LIBERTÉ RELIGIEUSE, 4 volumes in-18.
HISTOIRE DE MARIE STUART, { 2 volumes in-8°. 1 fort volume in-18.
HISTOIRE DE JANE GREY, 1 volume in-8°.

479. — PARIS. — IMPRIMERIE POUPART-DAVYL ET Cᵉ, RUE DU BAC, 30.

HISTOIRE

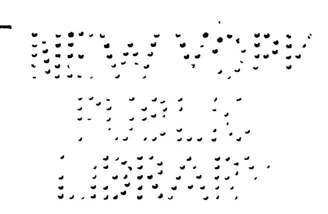
D'ÉLISABETH

D'ANGLETERRE

PAR

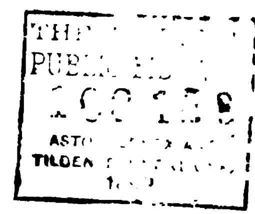
J.-M. DARGAUD

> Vierge, non; femme, peut-être;
> reine et grande reine, assurément.
>
> CATHERINE II (1775).



PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
15, BOULEVARD MONTMARTRE, 15
Au coin de la rue Vivienne
A. LACROIX, VERBOECKHOVEN & Cᵉ, ÉDITEURS
A Bruxelles, à Leipzig & à Livourne

1866



A L. D***.

PLUS DOUCE ET PLUS FORTE QUE L'HOMME
ELLE LUTTE CONTRE LES TÉNÈBRES
EN METTANT LA RÉSIGNATION OU D'AUTRES AURAIENT MIS LE DÉSESPOIR;
IL LUI SUFFIT DE SON COURAGE ET DE DEUX CONSOLATIONS :
CELLE D'ÊTRE AIMÉE
ET CELLE DE CROIRE A L'IMMORTALITÉ
EN QUI TOUTE LUMIÈRE PERDUE SE RETROUVERA,
POUR NE PLUS SE PERDRE.

O TOI, QUI NE LIRAS PAS CES PAGES, MAIS QUI LES ENTENDRAS,
PUISSES-TU — CE SERAIT MA RÉCOMPENSE —
ÊTRE DISTRAITE QUELQUES INSTANTS,
PAR CES RÉCITS DE LA VIE D'ÉLISABETH,
DANS TA NUIT DE MILTON !

HISTOIRE

D'ÉLISABETH D'ANGLETERRE

LIVRE PREMIER

L'histoire, ses conditions, ses enseignements. — Jane Grey. — Marie Stuart. — Élisabeth, une femme d'État. — Sa naissance, son baptême. — Prédiction de Cranmer. — Supplice d'Anne Boleyn. — Élisabeth. — Thomas Seymour. — Courtney. — Mort de Henri VIII. — Mort d'Édouard VI. — Avénement de Jane Grey. — Avénement de Marie Tudor. — Élisabeth reléguée à la Tour. — Robert Dudley à la Tour aussi, voisin d'Élisabeth. — Soumission de la princesse. — Transférée au château de Woodstock. — Arrivée de Philippe d'Espagne en Angleterre. — Son mariage avec Marie Tudor. — Gardiner. — Le cardinal Polus. — L'Angleterre restituée au saint-siége. — Rigueurs contre le protestantisme. — Portraits par les ambassadeurs vénitiens : Marie Tudor, la princesse Élisabeth, Charles-Quint, Philippe d'Espagne. — Le prince protége Élisabeth. — Château de Hatfield (1555). — Départ de Philippe. — Nouvelles persécutions. — Rogers, Saunders et Taylor. — Ridley. — Latimer. — Thomas Cranmer. — Son abjuration, son remords, son expiation. — Spectacles. — Sackville compose *Gorboduc*. — Combats d'ours et de chiens à Hatfield. — Bals splendides. — Chasses féodales. — Élisabeth recueillie et studieuse. — Prise de Calais. — Mort de la reine Marie, le 17 novembre 1558.

L'histoire est une terre inconnue et confuse, où l'on s'avance au milieu du brouillard et où l'on ne s'oriente que peu à peu. Si vous êtes laborieux, hardi et sincère, si vous plaisez à la muse de ces contrées toutes semées de piéges et de labyrinthes, cette muse austère que les anciens nommaient Clio et que les

modernes nomment la Science, guidera vos pas incertains et vous donnera le sens nouveau des vieilles origines.

Après Jane Grey, après Marie Stuart, Élisabeth m'a préoccupé. Entre une femme de grâce et de vertu et une femme de feu et d'enchantement, il y a une femme d'État que j'ai rencontrée plus d'une fois et que je ne saurais passer sous silence.

Élisabeth ne me charme pas, mais elle m'impose et m'intéresse ; car elle a formé un peuple, organisé un gouvernement, créé une marine et fixé une religion. C'est une Sémiramis chrétienne. Je l'aborde donc avec un attrait sévère. Il ne s'agit plus ici de Jane Grey, ni de Marie Stuart, ces princesses aussi séduisantes que tragiques ; non. Jane Grey a beaucoup aimé, Marie Stuart a beaucoup aimé et beaucoup péché ; l'une et l'autre ont beaucoup souffert. Elles ont senti le désespoir dans leur âme et la hache sur leur cou. Jane est une héroïne du devoir et de la tendresse, Marie une héroïne du caprice et de la passion. Élisabeth, elle, est une héroïne du sceptre. Elle a moins aimé que ses deux cousines ; plus virile, elle a surtout régné.

Peut-être pénétrerons-nous, sous son rôle majestueux, cette fille de Henri VIII, et restituerons-nous, à force d'étude, ce personnage officiel ?

Ne rien affirmer sans preuve, ne rien imaginer de chimérique, tout examiner, tout peser au poids de la conscience, puis raconter avec vérité : telle sera notre loi. J'ai tâché de m'y conformer dans Jane Grey et dans Marie Stuart ; j'avais à me défendre de l'amour. J'essayerai de ne pas fausser non plus Élisabeth ; j'aurai parfois à me garder de la haine. Je réussirai, j'espère, à tenir la balance droite, m'étant dès longtemps appliqué à transformer en habitude mon idéal qui est la justice. La justice devient, par la pratique attentive, une seconde nature ; elle devient pour l'historien, comme pour le magistrat, une fibre du cœur toujours frémissante.

Il y a des facultés diverses : il y en a de brillantes, il y en

a de solides. La spontanéité, la vivacité, le mouvement, l'inspiration, nous attirent par une soudaine électricité; mais la réflexion, le don de l'idée nette, la sagacité et l'étendue de l'intelligence ont aussi leur originalité lumineuse. Il ne faut dédaigner aucune de nos puissances intérieures.

Élisabeth qui donna son nom à son siècle, à ce point qu'on ne dit pas seulement le règne, mais le siècle d'Élisabeth, eut en partage une haute raison qui domina tout autour d'elle et qui la domina elle-même. Cette raison aidée du caractère et consacrée à un vaste gouvernement, cette raison sans cesse active et de plus en plus judicieuse par la force de l'expérience, cette raison croissante, robuste, imperturbable, jamais en défaut, si bien qu'elle arrive presque dans les sphères du pouvoir à l'infaillibilité, cette raison très-primitive et très-cultivée est, à travers les humeurs fantasques et parfois atroces, le trait distinctif et en quelque sorte tout le génie d'Élisabeth Tudor.

Maîtresse d'elle-même, égale, imposante, elle aura la physionomie de la royauté autant qu'elle en a l'âme. Cette femme n'est pas une femme, c'est une reine, la reine incomparable qui se suffira toujours à elle-même. Elle ne quittera point Saba et n'ira jamais à nul Salomon. Elle sera indépendante de tout homme, de tout prince. Elle aspirera au titre un peu téméraire de la reine vierge. Elle fondera l'autorité suprême, la marine anglaise, elle enracinera une religion dont elle sera la modératrice, unissant dans un indissoluble nœud la souveraineté temporelle et la souveraineté spirituelle qui constituent le plus absolu des gouvernements, le gouvernement d'Élisabeth.

Retracer cette reine superbe, c'est retracer l'Angleterre elle-même à son moment décisif. Commençons donc sans prévention, avec une équité scrupuleuse. Aussi bien, malgré des réserves indispensables, cette princesse que son hypocrisie ceint d'un nuage, au milieu même de l'auréole de sa gloire, mérite d'être racontée et dévoilée dès le berceau.

Née, le 7 septembre 1533, à Greenwich, dans l'atmosphère orageuse des passions et de la politique, Élisabeth fut baptisée le 16 du même mois, en grande pompe, à l'abbaye de Westminster.

Le cortége de l'enfant royal était éblouissant. Le lord maire y était mêlé. Les ducs de Suffolk et de Norfolk brillaient au premier rang, l'un avec sa baguette de grand maître, l'autre avec son bâton de comte maréchal. Tout ce qu'il y avait de plus illustre les suivait. Des barges splendides transportèrent la cour par la Tamise de Greenwich à Westminster. Le chemin, de la rivière à l'abbaye, était recouvert de tapis magnifiques. Les fleurs de tous les parcs et de tous les jardins de Londres furent effeuillées ce jour-là hors de l'église et dans l'église.

La petite Élisabeth, enveloppée d'un manteau de velours rouge bordé d'hermine, fut confiée aux bras de la duchesse douairière de Norfolk, sa bisaïeule, qui était marraine avec la marquise de Dorset, l'aïeule de Jane Grey. Le parrain était Cranmer. Ce fut Stokesly, évêque de Londres, qui baptisa la princesse. Les fonts étaient d'argent massif. Un dais mobile, suspendu au-dessus de la tête de l'enfant, se déplaçait à mesure, réglant ses plis sur les pas de la douairière de Norfolk. Il fut tenu près des fonts par le vicomte de Rocheford, par lord Hussey, par les lords William et Thomas Howard qui étaient frères. Henri, comte d'Essex, tendit les bassins en or, et Henri, marquis de Dorset, la salière ornée de pierreries. Le cierge de cire blanche était dans la main de William Courtney, marquis d'Exeter, dont la mère était fille d'Édouard IV.

Quand le hérault de la Jarretière eut annoncé que « la haute et puissante princesse Élisabeth était chrétienne par la grâce du baptême, » et que Henri VIII eut déposé un baiser sur le front de sa fille, Cranmer, le parrain de la princesse, la bénit.

Shakspeare a mis sur les lèvres de l'archevêque le charbon de feu, et voici quelques lignes de la prophétie que le poëte attribue au prélat :

« Élisabeth sera, — mais parmi ceux qui vivent aujour-« d'hui, il en est peu qui verront briller ses vertus, elle sera « le modèle de tous les princes de son temps et de tous ceux « qui leur succéderont. La sagesse visitera cette âme pure. « Les saintes pensées nourriront son esprit. Ses sujets l'ado-« reront. Ses ennemis trembleront comme des épis battus et « se pencheront tristement. Le bien va grandir avec elle. « Durant son règne, chacun tranquille sous l'ombre pater-« nelle y mangera les fruits des arbres qu'il aura plantés et « chantera à ses voisins des cantiques de paix. Dieu sera « connu et prié comme il veut l'être.

« Cette enfant, pour le bonheur de l'Angleterre, atteindra « un long âge. Beaucoup de jours luiront sur elle et elle les « signalera tous par des bienfaits. Hélas! Plût à Dieu que mon « regard ne pénétrât pas plus loin! Mais elle doit mourir, il « le faut : il faut que le ciel la possède. Elle mourra vierge. « Elle passera sur la terre comme un lis sans tache, et l'uni-« vers sera dans le deuil! »

Voilà de belles paroles. L'histoire peut les emprunter à la poésie, parce qu'elles rappellent, sinon la lettre, du moins le sens très-exact de ce qui fut dit par Cranmer.

Anne Boleyn désirait être la nourrice de sa fille; mais Henri VIII, par un égoïsme de volupté, s'y refusa. Cette mère ne put qu'allaiter de tendresse et d'un premier sentiment des choses la petite princesse qui était fort précoce. Bientôt l'enfant ne rencontra plus dans les palais de son père la reine foudroyée. C'est à la Tour qu'on la mena et qu'Anne captive redoubla ses caresses à celle qui allait la perdre si tragiquement. Élisabeth ne comprenait pas. Un soir enfin, on l'arracha aux étreintes de sa mère qui la serrait plus étroitement que de coutume, et, le lendemain, la tête qui s'était

tant inclinée sur son berceau roula sur l'échafaud sanglant.

Élisabeth n'avait plus de mère. Henri VIII, qui avait fait Marie, sa fille aînée, orpheline par la répudiation de Catherine d'Aragon, fit Élisabeth orpheline aussi par le meurtre légal d'Anne Boleyn. Il leur donna une marâtre assez douce : Jeanne Seymour, qui mourut en couches du prince Édouard; puis une autre : Anne de Clèves, dont il se sépara; puis une autre : Catherine Howard, qui fut décapitée; puis une autre encore, qui lui survécut : la spirituelle Catherine Parr.

Élisabeth, quoique très-jeune, s'acclimatait à ces secousses, et, comme une tige agitée des hauts sommets, elle croissait et s'affermissait dans la tempête.

La condition civile de la princesse subissait de brusques et fréquentes vicissitudes, à mesure que le roi son père, sous l'influence de Vénus impudique, passait d'une constellation de son demi-zodiaque domestique à une autre constellation.

Peu de temps après son baptême, Élisabeth fut déclarée par un acte du parlement et proclamée à son de trompe dans tout le royaume princesse de Galles. Marie ayant été dépouillée de ce titre, comme issue d'un mariage incestueux, fut écartée de la succession à la couronne.

A l'époque où Henri VIII épousa Jeanne Seymour, ses deux premiers mariages étant reconnus illégitimes, ses filles, — Élisabeth aussi bien que Marie, — furent frappées de bâtardise. Le trône fut réservé aux enfants de la nouvelle reine.

Après les noces de Henri avec Catherine Parr, il y eut un autre changement. Il fut statué que, dans le cas du décès d'Édouard VI sans postérité, Marie profiterait de son droit d'aînesse et primerait Élisabeth.

Enfin, sous Marie, le parlement assemblé, le 10 octobre 1553, jugea nul le divorce de Henri VIII et de Catherine d'Aragon, père et mère de la reine. De cet acte du parlement qui infirmait le mariage d'Anne Boleyn, ressortait solennellement la

déchéance de la princesse Élisabeth plus que jamais bâtarde.

Heureusement, en dépit de la fortune, elle eut le don de se faire des amies et presque des providences, de ses marâtres et de ses gouvernantes. Elle écrivait de jolis billets aux femmes successives de son père. Et lui, le roi, elle le cajolait avec beaucoup d'art. Elle exerçait sur lui tantôt une persuasion, tantôt un ascendant. Il lui trouvait de l'esprit et de l'intelligence. Elle flattait son amour-propre. « C'est une enfant fort « avancée, mandait lady Brian à lord Cromwell dans une « lettre de 1537. Les dispositions de cette petite fille de quatre « ans sont tellement aimables, que je n'en ai jamais rencontré « de pareilles dans ma vie. Que Dieu lui conserve la santé ! « J'espère qu'aux fêtes prochaines, s'il plaît au roi de la faire « venir pour un jour ou deux, elle se comportera d'une « manière convenable à la dignité de Sa Majesté et à la sienne. « Ensuite elle reviendra prendre son régime simple et calme. »

La princesse était alors au château de Hounsdon près de Londres. Elle y grandit en science et en sagesse. A la mort de son père, en 1547, elle avait quatorze ans. Édouard, qui devint roi, n'en avait que dix, l'âge de Jane Grey.

Cette jeune cour, en dehors des ambitions terribles de la politique, fut une académie érudite, littéraire et religieuse. L'Angleterre se modela par l'éducation vigoureuse de la renaissance sur l'aristocratie. Il y eut surtout le mouvement fécond de la réforme, et c'est ce mouvement dont les évolutions suscitèrent tant de talents supérieurs et même ces deux génies transcendants, Shakspeare et Bacon, pour l'illustration incomparable du plus grand règne futur de l'île sous une femme.

Élisabeth, qui devait être cette femme, fut une des merveilles de la cour d'Édouard. Elle excellait dans les adresses de la main, et, soit ses tapisseries, soit ses broderies étaient admirées comme des chefs-d'œuvre.

Elle dessinait bien, chantait mieux, apprenait les langues

anciennes, les parlait et les écrivait dans la perfection. Elle ne savait pas l'hébreu, mais le grec et le latin ne l'embarrassaient pas plus que le français, l'italien ou l'espagnol. Elle faisait même des vers assez harmonieux et la poésie ne lui tenait pas toujours rigueur. Il est vrai que son intelligence la ramenait à l'observation des hommes et de leurs annales. Les révolutions des peuples, les passions de la politique la sollicitaient sans cesse et elle entreprenait avec un goût très-vif les lectures les plus sérieuses. Elle étudia profondément la géographie, les voyages, l'histoire, la diplomatie, toutes les causes variées de la prospérité et de la chute des gouvernements.

Dès cette époque, Élisabeth était accessible à l'amour. Thomas Seymour la fascina. Elle le pleura sous Édouard. Sous Marie, qu'elle rendit jalouse, elle fut adorée de Courtney, comte de Devonshire, et elle ne resta pas indifférente à ses transports.

Il paraît certain que cette princesse et le comte, malgré leurs dénégations et le soin qu'ils eurent de ne laisser aucune preuve matérielle contre eux, avaient été informés de la conspiration de Wyat. Au fond, le but de l'insurrection était, pour le plus grand nombre des conspirateurs, l'élévation d'Élisabeth sur le trône et son mariage avec le comte de Devonshire. La mort de la reine Marie était décidée irrévocablement. Trois dépêches d'Antoine de Noailles, les dépositions du duc de Suffolk, de William Thomas et de quelques autres prisonniers dévoilent les plans des conjurés.

Courtney enfermé à la Tour, transporté ensuite à Fotheringay, puis exilé, expira presque subitement à Gand, dans l'année 1555. On soupçonna Philippe II d'avoir eu recours au poison. Il craignait, si la reine malade venait à succomber, que le comte de Devonshire, dont Élisabeth était éprise, ne fût un obstacle au dessein qu'il avait d'épouser cette princesse.

Élisabeth regretta Courtney presque autant que Thomas Seymour.

Elle fut reléguée aussi à la Tour de Londres (mars 1554), un mois après l'exécution de Jane Grey. Avant de gémir et de trembler sous ces voûtes qui suintent le sang, elle avait frémi d'horreur au souvenir de Jane dont les partisans remplissaient encore les cachots voisins de la prison qu'Élisabeth allait habiter.

Quand elle eut franchi la porte des Traîtres, l'émotion qu'elle en ressentit fut sinistre. Ses genoux fléchissaient. Son écuyer lui offrit le bras; mais la princesse, ne trouvant pas cet appui suffisant, s'assit sur une pierre de taille de la première cour. Son écuyer se désolant, Élisabeth le rappela au courage, se raffermit elle-même et entra sur les pas du constable dans sa prison. Là, quand le constable l'eut laissée et que son écuyer fut sorti, elle demanda à l'une de ses femmes son Ancien Testament et dit plusieurs fois à haute voix : « Sauvez-moi, Seigneur, et faites que je dresse ma maison sur le roc. »

Ce fut beau à elle d'avoir alors la vertu de l'espérance. Mais se souviendra-t-elle de cette pierre où elle ploya tout accablée sous le poids de ses pensées ? Si elle ne s'en souvient pas de cette pierre pour l'éviter à d'autres, l'histoire la soulèvera et en écrasera justement sa renommée.

La princesse fut séparée à la Tour de ses serviteurs et de ses femmes. On les remplaça par des serviteurs et des femmes de la reine, lesquels torturèrent sans relâche Élisabeth, soit en lui racontant le supplice de Jane Grey, soit en essayant de la convertir aux raffinements de l'Église romaine.

Le constable de la forteresse, sir John Gage, fut très-sévère. Il avait ses ordres particuliers. Les gardes et les domestiques dont il entoura la princesse n'eurent aucune complaisance pour elle. Élisabeth aimait les fleurs. On lui interdisait ce plaisir. Un enfant de quatre ans lui ayant présenté un bouquet, le sergent du poste le confisqua sous les

yeux de la princesse, l'examina pour s'assurer qu'il ne contenait aucun billet et le jeta ensuite dans les fossés de la Tour. L'enfant fut châtié, et le père de l'enfant, un des subalternes du constable, fut ignominieusement réprimandé.

Une circonstance fortuite qui parut à Élisabeth un coup du sort la préoccupa vivement. Elle sut que Robert Dudley, qui fut depuis le comte de Leicester, était dans un des cachots de l'affreux donjon. Il y avait été écroué avec Jane Grey, sa belle-sœur, et Guilford, son frère. Le duc de Northumberland, lord et lady Guilford décapités, Robert était retenu sur le théâtre du meurtre de sa famille et dans l'attente du billot.

Quoique Élisabeth ne songeât guère alors qu'à Courtney, elle fut singulièrement touchée de la présence de Robert Dudley à la Tour, tandis qu'elle y était réduite aux mêmes extrémités et plongée dans les mêmes angoisses. Elle fit souvent allusion dans sa prospérité à cette coïncidence. La princesse, pour qui l'astronomie n'était que de l'astrologie, disait que Robert étant né le même jour et à la même heure qu'elle, sous la même planète, l'entrelacement affectueux de leurs destinées était un décret du ciel. Lui, le fourbe, entretenait Élisabeth dans cette rêverie. Il ne négligea aucune flatterie, aucun manége pour plaire à celle qui entre toutes avait une étoile et dont il prévoyait l'avénement. Ses assiduités dataient de la dernière année du règne de Henri VIII. Élisabeth, toujours si facile à être trompée en amour, croyait à la tendresse de Robert Dudley. Elle lui était reconnaissante d'une adoration muette qui ne l'empêchait pas, elle, d'éprouver d'autres sentiments. Robert lui insinuait par mille soins l'expression indirecte de son dévouement sans bornes et sans espoir. L'audacieux, l'effronté, le pervers dès l'enfance, feignit une timidité extrême avec la princesse, bien sûr qu'il était d'oser tout par degrés, — devînt-elle sa souveraine. Le hasard ou son intention le rapprochait toujours d'Élisabeth. Elle était son unique sollicitude. Quand il ne pouvait pas lui rendre des devoirs,

son bonheur semblait de lui rendre des hommages. Ces fleurs mêmes offertes à la princesse par la grâce d'un enfant et arrachées par la brutalité d'un soldat, ne venaient probablement pas du comte de Devonshire, inattentif et dissipé, quoique amoureux : il est permis de conjecturer qu'elles furent une galanterie de Dudley, courtisan jusque sous la hache.

La captivité d'Élisabeth fut un peu adoucie par lord Chandos, nommé heureusement constable de la Tour et qui n'eut pas l'âpreté de son prédécesseur. Il n'empêcha pas la princesse de se promener dans l'appartement des reines et dans un petit jardin clos de toutes parts. Les volets des fenêtres qui ouvraient sur ce jardin furent fermés, afin qu'Élisabeth ne pût avoir aucune communication suspecte. Elle était d'ailleurs accompagnée de lord Chandos, de trois femmes de la reine et cernée de nombreux espions.

Un prêtre catholique lui fut attaché. C'était l'un des chapelains de la Tour. Loin de se révolter, la princesse usa de dissimulation. Elle entendait la messe avec dévotion et le théologien avec déférence, fort empressée de ménager sa sœur et de lui enlever tout prétexte de meurtre.

Malgré ses précautions, elle était sous une terreur sourde. Lorsque, le 19 mai, plus de deux mois après son emprisonnement, on l'avertit qu'elle allait être conduite à Woodstock, dans l'Oxfordshire, par sir William de Thame et sir Henri Beddingfield, capitaine des gardes, elle demanda, toute tremblante à l'aspect de ces deux hommes et de leurs soldats, si l'échafaud de Jane Grey était démonté. Sur la réponse affirmative qu'elle reçut, elle se calma un peu.

Néanmoins son effroi l'obsédait encore. Beddingfield surtout l'inquiétait. En route pour l'Oxfordshire, à peine eût-elle traversé la Tamise à Richmond, qu'elle aperçut, au bord du fleuve, sur la grève opposée plusieurs amis qui la saluaient affectueusement. Elle leur dépêcha aussitôt un messager chargé pour eux de ces seuls mots qui révélaient toutes ses angoisses :



Tanquam ovis. « Comme la brebis menée à l'abattoir. » Partout où elle passa cependant les populations l'accueillaient avec amour, les cloches sonnaient des carillons, les branches pleuvaient sous ses pas.

L'un de ses surveillants, lord William de Thame, lui fit les honneurs de son manoir de Ricot. Il fut son hôte chevaleresque ; il n'eût pas été plus magnifique avec la reine. Cette courtoisie envers la princesse fut mal interprétée et Beddingfield eut le commandement absolu de Woodstock.

Ce château était situé dans le comté d'Oxford si célèbre par son université et par sa bibliothèque bodléienne. Le pays est d'une verdure admirable entretenue par soixante et dix rivières ou cours d'eau dont les circuits capricieux s'ajoutant aujourd'hui aux chemins de fer donnent à la circulation une activité merveilleuse.

Sous la reine Marie, cette circulation était infiniment moins variée et presque entièrement agricole. L'industrie féminine de la dentelle et la fabrication délicate des gants distinguaient cependant dès lors l'Oxfordshire. Ces deux luxes toujours aimés d'Élisabeth furent encouragés par la princesse durant sa résidence à Woodstock.

Elle s'installa au vieux manoir féodal comme à la Tour, mais dans une captivité moins tragique. La campagne était proche. La princesse avait un parc. Elle allait et venait sur les pelouses, à l'ombre des ormes et des chênes. Elle enviait, il est vrai, les villageoises qui la servaient. N'étaient-elles pas libres et contentes sous leurs chaumes? Un matin qu'elle avait écouté les refrains d'une laitière du château, elle s'écria : « Que ne suis-je paysanne aussi pour chanter avec cette gaieté « rustique? »

La princesse éprouvait plutôt le besoin de pleurer.

Beddingfield était d'une ponctualité militaire et quelquefois d'une familiarité qui révoltaient Élisabeth.

Lorsqu'il se présentait au salon de Woodstock, il négligeait

souvent de lui en demander la permission. Il lui arrivait de décrocher son ceinturon et de déposer son épée sur les livres ou à travers les colliers de la princesse. Plusieurs fois, il se fit ôter ses bottes devant Élisabeth et y substitua une chaussure plus commode.

La princesse se vengea un soir que Beddingfield fermait lui-même avec soin la grande porte des jardins. « Vous n'êtes qu'un geôlier, » lui cria-t-elle.

Le rude soldat dont le cœur valait mieux que l'écorce se sentit dégradé par ce mot. Il suivit Élisabeth au château, et là, fléchissant un genou, il la supplia de le considérer comme un gentilhomme.

Quelle fut la réponse de la princesse et quel fut le pacte entre elle et l'officier de Marie? On l'ignore. Ce qui est certain, c'est qu'Élisabeth reine ne témoigna aucun ressentiment à Beddingfield dont la grossièreté cachait sans doute une diplomatie très-fine. Il inspirait par ses rigueurs confiance à Marie Tudor, et, sous ses airs farouches, il était le défenseur vigilant de sa prisonnière qu'il préserva, dit-on, des assassins déchaînés plus d'une fois à Woodstock contre la princesse. Ces suppositions sont logiques, si l'on réfléchit que le capitaine des gardes fut dans la double faveur de Marie et d'Élisabeth, ses souveraines l'une après l'autre. Il eut les sollicitudes de la loyauté avec des manières brutales.

Élisabeth refusa pour époux le duc de Savoie, puis Eric, fils aîné du roi de Suède, afin de ne pas renoncer à l'Angleterre.

L'arrivée de Philippe d'Espagne, le fiancé de la reine Marie, fut un événement heureux pour Élisabeth. Ce prince débarqua dans l'île, le 25 juillet 1554. Il était accompagné de Medina-Cœli et d'Alva, de l'amiral de Castille et de Ruy Gomez. Il fut reçu par le duc de Norfolk, les comtes de Derby, de Shrewsbury et d'Arundel. Il accepta respectueusement l'ordre de la Jarretière. Il se félicitait d'avoir été choisi

par la reine. Il déclara qu'il venait vivre en Anglais parmi les Anglais et que son cœur était avec eux. La vérité est que, malgré les apparences, les deux plus âpres orgueils de la terre, l'orgueil espagnol et l'orgueil britannique se mesurèrent et se haïrent d'une profonde haine. Élisabeth, déjà la personnification de l'Angleterre, grandit de cette haine contre l'étranger, et l'amour qu'elle inspirait redoubla.

Le 27 juillet, Gardiner donna la bénédiction nuptiale à Philippe et à Marie dans la cathédrale de Winchester. Les époux jurèrent de rester fidèles aux libertés du royaume. Ils sortirent de la messe, sous un dais, une épée nue portée devant eux, emblème des cruautés de ce règne. Le roi et la reine s'acheminèrent à Windsor.

Gardiner, leur ministre dirigeant, avait été le flatteur de Henri VIII et l'insulteur de Clément VII. Dans son fanatisme, il avait l'esprit assez politique pour comprendre que la condition préliminaire au retour de la nation anglaise vers l'Église romaine, c'était une bulle qui rassurerait les acquéreurs des propriétés des couvents. Gardiner convainquit de cette nécessité le roi et la reine. Charles-Quint se rangea de cet avis et retint en Flandre le cardinal Polus, légat du pape, qui aurait inquiété les détenteurs des domaines arrachés aux monastères.

Pendant ce temps, Manriquez, au nom de Philippe et de Marie, obtenait de Jules III la bulle qui autorisait le légat à légitimer la possession révolutionnaire des meubles et immeubles dont les cloîtres avaient été dépouillés sous Henri VIII et sous son fils Édouard VI.

Le roi et la reine appelèrent alors auprès d'eux le cardinal Polus. Il se hâta de passer la Manche. Lord Paget, sir Édouard Hastings, et sir William Cecil lui faisaient cortége dès Bruxelles. Il fut fêté à Douvres avec magnificence. Son escorte était de plus de deux mille gentilshommes à cheval, lorsqu'il atteignit Gravesend. Une barge splendide l'y atten-

dait. Il orna la proue de sa croix de légat et il aborda, le 14 novembre, à Westminster. On lui rendit des honneurs aussi grands qu'à Philippe lui-même. L'évêque de Winchester et tout le conseil allèrent à sa rencontre jusqu'aux portes de Londres. Le roi lui donna la main à la porte de Wite-Hall et la reine à la porte de la chambre de parade. Le palais de Lambeth avait été préparé pour sa résidence. Il alla s'y loger après une longue conversation avec Philippe, Marie et Gardiner.

Le 29 novembre, le parlement accueillit à genoux la réconciliation du royaume et du siége pontifical. Le légat leva l'interdit lancé par Paul III contre l'Angleterre. Le roi et la reine proclamèrent que le titre de chef de l'Église n'appartient qu'au pape et ils y renoncèrent l'un et l'autre solennellement. Le schisme et l'hérésie furent anathématisés et une ambassade d'obédience fut envoyée à Jules III.

La terreur sévit partout. Les prêtres mariés perdirent leurs femmes et leurs bénéfices, les évêques protestants leurs dignités et leurs priviléges. Beaucoup furent emprisonnés, puis décapités; les plus infimes furent pendus.

Les ambassadeurs vénitiens marquaient alors leurs traces en Angleterre comme partout.

Après Sébastien Giustinian et Ludovico Falier qui font le portrait de Henri VIII avant 1533, ce qui explique leur bienveillance; après Daniele Barbaro qui représente en homme d'État sa république sous le gouvernement d'Édouard VI; après Soranzo qui peint la reine Marie et le peuple anglais, — débarquait à Londres Giovanni Michieli, en 1554, l'année même du mariage de Philippe d'Espagne. Michieli, qui ne prononça dans le sénat de Venise sa *Relazione* qu'en 1557 avait tout observé depuis 1554, et il est indispensable à consulter soit sur le fils de Charles-Quint, soit sur les deux filles de Henri VIII, — la reine Marie et la princesse Élisabeth. Sous la gravité du patricien, l'ambassadeur était un politique

accompli; sa figure et son attitude sont d'un sénateur et d'un artiste.

Rien n'est saisissant comme l'apparition de ces hommes de l'Adriatique aux chaudes physionomies méridionales dans la pâle Albion. Le peuple anglais aux cheveux rouges, aux joues vermeilles, aux yeux gris et cupides, voyait passer avec jalousie ces nobles étrangers. Il est vrai qu'ils étaient les bienvenus chez les lords dont la politesse était inépuisable et qui recevaient comme des princes dans leurs châteaux. Ils y exerçaient une hospitalité fabuleuse. Lord Pembroke avait plusieurs millions de rente et jusqu'à mille domestiques en livrée. Il n'était néanmoins ni le plus riche, ni le plus puissant des lords.

L'Angleterre, très-apte à la guerre par sa bravoure et ses guinées, est cependant plus prête à la paix par ses facultés caractéristiques : l'industrie, le commerce, la marine. Telle nous la voyons aujourd'hui, telle la voyait Giovanni Michieli.

Ce diplomate éminent nous a transmis sur Marie et sur Élisabeth des renseignements précieux.

La reine était vêtue magnifiquement, ce qui ne l'empêchait pas d'être petite et maigre. Elle avait les yeux saillants et myopes; son visage atrabilaire inspirait l'effroi, et sa voix virile était à elle seule une terreur. Très-habile à l'aiguille, elle jouait bien aussi du luth et du clavecin. Elle travaillait beaucoup... mais à quoi? — à dépouiller les uns de leurs terres, les autres de la vie, à confisquer et à tuer. Voilà comment elle eut un sentiment si profond et si amer de son impopularité.

Elle était jalouse de Jane Grey jusqu'à l'immoler; elle le fut d'Élisabeth jusqu'à l'emprisonner. Plus instruite que la reine, laquelle n'était pas ignorante, Élisabeth était douée de quelques autres avantages qui lui nuisaient. Elle avait la taille grande, les yeux beaux, les mains incomparables. En général, les portraits, soit de la plume, soit du pinceau,

reproduisent Élisabeth avec le teint anglais blanc et rose. Il est à remarquer toutefois que dans les moments ou de colère, ou de soupçon, ou d'ennui, ce teint, s'éclipsant par l'émotion, se nuançait de sombre et même de vert. Serait-ce dans un de ces instants orageux que l'ambassadeur vénitien Michieli avait considéré la princesse pour lui attribuer « une peau olivâtre? »

Philippe d'Espagne était très-prévoyant, à cette date (1554), entre les deux filles de Henri VIII. Il croyait tenir l'Angleterre par elles, se promettant bien de ne pas la lâcher, même s'il devenait veuf. Il ne serait pas le premier qui aurait épousé sa belle-sœur.

Ces grands Habsbourgs, Charles-Quint et Philippe son fils, ont été peints de mains de maîtres pendant quarante ans par les ambassadeurs vénitiens Giovanni Michieli, Frederigo Badoer, Agostino Nani et une douzaine d'autres. Ces ambassadeurs, tout en faisant les affaires de la république, faisaient celles de l'histoire. Ils sont des Titiens diplomatiques.

Ils ont animé d'un coloris vivant leurs personnages devenus les nôtres.

Philippe ressemblait beaucoup à Charles-Quint. Il était seulement plus frêle et d'une stature un peu moindre encore. Il avait comme lui le front assez vaste au dehors, quoique resserré et comprimé au dedans par le fanatisme; il avait les yeux bleus, l'expression sérieuse. Son nez était moins aquilin et mieux fait. Il avait les lèvres grosses et pendantes aussi, la lèvre inférieure plus lourde que la supérieure, mais il n'avait pas la mâchoire d'en bas longue et large au point de joindre difficilement les dents, — difformité de Charles-Quint très-gêné par là pour manger et pour parler. Philippe n'était pas moins flegmatique et hautain que son père. Il avait la peau blanche, les cheveux blonds, la barbe d'ambre d'un Flamand; et avec cela, un air si altier que, malgré ses fades couleurs du nord, nul Espagnol brûlé au soleil des sierras n'était plus

Espagnol que lui. C'est ce qui éloignait Élisabeth et ce qui enchantait Marie Tudor!

Le prince d'Espagne était ordinairement habillé de noir en Angleterre. Ses vêtements étaient d'une coupe élégante et relevés par un manteau de damas fourré de martres. Il portait suspendu sur sa poitrine le collier de la Toison d'or. La toque de velours ou le léger chapeau de feutre surmonté d'une chaînette complétait son costume habituel. Il ne regardait pas en face et parlait sans bruit. S'il rencontrait le saint sacrement sur son chemin, il descendait de cheval ou de carrosse et suivait le dais chez le malade, puis à l'église jusqu'à l'autel.

La reine était rassurée par cette piété, mais la froideur du prince la glaçait. Bien plus, des confidences de cour la consternaient. Le prince n'avait-il pas ses maisons et ses bois du Prado et d'Aranjuès près de Madrid, sortes de harems africains où les subtilités catholiques et les scrupules du confessionnal étaient un attrait de plus aux voluptés?

Protégée par la politique de Philippe d'Espagne qui avait des vues sur elle à travers les maladies de la reine, Élisabeth habita momentanément Wite-Hall, Hampton-Court, partit définitivement de Woodstock au printemps de 1555, et s'établit à Hatfield, parmi les belles végétations du comté d'Hertford.

Là, elle fut délivrée de ses tuteurs soldatesques et placée sous les auspices de sir Thomas Pope, un homme d'une tolérance vaste, d'une science profonde et d'un commerce attachant.

Tandis que Marie se consumait d'une passion malheureuse pour Philippe, ce prince, à peu près roi d'Angleterre, essaya de se conquérir une faveur publique en modérant les cruautés de la reine sa femme.

Il fut doux à Élisabeth. Il rendit la liberté à Nicolas Trockmorton, à Robert Dudley et aux autres partisans soit

de Jane Grey, soit de Wyat. Il chercha vainement à se créer un prestige impossible. Las enfin de ce peuple arrogamment ennemi et de cette reine maussade éperdue d'amour, Philippe abandonna dans l'automne de 1555 l'Angleterre pour toujours. Il avait vingt-huit ans, la reine en avait quarante et la princesse Élisabeth vingt-deux.

La fille d'Anne Boleyn menacée par Marie fut sauvée par Philippe. Cette clémence ne doit pas être attribuée à l'affection, mais à une prévision égoïste. Car si sa femme dont il pressentait sans cesse le trépas succombait, il désirait garder la Grande-Bretagne en épousant Élisabeth. La vie de cette princesse lui était chère d'ailleurs à un autre titre. Cette vie était le seul obstacle à ce que Marie Stuart fût trois fois reine, reine de France, d'Angleterre et d'Écosse. Malgré ses affinités catholiques avec la fille de Jacques V, Philippe tenait à écarter du front de Marie Stuart le droit à cette tiare trop éclatante dans les blasons monarchiques.

Enveloppée donc de sécurité dans la résidence d'Hatfield par les recommandations de Philippe, Élisabeth reprit ses travaux classiques. Elle se risquait, malgré l'humidité, à des promenades régulières. Elle parcourait sur une haquenée docile par des allées de sable fin des prairies d'une verdure charmante. La princesse rentrait de fort bonne heure pour échapper au serein et à la fièvre. Elle aimait les vaches de ces prés un peu trop marécageux presque autant que ses chevaux. Le beurre d'Hatfield était du reste si exquis et si parfumé, qu'Élisabeth, même à Greenwich et devenue reine, le tirait de son ancienne résidence d'exilée.

Mais si elle donnait un coup d'œil à la nature et aux animaux qui l'environnaient de paix, elle était presque toujours penchée sur un poëte ou sur un prosateur, soit d'Athènes, soit de Rome, — ne s'éveillant parfois de son étude qu'aux événements les plus terribles du règne de sa sœur.

Ses rivales d'érudition sous Édouard VI avaient été Jane

Grey et Mildred Cecil qui savaient le grec comme l'anglais. J'ai assez raconté Jane Grey. Mildred Cecil, femme du secrétaire d'État de ce nom, était fille de sir Anthony Cooke dont une autre fille épousa Nicolas Bacon, père de François Bacon, le grand métaphysicien de l'Angleterre.

Sir Anthony Cooke, illustre par ses gendres, était lui-même illustre. Il avait été attaché avec sir John Cheke et le docteur Cox à l'enseignement du jeune roi Édouard. C'étaient des humanistes du plus haut vol envers qui Élisabeth était fort obligée; car ils lui avaient choisi successivement pour précepteurs, d'abord Grindal, puis Ascham.

Elle se recueillait à Hatfield dans le souvenir de ses maîtres et elle relisait les grands écrivains qu'elle avait lus avec eux : Démosthène, Sophocle, Cicéron, Tite-Live, les prophètes aussi et toutes les œuvres de Mélanchthon. Un trait singulier de cette éducation, c'est que le jugement et le goût de la princesse avaient mûri, sans que son imagination se fût beaucoup développée. Cette imagination, la moins puissante des facultés d'Élisabeth, était soupçonneuse et fantasque. Elle fut alors fort impressionnable, et cela se conçoit. La hache était suspendue sur la tête de la princesse qui, malgré sa fermeté et la protection de Philippe, tremblait. Toute l'île tremblait avec elle.

Les professeurs d'Édouard VI, sir Anthony Cooke, sir John Cheke et le docteur Cox s'enfuirent à l'étranger. Le comte de Bedford fut incarcéré; sir Francis Knowlers, cousin par sa femme de la princesse Élisabeth, fut proscrit. Walsingham expatrié profita de son bannissement pour approfondir dans toutes les cours les secrets de la diplomatie européenne.

Rogers, prébendier de Saint-Paul, Saunders et Taylor, des théologiens éminents, furent brûlés vifs, au mois de février 1555. Un bref garantissait les biens ecclésiastiques vendus, mais ils étaient repris par la confiscation, mais le billot, mais les gibets, mais les cachots sévissaient partout. Gardiner, le

chancelier, et Bonner, l'évêque de Londres, furent des inquisiteurs impitoyables. La reine les encourageait et les récompensait. Philippe simulait de loin en loin la miséricorde, afin de leurrer et de séduire cette île tragique plus agitée dans la persécution que ses flottes dans la tempête.

Ridley, Latimer et Cranmer, qui avaient été l'un évêque de Londres, l'autre évêque de Worcester, l'autre archevêque de Cantorbéry, furent transférés de la Tour à Oxford, après la conspiration de Wyat.

On sait assez que Cranmer était le véritable initiateur de l'Angleterre à la réforme.

Ridley et Latimer avaient été ses zélés coopérateurs. Ridley était un logicien hardi, un orateur fécond en ressources, un esprit inépuisable, un caractère entier. Ce fut le plus éloquent admirateur de Jane Grey, qu'il considérait comme l'ange du protestantisme et comme l'héroïne de la patrie. Latimer était le prédicateur populaire et véhément des mêmes sentiments et des mêmes doctrines. Il était l'athlète de la foi, dont Ridley était le théologien et Cranmer le pontife.

Les trois prélats furent cités devant des députés du clergé et des universités, soit d'Oxford, soit de Cambridge. A dater du 14 avril, ils discutèrent quatre jours durant. Ils furent déclarés hérétiques. L'auditoire composé pour la circonstance cria : « *Vincit veritas.* »

Ridley et Latimer furent attachés au bûcher avec des sacs de poudre au cou et sous les pieds. Latimer s'affaissa aux premières explosions. Ridley fut lent à expirer ; ses tourments sont indescriptibles. Consumé aux extrémités et toujours vivant, il s'écriait : « Seigneur, je ne me plains pas. Ce chemin est de flamme, mais il mène à vous. » Du milieu du brasier, il conversait avec Dieu. L'un des sacs de poudre, celui qu'il portait au cou et sur la poitrine ayant pris feu, l'intrépide novateur expira (16 octobre 1555).

De la lucarne de son cachot, Cranmer avait vu passer les

deux amis de son cœur et de sa foi. Des tourbillons de fumée mêlés d'étincelles et d'éclats de poudre lui annoncèrent ces grands trépas. L'archevêque, se précipitant sur les dalles nues, pria et dit : « Mon Dieu, accordez-moi le courage de ces lions. »

Après Jane Grey, c'est Thomas Cranmer qui fut la plus auguste victime de Marie Tudor.

Cranmer avait été le pontife de la réforme sous Henri VIII, puis le guide d'Édouard VI et le continuateur du protestantisme sous ce prince enfant.

Il s'était associé aux anathèmes contre le pape et il avait maintenu la scission entre l'Angleterre et ce souverain étranger. Il avait fait adopter la communion sous les deux espèces du pain et du vin. Il avait aboli le culte des images et permis le mariage des prêtres. Enfin, il avait rejeté le dogme de la présence réelle dans l'eucharistie. C'étaient là les vrais griefs. On les couvrait néanmoins d'un prétexte. Cranmer fut arrêté pour complicité de rébellion dans l'usurpation de Jane Grey. Il avait en effet signé l'acte qui excluait Marie du trône.

Traduit devant un conseil extraordinaire, l'archevêque de Cantorbéry fut condamné à mort.

La reine daigna lui faire grâce. Elle le relâcha comme traître, mais elle le ressaisit aussitôt comme hérétique. Elle aimait à jouer avec une proie.

L'hérésie était le crime de Cranmer, et ce crime, il fallait l'effacer dans le sang. Le grand réformateur avait fondé la religion d'État en Angleterre et entretenu une correspondance coupable avec Knox et Calvin. Il avait accueilli tous les proscrits de l'Europe, Bucer, Pierre Martyr, Bernard Ochin, et le palais de l'archevêque avait été leur port après la tempête. Cranmer persévérait de plus avec opiniâtreté dans ses convictions. Toutes les colères sacrées et profanes se déchaînèrent contre lui.

Il avait été transporté de la Tour de Londres à la prison

d'Oxford. Le tribunal ecclésiastique fut constitué dans l'église de Sainte-Marie. Le président de ce tribunal était l'évêque de Glocester, Brooks, qui siégeait pour le pape. Au-dessus de son fauteuil on avait brodé la tiare sur le velours des tentures où une hostie consacrée était fixée à un fil d'or. Brooks avait pour collègues le docteur Martin et le docteur Story, les délégués de Philippe et de Marie. Cranmer fut amené en grande pompe à ce prétoire exceptionnel. Il était vêtu magnifiquement. Il avait la crosse en main. Escorté de ses gardes, il s'avança jusqu'à l'estrade où se tenait la cour. Il s'inclina profondément devant les deux représentants du roi et de la reine, mais il se couvrit devant Brooks, le légat du souverain pontife. L'interrogatoire fut très-vif et entraîna une orageuse discussion sur la présence réelle et sur le pouvoir du pape.

Cranmer ne fléchit ni sur la première de ces questions, ni sur la seconde. Il déclara que la communion était purement symbolique et que le pape n'était que l'évêque de Rome.

« Je ne consentirai jamais, s'écria-t-il, à ce que cet évêque « ait aucun pouvoir en mon pays. »

« L'évêque de Rome, ajouta-t-il, est injurieux à Dieu et « aux saints préceptes. Car Dieu a commandé à tous les hommes « d'être diligents dans la recherche de la loi ; car il a déter- « miné un jour pour être servi et il veut qu'on le serve dans « la langue nationale qui est connue. Le pape veut le con- « traire, puisqu'il exige le service en latin que personne ne « connaît. Autant qu'il est en lui, il aveugle les intelligences « et il attente aux souverainetés. Voilà pourquoi j'ai protesté « et je proteste contre le pape que je proclame de toute la « force de ma conscience l'ennemi de Dieu et des rois. »

Ces paroles furent couvertes d'un grand murmure. Brooks repoussa par des outrages les insultes au chef du catholicisme dont il était le légat. Les théologiens, les docteurs, les soldats même, toute l'assemblée poussa une imprécation formidable

contre Cranmer. Des interpellations violentes et des huées précédèrent l'arrêt de la cour.

Cet arrêt fut terrible. Les juges entrèrent dans le naturel de Marie Tudor en revêtant d'une clémence dérisoire une sentence féroce. Par un tour raffiné de flatterie à la reine et de sarcasme à l'accusé, ils accordèrent à cet ardent adversaire du pape quatre-vingts jours pour se rendre à Rome, afin d'obtenir son pardon du pape. Ce terme expiré, Cranmer, qui avait été étroitement gardé en prison pendant ce délai de miséricorde illusoire, fut condamné à la dégradation et au bûcher.

Des prêtres indiqués par le président de la cour et parmi lesquels on remarquait Bonner, évêque de Londres, s'empressèrent d'effacer en Cranmer la majesté du sacrement. Ils lui ceignirent tous les insignes de l'épiscopat. Ils le parèrent avec soin de la mitre, du rochet, de la crosse, puis ils les lui arrachèrent successivement avec une joie mal contenue. La physionomie habituellement sombre de Bonner s'illumina d'un éclair de vengeance, lorsqu'il dépouilla Cranmer de sa robe de primat. « Les temps sont bien changés, s'écria douloureusement le condamné qui reconnaissait dans ses tourmenteurs acharnés les anciens adulateurs de sa fortune. » A ce souvenir des grandeurs évanouies et d'un passé que ces paroles réveillaient, l'évêque d'Ély, Thirleby, se sentit ému d'une pitié profonde. S'étant retiré dans un coin obscur du cachot, il inclina sa tête dans ses mains et il pleura.

La dégradation accomplie, on ajourna le supplice. Sous la reine Marie, la science des bourreaux anglais pouvait défier celle des inquisiteurs espagnols.

On était assuré de tuer Cranmer, mais le chef-d'œuvre était de le déshonorer avant de le tuer. On dirigea cette nouvelle manœuvre avec une infernale habileté.

Deux moines, diplomates des agonies, dressés à exploiter les terreurs suprêmes, se glissèrent dans la prison. Ils s'insi-

nuèrent dans l'âme bouleversée de Cranmer. Ils surexcitèrent son imagination, accrurent ses peurs, évoquèrent les esprits du feu, les fantômes du supplice prochain et du monde inconnu, puis ils assoupirent ses scrupules et ne lui montrèrent qu'une issue à ce labyrinthe inextricable où il était muré. Et cette issue, c'était l'abjuration. Cranmer s'étant récrié à ce mot affreux, les moines lui dirent qu'elle serait tenue secrète. Et comme Cranmer écoutait leurs promesses avec une sorte de vertige, affaibli qu'il était par sa longue captivité, par les humiliations, par un régime débilitant et calculé pour rendre sa défaite plus facile, les moines, au lieu du brasier ardent, firent briller à ses yeux tous les honneurs, toutes les prérogatives de primat qui lui seraient rendues et qui lui permettraient même de favoriser dans l'ombre ses anciens amis.

Le malheureux succomba à cette astuce profonde et à ces obsessions de tous les moments. Il se démentit sans conviction et il écrivit sous la dictée de ses tentateurs la rétractation suivante :

« Moi, Thomas Cranmer, jusqu'à ce jour archevêque de
« Cantorbéry, je renonce, j'abhorre et je déteste toutes espèces
« d'hérésies et d'erreurs de Luther, de Zuinglius et de tous
« autres qui seraient contraires aux bonnes et vraies doctrines ;
« et je crois très-fermement dans mon cœur, et avec ma
« bouche je confesse la catholique Église visible, hors de
« laquelle il n'y a pas de salut ; et je reconnais l'évêque de
« Rome comme son chef suprême sur la terre, lequel est le
« très-grand évêque et pape, vicaire de Jésus-Christ, auquel
« tous les chrétiens doivent obéissance et soumission.

« THOMAS CRANMER. »

Le premier usage que l'on fit de cette abjuration, ce fut de la livrer à une publicité européenne. Les moines avaient

promis le contraire, mais ils se parjurèrent saintement. Ils furent absous et félicités par leurs supérieurs. Quelques historiens racontent que la reine Marie fut très-affligée d'abord d'une abjuration qui allait peut-être lui enlever un supplice. Ses confesseurs furent obligés, disent-ils, de dissiper ses inquiétudes en lui démontrant que les engagements avec les hérétiques ne lient pas. C'est calomnier, selon moi, Marie Tudor que de lui attribuer une telle candeur. Certes elle ne craignit pas une minute que sa proie lui échappât. Elle s'entendit d'un mot avec ses confesseurs, mais ils n'eurent pas besoin soit de la rassurer, soit de l'éclairer. Son génie sanguinaire valait toute la science des casuistes les plus consommés.

Elle signa le *warrant* pour l'exécution, le 24 février. Ce ne fut néanmoins que le 21 mars que Cranmer fut mandé à Sainte-Marie, dans la même église où il avait été jugé. Cette fois on y avait élevé un amphithéâtre en face de la chaire. Cranmer y fut conduit et on le plaça à cette hauteur pour qu'il fût mieux exposé aux regards avides de la foule qui encombrait la nef et qui refluait jusqu'au chœur.

L'embarras de Cranmer était grand. Qu'avait-il à augurer de la cérémonie qui se préparait ? Il ne prévoyait pas une condamnation, après ses actes de faiblesse et l'engagement des deux moines envers lui. Sa pensée n'était pas exempte pourtant de tristes pressentiments. Mais ce qui le préoccupait surtout, au milieu de sa honte et de ses remords, c'était l'alternative d'une simple grâce ou d'une réintégration, sinon dans les fonctions actives, au moins dans les dignités de l'épiscopat. Il s'était appuyé le front contre une des colonnes auxquelles l'amphithéâtre était adossé, afin de fuir l'attention curieuse de la multitude et de mieux sonder le destin, lorsqu'un murmure du peuple lui annonça un incident nouveau. Il sortit de sa rêverie et il vit en chaire un de ses plus violents adversaires, le docteur Cole. Ce persécuteur fit d'abord de longs détours théologiques, mais revenant sur ses pas, de généralité

en généralité, il s'élança tout à coup de son nuage et fondit sur Cranmer. Il s'écria « que si l'Église avait pu absoudre l'ancien archevêque, la reine devait le condamner. Il exhorta les assistants à veiller sur leurs opinions religieuses, les avertissant que la même main qui frappait un primat n'épargnerait aucun autre qui serait seulement suspect d'hérésie. Il ajouta, en s'adressant à Cranmer, que le clergé d'Oxford et tous les bons catholiques présents ne lui refuseraient pas leurs prières pour le repos de son âme. »

Cranmer fut atterré de ces paroles qui éclairaient d'une lueur sinistre la profondeur du gouffre où il s'était précipité. La haine de ses bourreaux survivait même à son déshonneur, et, malgré tant de serments solennels, le rejetait dans la mort. Le malheureux demeura longtemps immobile et comme foudroyé. Des larmes tombèrent lentement de ses joues que couvrait une pâleur mêlée d'une sueur glacée. Comment il remonta de ces tristes régions de la stupeur et de ces affres du supplice, Dieu seul le sait. Ce fut sans doute par la prière. Car ayant levé les yeux vers le ciel, son visage s'illumina d'une sérénité subite. Il fit signe qu'il voulait parler. Une résolution énigmatique brillait dans sa physionomie et dans toute son attitude.

A l'exemple du docteur Cole et comme dans ses beaux jours de Cantorbéry, il commença un discours sur le mépris du monde, le respect des rois, l'amour du prochain, puis retombant sur lui-même de tout le poids de son remords, dans une péroraison d'extrême angoisse, mais aussi de sainteté, il reprit d'une voix vibrante et de l'accent de la conscience :

« Maintenant, mes frères, je viens à cette chose qui me « trouble si fort, plus mille fois qu'aucune autre chose, de « toutes celles que j'ai jamais faites ou dites. J'entends par « là le crime d'avoir publié un écrit contraire à la vérité que « j'aimais pourtant au fond de moi, crime lâche que j'ai « commis par la crainte de la mort, par le désir de la vie ;



« et ce crime comprend tout ce que j'ai signé, tout ce que « j'ai consenti de faux, de mensonger, depuis ma dégradation.

« Et pour cela que ma main a péché, en affirmant malgré « mon cœur, ma main sera la première punie; car lorsque je « serai venu au feu, elle sera brûlée la première.

« Quant au pape, je le renie comme l'ennemi du Christ, « et comme l'Antéchrist avec toute sa mauvaise doctrine. Et « pour le sacrement, je le crois sans la présence réelle; je dis « qu'au jour du jugement dernier, cette doctrine sera ac- « cueillie au tribunal de Dieu, et la doctrine papale hostile à « l'Évangile n'osera pas montrer sa face ! »

Une tempête de cris répondit à Cranmer. Les prêtres animaient la foule en désignant du doigt le blasphémateur. La colère devint une ivresse furieuse. Le docteur Cole, les yeux étincelants, le geste impérieux, ordonna de conduire sans délai l'archevêque maudit au bûcher qui avait été dressé hors de la ville.

Cranmer descendit les degrés de son amphithéâtre. Il traversa le peuple frémissant et vociférant. Il marchait d'un pas lent et ferme, calme sous les injures, doux au milieu de ces forcenés, buvant les outrages comme l'eau, sans se plaindre, sans gémir, résigné à tout même aux dernières indignités. — Plus mon expiation sera grande, disait-il, plus elle sera juste. »

Arrivé au lieu du supplice, lié au poteau, il essuya la sueur qui ruisselait de son front sur son visage creusé, puis apercevant près de son échafaud l'évêque d'Ély, le même qui avait versé des larmes au moment de la dégradation, il lui tendit la main timidement. Le prélat feignit de ne rien voir, soit que la passion du peuple l'eût gagné, soit qu'il craignît les menaces du docteur Cole, soit qu'il redoutât les espions de la reine. Quoi qu'il en soit, probablement pour n'être pas accusé de pitié, il se détourna et se perdit dans la foule.

Cranmer le suivit du regard. Ce fut la dernière lie de son calice.

Quand le bûcher petilla, éclata, la figure de Cranmer s'embrasa en même temps d'un enthousiasme sublime. La flamme s'avançant vers lui, il avança vers elle, selon ce qu'il avait dit, le bras droit, qui avait scellé son abjuration. Le feu calcina le bras qu'il y avait plongé, sans que Cranmer fut vaincu par la douleur, et il n'abîma son corps dans le bûcher, cet enfer des hommes, que lorsque sa main, la main coupable, fut dévorée et tombée en cendres.

Ainsi mourut Cranmer (21 mars 1556). Sa magnanimité effaça toutes ses fautes, moins une. Son courage pieux avant le bûcher, persévérant sur le brasier ardent, le sacrifice volontaire de sa main coupable, ce martyre dans un martyre, lui méritèrent le pardon et les bénédictions du ciel pour qui le repentir vaut presque l'innocence.

Sur le seul témoignage de Heylin, le plus crédule des chroniqueurs, et dans le silence de Strype, de Herbert, de Burnet, de Godwin, de Fox, Hume accuse Cranmer d'avoir arraché au jeune Édouard qui résistait par ses larmes l'ordre d'exécution de l'hérétique Jeanne Bocher. L'animosité de Cranmer, l'un des hommes les plus compatissants de son siècle, me paraît douteuse. Mais s'il n'eut pas la passion de cette mort, il en a la responsabilité. Il consentit à ce supplice. C'est un acte éternellement odieux sur une telle mémoire.

Un hasard a jugé pour moi Cranmer par un symbole. J'ai rencontré la statue du primat dans les brumes du comté de Kent. Elle portait l'empreinte de bien des éclaboussures. La blancheur du marbre lavée chaque matin et chaque soir par les rosées, et quelquefois par les pluies, avait triomphé de toutes les fanges. Une seule souillure de couleur rouge avait pénétré dans la pierre et l'avait veinée. C'était une goutte de sang, la tache indélébile.

Ce fut sir Thomas Pope qui annonça la mort de Cranmer à



Élisabeth. La princesse blêmit. Cranmer avait été le grand théologien de son père Henri VIII et de son frère Édouard VI; s'il eût vécu, lui qui avait sacré son berceau, elle l'eût certainement fait son primat. Élisabeth fut donc très-émue de l'exécution du prélat. Elle eut dans les os un frisson de plus, mais elle dissimula de son mieux son affliction.

A côté des horreurs du fanatisme, il y avait les plaisirs de la royauté et de l'aristocratie. Les tournois le jour, les danses la nuit, distrayaient un peu des échafauds. Telle était la barbarie de ce siècle, si fécond pourtant en merveilles, que la cruauté devait assaisonner jusqu'aux spectacles et se glissait même dans l'hospitalité.

Sir Thomas Pope organisa au château d'Hatfield pour la princesse quelques fêtes magnifiques, une entre autres, le 31 mai 1556. Il y eut gala, puis mascarade. La table était chargée de soixante-dix plats en or dont trente-six furent enlevés successivement et remplacés par autant de plats d'argent. Le bal fut splendide dans la galerie du château. Les costumes les plus pittoresques étaient aussi riches qu'à Wite-Hall, et la première noblesse du comté et des comtés voisins accourut avec déférence à l'appel de la princesse. Le lendemain, le théâtre fut illustré par une représentation tragique de la vie et de la mort d'Holopherne.

Des rapports presque affectueux se nouèrent entre la reine Marie et son héritière présomptive, la princesse Élisabeth. Sir Thomas Pope travailla très-habilement à cette réconciliation. La reine invita plusieurs fois sa sœur à la cour et lui rendit même ses visites au printemps de 1557. Le comté était charmant. Les résidences, les prairies, les haies et les arbres étaient en fleurs. La reine fut reçue avec des transports. Sir Thomas Pope se distingua par des prodiges de luxe. Tous les officiers, tous les laquais, toutes les femmes de service furent habillées de neuf. Des tapis précieux étaient tendus sous les pas de la reine depuis l'avenue du château jusqu'à son appar-

tement. Élisabeth avait été à la rencontre de Sa Majesté qu'elle avait embrassée en pleurant de fausses larmes de bonheur. Elle joua sur l'épinette quelques airs pieux pour amorcer la reine. Après le déjeûner, les princesses allèrent à la messe et assistèrent ensuite au cirque d'Hatfield à un combat d'ours. Combat effroyable où l'un des ours se défendit avec fureur contre des chiens dressés à le déchirer ! Il en tua plusieurs, mais à la longue il succomba sous le nombre et il fut dévoré vivant. Les princesses s'amusèrent beaucoup. La reine dit néanmoins que cela ne valait pas une course de taureaux dans les contrées du soleil, dans le pays de sa mère. Elle ne nomma pas Philippe dont l'indifférence et l'éloignement la torturaient. Après le dîner qui fut un miracle de bonne chère, il y eut une comédie qui dut paraître fade à la reine et à la princesse au prix du combat de l'ours.

L'été de la même année, Marie donna une grande collation à Richmond. Elle y convia sa sœur. Élisabeth arriva dans la barge de la reine avec sir Thomas Pope et quatre dames d'honneur. Six autres barges portaient toute la maison de la princesse. Élisabeth joignit la reine, sous un pavillon, dans le parc. Le repas fut féerique. Un grenadier en sucre tout rutilant de ses grenades artificielles ornait le milieu de la table. Les armes d'Aragon brillaient sur toutes les tentures.

Marie Tudor était une princesse espagnole. Elle regrettait le ciel du midi, les courses de taureaux, les végétations et les superstitions castillanes, tandis qu'Élisabeth n'aimait que son île crayeuse et préférait la captivité en Angleterre à la royauté ailleurs. Il fut remarqué généralement que la princesse avait à la main une branche de saule cueillie au bord de la Tamise. Cette pâle branche, par opposition à l'arbuste étranger, n'était-elle pas l'emblème de la patrie ? Tous les cœurs vraiment anglais sentirent cela. Élisabeth coucha à Londres et retourna plus populaire à Hatfield.

Elle n'avait que des goûts britanniques, entre autres celui de la chasse. Sir Thomas Pope, qui était encore plus homme du monde et de cour qu'humaniste, lui ménageait de temps en temps des surprises féodales.

Un matin, il lui envoya des vêtements de Diane, comme si elle eût été la déesse de la vénerie. La princesse s'habilla au son du cor. Elle descendit le grand escalier du château et monta sa haquenée. Au sortir du pont-levis, elle rencontra une escorte de douze dames en satin blanc et de vingt-quatre gentilshommes en drap vert de Lincoln. A la lisière de la forêt, cinquante archers accrurent l'escorte. Ils avaient des arcs dorés, des pourpoints rouges et des toques jaunes ornées de plumes de héron. Le conducteur de la troupe, digne de figurer Robin Hood, le chef d'outlaws sous Richard Cœur-de-Lion, remit à la princesse un arc d'or et un carquois digne de l'Olympe.

La chasse fut brillante. Elle fut animée par des épisodes variés. A la fin, sir Thomas Pope offrit à la princesse un couteau d'une bonne lame d'acier et d'un manche incrusté de pierreries. Le cerf haletant lui fut amené. Elle descendit de sa haquenée, et, malgré les grosses larmes qui tombaient des yeux du pauvre animal, elle le perça de son couteau avec un plaisir sauvage. Jane Grey eut accordé merci à ce noble cerf chargé de son bois comme d'un diadème et dont les pleurs l'auraient touchée.

Du reste, les amusements féodaux, n'étaient pas faits pour absorber Élisabeth. Elle continuait avec constance l'essor littéraire des derniers règnes.

Cet essor cependant s'était arrêté presque entièrement. Sous Marie, on pensa peu, on vécut mal et on mourut bien. Le génie se réfugia dans la conscience. Les recherches théologiques furent comprimées. Le grec même ne put être restitué par le cardinal Polus, un helléniste éminent. Ce n'était plus la science, c'était la peur qui pâlissait les visages. Les humanis-

tes protestants étaient décapités ou bannis. La hache éteignait dans le sang toute civilisation.

Sackville, cousin d'Élisabeth et dont la grand-mère était une Boleyn, fut une exception brillante. C'était un poëte très-distingué et ce fut lui qui composa *Gorboduc*, la première tragédie régulière du théâtre anglais.

Élisabeth aussi, nous le répétons, ne demeura pas oisive. Son esprit laborieux s'exerça en tous sens. Elle faisait venir Ascham à Hatfield. Seule même, elle feuilletait, traduisait, et réfléchissait tour à tour. Dans les dix-huit mois qui précédèrent son avénement, elle approfondit Luther, Calvin et Cranmer, surtout la partie politique de leurs œuvres et de leur vie. Elle lut les *Commentaires* de César, l'histoire grecque, l'histoire romaine, l'histoire d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande, l'histoire des papes et des empereurs, les traités de paix, les lettres diplomatiques entre son père et les princes de l'Europe. Elle reprenait les anciens par intervalle, puis elle demandait des relations de voyage, très-curieuse qu'elle était de tout ce qui touchait, soit à la marine, soit à l'administration des différents pays. Deux de ses écrivains préférés étaient Cicéron et Machiavel. Elle les annotait et elle en parlait avec une justesse admirable.

Elle simulait d'ailleurs le catholicisme. Elle entendait la messe, se confessait, communiait et priait la reine de lui envoyer des livres orthodoxes pour l'aider dans la foi. Elle avait une duplicité instinctive. Elle était consommée dans l'art de feindre, de mentir, de tromper. Elle couvrait ses calculs d'un masque impénétrable d'hypocrisie. La vertu pour elle n'était que le décorum. Les concessions et les manéges de la princesse désarmèrent sa sœur fanatique, et malgré une certaine défiance qu'elle conservait, la reine se laissa persuader aux pratiques d'Élisabeth, confirmées par les attestations de sir Thomas Pope.

Depuis son séjour à Woodstock, la princesse fut assez tran-

quille. Sa prudence était son bouclier. Elle était aux yeux de tous l'héritière présomptive de la couronne. Moins elle se prévalait de ce titre par circonspection, plus, dans le cœur des Anglais, elle était adorée comme un pressentiment et chère comme une espérance.

De 1555 à 1558, elle ne fut presque jamais absente du château d'Hatfield. Pendant ses courtes apparitions à Londres, elle logeait à Somerset-Palace, puis après des visites, soit à Richmond, soit à Greenwich, soit à Hampton-Court, soit à Wite-Hall, elle retournait à Hatfield, sa retraite permanente. Elle avait une prédilection pour cette retraite, et pour le comté d'Hertford, riche de si beaux sites et de tant de cottages riants. Tandis que les hommes de ce comté cultivaient l'orge et trafiquaient de la drèche, les femmes tressaient la paille sous toutes les formes. Elles offraient à Élisabeth pour ses bienfaits tantôt de jolis paniers, tantôt des nattes, tantôt des corbeilles de leur façon.

C'est de cet abri paisible, du milieu des habitudes studieuses, que la princesse vit de loin les persécutions exercées par Bonner, évêque de Londres, et par Gardiner, évêque de Winchester. Marie les excitait. Le bâton pastoral était entre les mains des prélats une arme mortelle. Ils tuaient avec la crosse comme la reine avec le sceptre. Selon les réformés, il y eut au moins huit cents martyrs; selon les partisans de Marie Tudor, le nombre des victimes ne fut que de deux cents. La messe ou le bûcher : telle était l'alternative.

C'est pendant ces immolations, que la reine Marie expira d'une hydropisie, le 17 novembre 1558. Elle avait été impitoyable. Elle disait que le sang des hérétiques ne lui coûtait pas plus à verser que le sang des animaux et que de tels supplices étaient agréables à Dieu. Dévote aveugle quoique instruite, elle était aussi féroce dans l'action que médiocre dans les théories. Elle avait proscrit, dépouillé, exterminé. Son règne avait été une oppression, une spoliation, un massacre.



Sa vie domestique avait été tourmentée de regrets et sa vie publique de difficultés amères. Elle avait souffert beaucoup et encore plus fait souffrir. La prise de Calais par le duc François de Guise (janvier 1558) l'acheva. Elle jeta des larmes de rage. Elle ne mangea de trois jours. Elle dit : « Je ne passerai pas l'année. Si l'on m'ouvre, on trouvera gravé sur « mon cœur ce mot fatal : Calais. »

LIVRE DEUXIÈME

Avénement d'Élisabeth. — Le cardinal Polus ne survit que peu d'heures à Marie Tudor. — Portrait d'Élisabeth à vingt-cinq ans. — Ses munificences à sa famille. — Ses longues préparations au trône. — William Cecil. — Robert Dudley. — Le ministre et le favori à Hatfield. — Leurs portraits. — Entrée de la reine à Londres et à la Tour. — Élisabeth se concerte avec Burleigh. — Sa politique. — Couronnement de la reine, le 15 janvier 1559. — La Bible. — La Chambre des Communes provoque au mariage Élisabeth. — Elle maintient son libre arbitre. — Le Parlement confirme le testament de Henri VIII et la royauté d'Élisabeth. — Le protestantisme est décrété. — Le culte anglican. — Élisabeth joint à sa couronne la tiare. — Renaissance. — Réforme. — Parker, primat de l'anglicanisme. — Son portrait. — Absolutisme de la reine comme pape. — Elle refuse les prétendants. — Sa lutte avec Marie Stuart en France et en Écosse. — Séjour d'Élisabeth dans ses châteaux.

Le cardinal Polus mourut de la mort de la reine. L'évêque de Londres lui en ayant porté la nouvelle, Polus saisit son crucifix, le baisa tendrement et s'écria : « *Domine, salva nos, perimus! Salvator mundi, salva Ecclesiam tuam!* Seigneur, sauvez-nous, nous périssons! Sauveur du monde, sauvez votre Église! » Quinze heures après, le cardinal n'était plus. Il prophétisa dans son agonie qu'Élisabeth rétablirait le protestantisme. Il ne se trompait pas. Polus était fait pour les lettres, pour la religion et pour l'amitié. Il avait le front grand, le nez droit, les yeux étincelants, la bouche mordante et vibrante, les joues colorées, les cheveux rares. Quand il ne tonnait pas, son accent s'insinuait. Il était très-savant et très-fin. Son érudition était d'un humaniste, sa pénétration d'un prêtre, sa grâce d'un prince. Il eut un ami, Jean Priuli de Venise. Leur union n'eut jamais un nuage. Jules III ayant proposé la



barrette à Priuli : — Je demande à Votre Sainteté la permission de refuser, répondit le gentilhomme vénitien, car si j'acceptais cette haute faveur, je serais forcé de quitter mon ami Polus dont je ne me suis pas séparé un jour depuis vingt-six ans. » Héritier du cardinal Polus, Priuli distribua les immenses biens à la famille du testateur et aux pauvres, ne gardant qu'un crucifix de cristal, celui que Polus suspendait toujours à son cou. Le cardinal, avant de rendre le dernier soupir, dit à Priuli : — Soyez béni, vous par qui même la terre d'exil m'a été douce.

Polus, cet adversaire de Henri VIII, n'était pas implacable de cœur comme ses proches parents, les Tudors. Il eut la joie de replanter le catholicisme dans ce sol d'où il avait été déraciné, mais cette joie se tourna en amertume à ses moments suprêmes. Il eut une prévision sinistre, c'est que son île allait redevenir hérétique. Il avait toléré trop de meurtres. Légat du pape, cousin de la reine Marie, il est un peu responsable des exécutions qu'il aurait dû tenter du moins d'empêcher.

Le trépas de Marie Tudor entraîna donc celui du cardinal Polus et consterna les catholiques. Cette reine d'une bigoterie espagnole et italienne fut pleurée de tout ce qui se rattachait au passé et à l'Église de Rome ; la princesse Élisabeth, au contraire, fut acclamée de tout ce qui était dévoué au protestantisme et au progrès. L'Angleterre presque unanime était du parti de l'avenir. Il parut bien alors qu'Élisabeth personnifiait ce grand parti. La reine Marie étant morte, le 17 novembre 1558, à midi et quelques minutes, — les communes furent immédiatement appelées à la barre de la Chambre des lords. Dès qu'elles eurent pris place, Heath, évêque d'Ely et lord chancelier, annonça officiellement au parlement tout entier le changement de règne. Il y eut d'abord un silence durant lequel les députés pensèrent sans doute à la bâtardise légale d'Élisabeth, à la légitimité de Marie Stuart reine d'Écosse et de Françoise duchesse de Suffolk, issues des deux sœurs de

Henri VIII. Mais l'hésitation ne fut pas longue. Élisabeth était sœur de Marie Tudor, d'Édouard VI, elle était l'enfant de Henri VIII dont le testament la désignait au trône. Cette princesse d'ailleurs avait le charme d'un symbole. Elle représentait la réforme et l'esprit humain. Elle fut proclamée avec un enthousiasme réfléchi à Westminster d'abord, puis à Temple-Bar, en présence du lord maire et au milieu des applaudissements du peuple. Cette succession royale était une révolution. Elle fut saluée par les nobles pour la plupart détenteurs de biens ecclésiastiques et par les foules passionnément protestantes.

Une députation fut dépêchée à Élisabeth. La princesse était, comme on sait, au château d'Hatfield. Ce château, qui fut pour elle le vestibule de Windsor et des autres résidences royales, est situé à neuf milles de la capitale du comté d'Hertfort. C'est un édifice d'un aspect féodal. Il est percé de fenêtres de tous les styles et ressemble dans la brume, avec ses tours et ses tourelles pareilles à des mâts, à un vaisseau qui a jeté l'ancre en pleine mer. Telle m'apparut au fond du brouillard cette ancienne prison d'Élisabeth, aujourd'hui l'une des demeures du marquis de Salisbury. Sous les courts soleils, le paysage d'Hatfield est d'autant plus varié et charmant. Les pelouses et les prairies d'un vert tendre se prolongent au loin. Des arbres gigantesques et vénérables, qui ont autant de siècles que de branches, répandent l'ombre çà et là avec des odeurs végétales d'un parfum exquis. Les troupeaux mugissent, les pâtres chantent. Si l'on pénètre dans l'intérieur du château, on est saisi d'une émotion indéfinissable et l'on reconstitue l'histoire sans aucun effort, tant ces appartements disent de choses, tant ces meubles racontent, tant ces portraits d'Élisabeth, de son père Henri VIII et de son grand-père Henri VII sont parlants dans leurs vieux cadres sculptés! Tels étaient le château et l'horizon où se recueillait avant le trône la fille d'Anne Boleyn.



C'est là qu'elle fut visitée par la députation du parlement. Élisabeth connaissait déjà le mot du destin. Un courrier venu de Londres à franc étrier le lui avait appris. La princesse était dans sa chambre, sa Bible était ouverte sur sa table, quand le courrier entra et lui remit ce billet de Burleigh : « Madame, vous êtes reine d'Angleterre. » Élisabeth avait lu tout bas, l'instant d'auparavant, ce verset du psalmiste : *A Domino factum est istud, et est mirabile oculis nostris* « Ceci est l'ouvrage de Dieu et ses desseins sont merveilleux. » Elle se précipita à genoux et répéta tout haut dans une extrême agitation les paroles du poëte-roi. Ce furent ses actions de grâces. Elle en ressentit une salutaire influence. Car s'étant prosternée toute tremblante, elle se releva calme et forte.

A son avénement, Élisabeth avait vingt-cinq ans, cinq ans de plus que lorsqu'elle avait accompagné sa sœur Marie à la Tour, après la chute de Jane Grey. Reine maintenant, elle avait gagné en expérience et n'avait encore rien perdu en beauté. Elle avait tout son coloris de jeunesse et par là elle rappelait plus son père que sa mère. Sa peau était blanche et son teint avait de l'éclat. Ses cheveux étaient d'un blond ardent. Ses yeux bleus à nuances mobiles jetaient plus d'éclairs. Son front s'était agrandi aux proportions de ses idées. Sa bouche était impérieuse. Sa taille, quoique irréprochable, avait conservé sa roideur. Toute sa tête faite pour commander se détachait bien de ses épaules, malgré la fraise. Elle avait la majesté, plus que la séduction. Ses mains toutefois étaient les plus délicates du monde. Fière de ses moindres avantages, son air était d'une souveraine. Aussi essaya-t-elle familièrement dans son gantelet de daim le sceptre sanglant échappé à sa sœur, comme elle avait dès longtemps essayé les pensées royales dans son esprit. On comprit vite qu'elle avait cultivé, parmi les loisirs de sa retraite, l'art compliqué du gouvernement des hommes. Sa longue captivité, sous Marie, l'avait préparée à l'empire. Elle avait consommé un rude apprentis-

sage, sans que sa science coutât rien au peuple. Pareille à ces bons musiciens qui se sont instruits laborieusement avant de monter sur le théâtre de leurs succès où ils débutent avec un instrument parfait et tout leur talent, Élisabeth, lorsqu'elle fut investie du pouvoir, en avait joué déjà dans les répétitions de sa solitude, et, lorsqu'elle s'assit sous son dais, son génie la ceignant non moins que la couronne, elle prouva soudain qu'elle était mûre pour régner.

Dans les cinq jours qui s'écoulèrent depuis la nouvelle de son avénement jusqu'à son départ d'Hatfield, Élisabeth s'occupa de beaucoup de soins et prit certaines mesures qui ne furent connues et publiées que plus tard.

Elle fut affectueuse pour sir Thomas Pope, son geôlier respectueux et même sympathique. Elle assigna à Parry, un serviteur éprouvé, l'intendance de sa maison. Le docteur Parker, l'ancien chapelain d'Anne Boleyn, fut destiné par Élisabeth à l'archevêché de Cantorbéry. Elle pourvut l'illustre famille des Howard qui lui était alliée : au duc de Norfolk elle conféra l'ordre de la Jarretière, à Thomas Howard le titre de vicomte de Bindon, au marquis d'Effingham elle conserva les fonctions de lord chambellan. Elle enrichit ses autres parents : Richard Sackville, François Knollis dont la fille d'abord mariée au père du célèbre comte d'Essex avait épousé ensuite le comte de Leicester. Henri Cary, cousin d'Élisabeth, fut comblé au delà de tous les autres. Il avait vendu son héritage pour aider la princesse prisonnière. Elle ne se montra point ingrate. Elle éleva Cary à la pairie, le créa baron d'Hunsdon et lui accorda des terres immenses. On avait surnommé tous ces parents d'Elisabeth « la tribu de Dan. » Nul n'eût osé y toucher, tant ils étaient sacrés par l'amitié de la reine!

Deux choix plus importants, parce qu'ils correspondent à toute l'âme et à presque toute la vie d'Élisabeth, datent aussi de cette époque. L'estime dicta l'un, le goût le plus passionné emporta l'autre. William Cecil et Robert Dudley arrivés en



poste au château d'Hatfield, à cette aube du règne, furent institués par Élisabeth, Cecil son premier secrétaire d'État, Dudley son premier écuyer et le général de sa cavalerie. Ce commencement est incomparable; la fille de Henri VIII décrète en elle-même, dès Hatfield, sa gloire et ses plaisirs. Par une double délibération, elle s'assure son plus grand ministre et son plus grand favori.

Elle cause des heures entières avec Cecil. Elle s'abstient de frapper les anciens conseillers : l'évêque Heath, le marquis de Winchester, les lords Derby, Pembroke, Clinton, Howard d'Effingham, les comtes de Shrewsbury et d'Arundel, les chevaliers Mason, Petre, Cheney et Sackville, des seigneurs et des courtisans tous catholiques, enfin le docteur Boxall, un profond jurisconsulte, catholique aussi. Non, la reine ne destitue aucun de ces conseillers orthodoxes, mais elle en nomme d'autres, tous protestants : le comte de Bedford, William Parr, Ambroise Cave, François Knollis, Édouard Rogers, Thomas Parry et Nicolas Bacon.

Toutes ces décisions ne transpirèrent pas immédiatement, mais dès lors elles furent arrêtées.

Il y eut dans le grand conseil un petit conseil qui prit toutes les initiatives et qui gouverna tout. Il était composé des amis de Cecil qui en fut l'inspirateur; Élisabeth en était la divinité. De 1558 à 1598, en d'autres termes, pendant un ministère de quarante ans, Cecil s'appliqua à faire pour la reine du trône un autel. Élisabeth, à son tour, savait gré à Cecil de ses piétés et elle lui rendait en autorité tout ce qu'il lui accordait en déférence; mais toujours il fallait qu'avant de commander à l'Angleterre, il eût obéi à la reine. Et ce n'était pas à des respects officiels qu'elle cédait, ce n'était qu'à des démonstrations lumineuses, bien que laconiques. Elle ajouta ses passions à la haute raison de son ministre; toutefois cette raison la domina souvent pour le bonheur de la Grande-Bretagne et pour son propre bonheur.

William Cecil avait étudié le droit à Cambridge d'où il sortit jurisconsulte. Il s'y était aussi appliqué à la théologie. Sa supériorité dans cette science lui valut la faveur de Henri VIII. Il avait attiré l'attention du roi par une controverse brillante avec deux prêtres irlandais qui soutenaient la suprématie du pape. Cecil les réfuta et conquit Henri VIII, dont la bienveillance l'illustra.

Le duc de Somerset le fit secrétaire d'État. Il se maintint au milieu des factions. Le duc de Northumberland, après la décapitation du duc de Somerset, rendit à Cecil tous les emplois qui lui avaient été enlevés comme à l'un des agents les plus distingués du Protecteur. Il fut estimé d'Édouard VI, même de Marie, quoiqu'il eût signé l'acte qui déclarait Jane Grey héritière de la couronne. Il avait seulement apposé son nom, sans vouloir rédiger la proclamation qui excluait du trône les deux filles de Henri VIII.

Il fut destitué sous Marie Tudor, mais il était consulté par les ministres. C'était un homme à part. Son aptitude aux grandes affaires lui créa dès lors une situation exceptionnelle. Il était fait pour diriger le gouvernement, quel qu'il fût, et il apparaissait à tous, hors des partis et indépendamment des souverains, comme l'administrateur aussi indispensable qu'éminent de la monarchie anglaise.

Nul n'était aussi persuadé que lui-même de sa vocation spéciale. Dans la disgrâce de Marie, il pressentait la faveur d'Élisabeth. Il se mit en mesure avec cette princesse dont il prévoyait les destinées. Il engagea une correspondance secrète avec elle et elle s'accoutuma peu à peu dans sa résidence d'Hatfield à suivre ses avis et à le regarder comme son ministre futur.

La préférence que cette princesse montre à William Cecil en devenant reine est d'un heureux augure pour elle et pour l'Angleterre.

Il portera le fardeau du règne. Il se dévouera à trois

tâches colossales et il les accomplira. Il fondera définitivement le protestantisme, créera la plus étonnante marine du monde et garantira non-seulement la Grande-Bretagne, mais l'Europe, de la tyrannie de la maison d'Autriche. Il fera d'Élisabeth le contre-poids de Philippe II.

Le portrait de William Cecil a cela de saisissant qu'il est toute une biographie dans les proportions d'une médaille. Rien d'éclatant, nulle auréole autour de ce visage d'une animation tranquille. La tête est préservée du froid par un bonnet de velours, les oreilles par deux bandes de soie ouatée qui descendent du bonnet comme dans les toiles d'Holbein. Le front vaste combine, les yeux creusés sous les sourcils observent, la bouche ferme et résolue dédaigne les paroles. Elle ne perd pas de temps à discuter, à persuader, à convaincre. Elle ordonne, mais on devine que son commandement, loin d'être un caprice, est une conclusion. La barbe qui tombe jusque sur la poitrine invite à la confiance et au respect non moins que la barbe orientale d'un sage de la haute antiquité. Cette figure laborieuse, persévérante et sereine rend encore des oracles, mais ce sont les oracles du bon sens. Point de charlatanisme, point de longs discours, point de confusions; au contraire, — de la logique, des solutions, des actes, des choses, des négociations fructueuses, des réalités soit par la paix, soit par la guerre : voilà ce qu'exprime cette physionomie admirable dans sa placidité robuste.

William Cecil travaillait toujours. Il est si pensif dans son cadre qu'on le prendrait presque pour un philosophe. Son neveu François Bacon, le grand métaphysicien, n'aura pas un aspect plus méditatif. Seulement il songera aux idées éternelles, tandis que Cecil essayera sans se lasser jamais, avec une activité égale, la science de la politique et du gouvernement.

Pendant que tous flattent Élisabeth, cette reine de quelques heures, Cecil la dirige. Leurs intelligences se correspondent.

Ils s'avouent que le trône est chancelant, sa base reposant sur des prétentions ennemies et sur des bills contraires du parlement. Ils s'accordent à chercher sous le sable mouvant des circonstances le sentiment national comme un ferme rocher, afin d'y appuyer le droit dynastique.

Aussi quel concert, dès l'origine, entre Élisabeth et Cecil! On sent qu'ils se sont entendus et qu'ils doivent compter l'un sur l'autre. — « Je vous ai fait mon secrétaire d'État, écrit la reine à cet homme éminent, pour que vous ayez la satisfaction de vous dévouer à moi et à mon royaume. Je suis convaincue que vous serez incorruptible et fidèle; que sans aucun égard pour ma propre opinion, vous me donnerez les conseils que vous jugerez les plus salutaires; et que, si vous apprenez une chose qu'il soit nécessaire de révéler à moi seule, vous n'hésiterez pas. Je vous promets en retour un secret inviolable. »

Quels nobles accents et comme ils marquent bien chez Élisabeth tous les talents d'une reine! Mais à côté des facultés positives, lucides et viriles, il y avait, chez la fille de Henri VIII, une fantaisie chimérique très-originale. Élisabeth avait un rêve d'amour romanesque. Elle badinait avec une fausse virginité. Elle repoussait comme grossière toute franche explosion du cœur. Elle réclamait un culte, un encens pour sa chasteté mensongère, comme si elle eût été « la déesse des forêts. » Elle aimait qu'on l'appelât de ce nom, ce qui ne l'empêchait pas d'être coquette, elle qui pouvait peser les grandes affaires avec l'exactitude d'une balance en équilibre ou frapper ses adversaires avec l'aplomb d'une hache sur un billot! Oui, cette sérieuse Élisabeth avait besoin de favoris non moins que de ministres, et, quand elle eut Cecil comme reine, comme femme elle voulut avoir Robert Dudley.

Fils du duc de Northumberland, Robert Dudley avait été emprisonné à la Tour pour complicité dans la conjuration qui plaça pour si peu de jours Jane Grey sur le trône. Lié avec



Élisabeth dès l'adolescence, menacé avec elle après la conspiration de Wyat, captif avec elle, il était assuré de son tendre intérêt. Il ne s'abusait point. Elle ne l'eut pas plutôt aperçu au château d'Hatfield, qu'elle lui dit dans un entraînement involontaire : — « Sois le bienvenu, Robert; je puis maintenant faire bon visage à mon compagnon de la Tour. Car, ici et ailleurs, je ne suis plus ni chez mon père, ni chez mon frère, ni chez ma sœur, je suis chez moi. » Il n'était pas timide, il n'avait pas de scrupules, et il aidera la fortune des deux mains. S'il n'est pas roi, ce ne sera pas sa faute, mais il sera tout ce qu'il pourra : — grand écuyer, chevalier de la Jarretière, ministre, comte de Leicester, baron de Denbigh, général en chef, et Élisabeth lui conférera par surcroît les seigneuries de Kenilworth et de Chirk. Il portera tous les ordres de chevalerie des cours de l'Europe.

Robert Dudley fut toujours beau d'une beauté splendide, depuis la naissance jusqu'à la mort. Cette beauté fut l'étoile à la lueur de laquelle il attirait Élisabeth et la retenait. Dans ses portraits, il est vêtu d'acier, ou de velours, ou de soie. L'or et les pierreries étincellent soit sur son casque, soit sur son chapeau, soit sur sa toque, surmontés d'une plume de cygne, symbole hypocrite de la pureté de la reine d'Angleterre. Les cheveux, la barbe et les moustaches de Dudley étaient élégamment peignés et parfumés. Son front paraissait un peu grand, mais on s'y accoutumait, quoiqu'il fût sillonné au milieu de haut en bas. Son nez très-aquilin était aussi cruel que ses yeux étaient insolents. Sa bouche, même immobile, exprimait la ruse et la méchanceté. Toute la figure était immorale avec audace. Elle ne s'adoucissait et sa tête ne s'inclinait que devant la reine.

Il était nécessaire à Élisabeth tandis que Cecil était nécessaire à l'État. C'est avec Cecil qu'Élisabeth conversa le plus à Hatfield. Elle agita pendant quelques jours avec lui les problèmes de son règne. Leur activité d'esprit à l'un et à l'autre

fut prodigieuse. Confirmée dans ses instincts et dans ses plans par cette vaste et pratique intelligence analogue à la sienne, la reine fixa son départ pour Londres au 23 novembre. Son escorte fut d'une magnificence fabuleuse. Plus de quinze cents gentilshommes, grands seigneurs, évêques, magistrats, s'avançaient sur ses traces comme un fleuve à travers les foules de bourgeois, d'ouvriers et de paysans précipités d'un même cœur. Le peuple cédait à un mirage d'espérance, la noblesse à un mouvement chevaleresque. Presque tous aspiraient à un changement religieux, à un retour vers le protestantisme tel qu'il fleurissait sous Édouard VI. Beaucoup désiraient une meilleure fortune soit commerciale, soit militaire, soit politique. Tous les souhaits les plus multiples, les plus contraires, redoublaient l'exaltation universelle. Élisabeth ne les comblerait-elle pas tous?

Elle se reposa à Charterhouse, chez lord North, et trouva Londres plus avide encore que les comtés de voir sa souveraine. Elle se rendit par terre à la Tour. Les maisons étaient pavoisées de bannières, les pavés couverts de tapis, les murs cachés sous les tentures d'étoffes précieuses. En bas, en haut, dans les rues, aux fenêtres, aux balcons, les applaudissements éclataient. Les lords les plus illustres entouraient la reine qui, vêtue d'une robe de velours rouge, marchait au pas de sa haquenée blanche. Au milieu des riches costumes, des manteaux galonnés d'or et bordés de fourrures, on ne voyait qu'Élisabeth dont la physionomie souriait de bonheur. De temps en temps elle saluait de la main et des transports nouveaux répondaient à cette courtoisie affectueuse de la reine. Elle ne fut jamais aussi belle que ce jour-là. Ce qui lui enflait le cœur, ce qui colorait ses joues, ce qui noyait ses yeux dans une ivresse inconnue, ce n'était pas l'amour, ce n'était pas la gloire, ce n'était pas l'orgueil, — c'était le pouvoir, le pouvoir dans toutes ses énergies, dans son intensité, dans sa plénitude. Élisabeth se sentait plus que la reine, elle se sentait l'idole de



cette aristocratie étincelante, élite de l'Angleterre et du monde, l'idole de cette multitude qui remplissait Londres d'un tumulte de folle allégresse. Des tables étaient dressées dans les carrefours, la bière coulait, les musiciens chantaient et jouaient des airs nationaux, des feux de joie flambaient sur les places. Dudley lui-même dut être oublié, et c'est peut-être durant ce trajet triomphal que la reine s'affermit dans la résolution de n'admettre jamais aucun homme au partage de son autorité.

Élisabeth arriva ainsi à la Tour dans un vaste courant de popularité. Elle n'entra point cette fois par la porte basse des traîtres, mais par la grande porte des rois. Ce fut aux abords de la chapelle qu'elle descendit de sa haquenée. Elle fit sur les marches de l'autel une fervente prière, puis elle prit possession des appartements destinés aux souverains. La Tour n'était plus une prison, elle était un palais pour Élisabeth. Robert Dudley animait de son zèle cet horizon jadis si sombre, maintenant si brillant. Il était fort assidu auprès de la reine, dont l'accueil était séduisant. On remarqua en elle à la Tour un accroissement de bienveillance pour Dudley, soit qu'elle se souvînt de leur mutuelle captivité, soit que cette soudaine exaltation lui communiquât plus de chaleur, soit qu'elle eût besoin de se reposer du poids des affaires dans l'amour. Dudley fut l'hôte empressé d'Élisabeth et l'amuseur de ses promenades non moins que de ses soirées, tandis que les matinées et les après-dînées, elle était entièrement à Cecil qui la consultait, qui lui expliquait les questions, qui expédiait et qui recevait les courriers, qui tranchait ou qui dénouait les difficultés et qui concertait avec elle les délibérations du conseil.

La reine travaillait autant qu'elle se divertissait. Elle accepta la démission de l'évêque Heath et nomma à sa place garde des sceaux sir Nicolas Bacon, beau-frère de Cecil (22 décembre 1558). Le même mois, elle ordonna de magni-

fiques obsèques à sa sœur Marie et une messe solennelle de *Requiem* pour Charles-Quint.

Élisabeth avait dépêché des ambassadeurs aux princes de l'Europe, afin de leur notifier son avénement. Ces ambassadeurs étaient pourvus d'instructions diverses habilement accommodées aux monarques et aux États. L'empereur Ferdinand et le roi Philippe d'Espagne furent informés de toute l'affection de la reine pour la maison d'Autriche. Elle assurait les princes luthériens d'Allemagne de son dévouement à la réforme et le pape de son respect envers lui comme envers la conscience des catholiques. Ainsi des autres. Mais chacun démêla promptement la vérité, qui perçait sous le déguisement des paroles. Philippe d'Espagne surtout avait réfléchi. Affranchi de Marie Tudor et content d'être veuf, il renonça au projet qu'il avait eu d'épouser Élisabeth pour posséder l'Angleterre ; il comprit qu'il aurait plutôt à les combattre, car l'une et l'autre, la femme et la nation, c'étaient le schisme et l'hérésie !

De tous les souverains, celui qui le prit avec Élisabeth sur le ton le plus haut, ce fut Paul IV. Il avait quatre-vingts ans. Il joignait à une opiniâtreté de vieillard une ardeur de jeune homme. Cette fille d'Anne Boleyn lui était odieuse. Il devinait ses tendances et la détestait comme une ennemie future de l'Église. Il avait été surexcité encore par l'ambassadeur de France, qui lui avait révélé le dessein de Henri II et des Guise. Ces tuteurs naturels de Marie Stuart avaient engagé cette princesse à revendiquer la couronne de Henri VII, son aïeul, en s'arrogeant les armes et le titre de reine d'Angleterre. Le pape n'était pas moins que le roi de France et les Guise pour Marie d'Écosse. Il dit donc à Carne, le plénipotentiaire anglais, que c'était elle qui était la vraie héritière de Henri VII et de Henri VIII, la reine de la Grande-Bretagne, ajoutant néanmoins que si Élisabeth consentait à l'accepter pour juge, lui le pape, il aurait toutes les condescendances que lui permettrait le devoir.

Ces intentions étaient aussi manifestes qu'arrogantes, et Carne les transmit sans retard à Londres. Cecil et quelques conseillers intimes appelés à cette confidence furent indignés. Ils pressèrent Élisabeth de repousser le catholicisme, une religion qui la déclarait bâtarde, et d'adopter le protestantisme, une religion qui la ferait légitime. Élisabeth ne balança pas. C'était son projet ancien qui flottait comme une théorie ; en un instant il se détermina et s'accentua comme un intérêt. Seulement Cecil obtint qu'on exécuterait avec prudence cette résolution hardie.

On interdit toutes sortes de sermons dont quelques-uns auraient pu être séditieux, on s'efforça d'intimider le clergé, on destitua sans bruit les fonctionnaires catholiques, auxquels on substitua des protestants ; enfin on nomma une commission chargée de restituer, en la corrigeant, la liturgie d'Édouard VI. Le président de cette commission fut Parker, illustre par son attachement à la reine et par ses aptitudes théologiques. Ce qui effaroucha le plus les évêques, ce fut l'autorisation promulguée par Élisabeth de prier en anglais ; ce fut surtout une proclamation de cette reine ambiguë qui ordonnait l'observation du culte établi, « jusqu'à ce qu'une consultation eût lieu dans le parlement. » De plus en plus alarmés, les évêques s'assemblèrent à Londres, et, après une longue délibération, ils convinrent de rendre hostilité pour hostilité ; puisque l'Église était menacée, ils se promirent de ne point consacrer par leur ministère le couronnement d'une princesse qui aspirait au schisme. Qu'eût-ce donc été de l'opposition du haut clergé sans la circonspection recommandée et pratiquée par Cecil ?

Cette opposition cependant, toute limitée qu'elle fût, était un grave embarras. Il importait qu'Élisabeth fût couronnée reine vite et bien, sans inconvenance de forme et sans contestation, afin de répondre par une concorde intérieure aux malveillances étrangères. Il suffisait pour cela de détacher un prélat de la conjuration sainte. On y réussit. Ogelthorp,

évêque de Carlisle, consentit à se séparer de ses collègues et à officier, selon le rituel catholique, au couronnement de la reine. Il accomplit ainsi la cérémonie avec pompe, à Westminster, en l'absence de tous les évêques d'Angleterre et de l'ambassadeur d'Espagne, qui témoignèrent par cette neutralité de leur mécontentement et de leurs craintes. Toute la Grande-Bretagne, au contraire, était ivre de joie et d'espérance. Les festins en plein vent, les illuminations et les représentations théâtrales recommencèrent dans tous les comtés. A Londres, les comédiens avaient dressé leurs tréteaux sur les places et la multitude battait des mains aux pièces, toutes composées pour la circonstance. Celle qui fut le plus applaudie était une allégorie politique et religieuse qui montre bien l'esprit du temps à cette date du couronnement (15 janvier 1559). Élisabeth apparaissait dans toutes les splendeurs de son costume royal. Elle s'avançait lentement et majestueusement, aux lueurs de sa couronne, à la rencontre d'un vieillard vénérable, jeune pourtant d'une jeunesse éternelle sous ses cheveux blancs et malgré sa barbe blanche. C'était le Temps, le dieu du progrès humain, le destructeur, mais aussi le rénovateur infatigable des peuples, des dynasties, des institutions et des idées. Il offrait par l'intermédiaire de sa fille, la Vérité, une Bible à la reine, qui baisait avec respect le livre saint et qui disait avec attendrissement : « J'accepte ce livre. Il ne me quittera plus ni le jour, ni la nuit, ni dans ma chambre, ni en voyage, ni sous le dais de mon trône, ni sous le chevet de mon lit. Je ne cesserai jamais de le feuilleter, car il est le livre de mon peuple. » Et la foule, auprès, au loin, trépignait, bondissait, hurlait de plaisir.

Heureuse de ces manifestations presque universelles, mais irritée de l'hostilité des évêques, des intrigues de la France, de l'Espagne et de Rome, Élisabeth se recueillit dans de nouvelles méditations et multiplia au fond de la Tour qu'elle habitait alors ses conférences avec Cecil.

C'est à la Tour, dans ce donjon féodal le plus sinistre du moyen âge, dans cet empire lamentable de l'agonie et de la mort, où le sceptre devenait une hache, où le bourreau était plus roi que les rois; c'est dans ce monument infernal de la tyrannie qu'Élisabeth essaya d'achever avec Cecil, en la burinant fortement, l'esquisse de sa politique crayonnée à Hatfield. Cette princesse qui avait, malgré les adulations traditionnelles, les instincts dissolus et violents de son père, avait aussi une sagesse admirable qui triomphait parfois de ses passions. Des hauteurs de l'antiquité où elle cherchait ses exemples, Cecil l'attirait plus bas, loin de Solon et même de Dracon, dans les labyrinthes souillés de Machiavel, dont il approuvait les maximes en les modérant. Élisabeth, néanmoins fidèle à elle-même et aux anciens, se montra sous ces voûtes lugubres où elle avait été captive une femme d'État, quelquefois dépravée, mais le plus souvent honnête à force d'être judicieuse.

L'Angleterre était lasse d'orages. Les roses de Lancastre et d'York avaient été noyées dans le sang des guerres civiles. Les cruautés de Henri VIII et les réactions de Marie avaient comblé la mesure des iniquités. L'île des tempêtes avait besoin de respirer entre ses grèves désolées. Élisabeth, qui avait vu sa mère immolée sur le billot, qui avait été prisonnière aussi et menacée du même échafaud ; Élisabeth qui avait beaucoup souffert, qui se connaissait et qui connaissait sa nation, se promit de réaliser ce que tous désiraient : la paix et la richesse.

La grande pensée de la fille de Henri VIII, le fond de sa politique et de la politique de Cecil, la sollicitude constante, presque unique du règne, ce fut la stabilité d'un trône contesté. L'héritière de Marie se fera adopter de l'Angleterre et maudire du saint-siége. Elle rétablira le protestantisme. Accusée d'illégitimité par l'Église de Rome, elle puisera et rajeunira sans cesse sa légitimité dans le cœur de son peuple,

auprès de qui la réforme religieuse sera son plus beau titre. Protéger le protestantisme partout, et partout combattre l'ultramontanisme, — en France, en Écosse, en Hollande, en Italie, telle est la double tâche qu'Élisabeth se proposa dans sa Tour. Elle y médita avec Cecil d'affaiblir le catholicisme pour se fortifier, se préserver, se consacrer dans son droit. Ni elle, ni ses ministres ne manquèrent à cette œuvre. Voilà, si je ne me trompe, la clef de la politique d'Élisabeth, politique inattaquable tant qu'elle ne fut pas féroce.

Cecil et la reine s'entendirent sur tous les points essentiels. Tandis que le ministre s'efforcerait de la rendre de plus en plus nationale, elle travaillerait à se faire aimer. Rien ne lui était aussi facile. Elle était protestante, superbe, personnelle : en d'autres termes, elle avait la religion, les vices et les qualités de son peuple. Son bon sens d'ailleurs était solide. Elle serait naturellement un miroir vivant dans lequel se reconnaîtrait et s'adorerait l'Angleterre. Elle était ordinairement économe, mais elle serait prodigue si les circonstances l'exigeaient. Elle avait le don de bien placer sa confiance. La justice lui était chère. Elle saurait à propos réprimer un favori avec sévérité, et susciter des troubles au dehors, afin que les puissances trop occupées chez elles-mêmes n'eussent pas le loisir de bouleverser la Grande-Bretagne.

Ces bases de conduite fermement posées, Cecil assembla le parlement. La chambre haute avait été fortifiée de nouveaux pairs réformés : William Parr, marquis de Northampton, frère de la dernière femme de Henri VIII ; Édouard Seymour, comte de Hertford ; Thomas, second fils du dernier duc de Norfolk ; le vicomte Howard de Bindon ; sir Olivier Saint-John, lord Bletso ; et sir Henri Cary, lord Hunsdon. La chambre des communes avait été assouplie et gagnée par des insinuations et par des grâces. L'esprit public soufflait du reste de Londres et des comtés sur Westminster.

Ce qui caractérisa bien l'incertitude inouïe de cette transi-

tion, c'est que la reine passa par une messe solennelle bigarrée d'un sermon protestant du docteur Cox, avant d'assister à l'ouverture du parlement (25 janvier 1559). Le nouveau chancelier, Nicolas Bacon, fit devant elle un discours très-éloquent. Il rappela le règne odieux de Marie, et, par cette ombre habilement jetée, il prophétisa plus brillamment le règne futur. Il engagea, au nom d'Élisabeth, les deux chambres à s'occuper des intérêts domestiques et extérieurs de l'Angleterre; il les exhorta vivement à déraciner les abus et à régler la religion. Il élabora dans d'habiles développements toutes les questions et finit par déclarer aux lords et aux communes que la reine aurait bien pu se dispenser de leur concours, mais que c'était son plaisir, en les associant à son autorité, d'être par cette condescendance agréable à son peuple qu'elle chérissait. Cette séance fut un événement européen.

La chambre des communes, ajournant un peu les affaires, s'empressa d'envoyer une députation de trente de ses membres à Élisabeth. L'orateur (*speaker*) qui conduisait cette députation invita humblement la reine à donner, par des noces souhaitées de tout bon Anglais, des successeurs au trône. Le sujet n'était pas du goût d'Élisabeth. Elle se contraignit néanmoins et daigna répondre (10 février) qu'elle n'était point offensée de cette démarche hardie, puisque le parlement suppliait et ne prescrivait pas. « Moi, dit-elle, j'ai toujours préféré et je préfère encore la liberté. S'il m'arrive jamais de prendre un mari, ce sera pour mon peuple ; si je reste ce que je suis, Dieu pourvoira à mon héritage. Je me réserve donc sur ce point délicat ma pleine puissance. Mon vœu particulier, intime, jusqu'à présent est de n'avoir d'autre époux que mon peuple, de telle façon qu'on puisse plus tard graver sur ma tombe : « Ci gît Élisabeth d'Angleterre, la « reine vierge ! »

C'était là sa détermination, peut-être sa nécessité. « Il y

avait en elle, dit un vieil historiographe, quelques manquements et défauts même à l'égard du sexe, rien n'étant parfait en ce monde. » Voilà vraisemblablement une des raisons qu'eut Élisabeth de refuser le mariage, et les empêchements concernaient plus les enfants que l'époux. Une autre raison de cette princesse énigmatique, c'est qu'elle trouvait charmant de concilier l'apparence de la pureté et la réalité de l'amour en couvrant de sa robe blanche ses meilleures fortunes dans l'avenir. Elle aurait des favoris : n'était-ce pas assez? Une autre raison encore de célibat pour Élisabeth, c'est quelle avait le génie du pouvoir et qu'elle était décidée à n'en partager la gloire avec personne. Elle s'était juré d'être reine et roi tout ensemble, obstinément rebelle au joug d'un mari, méprisant une moitié de trône, impatiente d'un compagnon, implacable à la possibilité d'un maître. Et d'ailleurs n'avait-elle pas la prétention sans cesse renaissante, la prétention aussi opiniâtre que menteuse de paraître une vestale ? En qualité de reine et de prêtresse suprême, elle entretiendrait le feu sacré. Elle serait proclamée chaste. Entourée de licteurs, son seul aspect sauverait aussi les criminels. Pour achever la ressemblance, elle entraînerait à elle son île d'Albion aux plis de son écharpe, comme Vesta tirait un vaisseau ensablé au rivage avec une frange de sa ceinture. Tel était pourtant l'idéal caressé par Élisabeth à l'aurore de son règne et jusque dans ses dernières années parmi les délices de ses résidences, au milieu des adulations de ses courtisans et des manéges de ses favoris !

Indépendamment des noces de la reine que toute une nation souhaitait pour se préparer une dynastie, le parlement aborda une autre question : l'avénement d'Élisabeth.

Cette princesse était montée sur le trône en vertu du même droit que Marie Tudor, et ce droit venait du privilége conféré par le parlement à Henri VIII de régler sa succession. Or le roi dans son testament avait disposé de la couronne en faveur

de ses filles antérieurement convaincues d'illégitimité. Mais pouvait-il anéantir ainsi les prétentions justes de la postérité de sa sœur aînée Marguerite? Évidemment non. Donc c'était Marie Stuart d'Écosse, petite-fille de Marguerite, qui était la vraie reine.

Voilà certainement la loi. Le parlement l'esquiva ; — sous l'influence de Cecil et de l'opinion générale, il ne consulta que la politique.

Il ne déchira pas du livre des statuts l'acte qui frappait de nullité le mariage entre Henri VIII et Anne Boleyn, ni l'acte qui condamnait à mort cette tragique reine comme adultère et comme incestueuse. Élisabeth, en réhabilitant sa mère, craignit de déshonorer son père impitoyable et le parlement ménagea cette susceptibilité. Il laissa dormir ce passé lugubre et il confirma le testament de Henri VIII. Il fut de plus arrêté solennellement qu'Élisabeth descendant en droite ligne du sang royal d'Angleterre, le sceptre lui appartenait à elle et à ses héritiers, comme il avait appartenu à son père, à son frère et à sa sœur. Des peines furent décrétées contre les ennemis du titre de la reine. Ceux qui attaqueraient ce titre par des paroles subiraient la confiscation des biens, ceux qui tenteraient des conspirations par écrit ou à main armée seraient abandonnés au bourreau.

Le parlement s'engagea ensuite dans une quatrième révolution religieuse.

Henri VIII avait commencé. Il avait crayonné un culte qu'il modifiait sans cesse au gré de son caprice et qui n'était ni romain, ni protestant, mais un mélange arbitraire de la tradition et de la réforme. Édouard VI, entraîné par ses gouverneurs et par Cranmer, fonda une sorte de calvinisme. Marie rétablit le catholicisme par les supplices ; et voilà qu'Élisabeth réclamait du parlement un changement nouveau. Sous ces quatre règnes, en un peu plus d'un quart de siècle, les mêmes députés, les mêmes lords vécurent de faux serments et d'a-

postasies, se jugeant et se déjugeant tour à tour, mentant à eux-mêmes et à Dieu, les uns par cupidité, les autres par ambition, les autres par lâcheté. La conscience et l'honneur étaient presque exclusivement dans le peuple et parmi les lettrés, ces grands et intrépides propagateurs des idées dans tous les siècles.

Édouard VI, sous les auspices de Cranmer, avait poussé très-loin les hardiesses. La messe avait été abolie et la coupe restituée au peuple dans la communion. Le mariage des prêtres avait été permis, la présence réelle et la transsubstantiation déracinées. Le purgatoire, les indulgences, la vénération et l'adoration des reliques et des images, l'invocation des saints avaient été extirpés du symbole de foi. La Bible avait été substituée à l'Église et au pape. Des sept sacrements : le baptême, la confirmation, l'eucharistie, la pénitence, l'ordre, l'extrême-onction et le mariage, deux seulement avaient été conservés : le baptême et l'eucharistie.

Les plus orageux débats s'étaient élevés dans les ténèbres de l'eucharistie. Ce grand sujet avait été l'occasion de toutes les éloquences, de toutes les absurdités et de toutes les proscriptions.

La messe, selon les catholiques, c'est le sacrifice même du Sauveur renouvelé autant de fois qu'un prêtre prononce sur une hostie la formule sacramentelle. L'hostie consacrée devient en un éclair le corps et le sang de Jésus-Christ et cesse par là d'être du pain. C'est la transsubstantiation de l'Église romaine.

Selon Luther, le pain et le Christ subsistent ensemble. C'est la consubstantiation. Sa cène se distingue ainsi profondément de celle de Calvin, qui est seulement une commémoration du sacrifice de Jésus-Christ.

Édouard VI, Jane Grey et Cranmer étaient morts presque calvinistes. Ils ne croyaient pas à la présence réelle. Pour eux, le sacrifice du Christ ne se reproduisait pas dans la cène ; ce sacrifice n'avait été accompli qu'au Calvaire. Ils admettaient

cette doctrine de saint Paul : Nous sommes sanctifiés par l'oblation du corps du Christ *faite une seule fois.*

Tous ces articles d'Édouard VI furent adoptés avec quelques modifications par le parlement de 1559 et ravivés par les deux chambres de la convocation de 1562. Le trait qui distingue l'eucharistie anglaise, c'est que « le corps de Jésus-Christ y fut donné, pris et consommé d'une manière seulement spirituelle et céleste. » La hiérarchie et l'épiscopat furent maintenus. La confession fut tolérée et non prescrite. Les cérémonies furent moins nombreuses et moins compliquées, mais les costumes retinrent le luxe catholique. La royauté fut couronnée de la suprématie comme d'une tiare. Une femme eut toutes les prérogatives d'un chef d'Église ; elle s'intitula : *Gouvernante* de la religion ; mot trivialement modeste et qui cachait hypocritement les priviléges entiers de la souveraineté. C'est ainsi que le symbole de foi, ébauché sous Édouard VI, fut fixé sous Élisabeth en 1559 et en 1562. Nous ne séparons pas ces deux dates, parce que, au point de vue théologique, elles ne sont qu'une même date, — l'ère du culte anglican.

La fille d'Anne Boleyn se rattachait à la réforme non moins qu'à la renaissance. La renaissance avait été générale, elle avait frappé à la porte de tous les peuples et y avait gagné son droit de cité. Mais elle appartenait à une contrée de prédilection, à la sensuelle Italie et à un personnage aussi de prédilection, à un pape, à Léon X. La grande faculté de cette renaissance, et de ce pays, et de ce pape, c'est l'imagination. Il faut se hâter de créer le beau et de jouir, car la vie est courte ; et, après la vie, c'est la mort, la mort sans réveil. Voilà bien la théorie épicurienne de ces Médicis !

La réforme pénétra partout aussi, en France, en Suède, en Danemark, en Angleterre ; mais avant tout elle fut allemande, comme la renaissance avait été italienne. La réforme est personnifiée par Luther. La grande faculté de la réforme, ce n'est plus l'imagination, c'est la conscience. La morale sacre la ré-

forme qui change en christianisme le paganisme et qui est à la renaissance ce qu'est le devoir à la fantaisie, la foi au doute, l'immortalité au néant. Elle avait été, la renaissance, l'explosion effrénée de la nature comprimée par les siècles accablants du moyen âge. La réforme naquit de cette licence, suscita la règle, le sentiment divin, l'héroïsme, le martyre, de telle sorte que les bacchanales menèrent aux échafauds. Dans ce mélange charmant et pathétique de la flûte de Pan et de la hache du bourreau de la Tour, dans cette églogue de Virgile achevée sur le billot d'une tragédie prochaine de Shakspeare est l'empreinte originale, la forte saveur, le sombre éclat du règne d'Élisabeth.

La religion anglicane fondée par Henri VIII, rétablie par sa seconde fille, cette religion de cour eut des docteurs et des prédicateurs admirables, des théologiens presque philosophes : Hooker, John Hales, Jeremy Taylor. Une telle religion, favorable à la poésie, aux arts, à la culture intellectuelle, moralisait les classes élevées, mais scandalisait le peuple.

Pour vaincre la renaissance païenne, les vices des grands, les mœurs monstrueuses de Jacques I[er], les voluptés des Stuarts, moins féroces et plus débauchés encore que les Tudors, il n'y avait rien comme le puritanisme. La réforme devint d'une austérité farouche. Calvin, le docteur de la prédestination, remplit par ses livres les durs cerveaux anglo-saxons de terreurs surnaturelles. Les paysans et les bourgeois maudirent les abominations et les blasphèmes des cavaliers. Ils iront plus loin. Ils ne se rassureront eux-mêmes qu'en transformant la famille, les institutions, le gouvernement. C'est le puritanisme qui enfantera la révolution. Il gronde déjà sous Élisabeth. Le règne d'Élisabeth et le règne des Stuarts avant le règne des puritains,—c'est la fête, puis l'orgie, avant la Trappe, une Trappe anglaise, hérétique et sanguinaire.

Les puritains étaient des violents. Que ne feront-ils pas? Du reste, qu'on juge par deux petits actes des modérés de ce



siècle. Il s'agit de Walter Raleigh et de Philippe Sidney, des poëtes et des héros. — Raleigh ayant réprimandé un de ses lieutenants qui avait manqué de décision, ce vieux marin, navré des reproches terribles de son amiral, se tua le jour même de désespoir. — Et Sidney, lui, écrivant comme Raleigh parlait, mandait à un des officiers de sa famille qui avait été indiscret à son égard : « Monsieur, si j'apprends jamais que « vous ayez lu une de mes lettres sans mon consentement ou « sans l'ordre de mon père, je vous planterai ma dague dans « le corps ; et comptez-y, car je vous le dis sérieusement. »

Voilà les modérés de la politique et de la vie privée. Encore une fois où n'iront pas les puritains, qui sont les fanatiques dans l'ordre de la religion ? Élisabeth qui les redoutait prenait ses précautions contre eux par sa sagesse et par le culte anglican.

Le prêtre qui servit le plus ce culte, et qui fut le Cranmer d'Élisabeth, n'est autre que le docteur Parker. Elle l'investit de la dignité de primat en l'instituant archevêque de Cantorbéry. Cet ancien chapelain d'Anne Boleyn, ce précepteur religieux d'Élisabeth enfant devint tout naturellement le grand casuiste d'Élisabeth reine. Il l'encouragea dans la lutte contre Rome ; mais ce qui la soutenait dans cette lutte, c'était moins la théologie que la politique. Elle croyait consolider la sécurité dans son île en repoussant le pape qui, par l'imbécillité des princes, agite le monde où ne devrait pas être son royaume. Bien plus, Élisabeth fondait son propre trône, car plus elle proscrivait le pontificat romain, plus elle flattait et conquérait l'Angleterre. Fille de Henri VIII, elle n'avait aucun remords de sa guerre à la papauté, ce pouvoir formidable par les fantômes qu'il soulève devant les faibles. Élisabeth, elle, était forte, et les fantômes s'évanouissaient aux clartés de sa raison. Elle les regardait en face à la lumière, et ils décroissaient, s'effaçaient, ne laissant pas plus de trace que l'ombre de la nuit, après les rayons du matin.

Parker animait encore Élisabeth. Il était irréconciliable avec

Rome. Il avait gardé, comme Spartacus, un bout de chaîne de l'ancienne servitude : c'était un petit recueil de bulles qu'il relisait afin de s'affermir. Il serrait alors plus énergiquement le glaive de la réforme. Sous sa mitre anglicane, c'était un homme d'une rare distinction. Il avait le menton carré d'un Anglo-Saxon, la bouche grande d'un orateur, les joues rigides, les yeux vifs, le front hardi d'un novateur, l'oreille fine d'un confesseur, la physionomie d'un controversiste libre, avec ce mélange heureux d'audace, de réserve, de gravité, d'enjouement qui séduit et qui impose, avec une grâce singulière de prêtre affranchi et pourtant respectueux. Ce qui est regrettable, c'est que cet ami de la philosophie et des lettres, après avoir souffert la persécution, l'infligea. Il n'eut pas toujours la magnanimité de la tolérance.

Il fut, dès 1559, l'arbitre des choses religieuses, comme Robert Dudley le fut des plaisirs de la cour, comme William Cecil l'était de la politique. Loin cependant qu'Élisabeth abdiquât, sa haute personnalité dominait ces diverses personnalités. Même quand elle cédait, et elle ne cédait pas toujours, elle leur faisait sentir sa griffe.

Le docteur Parker, son primat, par exemple, ne la contraignit pas à renoncer au crucifix dans les cathédrales et dans les chapelles sans s'attirer de dures répliques. Elle en garda un dans son oratoire pendant de longues années, moins par piété que par obstination. Elle avait pris son rôle au sérieux. N'était-elle pas la vestale et le pontife d'Albion ? Elle supportait difficilement la contradiction; mais une raillerie répétée, elle l'eût châtiée cruellement. Un grand seigneur avait dit, le lendemain d'un bal de cour : « Hier, j'ai entendu le pape de notre Église jouer de l'épinette et je l'ai vu danser une sarabande. » Élisabeth, qui connut la plaisanterie, manda par lord Hunsdon au coupable qu'il ne recommençât pas, ou qu'au lieu d'épinette elle lui réservait une hache et qu'elle lui ferait danser une sarabande avec le bourreau de Londres.



Telle était l'humeur de la reine. Cette reine altière ne se montrait pas du reste intraitable ; elle finissait par écouter la raison, si on lui en parlait le langage avec déférence. Parker avait bien soin de ne pas la blesser. C'est par la persuasion qu'il la fléchissait à ses conseils. Après la suppression des crucifix, ce fut le tour des autels. Élisabeth y était fort attachée. Et cependant ils étaient une anomalie flagrante, depuis l'évolution récente de l'eucharistie. Un autel en effet suppose le renouvellement du sacrifice du Calvaire, ce renouvellement à l'infini, aussi souvent qu'un prêtre dit une messe. Or, où il n'y a point de sacrifice, mais seulement la pensée, le souvenir du sacrifice, il ne doit point y avoir d'autel. Élisabeth aurait peut-être résisté à cette logique du docteur Parker. Pour la décider, Cecil lui insinua que cette persistance dans les usages romains était un scandale pour beaucoup. C'était là une considération politique. La reine l'accueillit donc, quoique avec dépit, et elle remplaça les autels par les tables de la communion.

Elle ne consentit jamais à introduire plus de simplicité dans les ornements de l'église et dans les vêtements des prêtres. Elle n'autorisa point par une loi les mariages ecclésiastiques. Elle refusa de valider l'acte d'Édouard VI qui réglementait ces mariages. « Le clergé, disait-elle, peut être satisfait : c'est bien assez que je ferme les yeux sur un pareil abus. » Les ministres protestants, au contraire, étaient exaspérés. Sands écrivait à Parker : « La reine par cette conduite veut rendre nos fils et nos filles illégitimes. » — « Elle fait tout ce qu'il faut, s'écriait avec plus d'amertume encore un autre pasteur, pour faire de nos enfants des bâtards comme elle. » Les familles des simples prêtres et même des évêques furent obligées d'avoir recours à des bills individuels de légitimation pour assurer leur état civil.

Élisabeth ne savait pas se réprimer sur le mariage. Elle le blâmait fantasquement en général. Dans la sphère sacerdo-

tale, elle le méprisait. Après une hospitalité splendide reçue dans la résidence archiépiscopale de Cantorbéry, elle dit à la femme du primat, devant le primat lui-même, en prenant congé d'elle : « Madame, je ne puis vous appeler épouse, je rougirais de vous appeler concubine ; quel que soit votre nom, je vous suis reconnaissante de votre courtoisie et je vous remercie de tous vos soins. »

Elle s'appliquait à elle-même une semblable sévérité. Elle se parait d'une jactance de virginité. Elle rejeta fièrement d'augustes prétendants : l'archiduc Charles ; Éric, roi de Suède, qui se mettait sur les rangs pour la seconde fois ; enfin le duc de Holstein, neveu du roi de Danemark. Elle se contenta de confirmer ou de conférer l'ordre de la Jarretière à tous ces princes. Elle l'accorda aussi au jeune duc de Norfolk, au marquis de Northampton, au comte de Rutland et à lord Robert Dudley.

Cependant les conférences de Cateau-Cambrésis étaient ouvertes (février 1559). La France et l'Espagne, pour cimenter la paix entre elles, stipulèrent que Philippe II épouserait la fille, et Philibert de Savoie la sœur de Henri II. L'Angleterre avait aussi besoin de la paix pour faire face aux affaires d'Écosse. Cecil et ses collègues sollicitaient la restitution de Calais ; le roi de France n'y consentait pas. Il fut convenu que Henri II garderait cette place huit années, à l'expiration desquelles il la remettrait aux Anglais ou leur payerait cinq cent mille couronnes. La reine Élisabeth, ayant d'autres projets très-machiavéliques, fut forcée de se résigner à cette condition dérisoire qui couvrait à peine l'honneur britannique.

Henri II mourut (juillet 1559) de la blessure qu'il reçut au tournoi de la rue Saint-Antoine. François II et Marie Stuart, souverains de la France et de l'Écosse, furent d'autant plus redoutables à Élisabeth, à laquelle ils disputaient moralement l'Angleterre et l'Irlande. Élisabeth ne tarda pas à être en mesure. Elle noua des liaisons avec les conjurés d'Am-

boise et avec les confédérés d'Édimbourg, attaquant Marie Stuart dans ses oncles les Guise, en France, et dans Marie de Lorraine, sa mère, en Écosse. La conspiration d'Amboise échoua (mars 1560). Mais la campagne avec les lords de la congrégation, auxquels Élisabeth envoya une armée sous le commandement du duc de Norfolk et de lord Grey de Wilson, réussit. Le traité d'Édimbourg (6 juillet 1560) fut le fruit sanglant de cette guerre civile et étrangère. Il fut favorable au protestantisme écossais et à la secrète politique d'Élisabeth. Car François II et Marie Stuart s'engageaient, par ce traité, à subir un conseil de gouvernement composé de douze membres, dont cinq seraient au choix des États, et ils accordaient au parlement une sorte de dictature révolutionnaire et religieuse. Marie Stuart promettait en même temps dans une clause formelle d'effacer de son blason les armes et la couronne d'Angleterre. C'était apposer solennellement le double sceau des fleurs de lis de France et du chardon d'Écosee à la légitimité d'Élisabeth. La reine d'Angleterre et d'Irlande tressaillit de cet hommage de sa rivale. Sa joie s'accrut à la mort de François II (5 décembre 1560). Cette mort renversait les Guise et de deux royaumes n'en laissait qu'un, le plus infime, à Marie Stuart.

La fille de Henri VIII ne perdait pas d'occasions. Tandis qu'elle se faisait pape d'une religion chère à son peuple, tandis qu'elle endormait la haine de Philippe II par la dextérité de sir Anthony Browne, vicomte de Montacute, et la vigilance de l'empereur Ferdinand par l'habileté de sir Thomas Chaloner, elle écartait les troubles de son île en les suscitant chez ses ennemis. Elle dirigeait en France ses agressions contre les Guise, en Écosse contre Marie Stuart ; quand elle essayera d'abattre Philippe II, c'est dans les Pays-Bas qu'elle concentrera ses efforts. Un autre de ses manéges était d'aborder son peuple directement, face à face. Elle l'attirait par son affabilité, l'enchantait par son sourire, le gagnait par son équité.

Elle était de l'accès le plus facile. Elle honorait la noblesse, encourageait la bourgeoisie, secourait les paysans et les ouvriers. Elle lisait elle-même les pétitions du pauvre ou de l'opprimé et y faisait droit. Ses fréquents voyages pendant le cours de son règne furent des expéditions de propagande royale et de haute séduction monarchique. Et ce n'était pas son cœur qui l'entraînait; non, c'était son calcul. Elle avait la stratégie profonde du pouvoir. Tout, jusqu'à Dieu, lui était un instrument de considération, une tactique de popularité.

En quittant la Tour, son premier palais de reine, Élisabeth habita successivement ses autres palais comme pour en prendre possession : — Somerset-House, bâti par le duc de Somerset, protecteur du royaume et oncle d'Édouard VI, hôtel magnifique dont la terrasse domine le fleuve et qu'Élisabeth donna à lord Hunsdon, son cousin; — Westminster, la ruine majestueuse d'une résidence plus vaste brûlée sous Henri VIII; — Wite-Hall, sinistre avant et après Élisabeth, tragique par la disgrâce du cardinal Wolsey, plus tragique par l'échafaud de Charles Ier; — Saint-James, moins digne d'un roi que d'un chancelier; — Greenwich, la maison préférée entre toutes, égayée par la Tamise, par les pelouses et par les futaies où brament encore les daims; — Richmond, les délices de la Grande-Bretagne, l'Eden des Tudors et dont les arbres sont beaux comme les cèdres du Liban; — Hampton-Court, un musée où triomphait déjà le génie de l'art; — Windsor enfin, le château babylonien de toutes les dynasties de l'Angleterre.

LIVRE TROISIÈME

Visites aux lords. — Séduction de la reine dans les différents comtés. — Sa résidence à Nonsuch. — Hospitalité du comte d'Arundel. — Jalousie des lords contre Robert Dudley. — Leicester soupçonné d'assassinat sur sa femme. — Walter Scott trop indulgent. — Tout le monde croit au meurtre, excepté Élisabeth. — *Gorboduc*, première explosion du génie dramatique de l'Angleterre. — Perfidies de correspondance entre Élisabeth et Marie Stuart. — La reine d'Angleterre persécute les catholiques. — Dudley chargé du gouvernement de toutes les résidences royales. — Peste terrible en 1563. — Élisabeth à Windsor. — Portrait officiel de la reine. — Son voyage à Cambridge en 1564. — Son discours en latin. — Son triomphe universitaire. — Les deux filles de Henri VIII et les trois filles de lord Grey. — Lettre de la reine à Henri Sidney sur l'Irlande. — Élisabeth refuse l'argent du parlement. — Sa visite à Oxford en 1566. — Cette fois elle prononce un discours en grec. — Second triomphe universitaire. — Cabot. — Chancellor. — Ambassade envoyée par Ivan Basilowitz à Élisabeth. — Marie Stuart vaincue se réfugie en Angleterre (mai 1568). — Élisabeth la retient prisonnière. — Captivités successives de la reine d'Écosse. — Amour du duc de Norfolk pour elle. — Révolte des comtes du Nord. — Ridolfi à l'Escurial. — Délibération de Philippe II et de ses ministres.

La reine, au mois de juillet de cette année (1560), parcourut les provinces de Kent et de Surrey. Elle s'arrêta chez lord Cobham à Cobham-Hall, et à Nonsuch chez le comte d'Arundel. L'intention d'Élisabeth, par ces promenades au delà de ses résidences et par ses visites à ses sujets, était de se retremper de plus en plus dans les populations anglo-saxonnes qu'elle ensorcelait mieux de près. Son séjour sous le toit du comte d'Arundel est une date dans la vie de la reine. C'était sa première campagne de séduction. Elle était escortée par un escadron de ses gentilshommes pensionnaires, une troupe d'un courage héroïque et d'un luxe tout oriental. Ces jeunes gentils-

hommes, qui appartenaient aux plus grandes familles de toutes les zones de l'Angleterre, étaient à eux seuls une cour. Ils étaient brillants comme des officiers de palais, soumis, empressés et fidèles comme des gardes, imposants comme des seigneurs. Le plus pauvre de ces patriciens adolescents avait quatre mille guinées de rente.

Entourée de ses dames, Élisabeth cheminait avec elles et avec ses plus illustres courtisans. C'était une magnificence asiatique. Les fraises et les manchettes de dentelles, les toques ornées de plumes de cygne, les robes de satin et de soie, les manteaux de velours, les bottines galonnées que l'on commençait à exporter de Russie, non moins que les martres zibelines; toutes ces parures choisies, rejetées ou reprises selon la température, relevées d'ailleurs par des diamants traditionnels et des pierreries étincelantes, éblouissaient les foules curieuses que la reine apprivoisait par des familiarités électriques. C'est ainsi qu'elle arriva sous les tours majestueuses de Nonsuch. C'était un château presque royal. A moitié construit par le père d'Élisabeth, il avait été acheté et terminé par le comte d'Arundel d'après les plans de Henri VIII. Il avait quatre étages, des terrasses surmontées de tourelles légères, des portes cintrées, des grilles élégantes et des jardins embaumés qui se prolongeaient en des parcs immenses rafraîchis d'arbres centenaires, d'étangs et de gazons.

Le comte d'Arundel reçut la reine en lord d'Angleterre. Il fléchit un genou et lui dit qu'elle était dans la maison de Henri VIII, qu'elle la considérât comme à elle; que, pour lui, il était plus fier d'être son hôte que pair du royaume. Elisabeth lui donna sa main à baiser et s'installa très-commodément à Nonsuch. Les fêtes succédèrent aux fêtes. Il y eut des banquets, des concerts, un bal masqué, une course de chevaux, une comédie jouée par des acteurs venus de Londres. Toutes les heures de la reine furent amusées et célébrées. Lorsqu'elle partit, le comte d'Arundel, un genou en terre

comme à la première apparition de sa souveraine, lui offrit un buffet d'argent. La reine, qui était aussi avide de présents que de louanges, s'en retourna dans la même pompe à Greenwich, très-charmée de ce souvenir. Le comte d'Arundel n'était pas seulement un sujet dévoué et chevaleresque, il se posait en prétendant discret. Il avait pour rivaux sir William Pickering, Robert Dudley et quelques autres lords qui aspiraient mystérieusement à épouser la reine vierge. Chacun d'eux avait pour devise : *Diligo, taceo.*

Élisabeth était enchantée de tant d'amour et de tant de respect. Cette Circé était une femme étrange, d'une vanité prodigieuse, d'une vanité sans fond et sans mesure, toujours insatiable. Elle ne voulait aucun de ses adorateurs pour mari, mais de tous ceux qui s'efforçaient de lui plaire, celui qu'elle préférait hautement, c'était Dudley. Elle le distinguait avec tant d'imprudence qu'elle se compromettait pour lui. On la blâmait, soit en Angleterre, soit en Europe, de son aveuglement.

Le comte de Sussex, dont les mains n'avaient jamais rien dérobé et donnaient sans cesse, dont le cœur intrépide n'avait jamais eu peur, méprisait Robert Dudley prodigue du bien public, avare du sien, peu militaire d'ailleurs, excepté dans une revue, hautain, dissimulé, perfide, chargé d'iniquités, exempt de remords, imperturbable dans le mal, de beaucoup d'hypocrisie et d'aucun scrupule. Il haïssait surtout un tel ambitieux, le loyal Sussex, de ce qu'il ne se contentait pas d'être favori, et il déclarait, tout en excusant la reine, que les lords et lui réprimeraient bien en Dudley l'ardeur ou plutôt l'insolence de régner. Les Anglais de toutes les classes redoutaient autant le mariage d'Élisabeth qu'ils le désiraient naguère. Car ce n'était plus un prince qui se montrait à l'horizon comme chef de dynastie, c'était Robert Dudley que ni les lords ni Sussex, malgré leur indignation, ne pourraient précipiter si la reine continuait d'en être follement éprise.

Les bruits qui couraient à l'étranger n'étaient pas meilleurs.

Chaloner, un adroit diplomate, un brave soldat et un bon poëte, transmet à Cecil son ami les rumeurs d'Allemagne. « Je les tiens pour calomnieuses, dit-il, mais une jeune prin« cesse ne saurait trop observer ses actions et sa contenance ; « elle ne saurait trop s'abstenir de marquer plus de sensi« bilité à l'un qu'à l'autre de ses courtisans. » Cette lettre de Chaloner est de 1559 ; en 1560, les appréhensions s'accrurent. L'obstacle entre Élisabeth et Robert Dudley disparut soudain. Sussex pressentait-il vaguement dans ses menaces contre Dudley que cet aventurier de la flatterie s'exposerait au plus terrible des anathèmes ?

Tout à coup on répandit que lady Dudley, de la maison de Robesart, était morte subitement dans le comté de Berk, à Cumnor-House. C'était un château solitaire où elle avait été reléguée. Elle y était prisonnière, sous la tyrannie brutale de deux vassaux de Robert Dudley, des hommes à tout faire. Quand on les interrogea sur cet événement, ils répondirent que milady était tombée de l'une des marches supérieures du grand escalier et qu'elle avait été tuée roide dans cette chute. Personne ne crut à leur innocence, ni à celle de Robert Dudley. Il n'y eut qu'un cri contre eux. Cependant l'affaire ne fut pas poursuivie. Thomas Lever, chanoine de Coventry, demanda en vain une enquête sur ce qu'il appelait un assassinat. Cecil examina l'accusation et il écrivit plus tard ces mots : « Il est déshonoré par la mort de sa femme. » Néanmoins Leicester ne fut pas inquiété. Le conseil ne s'émut pas. La justice resta sourde et muette. Presque tous tremblèrent devant l'influence de Dudley. Il avait raconté à la reine comme un accident ce qui était sûrement un crime, et la reine en avait été heureuse. Sussex seul eut osé alors affronter Dudley devant Elisabeth, mais il dédaigna de le dénoncer.

L'impunité de Robert Dudley dure encore. Elle a même été allégée par sir Walter Scott. Ce grand écrivain, dont le seul malheur est de n'avoir pas adopté tout entière soit la vérité,

soit la fiction ; ce poëte merveilleux dans un genre faux qu'il a illustré sans le légitimer, car le roman historique ne vaut pas mieux que l'histoire romanesque ; cet Homère écossais, le plus vaste génie épique des temps modernes, malgré ses défauts, a jugé bienséant d'amnistier presque dans *Kenilworth* Robert Dudley. Il a fait peser tout l'odieux de l'attentat de Cumnor-House sur d'obscurs complices. Et cependant ils n'avaient qu'exécuté, c'est Dudley qui avait ordonné. Je ne puis, quelle que soit mon admiration pour sir Walter Scott, partager son indulgence, et je dois à ma conviction de restituer sur la tombe de Dudley le nom de bourreau. C'est lui qui est le grand coupable. Les innombrables vraisemblances qui naissent de son caractère dépravé, de son intérêt, des mémoires, des témoignages contemporains, de l'opinion publique unanime, sont aussi des preuves. Mon devoir est de les constater et je les constate. Leur évidence ne monta pas, du reste, des habitants du Berkshire, des magistrats et des ministres jusqu'à Elisabeth. Elle n'aurait pas ajouté foi à des suggestions hostiles. Délivrée d'une rivale, n'importe comment, elle en aima davantage son favori.

Le meurtre de lady Dudley avait été commis en 1560 ; en 1561, Élisabeth ne se possédait plus. Son masque lui tombait à tout moment du visage. Cette fanfaronne de virginité était vaincue par la passion. Elle oubliait sa renommée. Elle était un peu la fable de sa cour, de l'Angleterre et du monde. Melvil et Birch à différentes époques insinuent beaucoup et donnent beaucoup à deviner. La marquise de Winchester retrace d'un pinceau ardent la licence de la haute noblesse et d'Élisabeth. A la date où nous sommes, en 1561, l'évêque d'Aquila, ambassadeur d'Espagne à Londres, est d'une précision foudroyante. Il annonce à Philippe II que « la reine vit avec Robert Dudley. » C'est le sentiment général. Élisabeth, qui n'ignorait pas les médisances dont elle était environnée et qui voulait les transformer en calomnies, montra, un jour,

à l'évêque d'Aquila la disposition de sa chambre à coucher, afin, dit-elle au prélat, de dissiper les soupçons que les méchants répandaient contre elle. Bientôt après, ajoute l'évêque espagnol, cet argument très-faible manqua à la reine. Car, trouvant humide l'appartement de Dudley situé au rez-de-chaussée du château, elle lui en assigna un par bonté à côté du sien. Les dépêches de l'évêque d'Aquila et les lettres de la marquise de Winchester, conservées dans les archives de Simancas, ne sont pas les seuls documents qui attentent à la chasteté dérisoire d'Élisabeth. Il y en a d'autres que nous indiquerons rapidement à mesure qu'une chronologie implacable les marquera sur notre route avec l'exactitude d'une pendule. Telle était du reste l'immoralité, que l'on était bien plus choqué d'une sincérité inconvenante que d'une perversité habile. La belle Françoise de Suffolk, mère de Jane Grey, était morte au mois de décembre 1559, mariée à un homme qu'elle aimait. Cet homme, du nom de Stoke, était son écuyer, son Robert Dudley moins brillant que celui de la reine. On le lui aurait passé comme amant, mais elle l'épousa et l'indignation fut universelle. Stoke était à Dudley ce qu'est un gentilhomme à un grand seigneur. On ne pardonna ni à lui, ni à elle d'avoir eu le courage de leur amour. Cette prude reine et cette prude nation, si bien faites l'une pour l'autre, étaient plus éprises de blason et d'argent que de vertu.

L'année 1561 fut le vestibule du drame anglais, le plus original, le plus profond, le plus pathétique de tous les drames du monde entier. Je n'en excepte aucun, ni dans la durée des âges, ni dans l'étendue de toutes les contrées de la terre.

Le génie anglais respirait. Son orgueil avait secoué l'autorité du pape, sa politique avait extirpé les moines, et la réforme satisfaite d'Élisabeth, une reine protestante, se développa dans sa force.

Les fermiers et les marchands qui, sous Henri VIII, n'avaient que des masures pour demeures, que du chaume pour lits,

que des bûches pour traversins, que de l'argile pour parquet, échangèrent peu à peu tout cela contre un confortable intelligent et montèrent insensiblement les degrés du nécessaire dans les mêmes proportions que les lords les degrés du superflu. La civilisation s'accrut et déborda. Les arts fleurirent. L'agriculture, le négoce et la marine créèrent une colossale aisance. Le théâtre naquit de cette prospérité, et les plaisirs de l'esprit couronnèrent les plaisirs matériels d'un rayon de poésie.

Thomas Sackville, cousin d'Élisabeth, fit représenter à Wite-Hall, le 18 janvier 1561, *Gorboduc* sous le titre de *Ferrex et Porrex*. C'est la première tragédie britannique. Elle est fort régulière, pure de bouffonnerie, de comédie même, écrite en vers blancs et divisée en cinq actes. Sackville eut pour collaborateur Thomas Norton, pour auditeurs les lords, les grandes dames et la reine, en un mot, Élisabeth et sa cour. Les deux poëtes s'étaient inspirés de Sénèque, le seul tragique ancien qui leur fût connu. Le sujet était national. *Gorboduc* est un roi breton. Il donne à chacun de ses fils *Ferrex* et *Porrex* la moitié de ses États. Ces frères ennemis se battent. Le plus jeune égorge l'aîné et il est poignardé par leur mère. Le peuple en fureur massacre dans leur palais le roi *Gorboduc* et son implacable femme. Toute cette race d'Atrides barbares disparaît dans le sang. Voilà certes de la tragédie. Aussi l'impression fut immense, électrique. Le style de Sackville et de Norton manquait de naturel et de grâce, mais il était saisissant. Un vent d'orage, le pathétique, passa sur l'Angleterre et l'emporta dans le tourbillon du grand art. La terreur et la pitié nées de l'histoire envahirent le théâtre.

Les imaginations rêvent de tragédies. Kyd, Nash, Grune, Lodge, Marlowe sont fécondés par un souffle puissant; ils préparent Ben Jonson, Beaumont, Flechter et le grand Shakspeare. Gascoigne et Kinwelmerche imitent les *Phéniciennes* d'Euripide et les publient sous le nom de *Jocaste*. Les dix



tragédies de Sénèque sont travesties en anglais et jouées. Élisabeth favorise ce mouvement et s'y mêle. Elle s'enchante de mythologie et d'horreurs. Toutes ses résidences sont autant d'Arcadies où ses ministres, ses généraux se déguisent en dieux, ses dames d'honneur en déesses. Elle-même se métamorphose en Junon, le plus souvent en Diane. Elle revêt le costume d'une dryade pour traduire dans le même rhythme que Sackville l'*Hercule au mont Œta* de Sénèque. Le manuscrit auguste est encore dans la bibliothèque bodléienne. C'est une œuvre médiocre. Elle n'a d'autre mérite que d'être signée par Élisabeth et de se rattacher par l'intention à *Gorboduc.* La fille de Henri VIII essaya du moins d'ouvrir, à la suite de Sackville et de Norton, le firmament du théâtre à Shakspeare, cet astre éclatant de son règne. Elle semblait le deviner, mais elle ne savait et n'avait rien de lui. Très-remarquable dans la sphère du gouvernement, elle échoua dans les lettres. La muse délicate et fière n'est point aux ordres même des princesses. Elle fuit les mains sanguinaires et ne leur laisse qu'un lambeau de tunique. Elle s'envole dans le ciel, ou se complaît dans quelques retraites d'artistes dont elle ceint les fronts de diadèmes plus immortels que ceux des rois et des reines.

Élisabeth réussissait mieux en politique. Elle s'était félicitée du veuvage de Marie Stuart qui avait perdu par là sa couronne de France et à qui il ne restait plus que la couronne d'Écosse. Marie, souhaitant de retourner à Édimbourg, demanda un sauf-conduit à « sa bonne sœur. » Élisabeth répondit qu'elle délivrerait volontiers ce sauf-conduit et même qu'elle sablerait les routes de l'Angleterre sous les pieds de Marie, mais à une condition : c'est que la reine d'Écosse ratifierait le traité d'Édimbourg. On se souvient que l'une des clauses de ce traité imposait à Marie de reconnaître la royauté d'Élisabeth et d'effacer des écussons de France et d'Écosse les armoiries britanniques.

Marie Stuart ne consentit pas à satisfaire Élisabeth. Sans

reprendre le blason contesté, elle redouta moins les dangers de l'Océan et de la flotte anglaise qu'une humiliation devant sa rivale. Elle se hasarda donc libre de tout engagement sur les flots houleux de la Manche avec deux de ses oncles et une élite de gentilshommes. Elle arriva par mer au port de Leith le 19 août 1561. Elle écrivit d'Édimbourg à Élisabeth. Alors commença entre les deux princesses un commerce de lettres où les perfidies et les noirceurs se succèdent et s'accumulent, où la haine, la jalousie, les ressentiments mortels bouillonnent sous une surface de bienveillance, où la politique s'entrecroise d'une colère de reines et d'une rage de femmes ; Marie Stuart attentive à soulever les catholiques d'Écosse et d'Angleterre contre Élisabeth ; Élisabeth plus passionnée encore à déchaîner les protestants d'Angleterre et d'Écosse contre Marie Stuart. Seulement la lutte était inégale. Le levier de la réforme était le plus fort. La reine d'Holyrood ne s'appuyait que sur une opinion privée et une minorité turbulente, tandis que la reine de Greenwich se fondait sur une opinion publique et sur une majorité aussi disciplinée que formidable.

Depuis que Marie Stuart n'était plus que la souveraine d'un petit État, Philippe II tranquille soutint cette princesse orthodoxe contre Élisabeth, la princesse hérétique, et cette intervention espagnole ne fit qu'exaspérer de plus en plus la fille vindicative de Henri VIII. Elle n'avait pas besoin de prétexte contre les catholiques. Ils étaient toujours frémissants. Élisabeth avait le droit de les contenir ; irritée par Marie Stuart et par Philippe II, elle les persécuta. Elle leur interdit la messe, les exclut des universités de Cambridge et d'Oxford, les destitua, les emprisonna, les déporta soit dans un comté, soit dans une ville. Elle les arracha au foyer domestique, les relégua dans la Tour de Londres ou dans d'autres cachots, confisqua leurs biens et tortura leur conscience. Moins barbare cependant que sa sœur aînée, Marie Tudor, qui tuait les protestants, Élisabeth ne tua point les catholiques ; mais elle

les opprima et leur infligea toutes les peines, excepté la peine capitale. Nous l'en blâmons hautement, elle et ses ministres, surtout Cecil. Leur tort ne fut pas de réprimer, il fut d'aller au delà des répressions nécessaires. Nous acceptons certes le protestantisme et la liberté religieuse qu'il enracina dans le monde. Est-ce une raison pour applaudir aux crimes de Henri VIII et aux excès d'Élisabeth ? Non ; plus nous sommes dévoués à la grande cause du progrès humain, plus nous distinguons le bien et le mal dans les personnages éminents qui n'honorent pas toujours assez les idées qu'ils servent, — qu'ils ont fait quelquefois triompher.

Quoi qu'il en soit, les rigueurs d'Élisabeth suscitèrent de sourds complots dans l'ombre. Ses conseillers tremblèrent pour sa vie. Leur vigilance s'éveilla. (Ms. de Cecil.) Ils exigèrent de la reine plus imperturbable qu'eux des précautions personnelles, et, comme elle dédaignait ces précautions, ils l'y contraignirent. Ses vêtements nouveaux furent soigneusement dépliés et secoués, ses manches et ses fraises purifiées de tout parfum suspect. Tous les mets de sa table furent essayés. Elle fut suppliée de prendre trois fois par semaine des antidotes contre les poisons possibles. Les portes dérobées de ses palais furent soumises à une police intérieure et extérieure. Sa chambre fut gardée plus exactement encore par des femmes à elle, des huissiers, des gentilshommes et des chambellans. Robert Dudley se chargea spécialement du gouvernement minutieux de toutes les résidences royales, ce qui le mit plus avant et plus intimement auprès d'Élisabeth dans le secret de tous les lieux et de toutes les heures. Élisabeth, en permettant ces dispositions qui lui étaient agréables, eut l'air de céder pour le salut de l'Angleterre aux remontrances de Cecil et de ses plus graves hommes d'État.

Ce n'était pas assez pour elle de favoriser les protestants, de frapper les catholiques, de comprimer Marie Stuart, d'encourager tous les essors qui ne contrariaient pas ses plans de

règne; il lui fallait conquérir les foules par des voyages successifs et prouver qu'elle n'était pas seulement aimable et chaste, mais habile et savante. La considération d'une princesse au seizième siècle tenait à tout cela. Voilà pourquoi elle eut l'intention de visiter l'université de Cambridge.

Elle avait été fort dure pour Catherine Grey, la sœur de Jane. Catherine avait épousé sans l'autorisation de la reine le comte de Hertford, fils du duc de Somerset. Pour ce prétendu crime, Élisabeth, en tyran de famille, condamna la malheureuse Catherine Grey à une prison étroite où elle mourut dans les larmes (1567). La fille d'Anne Boleyn fut moins inexorable pour les deux neveux du cardinal Polus, Arthur et Edmond Polus, qui avaient organisé une conspiration imbécile et à qui elle fit grâce de la vie.

De ces caprices brusques de cruauté et de clémence, Élisabeth passait comme Henri VIII à des caprices d'étude. En 1563, après la reddition du Havre, une peste terrible ravagea Londres. Le fléau emportait plus de mille victimes par jour. La reine se retira à Windsor. Elle s'y remit au grec, au latin, non grammaticalement, mais littérairement. Elle approfondissait les grands écrivains. Elle finit par ne plus lire que la Bible et les Pères de l'Église pendant plusieurs mois. Elle se souvenait par moments qu'elle était pape et que l'un de ses devoirs était la théologie.

Bien que pape anglican, elle n'oubliait point qu'elle était reine et femme. Ses recherches religieuses ne la détournaient ni de la politique, ni même de la coquetterie, soit avec Robert Dudley, soit avec son peuple. Avant d'aller à Cambridge, elle décréta pour tous les comtés un seul portrait d'elle, un portrait officiel. Elle s'en expliqua sans embarras dans une proclamation, comme d'une chose nationale. Elle concevait l'adoration de chaque famille anglaise pour elle, la reine incomparable, et elle s'indignait contre les mauvais imitateurs de son visage auguste autant que s'ils eussent été des criminels

de lèse-majesté. Il faut la citer : « Attendu le désir naturel de tous les sujets britanniques d'avoir le portrait de leur souveraine, un grand nombre de peintres et de graveurs ont fait et font chaque jour diverses tentatives, chacun ayant échoué et nul jusque-là n'étant parvenu à reproduire l'air, la physionomie, la grâce de la reine; attendu qu'elle a été sollicitée maintes fois et avec importunité par les lords de son conseil et de sa noblesse de tolérer qu'un peintre éminent pût copier fidèlement ses traits et de défendre tout essai douteux jusqu'au chef-d'œuvre de l'artiste choisi entre tous; attendu que Sa Majesté s'est laissé vaincre par les instantes prières de ses lords, elle consent à ce qu'un peintre, le plus habile qu'on pourra trouver, fasse le portrait de sa royale personne afin qu'il soit reproduit à l'envi pour la satisfaction de ses bien-aimés sujets. Lorsque ce portrait original sera achevé, la reine verra sans déplaisir les peintres et les graveurs de talent, après une autorisation des magistrats de leurs villes, s'efforcer de traduire le modèle expressément approuvé par son conseil. »

C'est au milieu de cette infatuation fabuleuse exaltée par tout ce qui entourait Élisabeth et qui dura tout son règne, qu'elle partit pour l'université de Cambridge dans l'été de 1564. Cecil l'avait précédée; le duc de Norfolk et Robert Dudley l'accompagnèrent. Elle reçut, selon l'usage, une paire de gants, des boîtes de confitures, et fut haranguée par le chancelier de l'université sous le porche de l'église du collége séculaire. L'orateur à genoux accueillit la reine dans un nuage d'éloquence, célébrant ses vertus inviolées, sa beauté, son génie, et redoublant d'adulation emphatique à chaque geste pudique d'Elisabeth. Elle écoutait en rougissant, regardait les lords avec une modestie feinte et murmura tout bas ces paroles : *Non est veritas et utinam !* « Cela n'est pas et plût à Dieu que cela fût! » Sans se troubler, le chancelier exalta de plus en plus la reine, insistant sur sa virginité aussi blanche que la plume du cygne. Et la reine reprenant s'écria : « Bien! bien!



le Seigneur te bénisse! Continue sur ce ton. » Et l'orateur continua aux applaudissements universels.

Pendant quatre jours, la reine fut louée et louée encore. Elle assista sans se lasser aux cérémonies religieuses, aux sermons, aux dissertations, aux spectacles, aux festins, aux ovations renaissantes. Le quatrième jour, sur les supplications prosternées de Robert Dudley, du duc de Norfolk et de l'évêque d'Ély, elle prononça elle-même un discours en latin que tous les courtisans et tous les professeurs lui attribuèrent, quoiqu'il eût été composé par Cecil. L'admiration générale fut l'onction scientifique d'Élisabeth. Elle dota un écolier qu'on appela l'écolier de la reine et elle se déroba aux flatteries universitaires, méditant un autre triomphe à Oxford nécessaire à sa renommée de reine classique.

A son retour dans sa résidence de Greenwich, elle résolut d'honorer et de combler aux yeux de tous son cher Dudley. « C'est mon meilleur ami, dit-elle à Melvil, envoyé auprès d'elle à l'occasion du mariage de la reine d'Écosse (1565). » Marie Stuart était sur le point d'épouser Darnley, descendant comme elle et comme Élisabeth de Henri VII et leur cousin à toutes deux. Elle était décidée à partager son trône avec ce jeune lord qu'elle avait aimé d'une soudaine passion. Elle était prête à braver Élisabeth, s'il le fallait; néanmoins elle souhaitait d'obtenir son assentiment. Elle savait que la reine d'Angleterre la détestait profondément, mais qu'elle ne méconnaissait point les droits de la parenté et de la succession. Si Élisabeth ne les proclamait point, ces droits, elle les avouait tout bas, et Marie Stuart désirait garder les bienséances avec elle. Voilà pourquoi elle lui avait dépêché Melvil. L'ambassadeur écossais devait ménager Élisabeth, la flatter, l'incliner à l'indulgence par le choix de Darnley, Marie Stuart se réservant bien de n'obéir à l'oracle que s'il disait le mot de son cœur. La reine d'Angleterre fut diabolique-ment dissimulée. Au fond, elle était très-contente. Darnley

n'était qu'un joli fat très-frivole et sans considération. Personnellement nul, il ne fortifierait pas Marie Stuart, et il prenait la place d'un prince du continent qui en s'unissant à la nièce des Guise aurait ajouté le poids d'un royaume étranger au royaume d'Écosse. Cette grande crainte d'Elisabeth, Darnley l'en délivrait. Elle était ravie; elle parut indignée. Elle accumulait d'avance dans l'avenir des causes de dissentiment et de rupture. Elle justifia son dissentiment par des soupçons sur Darnley. Elle n'était pas sûre de lui. Son ambition pourrait troubler l'Écosse et l'Angleterre. Pourquoi Marie Stuart n'épouserait-elle pas un homme dévoué aux deux reines, — Robert Dudley par exemple?

Rien de plus machiavéliquement fallacieux que cette proposition d'Elisabeth. Elle inquiétait par là Marie Stuart; par là elle disait à tous que Dudley ne lui était qu'un serviteur. Et en même temps elle le forçait, lui, à la préférer hautement, à faire litière à ses pieds de sa rivale abhorrée. Dudley ne manqua pas à sa situation. Il n'épargna ni ses soupirs, ni ses admirations à Élisabeth, ni ses sourires de dédain, ni ses railleries à Marie Stuart, assurant avec l'aplomb d'un fourbe et l'effronterie d'un faussaire que tout l'esprit, toutes les séductions de la reine d'Écosse ne valaient pas un seul cheveu de la reine d'Angleterre. Il enivra Élisabeth d'un parfum nouveau de flatterie et elle ne fut pas ingrate. Elle l'éleva de plus en plus dans la hiérarchie aristocratique et dans le ciel de son estime. Elle le mena solennellement à Westminster et, en présence de l'élite de la cour, sous les yeux de l'ambassadeur de France et de Melvil, elle le nomma baron de Denbigh, comte de Leicester et seigneur de Kenilworth dont elle lui donna le château et la terre. Dudley reçut à genoux ces honneurs. Ce fut la reine elle-même qui lui posa la couronne et qui lui agrafa le manteau. Son amour de femme éclata soudain sous sa gravité de reine. Elle surprit tout le monde « en posant sa main sur le cou nu de Leicester et en le caressant folle-

ment. » Cet étonnement de Melvil signifie que le comte lui parut, ce jour-là, plus que le sujet et plus que l'ami de la reine. Il fut ébloui d'évidence. Il n'accentue pas sa conviction, mais il la sous-entend avec la finesse d'un Écossais et d'un diplomate. « Et c'est cependant ce noble lord, s'écria Élisabeth en s'adressant à Melvil, que vous sacrifiez à cet autre là-bas! » Elle désignait Darnley. Ce ne fut pas l'unique indice de la passion d'Élisabeth. Cette reine jetait au comte des regards de déesse amoureuse. Une après-dînée, elle tenait un petit portrait recouvert d'une enveloppe. Melvil se hasarda à lui demander la faveur de voir ce portrait. «C'est impossible,» répondit Élisabeth ; puis se ravisant elle le découvrit et le montra à Melvil. C'était le portrait du comte de Leicester. « Puisque vous offrez l'original à ma maîtresse, dit Melvil, donnez-moi ce portrait pour elle. — Non, non, reprit Élisabeth avec animation, il me le faut à moi, car de tous c'est le plus ressemblant et c'est le seul que je possède. »

Elle était alors (1565) dans tout l'orgueil de la puissance et de la coquetterie. Elle se préoccupait des affaires de l'Europe, de celles de l'Angleterre, de l'Écosse et de l'Irlande, sans négliger ses succès de cour. Elle se persuadait que toutes les femmes l'enviaient, que tous les hommes l'adoraient. Pour accroître ces deux sentiments elle se faisait belle et variait ses piéges. Tantôt elle s'habillait à la française, tantôt à l'anglaise, tantôt à l'italienne, tantôt à l'orientale. Le bonnet à la mode de Florence lui paraissait irrésistible. Elle employait jusqu'au grave Cecil, le plus illustre homme d'État qu'ait eu l'Angleterre, aux sollicitudes de sa toilette. Le 22 février 1566, il commençait ainsi une lettre fort importante à sir Henri Norris, l'ambassadeur d'Élisabeth à Paris : « Sa Majesté souhaiterait trouver un tailleur assez industrieux pour lui faire un « habillement dans le goût français et un autre dans le goût « italien; et elle pense que vous pourrez par quelque moyen « obtenir un de ceux qui servent à la reine mère (Catherine



« de Médicis), toutefois sans faire mention du désir de Sa « Majesté, et sans rien dire en son nom. Ce qui vous sera « facile à ce qu'elle pense par l'intermédiaire de lady Nor- « ris..... » La reine avait beaucoup d'éclat au milieu de la splendeur de ses parures. Son teint était vermeil, ses yeux lumineux, et ses cheveux d'un blond un peu ardent ne lui séyaient pas trop mal. En dépit de ses prétentions olympiennes et d'une affectation quelquefois étrange, elle avait de la dignité et de l'autorité dans ses moindres attitudes. Elle se plaisait à fasciner ou à désespérer.

Elle se prêta à la reprise des négociations avec l'archiduc touchant les conditions de leur mariage. La conclusion était impossible, mais les préliminaires amusaient la galerie et l'amusaient elle-même. Elle disgracia le comte d'Arundel. Après s'être ruiné pour Élisabeth, il s'exila volontairement pour se soustraire aux dédains de sa souveraine et aux poursuites de ses créanciers. Si elle ne proscrivit pas Leicester, elle le mata, et lui, afin de conserver son crédit, se réfugia dans une humilité élégante. Élisabeth lui imposait la supériorité dynastique de l'archiduc, la préséance patricienne du duc de Norfolk, l'égalité avec le comte de Sussex. Leicester, d'abord frémissant, s'était résigné. Il s'inclinait devant le rang de l'archiduc, il flattait Norfolk, les sapant par intervalles et à propos. Il rendait haine pour mépris au comte de Sussex. Leurs amis formaient deux factions. Sussex ne se gênait pas. Lui qui était un grand seigneur, un capitaine et un diplomate se moquait de Leicester et ne lui reconnaissait que les qualités d'un intrigant de cour. « Le bohémien, disait-il, n'écrase personne par ses talents et par son courage; quant à sa naissance, soyons discret. Je ne lui sais que deux ancêtres, son père et son grand-père : eh bien ! l'un et l'autre ont été décapités comme voleurs publics. » Malgré cette acrimonie, Élisabeth tenait la balance presque droite entre les puissants adversaires. Cependant, sous l'influence secrète de Leicester,

elle éloignait à l'occasion le comte de Sussex par une ambassade. En réalité, l'ascendant de Leicester ne peut pas être plus contesté que celui de Cecil. Mais Élisabeth restait indépendante de l'amant comme du ministre, et, tout en les consultant, elle les traitait de haut.

Elle frappa, vers cette époque, Marie Grey qui, à l'exemple de sa mère, avait épousé selon son cœur et non selon son rang un honnête homme. Il occupait un poste modeste et s'appelait Martin Kays. Élisabeth, pour châtier lady Marie de cette mésalliance, la fit jeter en prison. Cette sœur de Catherine et de Jane Grey mourut jeune et n'avait pas vécu heureuse. Sous la haine des deux filles de Henri VIII, les trois filles de lord Grey expirèrent, l'une noyée dans son sang, les autres dans leurs larmes. Cette charmante branche de Suffolk sécha vite sur la tige royale d'où tombèrent tragiquement les plus belles fleurs.

Élisabeth s'inquiétait peu des suites de ses duretés. Elle s'en distrayait soit par une toilette nouvelle ou une conversation avec Leicester, soit par un acte ou une théorie de politique. Dans la sphère du gouvernement, elle avait vraiment de la grandeur. La férocité éclatait parfois. Elle n'a qu'un principe : son autorité ; rien pour elle n'est sacré que cela. Aussi comme ce principe, s'il la rend cruelle, la rend énergique, éloquente ! C'est une reine idéale et réelle à la fois. Elle allumait le génie de Shakspeare et elle égalait par moments le génie de Machiavel. Qu'on lise sa lettre à sir Henri Sidney sur l'Irlande de 1565. Ne dirait-on pas que cette lettre a été écrite avec la plume virile, incisive, du grand secrétaire de Florence ?

Les affaires d'Irlande furent toujours le souci d'Élisabeth. Elle déplorait l'anarchie que l'insubordination et les jalousies des chefs entretenaient, au grand dommage de leur patrie et de la prépondérance anglaise. A l'occasion d'une querelle locale entre le comte d'Ormond et le comte de Desmond, elle trace

à Henri Sidney, le beau-frère du comte de Leicester, le père du grand et bon Philippe Sidney, la conduite qu'il faut tenir dans l'orageuse administration de l'Irlande. Ce n'est pas là le style froid d'un ministre, c'est le style original d'Élisabeth, son accent impérieux, sa voix ferme, nette, vibrante, presque gaie dans le commandement. Voici ce document, l'un des plus curieux assurément et des plus précieux de la vaste correspondance du seizième siècle :

« Henri, si la faiblesse des mesures que nous avons prises « relativement à la querelle des deux comtes irlandais ne for- « çait ma main, vos yeux ne seraient point fatigués d'un tel « griffonnage ; mais avertie par une première faute et craignant « qu'il n'arrive pis, je vous ordonne de veiller à la situation « de mes sujets d'Irlande. Cette situation est désastreuse. « Faites que je n'entende plus répéter que d'autres traîtres « ont reparu et que notre but est manqué. Sachez distinguer « les amis véritables des faux amis. Récompensez ceux qui « ont bien mérité de moi et par là encouragez tous les autres. « Les œuvres de Desmond n'ont point été conformes à ses « paroles ; ne recevez de lui d'autre otage que lui-même... « Désormais je serai Prométhée (la perspicacité ardente) ; « trop longtemps j'ai été Épiméthée (l'imprévoyance). *Violan-* « *dum jus regnandi causa :* il faudrait même violer le droit « pour régner.

« Quels que soient les serments, ne croyez pas à leur sin- « cérité. J'espère que j'aurai en vous un diligent serviteur et que « tous ceux qui seront employés par vous feront leur devoir. « Je m'efforcerai d'adoucir le mal qui existe, si je ne puis le « guérir entièrement. Ne soyons pas tellement longs à déli- « bérer que les décisions viennent trop tard, et ne perdons « point le temps en paroles au lieu d'agir. Toujours conseiller « et ne rien accomplir, c'est nouer sans cesse et ne rien atta- « cher. Si le métier du tisserand est mauvais ou sa toile mal

« tissée, il faudra bientôt qu'il recommence tout ce qu'il aura
« fait. Puisse Dieu envoyer au tisserand de bons ouvriers, et,
« s'ils ne sont citoyens, qu'ils puissent au moins se naturaliser,
« de telle sorte que vos plus anciens aldermen soient con-
« tents.

« Ne confiez cette lettre qu'à Vulcain, et ne la conservez
« que l'instant nécessaire pour la lire. N'en soufflez mot à
« personne et soyez censé n'avoir reçu de moi qu'une lettre
« officielle.

« Votre affectionnée maîtresse,

« ÉLISABETH, *reine*. »

Heureusement sir Henri Sidney ne livra pas cette page à Vulcain, selon la recommandation de la reine, mais il la déposa dans un portefeuille où la postérité l'a recueillie avec un profond intérêt. Car cette lettre est vraiment monumentale et, sans le savoir, Élisabeth s'y est coulée en bronze. La poésie, cette muse du ciel, dédaignait la fausse reine vierge, lui refusait la lyre d'or et ne lui répondait seulement pas; au contraire, la politique, cette muse de la terre, l'inspirait.

Le parlement de 1566 reprit avec obstination la grande question dynastique. Il exigeait l'une de ces deux choses : ou que la reine se choisît un époux sans retard, ou du moins qu'elle désignât ses successeurs au trône. Ces successeurs étaient Marie Stuart et le petit prince d'Écosse qui venait de naître. Élisabeth avait consenti à être la marraine de Jacques. Elle ne voulait pas le déshériter, mais elle voulait encore moins le reconnaître; de mariage, elle n'en voulait pas du tout, si ce n'est en badinant avec de discrets négociateurs ou d'illustres prétendants; avec le parlement, elle était sérieuse et même fort morose. Elle s'irritait d'être trop pressée dans une si délicate question, car fixer l'avenir de l'Angleterre, c'était fixer le sien et elle aimait mieux rester dans le vague



de sa fantaisie personnelle. Elle échappa donc aux instances de son parlement. Il était opiniâtre, elle fut habile. Moitié par menaces, moitié par douceur, elle se dégagea de l'étreinte législative et elle ajourna sa décision. Le parlement lui avait offert un subside considérable, si elle condescendait à s'expliquer. Que fit-elle? elle n'accepta pas ce subside exceptionnel. Elle remit même le quart de l'impôt annuel qui lui était toujours alloué. Elle acheta ainsi le droit du silence qu'elle comptait bien prolonger tout son règne. Sa parcimonie était un manége politique. Elle renonçait à l'argent, afin de rester libre et muette sur son mariage et sur sa succession. Elle se complaisait dans le rêve d'une chasteté dérisoire, dans la réalité d'un arbitraire absolu et dans le mystère impénétrable d'un sphinx couronné au visage de femme.

Ce qu'elle ne dissimulait pas, c'était son goût de popularité. La royauté n'était pas seulement sa fête, c'était son labeur. Elle se tenait pour obligée de conquérir sans cesse l'opinion publique. Rien ne lui coûtait pour cela. Elle prodiguait ses visites aux lords, aux comtés et même aux colléges. On n'a pas oublié son voyage à Cambridge. Dans l'automne de 1566, elle se rendit à Oxford où elle fut reçue aussi par l'Université. Cambridge ne lui avait pas prodigué plus d'enthousiasme. La reine entendit des harangues, des comédies, des prêches, des examens; elle entendit surtout des éloges mêlés de mythologie et d'acclamations. Elle paya sa bienvenue comme à Cambridge en sourires et en bienveillance. Elle acheva sa diplomatie d'érudition par un bon tour. Son adieu à Cambridge avait été un discours latin, son adieu à Oxford fut un discours grec. Élisabeth, pour comble de bonheur, fut chantée par son cousin Sackville, l'auteur de *Gorboduc*. Il était revenu depuis peu d'un long séjour sur le continent. Il charma la cour de ses récits et de ses vers. La reine le fit baron et lui décerna le titre de lord Buckhurst. Il ne s'égara point dans les factions et demeura l'ami d'Élisabeth, indépendant des ministres autant que

des favoris. C'était un caractère passionné et un talent rare. Il adorait les femmes. Il était modeste avec les philosophes et fier avec les plus puissants lords. Il avait la haute intelligence de l'homme de lettres et la grâce facile de l'homme de cour.

Ivan Bâzilowitz envoya une ambassade russe à Élisabeth. Ce czar désirait entretenir avec l'Angleterre les communications glorieusement ouvertes par Cabot, un pilote audacieux qui avait découvert Terre-Neuve. Cabot fut le Christophe Colomb des contrées boréales. Il avait été connu de Henri VII et de Henri VIII. Sur sa demande et sur un mémoire rédigé par lui, Édouard VI lui fournit trois vaisseaux dont il sera le guide intrépide. Un seul de ces vaisseaux dont Richard Chancellor était le capitainé échappa aux périls de cette navigation héroïque. Les deux autres échouèrent sur les côtes de Laponie. Chancellor cherchant par le septentrion un passage aux Indes occidentales, s'avança sur les indications de Cabot, doubla le cap Nord, tourna vers l'est, pénétra dans la mer Blanche et aborda au port d'Archangel. Voilà l'origine des relations commerciales entre l'Angleterre et la Russie. Chancellor fit un second voyage, conclut un traité et périt en amenant la première ambassade russe à Londres.

La deuxième ambassade, celle que nous mentionnons, est de 1567. Le chef de cette ambassade excita l'attention et même l'engouement de la cour et de la ville. Il ressemblait si peu à un Anglais !

J'ai rencontré à dix minutes de Temple-Bar chez un marchand d'estampes le portrait colorié de cet ambassadeur moscovite, Gregoriwitz Sawiena. Il est grand et un peu lourd. Ses fortes jambes sont chaussées dans des bottes rouges à glands jaunes. Il porte une blouse de laine recouverte d'une peau d'ours très-fauve. Une chaîne d'or échangée probablement contre des marchandises de son pays retombe de son cou très-court sur sa large poitrine. Il a la tête coiffée d'un bonnet de peluche noire. Ses cheveux grisonnent et sa barbe est blanche

comme la neige des steppes. Son visage tanné est sauvage, aventureux et fin. Sa bouche est grande, ses joues sont sans plis malgré l'âge. Toute sa physionomie est dans ses petits yeux enfoncés, mobiles, d'une curiosité infinie.

Élisabeth fut très-affable et très-habilement généreuse pour ce barbare qui mit à ses pieds de la part de son maître les plus magnifiques fourrures. La reine fit à son tour de beaux présents à l'ambassadeur et au czar. Elle améliora au profit de l'Angleterre le traité déjà si avantageux de Chancellor et noua plus étroitement des rapports d'amitié avec cette lointaine Moscovie dont personne alors en Europe ne devinait les destinées.

Une navigation moins longue que celle de cette étrange ambassade, mais hélas! une navigation plus pathétique conduisit Marie Stuart par le golfe de Solway à Workington dans le Cumberland. Depuis trois ans elle avait vécu au milieu d'un tourbillon. Elle avait aimé Riccio, épousé Darnley qui fit assassiner devant elle Riccio. Quelque temps après ces terribles émotions, elle avait enfanté le petit Jacques dans le château d'Édimbourg (juin 1566). Rétablie de ses couches, elle s'était vengée. Scandaleusement éprise de Bothwell, le grand seigneur pirate, elle s'était liguée avec lui pour tuer Darnley, et, le crime accompli, elle s'était unie comme femme et comme reine à la face de la terre et du ciel à Bothwell, le meurtrier de Darnley. Séparée de ce séducteur fatal, à Caberry-Hill, elle avait subi la captivité de Loch-Leven où elle mit au monde une fille, celle qui fut religieuse au couvent de Notre-Dame de Soissons. Évadée de Loch-Leven, Marie avait rallié autour d'elle les Hamilton et les Seaton, elle leur avait servi dans un plat d'argent des éperons d'or, leur avait ceint l'épée et elle avait tenté à Langside le sort des armes. Vaincue définitivement dans ce combat décisif contre son frère Murray et ses sujets rebelles, elle s'était enfuie, bride abattue, à travers les solitudes et était arrivée au bord du golfe de Solway qu'elle

traversa sur un bateau de pêcheur, comme nous l'avons dit, pour se placer sous la protection d'Élisabeth.

Voilà cependant ce qu'avait fait et subi cette coupable et charmante Marie Stuart en trois années, du mois de juin 1565 au mois de mai 1568! Maintenant, reine découronnée, elle venait demander à une autre reine l'une de ces deux choses : ou sa réintégration dans son palais d'Holyrood, ou la liberté sur le continent. Ah! quelle erreur était l'erreur de Marie!

Scrutons un peu l'âme d'Élisabeth. Elle n'avait que la religion d'elle-même et du pouvoir. Elle avait fondé son trône sur le protestantisme, et, sous le protestantisme le catholicisme était enfoui comme une poudrière. Or Marie Stuart était le charbon ardent qui pouvait mettre le feu à cette poudrière menaçante. Quelle fut donc la soudaine pensée d'Élisabeth? De conserver soigneusement entre quatre murs ce tison de guerre civile et dynastique. Cecil fut d'accord avec elle.

Au centre de sa toile d'Albion, Elisabeth fit comme l'araignée féroce. Elle accueillit dans cette toile la brillante mouche de France et d'Écosse, afin de l'y fixer à jamais ou même de l'y égorger.

Seulement Marie était reine. Sous quel prétexte l'envelopper dans un filet ou dans une prison? Elisabeth inventa un prétexte de bienveillance. Marie Stuart était accusée du meurtre de Darnley. La fille de Henri VIII désirait lui offrir l'occasion de se justifier. Elle se porta vivement pour arbitre entre la reine d'Écosse et ses sujets. La méfiance, une méfiance aiguë transperça le cœur de Marie Stuart. Toutefois, dans l'impossibilité de refuser sans de trop grands inconvénients, elle se résigna. Des commissaires nommés par les deux reines se réunirent à York, puis à Westminster et à Hampton-Court. Le comte de Murray, ce bâtard de Jacques V, eut l'indignité de déshonorer sa sœur et sa souveraine en livrant à Élisabeth le coffre de François II où les lettres et les sonnets de Marie à Bothwell étaient renfermés, ces lettres et ces sonnets qui étaient

autant de preuves de l'attentat de la reine d'Écosse. La reine d'Angleterre tressaillit de joie et de triomphe. Elle n'avait plus besoin de juger Marie Stuart, elle pouvait la détenir, l'incarcérer, l'enterrer vive. Car Marie Stuart serait désormais dégradée aux yeux du monde par son forfait.

Alors commencèrent dès Workington et Carlisle (mai 1568) jusqu'au château de Fotheringay (février 1587) les captivités de Marie Stuart dont j'ai retracé ailleurs le récit lugubre, les innombrables péripéties, les tragiques douleurs. Élisabeth, dans son envie contre la femme, dans son ressentiment contre la reine qui lui avait disputé les armoiries d'Angleterre, aggrava tant d'angoisses par des raffinements inouïs. Elle se disculpait en se rendant ce témoignage qu'elle faisait son devoir, qu'elle défendait son sceptre, qu'elle sauvait l'Angleterre en protégeant le protestantisme partout. Elle secourait en effet les gueux des Pays-Bas, les huguenots de France, les presbytériens d'Écosse, les orthodoxes de la Grande-Bretagne. Elle détenait Marie Stuart d'après le même principe. Et malheur à cette Astarté d'Holyrood si des amours invincibles la cherchent dans ses cachots et s'enroulent autour des barreaux de ses donjons! Malheur aux lords et aux chevaliers qui se dévoueront à cette reine des catacombes, à cette belle princesse dont les gardes seront des geôliers et des espions sous l'uniforme britannique! Élisabeth a créé contre tout droit des gens cette situation barbare. Elle a rapproché, tout en l'isolant, Marie Stuart des catholiques anglais. Si ces catholiques émus par la pitié, réveillés par les adorateurs généreux de la fille des Guise et des Stuarts, se soulèvent, Élisabeth éteindra les conspirations dans le sang. Elle affermira la prospérité de l'Angleterre, elle affranchira et enracinera le protestantisme, cet avant-coureur de la liberté des consciences, mais elle servira une grande cause par des moyens iniques, et sa gloire incontestable sera mêlée de honte devant la postérité. Sous des couleurs de bien public, d'ordre social, elle assouvira sa haine

profonde, son envie amère, son égoïsme insondable. Elle accomplira une œuvre splendide de civilisation par toute l'Angleterre et une œuvre de cruauté prodigieuse soit sur une reine, sa cousine, soit sur tous ceux qui se rattacheront de loin ou de près à cette auguste et infortunée captive.

Élisabeth abhorrait Marie Stuart qui lui avait disputé la couronne, l'honneur, la légitimité, qui l'éclipsait, la raillait, et blessait d'amour les pairs d'Angleterre, les princes de l'Europe. La Junon de Greenwich, comme on l'appelait, ne mettait pas de bornes à sa rage contre cette Vénus écossaise dont chaque regard enflammait un cœur. Ne sachant lutter de beauté, ni de grâce, ni de séduction, Élisabeth résolut de réduire Marie Stuart à la souveraineté d'une prison et de briser tous ceux qui essayeraient de l'en tirer pour lui rendre des palais.

Les opportunités ne lui manqueront pas. Marie a trop de désavantages auprès d'Élisabeth. D'abord elle est sa prisonnière; elle n'a plus ni l'autorité ni l'argent. Bien plus, ses serviteurs sont médiocres, tandis que ceux d'Élisabeth, Cecil en tête, sont transcendants : ce sont les premiers hommes politiques de l'Europe. Le petit esprit dévot et diplomatique caractérise en général les partisans de Marie Stuart; de là des pratiques puériles, des entreprises sans portée, des déceptions certaines, des ruines nécessaires. L'esprit de haute administration, de gouvernement habile, inspire les ministres de la cour de Windsor : ils peuvent tout, ils osent tout, ils réussissent à tout.

On craint pour Marie Stuart. Quoiqu'elle soit criminelle et que sa cause soit celle du passé, elle intéresse plus qu'Élisabeth dont la cause cependant est celle de l'avenir. Sa personne est plus séduisante, si sa mission est moins haute.

Débarquée, le 16 mai 1568, à Workington, Marie Stuart avait été attirée quelques jours après au château de Carlisle où elle espérait une hospitalité et où elle ne trouva qu'une prison.

Le 28 juillet, la reine d'Écosse fut conduite dans le comté d'York, au château de Bolton, qui appartenait à lord Scrope, beau-frère du duc de Norfolk. Lady Scrope, sœur du duc, approuva et favorisa l'amour de son frère pour Marie Stuart. Une correspondance s'établit entre la reine et le duc; lady Scrope fut leur intermédiaire, leur providence.

Bientôt Marie Stuart fut arrachée à la résidence de Bolton et reléguée, du 26 janvier au 3 février 1569, à Tutbury, dans le comté de Stafford. Au mois d'avril, elle habitait le château de Wingfield, dans le comté de Derby et c'est lord Shrewsbury qui veillait sur elle. Le 21 septembre, elle fut ramenée de Wingfield à Tutbury. Comment vivre là, sinon d'amour? L'amour ferait de toute demeure un Holyrood.

Régner était la loi d'Élisabeth, aimer et être aimée était le destin de Marie Stuart.

A Tutbury (1569), — V. mon *Histoire de Marie Stuart.* — « La reine d'Écosse avait complétement triomphé des scrupules du plus illustre de ses juges d'York, et inspirait une violente passion au duc de Norfolk. Plus que jamais il désirait l'épouser. Le comte d'Arundel, lord Lumley, le comte de Pembrocke, le soutenaient. Leicester et Cecil eux-mêmes avaient semblé favoriser un moment le mariage du duc, afin peut-être de surprendre ses secrets et de les trahir.

Norfolk, rebuté, menacé, poussé à bout par Élisabeth, avait ourdi un vaste complot. Il se fit le centre d'un plan où entrèrent un grand nombre de nobles, et qu'approuvèrent le pape, les rois de France et d'Espagne.

Il ne voulait d'abord que rendre la liberté à la reine Marie et l'épouser ensuite. Le parti des seigneurs catholiques voulait bien plus; il voulait, à l'aide de secours étrangers, renverser du trône d'Angleterre Élisabeth, pour y élever Marie et pour y rétablir la vieille foi. Les comtes de Northumberland et de Westmoreland, tous deux catholiques et puissants comme des rois dans les provinces du nord, étaient à la tête de ce parti.

Ils promirent de seconder Norfolk, avec l'arrière-pensée de le dépasser. Mais Norfolk finit par se laisser emporter aussi loin qu'eux.

Les insurgés étaient enthousiastes. Quelques-uns avaient vu la reine, et ils avaient été attendris. Elle les avait facilement gagnés à sa cause. La captivité donnait à son ascendant un attrait de plus, et, pour émouvoir, sa prison lui valait mieux qu'un palais. « Si j'osais hasarder un avis, disait White « à Cecil, ce serait que peu de visiteurs eussent accès près « de cette princesse ou conférassent avec elle. Car, indépen« damment de ce qu'elle est belle, elle a une grâce charmante, « un séduisant langage écossais et un esprit piquant mêlé de « douceur. Sa renommée peut engager quelques personnes à « la relever; et la gloire, jointe à l'avantage qui doit en ré« sulter, peut entraîner d'autres à risquer beaucoup pour l'a« mour d'elle. »

La conspiration fut découverte.

Le duc de Norfolk, attiré à Windsor, y fut arrêté et conduit par eau à la Tour de Londres. Les comtes de Northumberland et de Westmoreland furent mandés et sommés de se justifier.

Ils accélérèrent l'exécution de leurs desseins. » Ils succombèrent l'un et l'autre; Westmoreland finit par l'exil, Northumberland par le billot. « La réaction déploya toutes les fureurs d'une vengeance et toute l'implacabilité d'une politique. Le comte de Sussex, l'instrument docile d'Élisabeth par ambition plus que par cruauté, se plaignit à Cecil de n'avoir eu à diriger en cette grande conjoncture que des *affaires de potence.*

Le duc de Norfolk fut détenu plus étroitement à la Tour. Ses châteaux et ses hôtels furent fouillés, ses coffres forcés; ses lettres, ses papiers, saisis. Les gentilshommes du Norfolk et du Suffolk furent appelés en témoignage contre lui.

Élisabeth lui dépêcha des juges-commissaires. Le duc les reçut d'un visage serein. Il répondit sagement, habilement à



tous les interrogatoires. Les commissaires s'en retournèrent très-émus à Windsor. Ils cherchèrent à excuser le duc de Norfolk auprès de la reine, qui les réprimanda fort aigrement. L'un d'eux s'étant hasardé à dire que, dans leur opinion, le duc n'était pas coupable légalement : « Par la mort-Dieu, s'é« cria Élisabeth, ce que les lois ne pourront sur sa vie, mon « autorité le pourra ! » La reine s'abandonna à une telle colère, qu'elle en perdit connaissance, et qu'on fut obligé d'avoir recours à son médecin pour la faire revenir à elle.

Les ministres anglais furent unanimes contre Marie Stuart. Ils pressèrent leur maîtresse, en style de chancellerie froidement et sèchement atroce, de supprimer par le meurtre une *cause* toujours renaissante de troubles pour le royaume. Élisabeth repoussa faiblement ce conseil, et Marie ne fut sauvée que par le prompt apaisement des troubles et la fuite des grands comtes du nord. Reléguée un instant de Tutbury à Coventry, le 2 janvier 1570, elle fut replacée à Tutbury; puis, sur un caprice d'Élisabeth, conduite, vers la fin de mai, au château de Chatsworth, dans le comté de Derby.

C'est là qu'elle lut la bulle d'excommunication lancée par le pape Pie V contre la reine Élisabeth, dont il affranchissait les sujets, et dont il annulait les droits à la couronne d'Angleterre. Felton répandit cette bulle et fut découvert. Il ne daigna pas se défendre. Même au milieu des horreurs de la torture, il garda un indomptable silence, et pas un nom de complice ne lui fut arraché. Il subit la mort, comme la torture, avec la fierté d'un gentilhomme et l'héroïsme d'un chrétien. Sa consolation fut de se proclamer martyr de la suprématie papale et de la foi catholique. La bulle avait été audacieusement affichée jusqu'aux portes du palais habité par l'évêque de Londres. L'inconsidérée, l'imprudente Marie applaudit dans un premier transport, et, assaisonnant de sarcasmes sa joie profonde, elle rit avec ses dames de l'insulte faite à la reine d'Angleterre : elle aurait dû plutôt en pleurer. C'était un serpent

de plus dans le sein d'Elisabeth, et dans le nuage au-dessus de la tête de Marie une foudre de plus prête à la consumer.

Elle reprit à Chatsworth le roman de ses amours avec Norfolk...

Sa passion croît dans la solitude et s'allume un moment.

Elle négocie impatiemment son divorce avec Bothwell et son mariage avec Norfolk. « A quoy la royne d'Escoce monstre non-seulement de consentir, mais bien fort le désirer, » dit M. de la Mothe-Fénelon. Dans ce mariage avec Norfolk, elle aime Norfolk lui-même, et la liberté, et l'empire que cette main loyale lui rendra. De sa prison, Marie écrit tendrement à Norfolk. Elle lui avoue qu'elle porte caché à son cou, en signe de sincère amour, le diamant que lord Boyd lui a remis de la part du duc. Elle se confie en lui. Elle lui répète, dans une effusion de sensibilité, qu'elle lui appartient, et que ce qu'elle souhaite le plus au monde, c'est de partager avec lui *tout heur et tout malheur.* Elle l'assure qu'elle lui sera fidèle jusqu'au tombeau.

Elle oublie tout ce qui n'est pas Norfolk. Elle ne connaît plus Bothwell. Elle n'a plus ni la mémoire du cœur, ni la mémoire des sens, ni la mémoire de la conscience : le remords. Elle n'a jamais su ni se souvenir, ni prévoir. Cette fois encore elle ne sait que se livrer à l'impétuosité du moment. Voilà Marie Stuart. Il n'y a pour elle ni veille ni lendemain, il n'y a que le jour. Sa passion s'agite et brûle comme le feu dans l'heure présente, bois vil avant, cendres après.

La santé de Marie Stuart, à cette époque, était bien chancelante. Elle avait des élans vifs et courts d'espérance, puis des découragements infinis. Elle fatiguait de ses plaintes, de ses prières, la France, Rome et l'Espagne. Ces réclamations, ardentes comme son caractère, incessamment renouvelées et incessamment trompées, l'avaient jetée dans une maladie nerveuse qui mit sa vie en danger.

Le 28 novembre 1570, lord Shrewsbury obtint l'autorisa-



tion de s'installer à Sheffield, dans un château qui lui appartenait, et d'y conduire Marie Stuart. Elle avait un besoin pressant de changer d'air. Elle se rétablit à Sheffield, le principal séjour de sa longue captivité, d'où elle fit par intervalles quelques voyages à Chatsworth, à Buxton et à Worksop.

Lord Shrewsbury ressentait en soucis et en tristesse ce que Marie Stuart éprouvait en adversités. Il la plaignait, et il était contraint de la tourmenter. Lord Shrewsbury était peut-être le seigneur d'Angleterre pour qui Élisabeth avait le plus d'estime. Il était honnête homme, bien que courtisan. Son dévouement pour sa souveraine était ancien comme une tradition, inaltérable et un peu sévère comme un devoir religieux. Élisabeth le savait, et cependant, telle était son incurable défiance, qu'elle avait forcé le comte à prendre pour serviteurs des espions de Walsingham et de Burleigh. Sa situation, qu'il n'avait pu décliner (son refus eût semblé une trahison), était profondément pénible. Il était geôlier et prisonnier tout ensemble. Un fait expliquera cette sorte de supplice auquel il se condamnait pour éloigner les soupçons, et pour se soustraire aux réprimandes d'Élisabeth. Un petit-fils lui étant né dans son château, il le baptisa lui-même. Il se garda de mander un prêtre, afin d'éviter l'accusation d'entretenir avec des étrangers, sous des prétextes domestiques, des relations équivoques.

Marie subissait en frémissant cette tutelle inquisitoriale, ces rigueurs sauvages d'Élisabeth, que la courtoisie respectueuse et tendre du comte de Shrewsbury ne parvenait pas toujours à tempérer. Les souffrances mêmes grandissaient la reine d'Écosse dans sa prison. On pardonnait ses fautes, on doutait de son crime, on ne considérait que son infortune. La haine d'Élisabeth provoquait les dévouements autour de l'illustre captive. Elle semblait deux fois reine au fond de ses cachots. Ce long martyre qui lui était infligé lui rendait presque l'innocence. Les catholiques lui témoignèrent une immense

pitié et un immense enthousiasme. Le duc de Norfolk, le premier des pairs par sa naissance, par ses richesses, par son influence, lui était comme fiancé. Il était doué d'une âme délicate. Lié au catholicisme et aux catholiques, catholique de cœur, bien que la nécessité lui imposât les formes extérieures de la religion nouvelle, son amour lui créait dans son parti une popularité. Mais ce qui attirait irrésistiblement le duc de Norfolk, indépendamment de l'opinion catholique, du titre de la reine, de sa beauté, de sa grâce, de son esprit, de son courage, c'étaient ses malheurs. Pour le duc, la captivité était encore le plus puissant charme de cette princesse.

Quoique brave, Norfolk n'était pas un capitaine; quoique délié, il n'était pas un diplomate; quoique chef de parti, il ne fut jamais un homme d'État. Il y avait en lui un mélange de qualités et de défauts, de faiblesses et de témérités, de vices et de vertus, de hauteur, de politesse, de générosité, d'ambition, de vanité, d'insouciance, qui faisaient de Norfolk le modèle accompli du grand seigneur, le type achevé du lord anglais. Ses innombrables vassaux étaient son peuple, la noblesse britannique était sa cour à ses yeux. Il était chimérique à force d'orgueil. « Quand je suis dans ma bonne ville de Norwich, « disait-il, je me tiens pour un roi. » Un personnage si chevaleresque, si fastueux, d'habitudes si élégantes, d'une audace si aventureuse et si légère sous une apparence de gravité aristocratique, pouvait bien être un idéal pour Marie Stuart en même temps qu'un salut; pour Élisabeth, n'étant pas un instrument, il pouvait devenir une victime.

De plus en plus épris de la reine d'Écosse, il avait sollicité et obtenu pour son mariage avec elle l'agrément de la cour de France et de la maison de Guise.

Il n'y avait qu'un obstacle, mais il était invincible.

La reine d'Angleterre avait toujours été fort opposée à ce mariage. Elle n'aurait pu y consentir sans être amenée à désigner pour ses successeurs Marie et Norfolk. Or, les recon-



naître pour héritiers, Marie tenant l'Angleterre par le catholicisme, Norfolk par ses vastes territoires, par ses amitiés et ses alliances, c'était comme si Élisabeth eût livré la couronne de son vivant. Rien n'était plus contraire à sa haine, à sa nature. Elle n'hésita pas à se prononcer. Elle prévint et gourmanda le duc de Norfolk. Elle le menaça de tout son ressentiment.

« Il y a eu, dit l'ambassadeur de France, de grosses parolles « entre la royne d'Angleterre et le duc de Norfolk, et j'entendz « qu'elle s'est courroucée fort asprement à luy de ce qu'il tret- « toit, sans son sceu, de se maryer avec la royne d'Escosse, « lui deffendant fort expressement de n'y prétendre plus en « quelque façon que ce soit. »

Le duc promit tout et ne tint rien. Sorti de la Tour le 4 août 1570, il se remit immédiatement en relation avec Ridolfi, l'opiniâtre agent entre le pape, le roi d'Espagne et Marie Stuart.

Ridolfi eut plusieurs conférences à Londres avec l'évêque de Ross, et au château de Howard avec le duc de Norfolk. Des instructions lui furent données. Le rétablissement du catholicisme en Angleterre et le détrônement d'Élisabeth étaient le double but de ces instructions. Il y avait, de plus, une partie secrète qui n'avait pas été confiée au papier, mais dont Ridolfi devait faire la confidence orale aux cours de Rome et de Madrid. Toutes choses ayant été convenues et réglées, Ridolfi partit pour les Pays-Bas au printemps de 1571. Il vit le duc d'Albe à Bruxelles, puis il se rendit auprès du pape, qui, satisfait des nouvelles que lui apportait le banquier florentin, l'envoya à Philippe II avec de vives recommandations.

Il eut, le 18 juin, à Madrid, une audience du roi. Le 7 juillet, il fut mandé à l'Escurial par le duc de Feria, que Philippe II avait chargé d'interroger l'interprète de Marie Stuart et de Norfolk sur la conjuration d'Angleterre. Les renseignements de Ridolfi, écrits au moment même par le secrétaire d'État Zayas, constatent qu'il s'agissait non-seulement de

restaurer le catholicisme et de détrôner Élisabeth, mais encore de tuer cette princesse. Le conseil du roi d'Espagne délibéra longuement sur le meurtre de la reine d'Angleterre et sur la conquête de l'île. Philippe II réfléchit aux diverses opinions de ses ministres, balança quelque temps, et finit par remettre l'entière responsabilité d'une décision à l'inexorable duc d'Albe.

LIVRE QUATRIÈME

Le duc de Norfolk, qui avait été conduit à la Tour, puis relâché, est repris. — Procès à Westminster-Hall. — Norfolk condamné par ses pairs. — Hésitations d'Élisabeth. — Elle efface deux fois sa signature sur le warrant d'exécution. — Troisième signature. — Mort de Norfolk. — Alexandre Nowell. — Henri Lee. — Peur et regret de Marie Stuart après la décapitation de son noble fiancé. — Christophe Hatton. — Walsingham. — Thomas Gresham. — La Saint-Barthélemy. — Catherine de Médicis. — Giovanni Michieli d'accord avec Miron. — Catherine de Médicis bien inférieure à Élisabeth. — La reine d'Angleterre soutient le protestantisme en Europe. — Animée par François Walsingham. — Portrait de ce ministre. — Défiances d'Élisabeth. — Sa modération. — Le prince d'Orange lui dénonce don Juan et la rallie à la Hollande. — Portrait de don Juan. — Ses plans téméraires. — Il aspire à la main de Marie Stuart et à la conquête de l'Angleterre. — Fut-il empoisonné? — Et par qui? — Martin Frobisher. — John Hawkins. — François Drake. — Est-ce un héros? Est-ce un pirate? — Élisabeth décide la question.

Cependant la conjuration était découverte en Angleterre. Norfolk, convaincu d'avoir poussé les intrigues jusqu'à la trahison, fut une seconde fois conduit par eau à la Tour. Cruelle dérision du sort! on l'emmena au lugubre donjon dans la barge royale, surmontée d'un dais de velours blanc d'où pendaient des couronnes de roses et des guirlandes d'épis d'or!...

Le duc de Norfolk, surveillé avec une extrême sévérité, fut comme au secret dans l'isolement terrible de la Tour. Sans livres, sans amis, réduit à lui-même, Dieu et son courage lui communiquèrent une sérénité héroïque. On procéda minutieusement à son interrogatoire, on instruisit lentement son procès. Toutes les formalités accomplies, on vint le chercher



un matin dans sa prison, et on le mena par la Tamise à Westminster-Hall. Introduit devant ses pairs, les lords d'Angleterre, il fut condamné sur ses propres lettres et sur les témoignages de Higford, de Barker, de Bannister et de l'évêque de Ross, épouvantés par les menaces de la torture.

L'émotion des juges, plus forte un moment que l'envie des uns et que le fanatisme des autres, éclata dans les gestes, sur les visages. Le comte de Shrewsbury fondit en larmes en prononçant, comme grand sénéchal, la cruelle sentence : « Nous « ordonnons que Thomas Howard, duc de Norfolk, soit « transféré de cette enceinte à la Tour; que de là il soit « traîné sur une claie au gibet de Tyburn, pendu, détaché à « demi mort de la potence; que ses entrailles soient jetées au « feu, et qu'ensuite son corps, partagé en quatre tronçons, « soit exposé aux portes de la ville de Londres, et sa tête « hissée au centre du pont de la Cité. »

Le duc écouta sans trouble ce barbare verdict, puis saluant les pairs, il leur parla avec une douce et mélancolique éloquence :

« Milords, je ne désire point faire de pétition pour obtenir « la vie. Vous me rejetez de votre compagnie; j'espère en « trouver une plus clémente dans le ciel. Je n'implore qu'une « chose, c'est que la reine donne l'ordre de payer mes « dettes, et qu'elle soit bonne pour mes enfants orphelins. « Adieu, milords. »

Dès que le duc de Norfolk eut cessé de parler, il fut remis à ses gardes et reconduit à la Tour. Le bourreau le précédait, portant sur l'épaule droite une hache, dont le tranchant était tourné vers le duc, signe terrible d'une condamnation à mort.

Le prisonnier remonta dans la barge de la Tour. Il redescendit la Tamise et regagna sa cellule.

Ce jugement, qu'Élisabeth avait souhaité et qui était un acheminement à un autre jugement plus illustre, celui de la

reine d'Écosse, plongea pourtant la reine d'Angleterre dans une pénible anxiété.

Elle signa le warrant d'exécution une première fois, mais elle le révoqua. Cinq semaines après, sur les instances de ses ministres, elle signa de nouveau le warrant; puis, dans la nuit, vers deux heures du matin, elle se réveilla en sursaut, agitée et tremblante. Elle se leva, et raya une seconde fois sa signature. Son hésitation redoublait toujours au moment décisif, et devenait pour elle une affliction d'esprit intolérable. Elle ne pouvait se résoudre à sacrifier le duc, son parent, cette fleur de toute noblesse, le plus grand seigneur et le plus galant homme de son royaume.

Ses ministres, Burleigh et Leicester surtout, appelèrent à leur aide le parlement, toujours prêt aux rigueurs. Les communes, de concert avec les lords, adressèrent à la reine un double vœu de mort, et conclurent avec une logique sauvage que, puisque le duc de Norfolk et Marie Stuart étaient incompatibles avec la sûreté d'Élisabeth, Élisabeth, par dévouement à l'Angleterre, devait les immoler sans pitié. Cette farouche délibération du parlement mit à l'aise la sensibilité d'Élisabeth. Elle crut être miséricordieuse en ne signant qu'un arrêt lorsqu'on lui en demandait deux, et en commuant la peine du gibet en celle de la simple décapitation. Cette fois, elle ne se rétracta pas, et, cinq mois après son jugement, le 1er juin 1572 au soir, le duc de Norfolk apprit avec quelque surprise, mais sans faiblesse, que son dernier soleil avait brillé.

Le lendemain, jour de l'exécution, le commandant de la Tour avertit le duc dès la première aube. Norfolk le remercia, écrivit deux lettres, fit son testament, et remit au commandant, en le congédiant, sa croix de Saint-George pour le comte de Sussex, auquel il l'avait léguée.

Avant de recevoir le doyen de Saint-Paul, Alexandre Nowell, dans la cellule où il avait fait son dernier repas, le



duc distribua ses provisions de vin et de viande, ses vêtements et son linge à ses gardes de la Tour, dont le plus jeune avait chanté par moments sous sa fenêtre, comme autrefois en se levant de table il laissait les restes de ses festins aux serviteurs de ses châteaux et aux joueurs de cornemuse de sa bonne ville de Norwich.

Alors survint le doyen de Saint-Paul. Tout en causant, le duc s'habilla avec la même recherche qu'autrefois quand il devait aller à la cour. Sa toilette terminée, il écouta dans le recueillement une exhortation de Nowell, s'agenouilla et pria longtemps. Il fut interrompu par un bruit de la porte. Norfolk, s'étant retourné, vit le commandant de la Tour qui était rentré, et qui, debout, pâle, hésitait devant le duc. « Je vous comprends, dit Norfolk en se levant; montrez-moi le chemin. »

Le commandant ayant obéi, Norfolk descendit l'escalier sombre et traversa d'un pas ferme l'espace qui le séparait de l'échafaud. Il s'inclina avec une affectueuse courtoisie mêlée de tristesse devant les groupes de soldats et de peuple qu'on avait laissé pénétrer dans l'intérieur de la Tour.

Comme il arrivait au pied de l'échafaud, il eut soif et demanda à boire. Une femme âgée et voilée, qui l'avait suivi tout en pleurs, lui présenta une coupe que le duc reconnut aussitôt. Cette coupe était la sienne, celle de ses ancêtres, et cette femme était sa pauvre vieille nourrice. Elle versa d'un flacon un peu d'ale mousseuse, que le duc se hâta d'avaler. Lorsqu'il rendit la coupe, la nourrice saisit la main de son maître, et la baisa en sanglotant : « Que Dieu te bénisse, dit le duc, et que mes enfants t'aiment à cause de ce que tu as fait! » Puis, comme il s'attendrissait à l'heure où l'homme a besoin de sa force, il monta rapidement l'échafaud, toujours assisté du doyen de Saint-Paul.

Un autre personnage accompagna Norfolk jusque sur l'échafaud. Ce fut sir Henri Lee, l'un des plus braves et des plus

légers courtisans de ce règne. Il osa une action plus sérieuse que beaucoup de graves lords, qui ne balancèrent pas à déserter le duc de Norfolk dans son infortune. Sans souci de déplaire à Élisabeth, dont il s'intitulait le défenseur, sir Henri Lee, l'ancien obligé du duc, était accouru là au nom de la reconnaissance et de l'honneur, comme Alexandre Nowell au nom de la religion, pour consoler les derniers instants de Norfolk.

Pendant les quelques minutes que le duc s'entretint avec Nowell, près du bourreau et de la hache, sir Henri eut le courage de s'adresser au peuple, l'adjurant d'invoquer le ciel pour son malheureux ami.

Le duc parla à son tour. Il déclara que son arrêt était juste, et qu'il avait trompé sa souveraine en lui promettant de rompre toute relation avec la reine d'Écosse. Soulagé par cet aveu, et s'abusant lui-même sur ses complots passés par ses intentions présentes, il protesta qu'il n'avait pas cessé d'être fidèle à Élisabeth, à la religion réformée et à l'Angleterre.

Son allocution finie, le duc, jetant un long regard sur la foule, mit la main sur son cœur. Il pardonna à l'exécuteur, « auquel il fit largesse d'une bourse d'angelots. » Il embrassa successivement et avec effusion Alexandre Nowell et Henri Lee, le prêtre et le chevalier qui ne l'avaient point abandonné; puis, se prosternant, il posa sa noble tête sur le billot. Le bourreau l'abattit d'un seul coup.

Le peuple poussa un grand cri. Les paroles du duc, son attitude, sa belle figure, où le regret luttait avec l'héroïsme et qu'illuminait la flamme d'un amour fatal à travers l'horreur même du supplice, tout cela avait ému la multitude. Ceux qui le croyaient criminel le plaignaient; plusieurs niaient sa culpabilité et déploraient sa mort tragique. Les femmes pleuraient et publiaient hautement son innocence.

Les restes du duc de Norfolk furent transportés dans la chapelle voisine, dédiée à saint Pierre. C'est là qu'étaient



enterrés les condamnés illustres. C'est là que reposent, avec le duc de Norfolk, l'évêque de Rochester, Jean Fischer; Anne Boleyn, George Boleyn, son frère; Jane Grey, Thomas Morus, la comtesse de Salisbury, et tant d'autres victimes du despotisme royal.

Marie Stuart avait attiré peu à peu le duc de Norfolk dans la trahison. Avant d'y consentir, il avait perpétuellement flotté entre le protestantisme et le catholicisme, entre la loyauté et la félonie. Malgré ses dénégations sur l'échafaud, le duc avait voulu déposer Élisabeth et rétablir le papisme. Il avait autorisé Ridolfi, le correspondant des nonces, à nouer des intrigues criminelles et à obtenir du pape, du roi d'Espagne, du duc d'Albe, des secours d'hommes et d'argent pour la double contre-révolution religieuse et politique dont il préparait les éléments, dont il amassait les orages. Les instructions de Marie Stuart et de Norfolk à Ridolfi sont conservées dans les archives secrètes du Vatican, et ne laissent aucun doute sur les intentions des deux illustres conspirateurs. Ces instructions sont confirmées et aggravées encore par l'interrogatoire de Ridolfi à l'Escurial.

Norfolk eut tort de balbutier, de sous-entendre une justification impossible; il eut raison de se résigner sans murmure au jugement qui le frappait.

Marie, en cette cruelle conjoncture, ne poussa pas de ces rugissements terribles que lui arracha, dans la maison du lord prévôt, à Édimbourg, sa séparation d'avec Bothwell. Pour ne pas achever de se compromettre jusqu'à la mort dans une cause qui était la sienne, elle amortit, elle étouffa ses sanglots. Elle resta trop maîtresse d'elle-même sous la terreur que lui inspirait Élisabeth.

Tout ce qu'elle a entrepris avec imprudence, tout ce qui est évident comme la lumière, elle le dément, selon sa coutume.

Elle n'a chargé Ridolfi d'aucune mission suspecte; elle n'a



pas songé à remettre son fils entre les mains de Philippe II.

« Si on dyt que j'ay imploré l'ayde du roy catholique en « quelque sorte que ce soit pour susciter aulcune rebellion en « ce païs, cella est faux et malitieusement controuvé. »

Elle va plus loin. Après avoir nié résolûment la conspiration, elle renie presque Norfolk :

« Le duc de Norfolc est subjet de cette royne, duquel elle « peut veriffier les soubçons conçus contre luy, si aulcuns en « y a; mais, voyant l'estat présent où il est, je ne me trouve, « Dieu mercy, si dépourveue de sens, que je ne cognoisse « combien peu me servyroit d'avoir aulcune intelligence avec « luy, et le danger que par ce moyen je pourrois encourrir. »

Plus tard, elle revient un peu sur cette lettre à M. de la Mothe-Fénelon. Dans un moment de honte et dans un réveil de courage, elle lui écrit :

« Je suis bien marrie de l'intention de ceste royne à l'en« droict du duc de Norfolc, et prie Dieu qu'il la veuille re« tourner.

Puis, après l'exécution de la sentence (à lord Burleigh, 10 juin) :

« J'ai receu la triste nouvelle... », et rien de plus.

Quelques écrivains ont reproché à Marie Stuart son insensibilité. C'était la peur, hélas ! qui opprimait la reine d'Écosse, malgré son audace, et qui la rendait prudente. Le danger était pressant. Le parlement d'Angleterre, en demandant l'exécution du duc de Norfolk, avait supplié Élisabeth, dans la même pétition (28 mai), de livrer au bourreau Marie Stuart. Élisabeth, violemment tentée, n'osa pas encore... mais Marie trembla.

L'aristocratie fut décapitée en Norfolk. Il n'y eut pas cependant de réaction. A la honte de la nature humaine, la tyrannie ne blesse que ceux qu'elle frappe. Elle accoutume à elle, si elle est puissante, surtout si elle s'exerce dans un sens national. Presque tous s'inclinent alors, et ils sont rares les carac-



tères magnanimes qui haïssent le despotisme avec désintéressement, hors de leurs propres offenses. Le crime d'Élisabeth sur Marie Stuart avait été amnistié ; la sévérité qu'elle déploya contre Norfolk le fut à plus forte raison. Les catholiques seuls furent exaspérés.

Parmi les protestants, il y eut peu de regrets hardis. Il y en eut toutefois. Le comte de Sussex versa des larmes en recevant la croix de Saint-George que lui avait léguée le duc de Norfolk. Le comte d'Oxford, l'oncle de Norfolk, ne cacha pas son affliction. Il la ressentit en seigneur féodal qui perd un homme de sa race et en poëte qui perd un ami ; comme Sackville, maintenant lord Buckhurst, Oxford joignait à l'âpre énergie des camps la délicate sensibilité des lettres. Sir Charles Howard, le plus beau et le plus témérairement brave des lords, l'un de ceux qui combattront l'*Armada* en héros, déplora sans contrainte le supplice du duc de Norfolk, son noble cousin. Sir Henri Lee, descendu de l'échafaud où il avait assisté Norfolk par sa tendresse et par ses prières aussi bien et mieux qu'un prêtre, continua de porter le deuil de l'infortuné duc. Toutes ces douleurs sincères et courageuses furent connues d'Élisabeth. Loin de les punir, elle les honora, c'est une justice à lui rendre. Ni Sussex, ni Oxford ne furent disgraciés ; Charles Howard sera même élevé plus tard au poste de lord grand amiral, et sir Henri Lee sera décoré de l'ordre de la Jarretière.

Élisabeth cherchait à s'affermir en ménageant l'opinion de l'Angleterre, en travaillant par sa diplomatie les ministres influents de l'Italie et de l'Espagne, de la France, des Pays-Bas et de l'Écosse, en agitant par ses subsides les foules protestantes dans tous les pays. Elle étouffait les insurrections dans son île, mais, hors de son île, elle les suscitait et les soudoyait.

Elle se fortifiait encore par les vives intelligences, les puissantes volontés et les rares talents qu'elle attirait autour de

son trône et qu'elle ralliait à son gouvernement. Elle s'attacha vers cette époque (1571-1572) Christophe Hatton. Il était d'une élégance parfaite et d'une grâce irrésistible. Il plut à la reine dans un bal de Westminster. Elle prit des informations sur ce joli danseur et elle en fit non-seulement un favori, mais un vice-chancelier. Il fallut que Leicester cédât doublement à l'impétuosité de la reine. Heureusement Hatton avait beaucoup d'esprit. Il étudia les lois, s'assouplit à ses hautes fonctions, et, sans cesser d'être un courtisan léger, dans les occasions il était un grave magistrat. Élisabeth se félicita toujours d'avoir deviné Hatton sous ses dehors frivoles. Il fut pour elle un amant passionné et un conseiller fort éclairé dans son machiavélisme.

Un autre choix meilleur et plus pur de la reine fut celui de François Walsingham. Cecil, qui venait d'être nommé baron de Burleigh et grand trésorier, recommanda le futur secrétaire d'État. Élisabeth l'accueillit à merveille.

Walsingham était un bon gentilhomme, mais pas plus que Hatton il n'était un grand seigneur. Il ne parvint si haut que par la nécessité des affaires. Son ambassade en France avait été orageuse. Il s'y trouva en pleine Saint-Barthélemy. Catherine de Médicis le traitait avec beaucoup de distinction, afin de l'incliner au mariage du duc d'Anjou, puis du duc d'Alençon avec Élisabeth. Walsingham n'était pas contraire à un mariage qui eût donné un point d'appui à l'Angleterre contre le pape et le roi d'Espagne. Mais les massacres le détrompèrent. Il n'eut plus que des apparences d'attachement aux Valois. La reine mère, du reste, protégea son hôtel pendant les égorgements. Beaucoup d'Anglais y eurent un refuge assuré durant cette tempête. Philippe Sidney, entre autres, fut abrité à l'ambassade anglaise où il s'éprit de la charmante fille de Walsingham, qu'il épousa ensuite à Londres, au retour de longs voyages sur le continent. Ce jeune homme, fils de sir Henri Sidney et neveu de Leicester, dont la sœur était sa



mère, se montrait dès lors avec éclat un penseur et un héros. Singulier hasard de la fortune qui donna au comte de Leicester, un scélérat, d'être le beau-frère de Jane Grey et l'oncle de Philippe Sidney, les deux plus grandes âmes de l'Angleterre au seizième siècle !

La reine dîna une seconde fois (septembre 1572) chez Thomas Gresham. Elle y avait dîné déjà au mois de janvier 1571, et ces courtoisies d'Élisabeth furent approuvées de toute la vieille Angleterre. Gresham avait bâti à ses frais la Bourse de Londres. Ce vaste édifice, après qu'il eut été inauguré, devint le centre des affaires, et la cathédrale de Saint-Paul cessa d'être profanée par les transactions mercantiles. Ce palais de la richesse fut consumé par l'incendie de 1666, et on en éleva un autre qui subsiste encore aujourd'hui. Le monument moderne est décoré de plusieurs statues parmi lesquelles le voyageur remarque celles d'Élisabeth et de Thomas Gresham. Bizarre rapprochement, et néanmoins équitable ! Gresham avait de rares vertus, une munificence sans bornes. Vivant, Élisabeth honora en lui le commerce, dont il était le plus illustre représentant ; mort, l'Angleterre glorifia en lui la charité, qui sanctifia ses talents. Ses calculs même furent généreux, et ce n'est pas le premier négociant du monde que la Cité récompensa dans Thomas Gresham, ce fut le grand citoyen et le bienfaiteur public.

La cloche de la Saint-Barthélemy qui venait de sonner en France ne retentit nulle part au dehors plus funèbrement qu'en Angleterre. Tocsin de meurtres contre les protestants à Paris, la Saint-Barthélemy faillit être aussi un tocsin de sang contre les catholiques à Londres. De telles frénésies ne sont pas moins électriques dans leurs soudaines réactions que dans leur propagation rapide. C'est leur danger et leur condamnation de provoquer l'éclair par l'éclair et la foudre par la foudre !

Et cependant cet attentat monstrueux est l'attentat d'une

femme, de Catherine de Médicis ! Sans l'évidence, une évidence complète, infaillible, ce serait à en douter !

Eh bien ! c'est cette reine de la Saint-Barthélemy, Catherine de Médicis, sur laquelle mon attention a été rappelée, mon scrupule éveillé par la détestation de l'Angleterre au bruit des tueries royales déchaînées du Louvre. La colère est souvent injuste, et j'ai résolu de repasser sur le jugement prononcé par moi dans mon *Histoire de la liberté religieuse*, afin de le maintenir si je ne m'étais pas trompé, ou de le désavouer si j'avais été dans l'erreur.

J'ai donc tout relu, tout creusé de nouveau. J'ai repuisé aux sources, aux mémoires, aux documents divers ; j'ai revécu avec les ambassadeurs vénitiens, ces grands peintres de la parole, comme Titien et Véronèse sont de grands peintres de la couleur.

Quatorze de ces ambassadeurs ont consacré leurs talents à Catherine de Médicis. Ils la montrent jusqu'à la mort de son mari une femme en désir d'enfants. Elle en eut dix. Elle avait pris tant de potions ensorcelées, consulté tant de nécromanciens, brûlé tant de cierges pour obtenir cette belle faculté de la génération, la plus belle de toutes pour une dauphine, puis pour une reine !

Selon Contarini, elle se contentait du bonheur de renouveler la famille autour de Henri II. La duchesse de Valentinois daignait la favoriser « en exhortant le roi à dormir avec la reine. » L'influence souveraine suffisait à la grande sénéchale, qui d'ailleurs n'était plus jeune et qui laissait l'autre rôle à sa rivale modeste. Catherine était assez aimée par Henri II dans ces limites, quoiqu'elle n'eût pas de beauté. Car si elle avait la taille assez grande, elle était pesante comme son oncle Léon X. Elle avait la bouche très-fendue, les lèvres lourdes sur des dents proéminentes, les yeux gros, blancs et durs. Et avec cela, — bien mise, insinuante, spirituelle, enjouée, facile au rire diabolique ou aux attendrisse-



ments perfides, apte à tout simuler et à tout dissimuler, partant faite pour gouverner à la manière florentine.

En 1559, un peu avant la catastrophe de Henri II, Catherine affectait un dévouement absolu au roi, soumise en apparence à la duchesse de Valentinois et ne demandant qu'à élever les enfants de France, dans l'âme desquels, par une prévoyance perverse, elle semait son influence.

Dès le premier moment de son veuvage, elle essuya ses larmes de crocodile, comme on les appelait; elle congédia avec des égards ironiques la duchesse de Valentinois et le connétable de Montmorency, elle installa les Guise et appela L'Hôpital. Elle avait hâte de régner.

Elle régna en effet sur ses fils et sous ses fils. Elle les perdait et ne les regrettait pas, pourvu que le pouvoir lui restât. Elle louvoyait entre les partis. Elle écrivait à ses filles et dévoilait sa politique. Si elle avait un bon mouvement sur vingt mauvais, elle s'en excusait auprès de Philippe II et auprès du pape. Lorsqu'on publiera les cinq ou six mille lettres qu'elle a partout, dans le fonds Béthune à la Bibliothèque impériale, dans les archives du duc d'Aumale, héritier des Condé, çà et là en Italie, en France, à Saint-Pétersbourg, je ne crois pas qu'elle en soit justifiée.

Indépendamment de tant d'autres témoins, j'ai consulté les ambassadeurs vénitiens qui ont le mieux connu Catherine : — Giovanni Michieli, — Michel Suriano, — Marc-Antonio Barbaro, — Giovanni Correr, — Alvise Contarini, — Sigismondo Cavalli... Qu'ai-je trouvé? Je vais le dire. Malgré les avances de la reine, une Italienne comme eux, une princesse qui les enveloppait d'embûches, qui les enivrait de philtres, qui se disait toute à eux et à la république, aux doges et à la seigneurie; malgré tant de manéges et de trappes, tout bienveillants qu'ils soient, ces nobles ambassadeurs ne sont pas tout à fait dupes. Cette amie de Strozzi l'athée leur inspire quelque défiance! cette meurtrière de Coligny les cons-

terne! cette tentatrice de ses fils les déconcerte! Michel Suriano s'écrie : « *Vœ tibi, terra cujus est rex puer!* Malheur à toi, ô contrée dont un enfant est roi! » — « La reine, dit-il encore, est timide, irrésolue et toujours femme. » Marc-Antonio Barbaro dit de son côté : « La vérité est que ses tergiversations sont extrêmes, et que d'une heure à l'autre on l'entend concevoir des choses nouvelles. Du soir au matin et du matin au soir, elle change de desseins deux ou trois fois par jour. »

Et Giovanni Michieli (*Relazione della corte di Francia*, 1572), voici comment il parle au doge, en plein sénat, dans une séance solennelle et secrète :

« Que Votre Sérénité sache que toute cette action (la Saint-
« Barthélemy) a été l'œuvre de la reine (Catherine de Médi-
« cis), œuvre combinée, tramée et dirigée par elle avec la
« seule participation de Monseigneur d'Anjou son fils. Il y a
« déjà longtemps que la reine avait conçu ce projet. Elle
« avait même chargé Monseigneur Salviati, son parent, nonce
« actuel à la cour, de confier tout au pape défunt en l'assu-
« rant que le plus tôt possible il verrait les vengeances qu'elle
« et le roi exerceraient contre ceux de la religion. »

Ce témoignage est péremptoire, irréfragable, parti d'un tel homme, d'un catholique, d'un ambassadeur si considéré, dévoué d'ailleurs à la reine et aux Valois. Michieli confirme le Journal de Miron et ajoute une authenticité de plus à mon récit de la Saint-Barthélemy dans l'*Histoire de la liberté religieuse*.

Aussi, puisque, dans un accès d'impartialité, j'ai revisé le procès, je déclare de nouveau Catherine de Médicis coupable. — Oui, coupable, elle qui se vantait d'être modérée et qui commit la plus noire violence de tous les siècles; elle que l'évidence éclaire et accable de toutes parts; elle qui se moquait des serments et qui préférait par goût le mensonge même inutile; elle qui, la veille des massacres, s'en taisait féro-



cement à sa fille la reine de Navarre, au risque de l'exposer à la mort! Marguerite pousse, dans ses Mémoires, un cri accusateur, — et ce cri condamne Catherine, cette reine qui ne fut ni femme, ni mère.

Certes elle est mille fois coupable; mais fut-elle du moins supérieure? Non, à mon gré. On a du génie malgré le crime, on n'en a pas à cause du crime. Le crime ne prouve pas nécessairement le génie, il prouve le plus souvent le contraire. Car le crime commence et finit toujours par être une bêtise, et il est une malhabileté, même lorsqu'il réussit. Qu'est-ce donc lorsqu'il échoue?

Or Catherine échoua. Elle ne sauva ni la France, ni sa dynastie, ni son pouvoir personnel. Abandonnée à la fin de son dernier fils, de Henri III qui s'affranchit du joug, elle mourut désespérée, à Blois, lasse de ce monde, incrédule à l'autre, haïe, bafouée, en horreur aux uns, en mépris à tous les autres, léguant à l'avenir des exemples exécrables et une renommée maudite.

Élisabeth, qui ne fut pourtant pas d'une vertu bien haute, était une princesse très-morale auprès de Catherine de Médicis. Elle eut surtout plus de portée d'esprit. Quoique très-irrésolue, comme l'Italienne, et très-mobile, elle savait se décider à temps et montrait plus de déférence à lord Burleigh que Catherine au chancelier de L'Hôpital. Élisabeth avait à un bien autre degré le tact de la royauté. Elle choisissait admirablement ses hommes d'État et les maintenait énergiquement hors de la sphère de ses passions. Voilà pourquoi elle-même est une femme d'État, tandis que Catherine, à laquelle on a osé la comparer, n'est qu'une intrigante. Elle mérite bien le nom qui lui est donné dans la *Description de l'isle des Hermaphrodites*, le nom de *Varia*. Elle change, elle joue, elle se dément, elle renie tout ce qui est sacré! — *Varia in sceleribus*, disait âprement et justement d'Aubigné.

Quelle que fût l'indignation d'Élisabeth en apprenant la

Saint-Barthélemy, elle la contint jusque dans son entrevue lugubre avec M. de la Mothe-Fénelon, l'ambassadeur de France en Angleterre. Elle ne lui dissimula pas sa consternation, mais elle évita tout conflit précurseur d'une guerre. Elle se contraignit à louvoyer. Elle ne rompit point les négociations captieuses ouvertes pour un projet de mariage entre elle et le duc d'Alençon. Elle consentit à être la marraine d'une fille de Charles IX. Malgré ces concessions, elle éluda tou les rendez-vous que lui demanda Catherine de Médicis, soit en Angleterre, soit au milieu du détroit sur un vaisseau, soit dans l'île de Jersey. Bien plus, Élisabeth, sous cette feinte longanimité, n'abandonna point les huguenots. Elle leur prodigua l'or et les encouragements.

Walsingham, un protestant zélé, l'aiguillonnait à persévérer dans sa politique protestante. Elle l'avait remplacé comme ambassadeur et l'avait mandé à Londres, où il lui était indispensable. Cet homme habile, pour qui tout était expérience, avait étudié les factions dans la guerre civile de Paris après avoir étudié les cabinets de la diplomatie étrangère durant son exil sous Marie Tudor. Il avait voyagé en Europe comme proscrit, résidé en France comme négociateur et comme témoin; il rentra définitivement à Londres vers l'époque de la Saint-Barthélemy, sur l'ordre d'Élisabeth. Il connaissait les fureurs de l'Espagne, le vertige des Valois, les desseins de Rome; et pourtant il ne désespérait pas des destinées du protestantisme, dont l'Angleterre était la forteresse insulaire, la banque, le concile et la flotte. Il se consacra tout entier à défendre sa patrie, sa religion et la reine Élisabeth, qui les personnifiait, contre les duplicités, les envahissements et les machiavélismes du pape, des souverains catholiques, — surtout de Philippe II et de Catherine de Médicis.

François Walsingham fut avec William Cecil, maintenant lord Burleigh, le plus grand homme d'État d'Élisabeth. Il eut en dextérité, en logique, ce que Burleigh avait en force, en



intuition. Son immortel honneur, c'est d'être nommé toujours à côté de William Cecil, qui demeure le premier néanmoins et qu'aucune rivalité ne saurait atteindre même dans la postérité.

Walsingham était un excellent ministre des affaires étrangères et un meilleur ministre de la police.

Il est grave dans ses amples vêtements. Il pense subtilement sous ses cheveux qui ont blanchi parmi les veilles inquiètes. Son front se plisse à tout instant. Ses yeux regardent çà et là et semblent chercher curieusement. Sa bouche, qui s'ouvre discrètement comme un piége, a l'air d'interroger. Cette figure, d'une finesse redoutable, n'est cependant pas sans dignité. On sent que ce chef des espions méprise ses instruments et ne se plie aux détours que dans une intention élevée. Il veut déjouer les conjurations du papisme et de la maison d'Autriche contre le protestantisme et contre l'Angleterre. Il y a dans le portrait morose et noble de Walsingham la double trace de la honte des moyens qu'il se permettait et de la grandeur du but qu'il se proposait. Ce ministre, le plus éminent avec lord Burleigh de tout le règne d'Élisabeth, était un homme de la meilleure compagnie. Il avait beau néanmoins secouer la poussière de ses pieds en sortant de son cabinet, sous son urbanité du foyer et du monde, il conservait une arrière-amertume, et, comme certains bustes florentins du Dante, sa physionomie, très-anglaise du reste, était celle d'un homme qui est revenu de l'enfer.

Élisabeth, elle, n'en était pas revenue. Elle était dans un enfer terrestre, dans l'enfer des tourments de l'âme et des cruels soupçons. Le comte de Shrewsbury, d'une fidélité si délicate, lui portait ombrage. De son côté, le comte n'était pas tranquille. Son fils aîné, lord Talbot, était chargé de lui faire, dans une correspondance exacte et fréquente, le journal de la cour, afin qu'il fût instruit à propos des humeurs d'Élisabeth. Une des lettres de cette correspondance précieuse avertit le



comte de Shrewsbury que Leicester (1573) est de plus en plus assidu et tendre auprès de la reine. En même temps il se laisse adorer par lady Howard et lady Sheffield. Il aime lady Sheffield et leur liaison est intime. Élisabeth est jalouse, mais personne n'ose l'éclairer. Rien n'était plus vrai que ces renseignements. Leicester, pendant la vie de lord Sheffield qu'il abrégea peut-être, aimait sa femme; veuve, il l'épousa et il eut d'elle un fils à qui il légua une grande fortune. Il ne dérobait pas tout à Élisabeth, quoiqu'il écartât par l'épouvante les dénonciateurs. La reine lui rendait inquiétude pour inquiétude. Hatton, malade cette année, l'absorba tout entière. Elle le visitait chaque jour, à la grande colère de Leicester.

Elle ne suspectait pas que ses favoris; elle se méfiait de ses serviteurs les plus éprouvés. Le comte de Shrewsbury, Burleigh lui-même lui parurent des traîtres. La preuve des injustices et des violences de la reine est partout, nulle part cependant avec un accent si intimidé que dans une lettre du grand ministre d'Élisabeth. Le comte de Shrewsbury avait demandé pour son plus jeune fils à Burleigh la main de sa fille. Burleigh sent profondément un tel honneur, et toutefois il l'esquive. Sa fille est trop jeune, dit-il, et puis la reine croirait à une entente perfide, à un complot entre les deux lords. « Pendant mon séjour dernier à Buxton, écrit Bur-
« leigh au comte de Shrewsbury (1575), quelqu'un qui ne
« m'aime pas a tiré parti de mon absence pour confirmer Sa
« Majesté en un soupçon que déjà on s'était efforcé de faire
« naître dans son esprit, et lui a persuadé que je n'étais point
« disposé à seconder ses mesures à l'égard de la reine d'Écosse,
« dont j'étais le partisan. Mon dernier voyage à Buxton a achevé
« de convaincre Sa Majesté, et elle a cru qu'il n'avait eu lieu
« que dans l'intention d'entrer en relation avec la reine
« d'Écosse, par vous, milord, et par milady votre femme.
« Lorsqu'à mon retour je parus en présence de Sa Majesté,
« j'eus à supporter de vifs reproches avec l'accusation mani-



« feste de favoriser la reine d'Écosse; et cela me fut dit d'une « manière à laquelle je ne me serais jamais attendu...

« Si donc le bruit se répandait qu'il existe un projet de ma-« riage entre nous deux pour nos enfants, on ne manquerait « pas de tirer parti de cette circonstance pour augmenter la « malveillance de Sa Majesté... Milord, je vous prie d'excu-« ser mon griffonnage, que Votre Seigneurie ne lira peut-être « pas sans difficulté; néanmoins je n'aurais pas voulu confier « ce sujet à une autre main que la mienne. W. B. »

On ne peut vraiment calculer la pression de cette exigence d'Élisabeth soit sur Burleigh, soit sur Walsingham. Aussi s'armeront-ils contre Marie Stuart de toute la force de leur dévouement au protestantisme et à eux-mêmes! Qui affirmerait que le comte de Shrewsbury lui-même n'abandonnera pas sa captive, tout en gémissant?

Élisabeth était atrocement personnelle dans son intimité avec tous et avec toutes. Elle avait moins de petitesses dans la politique, où elle déployait souvent une haute raison, quelquefois de la magnanimité. Le prince d'Orange lui ayant offert, au mois de janvier 1576, la souveraineté ou le protectorat de la Hollande et de la Zélande, elle eut la vigueur de vaincre son désir et de refuser. Peut-être ne se reconnaissait-elle pas le droit de soustraire des sujets à un souverain; peut-être ne voulait-elle que persister dans une modération qu'elle avait pratiquée jusque-là, excepté avec Marie Stuart. Quoi qu'il en soit, après une longue hésitation, elle déclara aux envoyés de Guillaume qu'elle n'accepterait ni l'empire, ni la suzeraineté sur eux, mais qu'elle s'emploierait à les réconcilier avec Philippe II. Tout en aidant les insurgés, Élisabeth heurtait le moins possible les gouvernements. Elle n'aspirait qu'à une Angleterre tranquille et à une Europe troublée, où, sans paraître l'ennemie des princes, elle semblerait la providence des nations. L'ambiguïté était pour elle un génie, un égoïsme, une prudence, et lui permettait d'agir dans l'ombre sans trop se

compromettre. Elle ne s'effaçait pas entièrement toutefois, et elle se prononçait assez pour être puissante partout.

Le prince d'Orange, qui ne pouvait souffrir sa neutralité entre les Pays-Bas et l'Espagne, la ramena vite à lui par un message (18 février 1577) qui révéla les desseins de don Juan. Le frère de Philippe II menaçait plus Élisabeth que *le Taciturne* et l'Angleterre que les Flandres. Son projet certain était d'épouser Marie Stuart et d'arracher à la fille de Henri VIII le sceptre des Tudors. Voilà ce que Guillaume persuada sans peine à Élisabeth. La reine se rallia aussitôt à la cause des Pays-Bas. Elle leur fournit de l'argent, des soldats et conclut avec eux une alliance offensive et défensive. Elle s'excusa auprès de Philippe II, qui ne fut pas dupe, en lui donnant l'assurance qu'elle avait stipulé les intérêts de l'Espagne, qu'elle avait prétendu seulement protéger les Pays-Bas contre une invasion des Français et se préserver elle-même de toute hostilité. Élisabeth, en réalité, craignait que don Juan ne fût l'instrument de Philippe II et de Grégoire XIII pour les deux plans qu'elle redoutait le plus : la délivrance de la reine d'Écosse et le rétablissement du catholicisme en Angleterre. Son propre détrônement était au bout de ces entreprises, et c'est pourquoi elle s'entendit avec *le Taciturne* et les Pays-Bas.

Don Juan était fort beau. Un portrait au crayon rouge conservé à la bibliothèque Sainte-Geneviève révèle ce prince à trente ans. Ce portrait d'ailleurs est confirmé par un portrait littéraire dû à la plume diplomatique de Hieronimo Lippomano, l'un des ambassadeurs vénitiens.

Le prince était de petite taille comme son père Charles-Quint et comme son frère Philippe, mais il avait plus de grâce que l'un et l'autre. Il avait la grâce de sa mère, madame Blomberg, à laquelle l'empereur avait assuré deux mille ducats de revenu. Don Juan flattait singulièrement leur orgueil. Il était charmant dans le repos et dans le mouvement,

adroit à tous les exercices, aux armes, aux tournois, à la paume, à la natation, à l'équitation. Être le premier partout était son point d'honneur. Il aspirait particulièrement à être un grand capitaine. C'est ce que sera Farnèse son neveu, tandis que lui n'est qu'un aventurier brillant, décidé à tout pour la gloire et fait pour gagner un royaume. Les partisans de don Juan redoutaient, il est vrai, les uns le machiavélisme catholique du roi d'Espagne, les autres le machiavélisme protestant de Walsingham, ministre d'Élisabeth.

Lui, don Juan, malgré les mystères formidables soit de l'Escurial, soit de Greenwich, ne redoutait rien, ni personne. Dans ce chef-d'œuvre qui est son portrait, il respire encore le courage. Les périls n'altèrent pas sa physionomie. Il a les cheveux d'un châtain fauve relevés à la mode du temps; ils sont touffus et ardents comme la crinière d'un lion de Lybie. Ils annoncent l'origine germanique et ils rappellent Charles-Quint. Le front est intelligent et résolu. Les yeux, mélancoliques et intrépides, ne sont pas sans trouble. Ils sondent un danger, tout en le méprisant. Le nez est hardi et recourbé à la façon d'un bec d'aigle. Les moustaches et la barbe, plus rousses que les cheveux, ont la couleur d'un rayon sanglant. La bouche dédaigneuse semble défier la fortune et sourit héroïquement. Un doute pathétique flotte sur cette figure, où se reflète un mélange indéfinissable de la nature allemande et de la nature castillane. Je ne sais quoi d'espagnol et d'africain cependant domine sur ce visage un peu du Nord et aux trois quarts du Midi. Don Juan exhale un grand charme de tristesse, d'amour, d'audace, d'exploits soit de terre, soit de mer, et porte en cavalier sur sa poitrine ambitieuse l'ordre de Calatrava dont il était grand maître.

Ce bâtard d'empereur avait de belles qualités. Il était fort brave. Il avait des manières et un langage chevaleresques. Sa courtoisie pour les dames égalait sa fierté avec les hommes. Il était capable de fidélité, de secret et d'amitié.

Il avait des instincts très-nobles et des visées chimériques.

Il était célèbre et populaire. La victoire de Lépante contre les Turcs l'avait sacré. Il n'était pas seulement un héros espagnol, il était le héros de la chrétienté. Tout éclatant de gloire militaire, adopté par les papes, frère du roi catholique, fils de Charles-Quint, estimé des peuples et des cours, le favori des femmes et des soldats, don Juan, qui n'avait pas de souveraineté héréditaire, en rêvait une autre.

Il avait voulu en fonder une à Tunis. Il aspirait à en conquérir une plus belle en Angleterre. Quel songe enivrant! Jeter du trône dans un cachot Élisabeth, la reine hérétique et geôlière, la tuer au besoin, délivrer Marie Stuart, gouverner avec elle les trois royaumes d'Albion, d'Écosse et d'Irlande, certes cela valait de tenter le jeu des batailles, à l'assaut d'une triple couronne et de la plus séduisante des femmes. Cette fantaisie romanesque était celle de don Juan, même avant son commandement des Flandres. Il comptait sur les bénédictions du Vatican et sur les secours de l'Escurial. Marie Stuart, qui fut instruite de ces beaux projets, en tressaillit d'aise. Son cœur et sa prison furent tout illuminés.

Il n'y avait que deux difficultés, un roi et une nation. Pour rien au monde l'Angleterre n'aurait souffert le papisme. Elle s'était identifiée avec Élisabeth. Elle était une avec elle contre le catholicisme et contre Marie Stuart. D'un autre côté, Philippe II ne désirait pas un diadème pour don Juan.

Il consentait bien à s'en servir, mais il ne se souciait pas de le rendre indépendant. Il se proposait de le subordonner toujours. A ce prix, il ne balançait point à l'employer. Les Flandres étaient la grande affaire de Philippe II. Il avait d'abord enveloppé ces provinces comme dans un réseau jésuitique en les soumettant à l'administration cauteleuse de sa sœur Marguerite, duchesse de Parme, conseillée par Granvelle. Puis il avait déchaîné le duc d'Albe, qui stérilisa, ruina, égor-

gea, et qui en définitive échoua par l'horreur et par la révolte qu'il souleva unanimement. Philippe II remplaça l'implacable duc d'Albe et donna à son gouvernement un coup de bascule. Le successeur du terrible duc, un partisan de Ruy Gomez, prince d'Eboli, n'était autre que don Luis Requesens de Zuñiga, grand commandeur de Castille. Sa mission fut d'attirer comme celle du duc d'Albe avait été d'exterminer. Appelé, en 1575, à cette impossible tâche de concilier l'inconciliable, l'inquisition et le protestantisme, la tyrannie de Philippe et la liberté des Pays-Bas, Requesens mourut en 1576.

Ce fut don Juan que Philippe chargea de continuer le rôle de Requesens. Seulement, comme il se défiait de lui, il attacha à sa personne Escovedo, un compagnon d'Antonio Perez, un commensal aussi et un disciple de Ruy Gomez. Escovedo était préposé aux négociations entre les Flandres et l'Escurial. Il devait de plus observer le brillant prince et avertir le roi. Mais Escovedo ressentit une affection dévouée pour celui qu'il s'était engagé à trahir. D'espion de Philippe, il devint ami de don Juan. Il entra dans l'ambition du prince et il l'enflamma. Dénoncé par d'autres espions, il fut mandé à Madrid.

Resté dans les Flandres, don Juan s'y consuma au milieu d'une double impuissance soit de la paix, soit de la guerre. La haine des Pays-Bas s'opposait à la paix, et la guerre était impraticable sans hommes, sans munitions et sans argent. C'est parmi ces extrémités que le prince succomba à une courte maladie. Cette maladie fut-elle causée par le chagrin et une sorte de peste qui dévastait le camp ou par le poison? Rien n'est plus problématique. Si l'on consulte la correspondance du roi, la mort de don Juan est naturelle. Philippe s'intéresse affectueusement à son frère. Le croyant vivant, bien qu'il fût expiré près de Namur le 1er octobre 1578, à trente-trois ans, il lui écrit, le 10 octobre, de l'Escurial :

« Je prends une grande part à vos inquiétudes et surtout à
« votre santé, parce qu'elle m'importe beaucoup plus que tout

« le reste, sans parler de la peine que j'ai éprouvée, vous « aimant comme je fais, peine que j'éprouverai jusqu'à ce « que vous soyez guéri. » Quand il connut le dénoûment fatal, il écrivit à Vargas à la date du 13 octobre : « J'ai pro- « fondément ressenti la mauvaise nouvelle qui m'est arrivée « de la fin du très-illustre don Juan mon frère, et parce que « je le chérissais et à cause des conjonctures où je suis. »

Voilà de belles protestations. Elles sont fausses cependant; car Philippe II n'était pas affectionné au prince. Il lui avait envoyé leur neveu Farnèse, qui fut depuis un si grand capitaine et qui se trouva fort à point auprès de don Juan pour être son successeur. La prévoyance de Philippe, en plaçant dans l'état-major du prince un général toujours prêt à saisir le bâton du commandement, — cette prévoyance est peut-être fratricide ; toutefois on ne peut rien conclure, on ne peut affirmer ni la culpabilité de Philippe, ni celle d'Élisabeth non moins intéressée au crime. Il y a sans doute beaucoup d'accusations contre Walsingham et contre Philippe II, il y a même des indices, mais il n'y a pas de preuves.

Rassurée par le trépas de don Juan, Élisabeth s'occupa d'autres soins, tout en nourrissant une haine de plus envers Marie Stuart, dont l'existence seule était pour la reine vierge un danger renaissant et croissant.

L'esprit de son siècle possédait Élisabeth et remplaçait dans les grands moments ses passions de femme. Elle fit donner deux vaisseaux à Martin Frobisher, du comté d'York. Frobisher était un de ces marins indomptables et inspirés qui avaient la tradition des Cabot et des Chancellor, le pressentiment des Francis Drake, des Charles Howard, des Walter Raleigh, ces héros de la navigation qui seront avec lui les héros de la liberté religieuse et civile contre l'*Armada.* Il ne songeait en 1576 qu'à tenter vers le nord-ouest un passage aux Indes. Élisabeth l'avait compris ; elle l'encouragea. Lorsque Frobisher descendit la Tamise avec ses deux navires, il



aperçut la reine, ses dames et ses lords, toute la cour enfin, qui attendait sur la terrasse et aux fenêtres du château de Greenwich. Élisabeth salua d'un geste royal ses navigateurs, qui répondirent pas des vivat enthousiastes. Frobisher et ses matelots emportèrent cette merveilleuse apparition comme un bon présage au milieu des tempêtes de l'Océan. Ils sondèrent dans ce voyage avec une précision plus minutieuse et des découvertes de détail les côtes du Groënland et la mer de ces parages toute peuplée de chiens et de loups aquatiques, de phoques étranges et de baleines prodigieuses.

Francis Drake, de Tavistock dans le Devonshire, était déjà capitaine de vaisseau en 1567, à vingt-deux ans. Sir John Hawkins, son parent et son protecteur, haïssait les Espagnols d'une haine implacable. Drake les abhorra davantage. Il acquit contre eux une grande renommée. Ils lui avaient confisqué toute sa fortune au mépris du droit des gens et ils avaient été sourds aux réclamations du gouvernement anglais. Drake s'était juré alors de se faire justice et il se tint parole. Au mois de juillet 1572, il était avec plusieurs navires aux abords de l'isthme de Darien. Laissant les navires à l'ancre dans un excellent mouillage, il débarqua à Rio-Francisco, marcha, suivi de deux de ses frères et de cent cinquante matelots, jusqu'à la ville de Nombre-de-Dios, s'empara du fort, pilla tout et se disposait à enlever ses énormes rapines, lorsqu'il fut attaqué par des troupes si nombreuses qu'il fut obligé de battre en retraite. Beaucoup des siens furent tués, ses deux frères entre autres. Lui-même, blessé grièvement, regagna ses pinasses à la nage et n'échappa que par des prodiges d'audace et de volonté. Il surprit encore Nombre-de-Dios et ressaisit sa riche proie ; mais, repoussé de nouveau, il se réfugia dans un petit havre, pénétra dans les montagnes boisées et se mit en rapport avec les nègres fugitifs de ces rivages. Ils lui apprirent que trois convois de mulets chargés de tonnes d'or et d'argent devaient se rendre de Panama à Nombre-de-Dios.

Drake ne manqua point d'attaquer et d'enlever ces convois. Tous les jours de cette campagne frénétique, Drake ensanglanta la terre et la mer. Il était sans cesse dans les alternatives les plus pathétiques, tantôt sauvé, tantôt perdu, se relevant toujours de ses désastres par des ressources incroyables de combinaison et d'intrépidité.

Un soir qu'il s'était glissé près de Rio-Francisco, après une expédition, afin de mettre en sûreté dans ses pinasses le fruit de ses déprédations téméraires, il ne trouva que des vaisseaux espagnols.

Il savait où ses navires étaient à l'ancre. C'était à plus d'une semaine de distance. Comment gagner sans chaloupes sa flottille? Il ne s'étonne pas un instant, harangue ses compagnons, les électrise et les dirige à son gré. Les haches et les scies succèdent aux sabres et aux arquebuses. Des arbres sont coupés, ajustés, liés. Drake a bientôt un radeau sur lequel il charge ses trésors. Il fait une voile avec plusieurs sacs décousus, puis recousus ensemble. Il charpente des rames, un gouvernail, et, s'élançant sur ce frêle esquif, il gagne à travers mille périls un promontoire près duquel il décharge ses prises. Alors, repoussant son radeau, il atteint par les défilés d'une contrée splendide le sable brûlant de la baie des Rochers, où ses vaisseaux sont abrités.

Drake revint en Angleterre avec des sommes évaluées à deux millions de francs. Sir Christophe Hatton l'ayant présenté à la reine, elle lui confia une flotte de cinq bâtiments. Il fit le tour du monde, découvrit le premier le cap Horn, la Nouvelle-Albion, des îles inconnues, vainquit, dépouilla les Espagnols partout où il les rencontra et reparut à Londres avec d'immenses richesses. Parti de Plymouth le 13 novembre 1577, il y rentrait le 3 novembre 1580.

Héros pour les uns, pirate pour les autres, l'opinion était en suspens. Élisabeth la fixa. Elle alla bien accompagnée à Deptford, monta sur le vaisseau de Drake, dîna à bord,



décerna au grand aventurier la chevalerie et le sacra le glorieux précurseur de la marine anglaise.

Élisabeth eut du génie ce jour-là. Elle préparait par son approbation royale le triomphateur futur de l'*Armada* et le rédempteur de l'Angleterre, peut-être de la civilisation humaine.

Drake était très-robuste, quoique de petite taille. Il avait l'héroïsme de l'instinct, l'ouverture de la physionomie, l'éclair du coup d'œil, la promptitude de l'action. Il donnait du cœur aux timides et il y eut rarement un poltron avec lui. Il communiquait l'intrépidité de son âme même aux navires. « Cette frégate, disait un mousse, n'a pas besoin de matelots pour aller au feu : que l'amiral lui dise seulement : « Va, » et elle ira. » Jamais le tourbillon de la mer n'attira un Anglais aussi violemment que Drake, si ce n'est toutefois Blake et Nelson.

LIVRE CINQUIÈME

The Family of Love. — Persécution contre les anabaptistes. — La raison d'État. — Fêtes de Kenilworth (1576). — William Shakspeare. — La maison de son père à Stratford-sur-l'Avon. — Présence du jeune cardeur de laine à Kenilworth. — Un autre enfant de génie à Greenwich. — François Bacon. — Les duels. — Richesse nationale. — Progrès du luxe et de la civilisation. — Mort de Walter d'Essex, père de Robert. — Leicester a deux femmes. — Élisabeth ne veut rien savoir. — L'influence du comte croissante. — Une lettre d'Élisabeth. — Hatton. — Oxford. — Blount. — Raleigh. — Simier. — Le duc d'Alençon devenu duc d'Anjou et *Monsieur*. — L'*Euphuisme*. — Conseil de Sussex à la reine. — Amour d'Élisabeth pour Monsieur. — Elle y renonce. — Intervention de Philippe Sidney. — Stubbs. — Férocité de la reine. — Lettre de lord Talbot. — Le duc d'Anjou trahit la Hollande. — Il meurt. — Élisabeth est affranchie. — L'Église anglicane. — Parker, Grindal, Whitgift, primats successifs. — Tyrannie d'Élisabeth sur tout ce qui l'entoure. — Expédition des Espagnols contre l'Irlande. — Le lord député Arthur Grey. — Le comte et la comtesse de Desmond. — Walter Raleigh. — Sa liaison avec Spenser en Irlande. — Ses succès auprès de la reine. — Commérages de l'aristocratie. — Lettre curieuse de Marie Stuart. — Malgré tout, Élisabeth une idole. — Elle ménage ses communes. — Sa force dans le protestantisme. — Rôle de chacun des ministres avec les sectes. — Secours aux Pays-Bas. — Leicester général en chef. — Sa nullité. — Philippe Sidney. — Son courage. — Ses talents. — Sa blessure. — Sa mort. — Leicester est rappelé. — Sa faveur continue. — Conspiration de Babington et de ses amis. — Livrés au bourreau. — Marie Stuart compromise.

La reine eut la main moins heureuse dans la sphère des consciences. Pour elle la religion n'étant qu'une question de gouvernement, elle croyait pouvoir contraindre là où Dieu seul est roi. Elle condamna aux cachots des sectaires appelés *the Family of Love*, la famille de l'amour, espèce d'avant-garde des mormons. Ces malheureux étaient destinés au bourreau, s'ils ne se rétractaient pas. Ils se rétractèrent tous et furent

relâchés. Beaucoup d'anabaptistes avaient été aussi incarcérés. Ceux qui renièrent leur foi reconquirent par là leur liberté. Mais deux d'entre ces persécutés ne cédèrent pas et furent livrés au bûcher. Ces martyrs inspirent encore un intérêt profond, d'autant plus que les anabaptistes d'Angleterre n'étaient pas dissolus et féroces comme les anabaptistes d'Allemagne. C'étaient de simples théistes, très-scrupuleux et très-doux, les modèles et les ancêtres des quakers. Ils furent appelés anabaptistes, parce qu'ils repoussaient le baptême des enfants et qu'ils ne tenaient pour efficace que le baptême des adultes.

Élisabeth ne se troublait pas pour quelques supplices. Elle ne témoigna ni joie, ni douleur, après ces exécutions. Pourquoi ces hommes n'obéissaient-ils pas ? Ils étaient plus que des hérétiques, ils étaient des séditieux. Élisabeth agitait sans doute ces pensées et s'enhardissait probablement par ces meurtres vulgaires au plus grand meurtre de son règne. Elle s'était accoutumée peu à peu à ne consulter que la raison d'État, cette divinité barbare dont les autels sont inondés de sang. La reine d'Angleterre l'invoquera pour son autorité, pour sa haine, pour sa jalousie, et, avec cette belle excuse de la raison d'État, elle osera tout, justifiera tout.

Elle dirigea cette année (1576) son voyage politique vers le comté de Warwick. Leicester la reçut au château de Kenilworth, qu'il devait à la munificence de la reine, et cette hospitalité de Kenilworth eut une telle splendeur qu'elle est presque une date de l'histoire. Élisabeth arriva dans le comté de Warwick avec toute sa cour. Lorsqu'elle approcha du château de Leicester elle aperçut, en longeant l'étang aux premières teintes du crépuscule, une île flottante qui la suivait et d'où la fée de ce petit lac chantait, aux flambeaux tenus par des nymphes et aux sons d'une musique ravissante, des louanges en l'honneur de la reine. A l'entrée du pont qui conduisait au château, Élisabeth fut accueillie par une troupe

brillante descendue de l'Olympe. Apollon lui offrit une lyre d'or, Bacchus des raisins, Neptune des poissons, Mars des drapeaux, Cérès des épis, Sylvain des oiseaux, Pomone des fruits et des fleurs. La reine s'avança en souriant. A l'issue du pont, une sybille habillée de blanc et couronnée de gui s'inclina devant Élisabeth et lui prophétisa la santé, le bonheur, la gloire, tous les biens de ce monde. Plus loin, à la porte du château, ce fut une autre surprise. Un jeune homme vêtu à l'antique récita des vers dont voici les derniers : « O reine, les dieux ont déposé à tes pieds les présents que tu mérites, et le maître de cette demeure se donne à toi à son tour. » Leicester parut alors et s'agenouilla au seuil de son château devant sa souveraine, qui lui tendit sa main à baiser. Aussitôt une éclatante illumination jaillit de partout et soudain éclaira au dedans et au dehors les appartements, le parc, les bois et les eaux. Élisabeth jeta un cri d'étonnement et de plaisir. Toute la cour applaudit.

Pendant dix-neuf jours et dix-neuf nuits ce fut un renouvellement de prodiges. Leicester déploya, sans se lasser, toutes les merveilles du luxe anglais. Il traita une reine et toute l'aristocratie britannique avec le faste d'un empereur. Il y eut des chasses féodales, des représentations théâtrales, des noces de village, des combats de treize ours, des cavalcades étincelantes dans la forêt. Ces fêtes furent des miracles, et pourtant je les raconte d'une plume distraite ; c'est que je pense à William Shakspeare, à un homme qui fut le plus surprenant de tous ces miracles, et qui, encore enfant et inconnu, assistait à la réception de Kenilworth.

Shakspeare est le plus grand poëte du seizième siècle et peut-être de tous les siècles. Il s'est inspiré de tout en dépassant tout, en approfondissant tout. La suprême originalité de Shakspeare, c'est de garder un accent distinct au milieu de la vie générale qui se transformait, c'est d'être le poëte le plus vaste de l'âme universelle et de rester le poëte le plus saisissant de l'âme

individuelle. Il est l'aïeul de tous les poëtes personnels et impersonnels, l'aïeul sublime dégageant de plus en plus le sang et la séve de sa propre nature, tourmentant son cœur, le meurtrissant, le broyant sous la passion comme le grain sous la meule.

William Shakspeare est surtout le poëte du pathétique. Son nom éveille tout un univers de héros, d'héroïnes, de fatalité, de vices, de vertus, de pitié et de terreur. Ce grand Shakspeare est bien un autre roi que les rois de la réalité : il est le roi de l'idéal.

L'histoire a ses hasards.

Parti de Londres pour le comté de Leicester afin de visiter Bradgat, la principale résidence de Jane Grey, je m'arrêtai dans un village brumeux, au milieu d'une contrée pleine de mélancolie, au bord d'une rivière qui coulait à travers un paysage de verdure. Cette campagne était le comté de Warwick, cette rivière était l'Avon, ce village était le village de Stratford, à bien peu d'intervalle de Kenilworth. L'humble maison du père de Shakspeare, une étroite maison faite de bois et de plâtre, est située dans ce village de Stratford-sur-l'Avon, demeure modeste plus glorieuse qu'un palais, car un nimbe de lumière, sans s'éclipser jamais, brillera même sur ses décombres, même sur son emplacement.

Le propriétaire de cette maison, le père de William Shakspeare, — John Shakspeare, était papiste. Un hasard manifesta cette particularité. Des papiers très-bien conservés furent découverts (1770) entre les tuiles par un maçon qui réparait le toit sous lequel était né Shakspeare. Ces papiers en quatorze alinéas, dont chacun commençait par ces mots : « *Moi John Shakspeare* », contenaient une déclaration de catholicisme.

Bien qu'on ait insinué que William Shakspeare fut catholique, à l'exemple de son père, on ne l'a pas prouvé. Il est vraisemblable même que le jeune poëte, si vibrant à toutes

émotions, fut emporté comme presque tous les hommes de son temps aux souffles de la réforme. Il fut probablement de la religion de l'Angleterre. Cependant on ne peut rien affirmer et Shakspeare, qui empreint partout des traces de son génie, n'en a laissé nulle part de sa foi.

La même incertitude obscurcit toute l'adolescence de Shakspeare.

Quelle était réellement sa profession? Était-il compagnon cardeur de laine ou garçon boucher?

J'adopte la première supposition. Un savant anglais, qui habite le comté de Warwick et qui a recueilli toutes les traditions sur Shakspeare, m'assurait que le grand poëte n'avait jamais posé le pied dans un abattoir. Cet Anglais si frémissant sur les commencements de Shakspeare n'avait pas d'indice irrécusable pour appuyer son sentiment. Il n'avait que les délicatesses de son enthousiasme. Ces délicatesses, je les ai aussi, et, dans le doute absolu des légendes qui se contredisent, il est bien permis de suivre sa pente.

Or ces légendes font de Shakspeare tantôt un cardeur de laine, et ce sont les plus accréditées, tantôt un boucher, et c'est sur le témoignage d'Aubrey qu'elles se sont répandues. Je me méfie d'Aubrey, qui raconte avec trop de complaisance de prétendus récits dont personne ne garde plus le souvenir à Stratford. Il est une affectation de conjectures qui augmente mes scrupules : c'est cette logique d'érudit qui tient à ce que le poëte dramatique, avant de saisir le poignard, ait manié le couteau du mercenaire. Et puis la subtilité littéraire des paysans de l'Avon m'est suspecte. Ils aimaient à répéter, dit leur interprète, les discours solennels de Shakspeare avant d'égorger soit une brebis, soit un agneau. Ne serait-ce pas Aubrey lui-même qui a inventé ces détails et qui, attachant des bandelettes aux béliers pour en faire des victimes, met l'éloquence aux lèvres de Shakspeare et une lame rouge à sa droite pour en faire un sacrificateur?



Au milieu du silence de tous documents sérieux, je n'ai aucun besoin de chercher la vocation du plus grand des poëtes tragiques dans le sang des animaux théâtralement versé. Le génie s'explique tout seul, et il me plaît infiniment plus cardeur de laine qu'exterminateur de bœufs, le bœuf Apis fût-il du troupeau.

Ces choses dites et Shakspeare lavé de l'injure des commentateurs dans les eaux pures de l'Avon, je continue.

Shakspeare fut le quatrième des onze enfants qui composaient sa famille. Son père avait été riche. En 1569, il était grand bailli de Stratford. Ruiné plus tard, il ne put exempter les siens d'un travail matériel. Son fils William lui-même, qui avait eu dans la prospérité de John des maîtres et des enseignements, fut obligé de carder la laine.

Telle était sa condition, à l'époque des fêtes de Kenilworth, en 1576. William Shakspeare y était certainement à ces fêtes ; car entre le château de Leicester et le village du poëte la distance est courte. Quel ne dut pas être l'empressement du petit cardeur de laine à faire pédestrement ce faible trajet! Il avait douze ans. Il alla sûrement avec toutes les populations des hameaux voisins contempler la reine et la cour. Il admira l'une et l'autre, au retour des promenades à cheval où Élisabeth entraînait après elle les plus grandes dames de l'Angleterre, les ministres, les favoris, les lords, Leicester, Hatton, Burleigh, Walsingham, Sackville, Oxford, Henri Lee, Hunsdon, Charles Howard, Philippe Sidney et vingt autres de cette qualité. Il observa plusieurs fois ces grandeurs qu'il était destiné à peindre, l'incomparable créateur, et, après qu'ils furent évanouis, il évoqua tous ces spectacles, tous ces personnages, dans l'ivresse de son imagination de feu, sous le clocher de son village de Stratford.

Élisabeth ne pouvait pas remarquer Shakspeare, absorbée qu'elle était soit par les conversations d'affaires, soit par les conversations de galanterie qui remplissaient ou qui enchan-

taient ses heures. Tout était distraction autour d'elle. Les respects affectés s'y ajoutaient. La timidité, l'ardeur, l'adoration sous de triples voiles qui tombaient par moments, voilà ce qui la préoccupait à Kenilworth! Les déclarations énigmatiques et l'amour le plus positif l'attiraient tour à tour. Les festins étaient nombreux, les réceptions splendides, les comédies naïves, les amusements fabuleux. Il se trouvait là des lords qui ne craignaient pas de se ruiner pour briller un jour sous les yeux de leur souveraine. C'était le chevaleresque honneur du siècle. Une fièvre de jeu et d'ambition brûlait toute veine anglaise. Dans ce pays, où les pirates rêvaient la noblesse après la richesse, les seigneurs se faisaient volontiers pirates pour redevenir riches.

Le comte de Leicester, lui, était un pirate de palais, un favori. Il ne s'appauvrissait pas même en prodiguant tout. Son trésor inépuisable était le goût d'Élisabeth. A Kenilworth, il n'épargna rien pour plaire. Il fut plus que jamais un modèle accompli d'élégance et de somptuosité. Il portait à sa toque un diamant aussi beau qûe celui dont Philippe II devait faire présent peu avant de mourir à l'infante Isabelle. Le comte était recherché dans la coupe de ses habits, dans le tissu et dans les couleurs des étoffes qu'il choisissait. Il avait les plus rares dentelles, ses chemises ne lui coûtaient pas moins de cent livres sterling la demi-douzaine. Un seul de ses manteaux de zibeline avait été payé mille ducats. Ses modes étaient tantôt celles de France, tantôt celles d'Espagne, tantôt celles d'Italie. Élisabeth souriait à ces fantaisies de toilette, à ces caprices de luxe, parce que Leicester faisait de toutes ces coquetteries des hommages mêlés de plaisir et d'encens.

La reine ne voyait que cela, elle ne voyait que son favori; elle ne vit pas Shakspeare, cet enfant de douze ans qui de la route la regardait à Kenilworth, cet enfant de génie perdu dans la foule, ignoré de tous et de lui-même. En rentrant à Greenwich, elle causa curieusement avec un autre enfant de

génie, un enfant de quinze ans, François Bacon, plus âgé de trois ans que William Shakspeare. Les deux enfants sont devenus deux des noms les plus éclatants du monde. Élisabeth ne sut jamais à quel point ils honoreraient son règne dans la postérité.

François Bacon était fils de Nicolas Bacon, lequel fut un homme distingué et un ministre prudent. Il eut une dignité équivalente à celle de chancelier. Il fut garde du grand sceau jusqu'à sa mort.

Il avait été marié deux fois. Sa première femme fut Jeanne Fernley dont il eut six enfants, entre autres Nathanaël Bacon, un peintre éminent. La seconde femme du garde des sceaux fut Anne Cook qui lui donna deux fils : Antoine et François. Ce fut ce dernier qui devait être le plus puissant métaphysicien de l'Angleterre.

Son grand-père, sir Anthony Cook, le précepteur d'Édouard VI, était un humaniste très-savant et une intelligence supérieure. Il laissa quatre filles, toutes fort érudites et dont les plus célèbres furent Mildrede qui épousa William Cecil, depuis lord Burleigh, et Anne qui épousa Nicolas Bacon. Les deux sœurs avaient l'une et l'autre beaucoup d'esprit. Lady Cecil traduisait du grec saint Chrysostome; lady Bacon traduisait de l'italien vingt-cinq sermons d'Ochin sur la prédestination et l'apologie de l'Église anglicane par Jewel, évêque de Salisbury.

Elle ne se contenta pas d'être la mère d'Antoine et de François Bacon, elle fut leur muse. Elle leur apprit tout.

François, un génie transcendant, s'éveilla peu à peu des limbes de la jeunesse. Il travaillait beaucoup même à Gorhambury, dans le comté d'Herford, où son père avait un petit château, des jardins délicieux et une bonne terre. Quelquefois le précoce métaphysicien avait charmé et embarrassé dans les conversations de cette retraite rustique son père, sa mère, et même leurs hôtes, parmi lesquels il faut compter au pre-

mier rang lord William et lady Mildrede Cecil, son oncle et sa tante.

François Bacon était né le 22 janvier 1561, dans le Strand, à l'hôtel d'York occupé par son père.

Les soins maternels firent du foyer domestique un foyer intellectuel pour l'adolescent prodigieux dont l'érudition n'étouffait pas le génie. Élisabeth enjoignait à Nicolas Bacon de le lui amener quelquefois. Il était une récréation pour la reine. Un jour, elle lui demanda quel âge il avait : « J'ai, reprit-il, deux ans de moins que le règne heureux de Votre Majesté. — C'est très-bien, dit Élisabeth à Leicester, ce petit homme fera un bon chancelier et un bon courtisan. »

Bacon suivit l'université de Cambridge, s'y occupa beaucoup de philosophie, et, à seize ans, fut attaché par son père à l'ambassade de sir Amyas Pawlet en France. Il demeura trois années dans notre pays dont il visita les provinces, recueillant partout des faits, des observations, et les notant avec intérêt.

Après la mort de son père (1579), François Bacon se fit avocat. C'était une profession lucrative dont il avait besoin, mais son goût eût été aux affaires d'État et sa passion était à la philosophie.

C'est à l'époque des fêtes de Kenilworth que les duels avaient redoublé. Une circonstance de costume, en les facilitant, les multiplia dans des proportions inattendues. Les nobles venaient d'adopter la rapière, une épée qui nous paraît longue aujourd'hui, mais relativement courte, si on la compare à la vieille épée du moyen âge, à l'épée à deux mains qui, au lieu de se porter au côté, s'attachait à l'épaule par la poignée et battait de son bout de métal les éperons de cuivre.

Vers le même temps, le commerce des troupeaux et l'industrie de la laine augmentent. Les premiers carrosses et les premières vitres apparaissent. Les maisons s'élèvent près des

chaumières et les châteaux près des maisons. Le pavage des villes et des bourgs se répand. Les cheminées se perfectionnent et les poêles fument au-dessus de tous les toits. Il y a sécurité hors du foyer, chaleur et bien-être dans la famille. Les lits ont des matelas, des draps et des oreillers ; les meubles sont plus élégants. La bière et l'ale moussent dans des pots d'étain ; les pots de bois sont dédaignés et les cuillères de buis ont été transformées en fer ou en argent. Tous les ustensiles du ménage, tous les arts domestiques sont couronnés par une invention qui réunit au plus haut degré l'utilité et l'ornement. Je veux parler de l'horloge, âme mécanique et sonore de toutes les demeures, qui annonce et qui règle pour chacun l'heure de la prière, l'heure des repas, l'heure du travail, l'heure du repos et les heures solennelles de la naissance, du mariage et de la mort. Tout s'achemine au luxe par la richesse, à la richesse par les sueurs de l'homme et par ses expéditions lointaines. Élisabeth et les seigneurs donnent l'exemple du *comfort*. Les donjons gothiques sont remplacés par un style de construction moitié féodal et moitié italien qu'on appelle le style Tudor. L'architecture prend son essor, elle agrandit et embellit les habitations anglaises.

Voilà cependant ce qu'accomplissait le peuple britannique par l'expansion spontanée de ses énergies nationales, et ce que favorisait Élisabeth par le seul apaisement des guerres civiles !

Ce fut dans l'automne de 1576 que Walter Devereux, comte d'Essex, maréchal d'Irlande, expira tout à coup à Dublin. Il était fort aimé. D'une naissance illustre qui lui avait ouvert les cours de l'Europe, il avait observé le monde et cultivé son esprit. Il avait une intelligence lumineuse, une bravoure calme. Il haïssait Leicester, qu'il soupçonnait d'une liaison coupable avec lady Essex. Il était homme à ne pas souffrir cette honte et à se venger. Selon plusieurs, Leicester prévint le maréchal d'Irlande en l'empoisonnant. Cette accusation, quoique vraisemblable, n'a jamais été démontrée.

Le comte Walter d'Essex laissait un fils doué des plus heureuses facultés. Ce fils, qui fut depuis le célèbre Robert, comte d'Essex, avait à peine dix ans. La haute réputation de son père fut l'étoile de son adolescence. Il attira tous les regards et toutes les bienveillances. Les lords les plus éminents s'intéressaient au rejeton de cette grande race, à l'enfant de leur ami. Le comte de Sussex et Burleigh furent ses tuteurs; Édouard Waterhouse fut l'administrateur de ses biens. Toute la noblesse d'Angleterre se considéra en quelque sorte comme la marraine du petit comte. Élisabeth le prit sous sa protection spéciale et se chargea de toutes les obligations les plus onéreuses de la succession.

Le comte Robert d'Essex fut tout de suite un grand personnage. L'amour même de sa mère pour Leicester ne devait pas nuire à sa fortune; car le favori, après les fêtes de Kenilworth, était plus puissant que jamais. Une lettre d'Élisabeth montre combien la reine s'identifiait à Leicester, qui pourtant alors était secrètement le mari de lady Sheffield et l'amant de lady Essex. Élisabeth ne s'en doutait pas, et, dans son ignorance, voici comment elle remerciait avec effusion le comte et la comtesse de Shrewsbury de leurs courtoisies pour son cher Leicester.

« Nos très-chers cousins,

« Ayant appris, par notre cousin de Leicester, non-seulement la réception cordiale que vous lui avez faite dernièrement à Chatsworth, mais encore la grâce avec laquelle vous vous êtes chargés de tous les frais de son séjour à Buxton, et le rare présent que vous y avez ajouté, nous croirions manquer d'égards envers vous, d'après le degré de faveur accordé à notre cousin de Leicester, si nous ne vous faisions pas comprendre de quelle manière nous vous sommes redevables de ces procédés, que nous n'estimons pas

« adressés à lui, mais à nous personnellement, le regardant « comme un autre nous-même. En conséquence, nous vous « assurons que nous tenons cette dette pour notre propre « dette, et que nous aurons soin de l'acquitter d'une façon « aussi honorable que le méritent des créanciers tels que « vous, et de manière enfin que vous ne puissiez croire que « vous avez rencontré un débiteur ingrat.

« ÉLISABETH, *reine* (1577). »

Cette préférence pour Leicester n'était pas sans éclipse et n'empêchait pas la reine d'avoir simultanément ou successivement Hatton, Oxford, Blount, Raleigh, Simier, le duc d'Anjou. Élisabeth était une femme d'État et je ne tairai point les grandes choses qu'elle a faites : la stabilité du protestantisme, la prospérité de l'Angleterre, l'abaissement de l'inquisition, de l'Espagne et de la maison d'Autriche, la prépondérance enfin de la marine et de la civilisation saxonnes sur toutes les marines et toutes les civilisations du globe. Mais en même temps qu'Élisabeth était une reine accomplie, elle était une princesse fantasque, absolue, et elle avait dans les veines le sang d'Anne Boleyn et de Henri VIII. Avant de consulter et de suivre les oracles de sa haute raison, elle était prompte à la colère, aux injures, aux brutalités, aux cruautés, aux emportements de l'amour. Ceux qui prennent au sérieux sa virginité officielle n'ont pas percé au delà des annales convenues jusqu'aux documents primitifs. Elle subordonnait tout à la bienséance ; oui, tout ce qui n'était ni son plaisir, ni son caprice, ni sa passion.

Malgré l'indignation dont la Saint-Barthélemy avait pénétré Élisabeth, elle continua d'une part les négociations de son mariage avec le duc d'Alençon devenu duc d'Anjou et Monsieur; d'une autre part, elle n'interrompit point ses subsides aux Pays-Bas. Elle avait rejeté le protectorat de la Zélande



et de la Hollande, mais elle craignait que la France ne l'acceptât par Monsieur et ne s'incorporât ces provinces. Il lui agréa un moment de les ressaisir en épousant le duc d'Anjou. Ce fut une imagination. Cela manqua de se transformer en une réalité par l'opposition qui s'éleva autour d'elle et qui la surexcita vivement. Le comte de Sussex l'approuvait, mais Leicester, Hatton la contrarièrent à outrance. Burleigh et Walsingham étaient indécis. Sur ces entrefaites, Simier, l'ambassadeur d'amour de Monsieur (février 1579) et Monsieur lui-même (septembre), qui passa la Manche, lui versèrent tous les filtres de la flatterie et la séduisirent par tous les raffinements du Louvre, par tous les prestiges, par toutes les fascinations d'un dandysme français.

Elle fut et parut subjuguée.

John Lylly avait publié depuis peu un roman dont la première partie était intitulée : *Euphues, ou l'Anatomie de l'esprit*, et la seconde partie : *Euphues et son Angleterre.* Ce livre était fort à la mode et mêlait à beaucoup d'esprit encore plus de recherche. Les seigneurs et les dames de la cour d'Élisabeth en imitaient dans la conversation le style alambiqué dont les traces sont marquées à travers certains dialogues de presque toutes les pièces de Shakspeare. Or Simier et Monsieur se mirent à parler l'*euphuisme.* Ils plurent par là à la reine autant que par la légèreté de leurs manières et leurs costumes de France. Simier avait encouru l'animosité de Leicester. Il en avait essuyé quelques avanies soudoyées, jusque-là, dit-on, qu'à une promenade sur la Tamise une balle lui avait été tirée dans la barge même d'Élisabeth, tandis qu'il était auprès de la reine. Quelques-uns assurant que cette balle était destinée à la reine, Élisabeth, qui était intrépide et politique, jura que non, ajoutant « qu'elle ne croirait de ses sujets au delà de « ce qu'un père peut croire de ses enfants. » Quoi qu'il en soit de ces imputations contre Leicester, il détestait Simier, qui ne fut pas en reste avec lui et qui le mina de jour en jour

dans l'admiration de la reine, mesurant l'infranchissable distance qui la séparait, elle plus qu'une princesse, une vraie déesse, d'un sujet présomptueux. Il lui dénonça même le mariage que Leicester avait contracté avec lady Essex (1578). Ce qu'il ne dit pas et ce qu'il ignorait, c'est que le comte, qui avait déjà épousé lady Sheffield, était bigame. Mais les noces avec lady Essex suffisaient bien pour Élisabeth. Elle eut des accès de rage. Elle ordonna de jeter Leicester dans la forteresse du parc de Greenwich. Elle parla de l'envoyer à la Tour et de lui faire couper la tête. Elle se calma cependant à la voix d'un ennemi de Leicester, du comte de Sussex, qui insinua doucement à la reine tout le tort qu'elle se ferait par ses violences. Elle révoqua ses rigueurs et sembla pardonner à Leicester, qui était une trop grande habitude dans sa vie pour qu'elle essayât d'y renoncer. Sa jalousie de Leicester n'en fut pas moins une flamme dévorante qui se tourna en horreur contre lady Essex, sa parente, fille de lord Knollis, et en amour plus ardent pour le duc d'Anjou.

Cet amour singulier brûla (1579), puis languit (1580), puis se ralluma (1581). Le duc, un Valois corrompu jusqu'à la moelle, avait une bizarre élégance. Il était l'élève de sa sœur Marguerite de Navarre, la plus discrètement dissolue des princesses. Malgré la petite vérole, il embrasa Élisabeth. Il avait cette qualité que célèbre Brantôme sur tous les tons. « Mon « maître n'a qu'un mérite, disait Bussy d'Amboise, il serait « le sultan de cinquante sultanes. » Élisabeth l'avait logé dans son palais. Elle le voyait sans cesse et seul dans des rendez-vous prolongés. « Elle lui prouvait sa tendresse, selon les Mé« moires de Nevers, par baisers, privaultez, caresses et mi« gnardises ordinaires entre amants. » La mère de lord Talbot avoue que la reine a reçu le duc en chemise et en manteau de nuit un soir dans sa chambre, où elle l'a gardé en tête-à-tête près de trois heures. « La reine, dit Bohun, ne né« gligeait rien pour charmer le séjour de ce prince à Wite-

« Hall. L'abondance des mets, l'excellence des vins, les par-
« fums, les mascarades et les parures de toute espèce étaient
« prodigués. On jouait à grands frais des comédies et des tra-
« gédies où l'on déployait un luxe asiatique. » Élisabeth ne ressentit peut-être jamais une pareille ivresse.

Les ministres, les favoris tremblants avaient consenti à tout. Pour comble d'imprudence et d'entraînement, à la célébration de son couronnement, au bal, après avoir dansé follement, la reine émue avait ôté son anneau et l'avait passé au doigt de Monsieur. Les rites religieux pour la cérémonie des noces, la formule du contrat étaient arrêtés. Castelnau avait expédié la nouvelle du mariage au roi de France; et Marnix de Sainte-Aldegonde l'avait transmise au prince d'Orange.

Mais tous les obstacles écartés, toutes les oppositions courbées, Elisabeth réfléchit. Sa raison était claire et sa volonté forte. Elle sonda l'abîme et elle recula. Elle avait quarante-sept ans et Monsieur était jeune. Elle pressentit son inconstance. Elle craignit de n'avoir pas d'enfants, ou, si par hasard elle en avait, elle redouta les dangers d'un accouchement si tardif. Ce qui la retint surtout, ce fut l'effroi d'avoir un compagnon ou un maître. Tout son orgueil se révolta. Une tempête intérieure la tint éveillée la nuit qui suivit le don de sa bague. Elle fit venir le prince dans sa chambre le lendemain matin. Elle pleura, s'excusa, dit qu'elle aimait toujours, que son cœur était brisé, mais que son peuple ne consentait pas à leur union. Le prince se retira dans son appartement, jeta la bague, la reprit, la rejeta, s'écriant que les femmes étaient mobiles, et que la femme insulaire était plus mobile que les autres femmes, plus perfide que les vagues de l'Océan dont l'Angleterre est entourée comme d'une ceinture décevante.

Il ne partit pas cependant. Il voulait au moins Élisabeth pour amie. Cette détermination ravit la reine. Elle ne rompait point ainsi avec Monsieur. Elle le traita en favori. De la tendresse et pas de mariage, n'était-ce pas son programme? Sa

popularité allait refleurir avec le lis de sa virginité compromise.

De tous ses gentilshommes, celui qui avait le plus convaincu son intelligence, c'était Philippe Sidney. Dans un instant lucide, elle lui avait demandé conseil. Lui, un chevalier, un patriote, un penseur et un protestant, un témoin d'ailleurs des massacres de Paris, lui écrivit cette courageuse lettre :

« ..... Comment les cœurs anglais pourront-ils ne pas être « blessés vivement, et se refroidir même pour vous, en vous « voyant prendre pour époux un Français et un papiste, le « fils de la Jézabel de notre siècle, celui dont le frère sacrifia « sa propre sœur en mariage pour rendre plus facile l'égor- « gement de nos frères? Ceci, je le répète, doit inspirer à tout « esprit véritablement religieux de l'horreur pour un tel maî- « tre, et doit conséquemment affaiblir l'amour plein d'espé- « rance que chacun a placé en vous.

« Quant à Monsieur, jugez par ses actions passées et les « apparences qu'il montre s'il est capable d'agir contre l'inté- « rêt de vos États. Ses goûts comme Français, son éducation « frivole, son humeur inconstante, qui le porte à se pronon- « cer tour à tour pour son frère et contre lui, son interven- « tion dans les affaires des Pays-Bas, ses soins empressés « tantôt pour la fille du roi d'Espagne, tantôt pour Votre Ma- « jesté, sont autant de preuves évidentes qu'il est susceptible « d'être emporté par l'impulsion irréfléchie des circonstances. « Il a appris à rechercher les grandeurs et l'éclat partout, « sans s'inquiéter des moyens par lesquels il peut les obtenir. « Il n'a pour conseillers et ministres que des jeunes gens qui « regardent le mécontentement comme un juste fondement à « toute révolte; ils n'ont jamais vu de liberté qu'au milieu des « factions et des rébellions, et plusieurs d'entre eux ont trempé « leurs mains dans le meurtre. Avec des esprits aussi capri- « cieux et de semblables favoris, que doit-on attendre? Pen-



« sez-vous qu'un tel époux respectera les conditions que vous « lui aurez imposées ?

« Laissez, croyez-moi, vos excellentes vertus, votre piété, « votre justice, votre libéralité, briller de plus en plus, s'il « est possible ; que votre conduite soit calculée de manière à « satisfaire les cœurs de vos sujets. Ne privez pas de votre « confiance ceux qui ont placé leur confiance en vous, et à « qui vous avez commis le soin important de vos affaires. En « ne vous trahissant pas vous-même, vous resterez ce que vous « avez été jusqu'à présent : l'exemple des princes, l'ornement « de votre siècle, le rejeton le plus illustre de vos ancêtres et « le miroir de la postérité. »

Cette lettre, quoique pénible à Élisabeth, avait été persuasive. Elle fut d'un grand poids dans sa décision contre les noces françaises. Bien que mécontente, la reine donc ne disgracia pas Philippe Sidney. Sa rage s'exerça sur un esprit moins mesuré, sur un puritain du nom de Stubbs. Ce hardi pamphlétaire n'était pas le premier venu. Il avait eu de grands succès classiques à Cambridge. Spenser l'aimait et lord Burleigh l'estimait. Stubbs fut effrayé et indigné du gouffre qui se creusait sous les pas de la reine. Il l'avertit violemment, se plaignant qu'elle fût dégénérée de ses anciennes qualités, flétrissant le duc d'Anjou, maudissant ce mariage comme un mariage sacrilége entre « la fille de Dieu et le fils du diable ». Toute transportée de colère, Élisabeth déféra le téméraire écrivain, l'éditeur et l'imprimeur à la cour du banc du roi. Ces malheureux furent condamnés à perdre la main droite. Élisabeth raya l'imprimeur, mais la féroce princesse ne releva point les deux autres de la sentence barbare. Stubbs et son éditeur eurent le poignet tranché par le bourreau, en plein marché, à Westminster. Stubbs, qui avait eu dans sa brochure le dévouement d'un citoyen, montra dans son supplice le courage d'un martyr.

La reine en définitive avait suivi le conseil de Philippe Sidney et du pauvre Stubbs. Déterminée à ne pas épouser le duc d'Anjou, elle redoubla pour lui de caresses. Elle le garda dans son palais plus de deux mois encore. Quand il ne fut plus possible de le retenir, elle l'accompagna jusqu'à Cantorbéry (8 février 1582) et ne se sépara de lui qu'au milieu des larmes en lui faisant promettre de revenir au mois de mars. « Monsieur « s'est embarqué pour la Flandre, écrit lord Talbot à son père « le comte de Shrewsbury. Il a emmené avec lui milord Lei- « cester, milord Hunsdon, milord Charles Howard, milord « Windsor, milord Sheffield, milord Willoughby et un grand « nombre d'autres jeunes seigneurs. Dès qu'il sera arrivé à « Anvers, ils reviendront tous. On pense que ce sera à peu « près dans une quinzaine. Les adieux du duc et de la reine « ont été fort tristes ; ils ne se sont quittés qu'à regret. Sa « Majesté, à son retour, ne logera dans aucun des endroits où « elle s'est reposée en allant ; elle n'ira pas non plus à White- « Hall, parce que cette résidence lui rappellerait trop celui « auquel elle s'est arrachée avec tant de déchirement. Mon- « sieur s'est engagé à repasser la mer au mois de mars ; mais « il n'est pas sûr que les affaires des Pays-Bas le lui per- « mettent. »

Ce prince fut couronné duc de Brabant à Bruxelles (19 février 1582), comte de Flandre à Gand (20 août). A l'aide de l'Angleterre et de la France, il tint en échec le duc de Parme. S'il eût été grand ou seulement honnête, une noble destinée l'attendait. Mais il n'était que le dernier des Valois, et il essaya d'asservir ce généreux peuple de Marnix et de Guillaume, au lieu de le gouverner. Chassé par la Hollande qu'il avait trahie (1583), il expira de sa propre honte et du poison de Philippe II, le 10 juin 1584.

Cette mort affranchit Élisabeth de sa passion très-réelle, quoique bizarre. Elle se manifesta durant les péripéties de cette passion, y compris le procès de Stubbs, ce qu'elle fut

toujours : une femme impitoyable, une fausse vierge très-romanesque et une grande reine. Elle n'avait pas fléchi à ses tentations.

Délivrée de sa passion comme d'une fièvre, elle revint à ses habitudes. Elle ne fit plus de la nuit le jour, congédia les bouffons, Tarleton entre autres, qui s'était permis, comme un fou de cour, des allusions soit à Leicester, soit à Raleigh, et qui avait ainsi blessé Élisabeth ; elle diminua les bals, les concerts, les galas et reprit sa vie la plus sage.

Elle recommença ses lectures classiques. Elle se prépara aux séances du conseil par de courtes prières et de longues réflexions sur les affaires d'État. Elle renoua ses conversations et ses correspondances avec les gentilshommes, les savants, les ambassadeurs, les étrangers de distinction et les princes. Ses repas furent de plus en plus sobres, égayés seulement par la présence de ses favoris. Quoiqu'elle mangeât sans convives, elle aimait à être entourée. Son échanson à genoux lui présentait trois fois la coupe où il versait une bière légère et mousseuse. Il était fort rare qu'elle bût une quatrième fois. Il lui arrivait de terminer ses repas de la journée par une sieste, puis par une promenade dans ses jardins, s'il faisait beau, ou dans ses galeries, si le temps était pluvieux. On ne lui servait que le soir, à son souper, un peu de vin d'Alicante, celui qu'elle préférait, quoiqu'il fût d'Espagne. Ce souper, le plus enjoué des repas de la reine, était redevenu décent et perdit à jamais le semblant d'orgie que lui avait donné le duc d'Anjou. Le chant, la musique et la danse furent purifiés.

La reine continua sa politique profonde qui n'avait pas été interrompue. Elle consistait, cette politique, à soutenir les huguenots de France, les insurgés des Pays-Bas, à occuper ainsi dans des luttes civiles et acharnées les Valois et Philippe II. Pendant ces orages extérieurs, l'Angleterre respirait en paix, affermissant sa sécurité, sa richesse, ses entreprises



par les maux, par les troubles même qu'elle suscitait ou qu'elle entretenait chez ses redoutables voisins.

Très-occupée de l'Europe, Élisabeth n'était pas moins attentive à son royaume. Elle y favorisait l'industrie, le commerce, les expéditions, la marine, jusqu'à la piraterie. Elle surveillait avec soin les puritains et les catholiques, soutenus, les premiers par Leicester et Walsingham, les autres par Burleigh et Hatton. Jalouse de son autorité pontificale autant que de son autorité royale, Élisabeth ne comptait que la religion anglicane. Elle en était la personnification. Cela seul communiquait au culte légal, selon Élisabeth, une sorte de divinité. Comment pouvait-on n'être pas de la liturgie de la reine? Élisabeth était surprise, elle était même offensée qu'il y eût des dissidents. Aussi, quel que fût le penchant de ses ministres pour telle ou telle confession, elle agissait à son bon plaisir. Elle frappait les puritains comme anarchiques et les catholiques comme séditieux. Elle n'avait pas toujours été secondée avec zèle par les archevêques de Cantorbéry, ses primats. Elle les en avait punis. Parker, qui avait commencé avec le règne ses hautes fonctions, n'avait pas été assez docile au gré de la reine et il était mort dans la disgrâce en 1575. Il était trop ami des lettres et d'une libéralité d'intelligence trop vaste pour réussir complétement avec Élisabeth. Ses concessions même furent insuffisantes. Son successeur, l'archevêque Grindal, était trop respectueux pour les consciences. Il n'était pas assez inquisiteur avec ceux qui ne cachaient point leur scission, ni assez courtisan avec la reine. Aussi mourut-il dans une disgrâce plus absolue encore que celle de Parker. Élisabeth nomma un troisième primat, et ce fut Whitgift, évêque de Worcester. Ce prélat, qui remplaça Grindal en 1583, vécut dans la bienveillance de la reine. Jamais il n'y eut entre eux le moindre nuage. Ils avaient des affinités de caractère et de doctrine vraiment surprenantes. Whitgift tenait la religion pour une des branches du gouver-



nement. Il exigea de tout le clergé une soumission à la suprématie de la reine et au formulaire de 1560. Les démissions et les destitutions furent nombreuses. Burleigh et les autres ministres se prononcèrent contre ce despotisme spirituel. Whitgift persista. Il entraîna la reine. Il lui persuada que sa sévérité n'était pas de la tyrannie, mais de la logique. Il déclara que son devoir était de mettre de l'ordre dans l'Église comme la reine en mettait dans l'État. Et puis cet archevêque si hautain, ce primat inflexible était un administrateur au moins autant qu'un théologien. Il aimait le luxe dans son palais et la pompe des cérémonies dans sa cathédrale. Les costumes ecclésiastiques devinrent de plus en plus magnifiques sous son influence, et, pour comble de perfection, il n'admirait que le célibat. Le mariage lui semblait une déchéance. Et, ce qui est extraordinaire, c'est que cette conformité rare avec la reine n'était ni une adulation, ni une diplomatie chez Whitgift. Élisabeth le sentit et investit le primat de la plénitude du pouvoir religieux. Il fut le pape de l'Angleterre.

Il frappa tour à tour et quelquefois en même temps les puritains et les catholiques. Élisabeth lui était reconnaissante de ces duretés. Ce qui rendait peu à peu l'humeur de la reine atrabilaire, c'était la décadence de sa beauté. Elle se la dissimulait en vain. A travers les flatteries universelles, un éclair de vérité traversait parfois la reine. Elle brisait de temps en temps un miroir. Aux approches de la vieillesse, elle avait des fureurs soudaines. Elle était terrible à ses ministres, à ses favoris, à Burleigh, à Walsingham, à Leicester; elle outrageait sir Henri Sidney, le comte de Shrewsbury, des serviteurs éprouvés cependant. Elle était acariâtre avec les femmes de son intimité, surtout avec les plus jeunes et avec les plus belles. Elle les gourmandait, les outrageait, les battait même. Elle leur dressait les plus noires embûches. En voici une entre autres. Elle avait remarqué depuis plusieurs



semaines que la cousine de sir Mathieu Arundel était fort pensive. Elle lui dit un matin dans son parc, à la promenade : « Mignonne, songerais-tu à te marier? — Non, madame, reprit la charmante enfant. Je ne me marierai que si mon père consent à me donner celui que j'aime. — C'est bien, répliqua la reine ; et le soir elle demandait au père s'il permettrait que sa fille épousât l'homme qu'elle avait choisi. « Je ne savais pas, dit le père, que ma fille eût une préférence. Mais si elle en a une et que Votre Majesté l'approuve, je ne m'y opposerai pas. — Accordez-moi votre autorité. — Bien volontiers, madame. » Le lendemain la reine mande celle qui lui a fait un timide aveu. Dès qu'elle s'avance, la reine lui dit : « J'ai le consentement de ton père. — Ah! s'écrie la jeune lady, que je vais être heureuse! — Heureuse, réplique la reine, oui, si tu as de la vertu. J'ai le consentement de ton père, mais je le garde. Tu n'épouseras personne. Sois vierge comme moi; c'est l'état le plus parfait. » Telle était Élisabeth à cinquante ans. Son envie sévissait contre toutes les femmes. Jusqu'où ne se vengera-t-elle pas sur Marie Stuart, qui disait : « Rien ne me nuit tant auprès d'elle que de lui être si proche parente! » c'est-à-dire légitime, quand elle est bâtarde. Une chose nuisait encore plus à l'imprudente Marie, c'était d'être plus belle et plus jeune que sa rivale, c'était d'avoir inspiré tant de passions à tous, et à Brantôme ce mot délicieux : « Il n'est pas jusqu'aux doigts de la reine d'Écosse qui ne doivent rien à ceulx de l'Aurore. » Ce mot était pour Élisabeth un crime de lèse-majesté envers ses mains, qu'elle regardait comme incomparables. Hélas! tout est sérieux, quand tout peut aboutir à une sentence de mort.

En 1582, le roi d'Espagne, provoqué par l'intervention persévérante d'Élisabeth dans les Pays-Bas, lança contre l'Irlande une petite armée de soldats et de prêtres, afin de conquérir et d'insurger le pays par les armes et par la prédication. Philippe II avait obtenu facilement une bulle du pape



qui investissait de la souveraineté le roi catholique. Élisabeth, moralement dépossédée, fut énergiquement défendue. Le lord député d'Irlande, Arthur Grey, avait ses instructions. Il les exécuta, les aggrava même. Sa promptitude fut incroyable. Il frappa comme la foudre. Les Espagnols avaient fait une pointe rapide, tuant quelques corps de garde isolés, répandant la bulle traduite dans les chaumières et dans les manoirs. Deux ou trois seigneurs poussèrent leur cri de guerre et se joignirent avec leurs vassaux à l'expédition. Le moment était décisif. L'insurrection allait s'étendre avec l'impétuosité d'un incendie. Lord Grey ne lui donna pas une minute. Il fondit sur les Espagnols, les battit, les repoussa dans un camp retranché qu'ils avaient construit et fortifié près du rivage de la mer. Là, pendant que le lord député pressait le siége de cette place improvisée, il envoya des détachements dans les districts les plus échauffés. Quelques Irlandais furent pendus aux arbres des chemins et la terreur succéda à l'enthousiasme. Arthur Grey en même temps emportait d'assaut le camp retranché des envahisseurs. Il les fit tous passer au fil de l'épée. Un petit nombre d'officiers furent admis à rançon. Double combinaison de barbarie et de cupidité dont les larmes de lord Grey ne laveront pas l'horreur devant la postérité. Élisabeth fut hypocritement habile, selon sa coutume. Elle blâma en public son terrible représentant qu'elle avait mandé à Londres et elle le loua en secret.

Arthur Grey retourna en Irlande lord député. La révolte parut étouffée ; mais elle subsistait avant le débarquement des Espagnols, après leur égorgement elle subsista. Elle brûle encore. L'Irlande est un volcan de vengeance qui gronde sourdement, lorsqu'il n'éclate pas. Condition tragique de l'Angleterre, son génie et son crime éternels, de s'enrichir par la conquête, puis d'assurer la conquête par l'extermination ! La nécessité du sang que vous invoquez dans l'Inde immense aussi bien que dans la petite Irlande ne vous justi-

fiera jamais, ô moderne Carthage, et précipitera votre chute; car cette nécessité atroce, c'est vous qui la faites et qui la refaites partout et toujours.

La plus grande victime de l'insurrection tentée en 1582 fut le comte de Desmond. C'était un seigneur féodal très-brave, très-éloquent, très-astucieux, prodigue de sa parole, mais moins fidèle à sa parole qu'à sa haine contre les oppresseurs hérétiques de sa patrie. Élisabeth se méfiait de lui et le recommandait sans cesse à la surveillance de ses lords députés. Il s'était mis en campagne au premier signe des Espagnols et il avait attaché à sa bannière la bulle du pape qui détrônait Élisabeth. Très-inférieur en ressources aux Anglais, il avait lutté contre eux héroïquement. Chassé de tous ses postes militaires, il avait vu ses citadelles démantelées et ses serviteurs immolés autour de lui. Il avait été forcé de fuir et il erra dans les marais, sous les forêts et par les montagnes de sa terre natale. La comtesse sa femme, privée comme lui d'asile, suivait ses pas de retraite en retraite. Ils souffrirent la faim, la soif, le froid. Ils se glissaient furtivement dans les ravins humides, dans les rochers escarpés. Pour ces proscrits infortunés la verte Érin des ancêtres était voilée de désolation.

Leur itinéraire fut plein d'aventures sinistres avant la catastrophe funèbre. Un jour, le comte et la comtesse étaient blottis dans une grange sous la paille. Une patrouille anglaise y pénètre, sonde le chaume à coups de piques, prête l'oreille, n'entend aucun bruit et sort. La comtesse pousse enfin un gémissement. Elle avait été blessée au bras et avait eu la force de se taire pour sauver son mari. Un autre jour, ils entraient sous les voûtes d'une caverne. Ils espéraient s'y cacher pendant la nuit. Soudain ils sont assaillis par deux chiens sauvages. Le comte en tue un avec son couteau de chasse, qui este dans la gorge de l'animal expirant. Sans arme, il s'élance sur le chien qui attaquait la comtesse et l'étrangle après une lutte acharnée. Une autre fois encore, pour éviter les habits

rouges, les nobles fugitifs furent obligés de traverser une rivière avec l'eau jusqu'aux épaules. Le comte soutenait la comtesse, et l'encourageait tendrement.

Traqués plus étroitement, il s'étaient abrités dans une hutte de bûcheron, lorsqu'ils furent surpris par les Anglais. Avant que le comte eût tiré son coutelas, un sergent mercenaire l'avait frappé au bras et à la poitrine. Il fut entouré, serré, renversé. Se relevant d'un bond, il écarta un instant ses bourreaux en s'écriant avec la majesté d'un chef héréditaire : « Je suis le comte de Desmond. » Fascinés quelques minutes, les Anglais hésitèrent, mais ramenés au meurtre à la voix du sergent qui les commandait, ils achevèrent le chef irlandais. Après l'avoir abattu ils lui coupèrent la tête, qui fut envoyée à la reine. Élisabeth la reçut avec un atroce plaisir et ordonna de l'exposer sur le pont de Westminster. La comtesse mourut de douleur.

C'est à cette date que nous rencontrons en Irlande Walter Raleigh. Il s'était distingué partout, et, pour prix de ses services, il avait été nommé gouverneur de Cork.

Raleigh était un gentilhomme du Devonshire. Son père, d'une ancienne race et d'une fortune médiocre, n'avait guère à lui léguer que de l'honneur. C'était assez pour Walter Raleigh. Il fit ses études à Oxford. Il ne les avait pas terminées qu'à l'âge de dix-sept ans, déjà écrivain et poëte, il s'engagea parmi les volontaires qui allaient au secours des huguenots de France (1569). C'est dans une fraternité héroïque de six ans avec eux qu'il acquit une précoce expérience de la guerre. Cet adolescent était un tacticien. Il revint à Londres (1575) et se livra tout entier aux lettres. En 1578, il fit une campagne, sous le général Norris, pour les Pays-Bas contre les Espagnols; en 1579, impatient d'une gloire nouvelle, il mit à la voile avec son illustre beau-frère, sir Humphrey Gilbert, et tenta d'établir une colonie à Terre-Neuve.

L'année suivante, il partait pour l'Irlande avec une com-

mission de capitaine. Lorsque nous le retrouvons à Cork en 1582, il n'a que trente ans et déjà sa renommée est éclatante. Partout il a été brave, spirituel, entreprenant; partout il a été cité pour son intrépidité sur les champs de bataille et pour son adresse dans les négociations. Il correspondait avec le comte de Leicester, mais il n'était pas connu de la reine.

Une circonstance les révéla l'un à l'autre (1583). Walter Raleigh eut une contestation relative à l'Irlande avec lord Grey, son supérieur. Ils furent mandés à cette occasion devant le conseil des ministres qui, sans distinction de grades, cherchait à s'éclairer des lumières de tous ceux qui avaient séjourné dans ce turbulent pays. Raleigh continua d'être d'un autre avis que son général. Il parla en orateur consommé et en profond politique. Il convainquit le conseil et il charma la reine, qui avait désiré l'entendre aussi.

Quelques semaines après, Élisabeth se promenant dans ses jardins avec un nombreux cortége de noblesse, un peu de boue l'arrêta. Elle allait retourner sur ses pas et gagner par un détour l'allée sablée qu'elle ne pouvait aborder directement, lorsque Raleigh d'un mouvement soudain, avec une politesse aussi aisée qu'inventive, se dépouilla de son riche manteau et le jeta comme un tapis sous les pieds de la reine. Élisabeth, étonnée et encore plus ravie, franchit sur ce pont de velours la fange du chemin. Elle remercia d'un regard et d'un sourire qu'envièrent tous les lords ce hardi jeune homme qui lui avait plu au conseil par son éloquence persuasive et qui lui plaisait à l'air libre par sa courtoisie chevaleresque. La femme était séduite autant que la reine.

Walter Raleigh était très-grand. Sa taille souple et haute s'alliait à une grâce singulière. Il faisait tout plus vite et mieux que les autres. Il ne dormait que cinq heures. Il s'en réservait toujours quatre pour l'étude. Les autres heures étaient consacrées à ses devoirs de marin s'il était sur un vaisseau, à ses stratagèmes d'officier s'il était sous la tente, ou à

ses plans soit d'amoureux, soit d'ambitieux, s'il était à la cour. Plus Élisabeth le vit, plus il l'intéressa. Il avait la figure longue, hâlée et bronzée. On y lisait tout un poëme d'aventures. Ses yeux découvraient au loin des perspectives mystérieuses. Ses narines respiraient les parfums du nouveau monde. Sa bouche invoquait dans de muettes incantations le génie des lieux inviolés, au delà de l'Océan. Son front immense contenait toutes les idées. Ce visage est plein d'un enthousiasme inextinguible et resplendit du foyer qui brûle intérieurement l'un des plus beaux types de notre race. Une structure de croisé, un cou nerveux sortant d'une fraise de dentelles et portant une tête olympienne : voilà Raleigh.

Au milieu de ses campagnes en Irlande, il se lia d'une tendre amitié avec Spenser, le grand poëte, que Philippe Sidney par l'intervention de son oncle Leicester avait fait nommer secrétaire de lord Grey. Spenser, qui avait une puissante imagination, avait aussi une profonde intelligence. Il composa un livre fort lumineux sur la situation du peuple irlandais. Il fut investi pour prix de ce travail de la propriété de plusieurs terres qui avaient appartenu au comte de Desmond. Il s'installa dans le manoir de Kilcolman, où il eut le bonheur d'offrir l'hospitalité à Raleigh. Ces deux esprits d'un si haut vol vécurent dans une fraternité littéraire et planèrent de là sur quatre ailes, comme deux Italiens de la cour des Médicis, au-dessus des carnages. Ils s'arrachèrent l'un à l'autre à regret.

Raleigh devint à Greenwich, et c'est son moindre titre, l'un des favoris d'Élisabeth. De lui et des autres il fut parlé dans les châteaux de la vieille Angleterre. La plus haute compagnie se vengeait ainsi par la médisance du despotisme de la reine. Une lettre authentique de Marie Stuart à Élisabeth manifeste à merveille le ton sarcastique des conversations de l'aristocratie vers 1584.

Marie, qui fut détenue quatorze ans à Sheffield, avait été

pendant tout cet espace de temps l'amie de la comtesse de Shrewsbury, la femme de son hôte. Après cette longue intimité, la comtesse, soit jalousie réelle, soit plutôt complaisance pour la haine d'Élisabeth, se plaignit amèrement d'une liaison coupable entre lord Shrewsbury et la reine d'Écosse. Le comte obtint de sa femme une rétractation et Marie écrivit une lettre aussi cruelle pour la comtesse que pour la reine, une lettre téméraire, mais confirmée par d'autres documents incontestables.

Marie Stuart à la reine Élisabeth.

Sans date (novembre 1584.)

« Madame, selon ce que je vous ay promis et avés depuis « désiré, je vous déclare, ores qu'avecques regret, que telles « choses soyent ammenées en questions, mais très sincère- « ment et sans aucune passion, dont je prends mon Dieu à « tesmoing, que la comtesse de Shrewsbury m'a dit de vous « ce qui suit au plus près de ces termes. A la plupart de « quoy je proteste avoir respondu, la réprimandant de croire « ou parler si lissentieusement de vous, comme chose que je « ne croyois point, ny croy à présent, cognoissant le naturel « de la comtesse et de quel esprit elle estoit alors poussée « contre vous.

« Premièrement, qu'un (le comte de Leicester) auquel elle « disait que vous aviez faict une promesse de mariage devant « une dame de vostre chambre, avoit couché infinies foys « avecques vous... mais qu'indubitablement vous n'estiez pas « comme les autres femmes, et pour ce respect c'estoit follie « à tous ceulx qu'affectoient vostre mariage avec M. le duc « d'Anjou, d'autant qu'il ne se pourroit accomplir, et que

« vous ne vouldriés jamais perdre la liberté de vous fayre « fayre l'amour et avoir vostre plésir toujours avecques nou- « veaulx amoureux. Regrettant, ce disoit-elle, que vous ne « vous contentiez de maistre Haton et un aultre de ce « royaulme; mays que, pour l'honneur du pays, il lui faschoit « le plus que vous aviez non-seulement engagé vostre répu- « tation avecques un estrangier nommé Simier, l'alant trouver « de nuict en la chambre d'une dame que la comtesse blasmoit « fort à ceste occasion-là, où vous luy revelliez les segrets du « royaulme, trahissant vos propres conseillers avec luy; que « vous vous estiés desportée de la mesme dissolution avec le « duc son maytre (le duc d'Anjou). Quant au dict Haton, que « vous le couriez à force, faysant si publiquement paroistre « l'amour que luy portiez, que luy mesmes estoit contrainct « de s'en retirer, et que vous donnastes un soufflet à Kille- « grew pour ne vous avoir ramené le dict Haton, que vous « aviez envoyé rappeler par luy, s'estant départi en chollère « d'avecques vous, pour quelques injures que luy aviez dittes « pour certains boutons d'or qu'il avoit sur son habit; qu'elle « avoit travaillé de fayre espouser au dict Haton la feu com- « tesse de Lenox sa fille, mays que, de crainte de vous, il « n'i osoit entendre; que mesme le comte d'Oxfort n'osoit se « rappointer avecque sa femme, de peur de perdre la faveur « qu'il esperoit recepvoir pour vous fayre l'amour; que vous « estiez prodigue envers toutes telles gens et ceulx qui se « mesloient de telles menées, comme à un de vostre chambre, « George auquel vous aviez donné troys cents ponds de « rente, pour vous avoir apporté les nouvelles du retour de « Haton; qu'à toutz autres vous estiez fort ingrate, chische, « et qu'il n'y avoit que troys ou quatre en vostre royaulme à « qui vous ayez jamays faict bien. Me conseillant, en riant « extresmement, mettre mon fils sur les rangs pour vous fayre « l'amour, comme chose qui me serviroyt grandement, et « mettroyt M. le duc hors de quartier, qui me seroyt très

« préjudisiable si il y continuoit; et, lui répliquant que cela « seroyt reçu pour une vraye mocquerie, elle me respondit que « vous estiez si vayne et en si bonne opinion de vostre beauté, « comme si vous estiez quelque déesse du ciel, qu'elle pary- « roit sur sa teste de vous le fayre croire facillement et « entretiendroit mon fils en ceste humeur.

« Que vous avyez si grand plésir en flatteries hors de « toutes raysons que l'on vous disoit, comme de dire qu'on « ne vous osoit parfois regarder à plain, d'aultant que vostre « face luisoit comme le soleil; qu'elle et toustes les aultres « dames de la cour estoient constreintes d'en user ainsi; et « qu'en son dernier voyage vers vous, elle et la comtesse « de Lenox, parlant à vous, n'osoient s'entre-regarder l'une « et l'autre de peur de s'éclater de rire des saccades qu'elles « vous donnoient, me priant à son retour de tancer sa fille, « qu'elle n'avoit jamays sceu persuader d'en fayre de mesme; « et, quant à sa fille Talbot, elle s'assuroyt qu'elle ne faul- « droyt jamays de vous rire au nez. La dicte Talbot, lors- « qu'elle vous alla fayre la révérance et donné le serment « comme l'une de vos servantes, à son retour immédiatement, « me la contant comme une chose fayte en raillerie, me pria « de l'accepter pareill, duquel je feiz longtemps refus; mays, « à la fin, à force de larmes, je la laissay fayre, disant qu'elle « ne vouldroyt pour toute chose au monde estre en vostre « service près de vostre personne, d'autant qu'elle avoyt « peur que, quand seriez en cholère, ne luy fissiez comme à « sa cousine Skedmur à qui vous aviez rompeu un doibt, « faysant à croire à ceulx de la court que c'estoit un chan- « dellier qui estoit tombé dessubz; et qu'à une aultre, vous « servant à table, aviez donné un grand coup de couteau sur « la mayn.

« En un mot, pour ces derniers pointz et communs « petits rapportz, croyez que vous estiez jouée et contrefaicte « par elles comme en comédie, entre mes fammes mesmes;

« ce qu'appercevant, je vous jure que je deffendis à mes « fammes de ne se plus mesler.....

« De mon lit, forçant mon bras malade et mes douleurs « pour vous satisfayre et obéir.

« MARIE, R. »

Cette lettre ne fut peut-être pas remise, mais certainement elle fut écrite. Elle est, du reste, un témoignage très-important, quoique ennemi, des mœurs, du caractère d'Élisabeth et des moqueries de sa cour, qui se dédommageait dans la liberté des résidences privées de la tyrannie des demeures royales.

Voilà ce que les plus éminents de cette cour se permettaient à l'abri de leurs châteaux et ce qui était vrai à beaucoup d'égards. Mais une minorité patricienne n'était pas la nation. Cette minorité d'ailleurs, malveillante de loin, était obséquieuse de près. Elle semblait une avec le peuple agricole, commercial et maritime, avec le peuple idolâtre d'Élisabeth. Cette fière princesse était pour tous la personnification auguste du pouvoir souverain. Une telle femme, qui aimait les pompes religieuses autant que les fêtes mondaines, révoltait peu les papistes eux-mêmes, charmés de retrouver dans le culte anglican une image des splendeurs romaines. Les puritains aussi, d'autres adversaires qui commençaient à s'agiter au fond des foules, se montraient indulgents pour une monarchie et pour une Église dont une fille de Henri VIII était le symbole glorieusement schismatique. Jamais règne entouré de périls n'accomplit ses habiles manœuvres dans des circonstances plus heureuses.

La cour, cette cour perfide, s'ouvrit plus vaste à la haute noblesse, très-dévouée malgré ses railleries. La fidélité à la reine y était une consigne et toutefois une inspiration. C'est pour elle, pour Élisabeth, que Drake écumera les mers en pirate et en héros, pour elle que Walter Raleigh traversera



l'Océan à la recherche d'îles nouvelles et de continents nouveaux, pour elle que les plus grands seigneurs, le comte d'Arundel en tête, se battront, se ruineront dans une fièvre de luxe, de mode, de parure, de jeu et de galanterie. Chacun aspire à être distingué de la reine. De là une chevalerie de manières, de costumes, une déférence, une émulation de toutes les classes de la société. Il y avait ardeur, travail, richesse, plaisirs, enthousiasme, jeune liberté respectueuse pour la reine, qui ne s'effrayait ni des emportements, ni des irrégularités, parce qu'elle avait la domination et qu'elle était maîtresse même des cœurs. Avec quel art elle exerçait son autorité! Clairvoyante, quoique enivrée, elle ménageait affectueusement ses communes et préférait à des remontrances modérées de son parlement les économies qui la dispensaient d'impôts excessifs et d'avis officiels.

De toutes les forces d'Élisabeth la plus irrésistible était de représenter le protestantisme. Elle était la reine orthodoxe et sainte, la prêtresse couronnée de la conscience anglaise. Plus le pape prononçait d'anathèmes, plus les jésuites lui envoyaient d'assassins, plus Philippe II accumulait d'armements, plus Élisabeth grandissait. Vers 1584, l'horizon s'assombrit. Les passions religieuses se déchaînèrent avec furie. Élisabeth brava intrépidement les poignards, mais elle avait des réactions de colère terribles. Elle secouait alors ses ministres et attisait le feu de leur zèle. Burleigh débrouillait la politique, Walsingham, tout entier à la police, couvrait de ses espions l'Italie, l'Espagne, la France, les Pays-Bas, l'Angleterre, et suivait soit à l'extérieur, soit à l'intérieur, les trames innombrables qui se nouaient autour du nom de Marie Stuart. Hatton secondait ses grands collègues; Leicester les secondait comme Hatton et les dépassait tous. Sous prétexte de venger Dieu et de venger la reine, il se vengeait lui-même. Nous ne citerons qu'un trait, quoiqu'il y en ait plusieurs.

Le comte de Leicester avait beaucoup d'influence, particu-

lièrement dans le Warwickshire où Kenilworth est situé. Là les simples gentilshommes portaient sa livrée pour lui faire honneur. Arden, indépendant de fortune et de caractère, ne se soumit pas à ce qui lui paraissait une dégradation. Malheureusement il avait pour gendre Somerville, un papiste maniaque dont le confesseur, Hall, était la créature de Leicester. Ce Hall exaltait à son gré le fanatisme ou plutôt la folie de Somerville, qui dans un de ses accès attaqua deux anglicans l'épée à la main. Il s'écria qu'il exterminerait tous les protestants de la Grande-Bretagne et qu'il commencerait par la reine. Arden fut aussitôt arrêté ; Somerville, sa femme et Hall furent arrêtés aussi. N'était-ce pas une conspiration? Les quatre prisonniers furent condamnés à la peine capitale sur cette déposition du confesseur : qu'Arden avait plusieurs fois souhaité le ciel à la reine. Somerville, transféré à Newgate comme insensé, fut étranglé dans sa cellule afin sans doute que dans un moment lucide il ne déposât pas en faveur de son beau-père ; sa femme et Hall furent graciés. Arden subit la sentence des traîtres. Leicester avait tout combiné et tout dirigé. Personne n'eut un doute à cet égard. Il se décela lui-même en arrachant les biens d'Arden à la fille de cet infortuné pour en investir scandaleusement un commensal et un client de Kenilworth.

Élisabeth abusait du sceptre contre les catholiques d'Angleterre comme Philippe II abusait de la hache contre les protestants des Pays-Bas. Il abusait, lui, non-seulement de la hache, mais de toutes les armes, de l'arquebuse, de la corde, du pistolet, du poison, et il récompensait magnifiquement ses sicaires. Il venait d'accorder la noblesse à la famille de Balthazar Gérard, l'exécrable meurtrier du grand prince d'Orange (1584).

Dans la détresse qui suivit le trépas de Guillaume, les états-généraux offrirent de nouveau le protectorat et même la souveraineté des Provinces-Unies à Élisabeth. Elle refusa encore

pour n'être pas taxée d'une rapine telle que celle d'un royaume. Mais, tout en évitant cet empiétement énorme, elle envoya aux opprimés, dans l'intérêt du protestantisme, des subsides d'argent et des troupes. Elle dut avoir et elle eut pour la sûreté de ses expéditions plusieurs places et entre autres Flessingue.

Philippe Sidney en fut fait gouverneur, au mois de novembre de l'année 1585. Il y reçut avec une grande pompe son oncle le comte de Leicester, général de la reine et chef suprême des armements britanniques. Les états-généraux s'empressèrent à leur tour auprès du grand favori qui n'était pas égal à sa tâche, surtout quand il avait pour adversaire le plus redoutable capitaine qui fût alors en Europe, le duc de Parme. Leicester avec plus de talent aurait pu être décisif contre l'Espagne; car il avait avec lui de bons vaisseaux, d'excellents soldats de terre, des officiers formés en Irlande, cette pépinière d'officiers; il avait de plus de l'or, des munitions et toute l'élite de la jeune aristocratie impatiente de dangers et de gloire. Parmi les brillants lords qu'avait amenés avec lui Leicester, le plus brillant était le beau-fils du comte, Robert d'Essex, âgé seulement de dix-neuf ans, l'espérance de l'armée, de l'Angleterre et de la reine. Tout le monde avait remarqué à Greenwich l'émotion presque maternelle d'Élisabeth, lorsque cet adolescent d'un avenir si mystérieux avait pris congé d'elle pour faire la campagne des Pays-Bas.

Leicester, dans son insuffisance, eut le bonheur d'être aidé par les talents autant que par l'affection de son neveu Philippe Sidney. Ce neveu que Leicester aimait comme un fils avait réparé bien des fautes du favori. Mais sa vie fut trop courte. Il s'était distingué aux combats, aux conseils, aux négociations. Il avait été l'exemple vivant, le modèle accompli de tous les jeunes lords de l'expédition, la providence de l'armée et du comte de Leicester. Il combinait avec maturité et exécutait avec promptitude. Il avait enveloppé et surpris Axel,

la cité municipale profanée par les bandes espagnoles. Il coupa, malgré l'infériorité numérique de sa cavalerie, le renfort que le duc de Parme avait ordonné de jeter dans Zutphen. Il eut en effet un magnifique succès, mais ce fut, hélas! le dernier. Il faut lire la lettre de Leicester à sir Thomas Heneage, capitaine des gardes de la reine. Nulle part cette rude rencontre où succomba Philippe Sidney n'a été racontée avec une émotion aussi sincère.

« Mon neveu, écrit le général, eut un cheval tué sous lui ; « après en avoir pris un autre, il retourna au feu et renversa « les mousquetaires. Il reçut une blessure terrible à la cuisse, « trois doigts au-dessus du genou. L'os est tout à fait brisé. « Dieu a permis pour prix de ce malheur qu'un si petit nom- « bre vînt à bout d'un si grand, ce que je ne crois pas qu'on « ait vu depuis bien des années. »

Leicester retrace la défaite des ennemis. Quatre de leurs officiers supérieurs les plus renommés sont morts. Le comte Hannibal et le capitaine Georges Cressier sont prisonniers. Tout le monde a fait son devoir; quelques-uns ont été bien au delà. Sir William Stanley, sir Thomas Perrot, le jeune Essex, sir William Russel, milord Willoughby se sont immortalisés.

« Personne dans le monde, reprend Leicester, n'est plus « digne de louange que ce lord Willoughby. Ni lui cependant, « ni les autres ne furent atteints. Il n'y eut de blessé parmi « cette élite de l'Angleterre que mon neveu, mon infortuné « Philippe. C'est pour moi seul que la perte est irréparable. « Ce jeune homme était ma plus grande joie dans l'univers « après Sa Majesté, et je donnerais tout ce que je possède pour « le sauver. J'ignore comment tout finira, mais je crains bien « que ce ne soit de la manière la plus funeste pour moi. La « blessure est très-dangereuse. Je n'ai jamais vu supporter la « souffrance avec plus de courage. Malgré ses angoisses, mon « cher Philippe conserve l'excellence de son cœur : il console

« tous ceux qui l'entourent autant qu'ils peuvent être consolés.
« Dieu veuille m'accorder sa vie, mais je n'ose l'espérer. »

Après sa blessure par où tout son sang paraissait s'écouler, Philippe Sidney fit encore un mille et demi à cheval pour regagner le camp. Leicester et tous les lords étaient désolés; Sidney seul était calme. Il parla de la reine, de la patrie, de la religion avec sensibilité. Il se résigna stoïquement à la mort. Il expira les yeux fixés sur sa femme, la fille de Walsingham, une main dans sa main, entre son frère Robert et le comte de Leicester.

Philippe Sidney n'avait ni la duplicité de Walsingham son beau-père, ni la scélératesse de Leicester son oncle. Sa mère, la sœur de Leicester, l'avait pénétré de douceur et de force. Elle lui parlait sans cesse des vertus, de la science, du courage, de la magnanimité de Jane Grey qui était la tante de Philippe.

Jane fut l'idéal de son neveu. « Moi, disait-il, qui ai l'honneur de lui appartenir, je voudrais bien lui ressembler de loin. » Il lui ressemblait en effet autant qu'un héros peut ressembler à une sainte.

Avec ses habitudes de cour, il était dévoué au protestantisme le plus austère. Il était bien en cela selon la tradition de Jane Grey.

Le visage de Philippe Sidney était anglais. Son menton est osseux, sa bouche fine, son nez aristocratique, son front vaste, et ses yeux gris-bleu sont très-perçants. Ce qui frappe dans cette figure, c'est l'intelligence dont elle rayonne; ce qui plaît, c'est le courage mâle qu'elle exprime; ce qui touche, c'est la délicatesse exquise, c'est l'abnégation, c'est la bonté qu'elle respire.

On se rappelle involontairement un trait de la vie de Philippe Sidney.

Il avait été blessé en Hollande, au début de la campagne. Il gisait sanglant, dévoré d'une soif brûlante. Un de ses

écuyers était parvenu avec beaucoup de peine à lui trouver un peu d'eau dans une coupe rustique. Au moment où Philippe portait avidement cette coupe à sa bouche, un soldat mourant qui le regardait à quelques pas de lui s'écria faiblement : « De l'eau ! de l'eau ! » Sidney, remué par cette voix agonisante, s'arrête, rend la coupe pleine à son écuyer et lui ordonne de la porter au pauvre soldat qui but jusqu'à la dernière goutte. Sidney l'observait en souriant, heureux d'étancher sa soif du bien, plus ardente encore que sa soif des lèvres.

Le dernier soupir de ce noble Philippe Sidney s'entendit en Europe. Philippe II était le parrain de ce gendre de Walsingham, et don Juan d'Autriche avait été son admirateur. Ce qui vaut mieux, le prince d'Orange, Marnix de Sainte-Aldegonde et du Plessis-Mornay furent ses amis. Spenser, le poëte, et Cambden, l'historien, l'avaient eu pour Mécène et le célébrèrent avec larmes. Les universités de Cambridge et d'Oxford prirent le deuil. La cour le prit aussi et même Elisabeth qui témoigna de profonds regrets. L'Angleterre et les Pays-Bas se disputèrent ses dépouilles mortelles et l'honneur de lui élever un monument funéraire. L'église de Saint-Paul reçut définitivement les glorieux restes et les abrita pieusement sous ses voûtes. O charme éternel des héros religieux ! Vous traversez la tombe, vous usez le temps, vous consacrez entre tous Philippe Sidney qui exprima dans sa vie et dans sa mort la vérité, la vertu, le dévouement, l'intelligence, l'amour, toutes les aspirations sublimes ! Ce charme du beau et du bien qu'il communique à une si longue distance, Fulke Gréville le ressentit au plus profond de son cœur, lui qui ne demanda d'autre épitaphe que ces mots : « Ci-gît un ami de Philippe Sidney. » Leicester lui-même, on se le rappelle, pleura dans une effusion son neveu ; et cette douleur qui lui arracha des cris si pathétiques témoigne, ce que je ne croyais pas, qu'il avait dans la poitrine une fibre humaine. Cette douleur fut du moins un hommage indirect au sentiment moral ; elle fut un

éclair divin dans la nuit de ses perversités. Cet éclair avait été précédé et fut suivi des ténèbres de la conscience.

Après la mort de Sidney, la reine rappelant Leicester, il s'empressa d'obéir. Il ne se souciait pas de rester sans Philippe en face du duc de Parme. Il était plus qu'insuffisant, il était nul et hors de proportion avec sa tâche immense. Il sentait tout cela confusément. Les États n'essayèrent pas de le retenir. Il avait attenté à leur priviléges, extorqué leurs finances, relâché la discipline militaire, méprisé les lois. C'était un mauvais général et un mauvais administrateur. Élisabeth lui pardonna tout. Elle était heureuse de le revoir et elle avait besoin de lui pour se raffermir dans ses desseins sur Marie Stuart.

Le catholicisme et le protestantisme continuaient leur duel par la lutte de ces deux princesses. Les intérêts se mêlaient au fanatisme, qui est la folie de la piété comme la superstition en est l'imbécillité, et attisaient cette lutte tragique. Or la superstition, le fanatisme et les intérêts sont à la religion ce que le vert-de-gris est à certains métaux précieux : il n'en détruit pas la valeur intrinsèque, mais il la dénature en l'empoisonnant. Rome excommuniait Élisabeth, Philippe II et les jésuites lui lançaient des meurtriers afin d'ajouter au front de Marie Stuart la couronne d'Angleterre ; Élisabeth, de son côté, persécutait de plus en plus les catholiques et de plus en plus menaçait la nièce des Guise. Le secret mobile de presque tous était l'ambition de régner à un degré quelconque au milieu du chaos de tant de passions furieuses.

Nelson et Sherwood avaient été traînés sur la claie, pendus et mis en quartiers pour avoir protesté contre la suprématie de la reine.

Campian et Persons, deux pères de la société de Jésus, avaient, dit-on, abordé en Angleterre pour renverser le gouvernement, délier les sujets de leur serment de fidélité, et même pour assassiner ou faire assassiner Élisabeth. Persons s'évada fort à propos et rédigea un terrible pamphlet contre

Leicester. Campian, douze autres prêtres et un laïque furent pris et suppliciés, moins trois ou quatre. Campian fut du nombre des victimes. Ils avaient tous beaucoup agité l'opinion pendant le séjour du duc d'Anjou à White-Hall.

Parry aussi, un Gallois, espion de Burleigh, avait été exécuté pour un projet d'attentat contre Élisabeth. Il avait proposé le régicide à Nevil, qui dénonça son tentateur. Parry avait eu des relations avec les ministres d'Élisabeth, puis avec les partisans du pape et de Marie Stuart. Il ne médita peut-être jamais sérieusement la mort de la reine d'Angleterre. C'était un intrigant qui convoitait des récompenses et qui s'efforçait de prouver qu'il était utile. Il fut trompé à son propre trébuchet. Ses fourberies étaient réelles, son crime est douteux. Il paya de sa tête (1585).

Le comte d'Arundel fut mis à la Tour, où il s'exalta par des austérités fabuleuses. Le comte de Northumberland, jeté dans la même forteresse, se précipita dans le suicide.

Les révoltes germaient sous la terreur. Les âmes étaient des fournaises politiques. Elles étaient un foyer de conspirations comme l'atmosphère à de certaines heures est un foyer d'orages.

Babington, un ancien page de lord Shrewsbury, avait connu Marie Stuart à Sheffield. Il ourdit une conjuration pour elle avec tous les partisans de l'illustre captive. Il obtint l'assentiment de la reine d'Écosse. Mais Walsingham tenait par un fil Babington et ses compagnons. A l'instant propice, l'adroit ministre tira le fil et les livra tous au bourreau (20-21 septembre 1586).

C'était un acheminement à l'échafaud de Marie Stuart. N'y avait-il pas une ligue de toutes les classes de la Grande-Bretagne et que Marie elle-même avait signée? Cette ligue n'avait-elle pas juré de poursuivre jusqu'à la mort tous ceux qui conspireraient contre Élisabeth et ceux pour qui on tramerait des complots? Marie n'était-elle pas clairement et funèbrement marquée?



LIVRE SIXIÈME

Les prisons de la reine d'Écosse. — La dernière, Fotheringay. — Sir Amyas Pawlet, gouverneur. — Procès de Marie Stuart. — Sa condamnation. — Sa mort. — Dissimulation d'Elisabeth avec Davison et avec l'Europe. — Le comte de Shrewsbury. — Le comte de Kent. — Le doyen de Peterborough. — Melvil. — Nau. — Henri Talbot. — Hypocrisie d'Élisabeth. — L'Europe la réprouve, l'Angleterre l'absout. — Philippe II arme. — Sixte-Quint envoie sa bénédiction et promet des subsides. — L'Angleterre s'émeut. — Sa piraterie devient marine. — Élisabeth seconde le mouvement, quoique avec économie. — Caractère du peuple anglais. — Drake à Greenwich. — Il ravage et incendie le port de Cadix. — L'*Armada* retardée. — Elle s'ébranle enfin. — Crise de l'Angleterre. — Leicester encore général en chef. — Essex général de la cavalerie. — L'Océan. — Charles Howard, lord-amiral. — Drake. — Hawkins. — Frobisher. — George Clifford. — Henri de Northumberland. — Thomas Cecil. — Le comte d'Oxford. — Charles Blount. — Walter Raleigh. — La nuit du 29 juillet 1588. — Brûlots de Drake. — Dispersion de l'*Armada*. — Élisabeth au camp de Tilbury. — L'Angleterre et le Nord préservés. — Les journaux se rattachent à cette grande date. — L'Angleterre sort de la crise la première nation maritime du globe. — Mort de Leicester. — Douleur d'Élisabeth. — Oppression religieuse.

Marie Stuart, la belle et irrésistible Marie Stuart persécutée et enviée par sa rivale, avait erré plus de deux ans (mai 1568 — novembre 1570), depuis Workington, à travers ses prisons.

Elle était à Chartley, lorsque le 28 de ce mois de novembre 1570, elle s'installa, selon la prescription d'Élisabeth, au château de Sheffield, sous le toit et sous la garde du comte de Shrewsbury. Elle y demeura quatorze ans. Le 8 septembre 1584, elle en sortit pour être transférée à Wingfield, sous la surveillance de sir Ralph Saddler et de Sommers.



Le 13 janvier 1585, elle fut ramenée de Wingfield à Tutbury, le plus délabré des manoirs qui pesèrent sur sa liberté violée et sur son imagination saisie d'une croissante horreur. D'après les instances de Castelnau, elle fut reconduite (24 décembre 1585) au château de Chartley qui appartenait au comte d'Essex. Ce château, situé dans le Staffordshire, était confié avec la prisonnière à la responsabilité de sir Amyas Pawlet, qui commandait à une petite garnison de cent hommes d'armes. Ce fut là que Babington avait noué sa conspiration étourdie, là aussi que les espions de Walsingham éclipsés tous par Gilbert Gifford la dénoncèrent. Le 8 août de l'année 1586, Marie Stuart avait été brusquement enlevée jusqu'à Tixall, afin que la police pût fouiller à son aise les papiers et les lettres que la reine d'Écosse pouvait avoir cachés à Chartley. Le 30 août, elle fut rétablie dans cette résidence dévastée par une perquisition qui fut en même temps un pillage.

Marie Stuart touchait à la fin de son pèlerinage de femme, de reine et de captive. Elle avait gémi pendant dix-neuf années dans des geôles innombrables. Pas une semaine de ces dix-neuf années ne s'écoula sans qu'Élisabeth ne l'eût signalée par une torture directe ou indirecte. La reine d'Angleterre avait flotté anxieuse et satisfaite entre les joies mêlées d'inquiétudes de cette longue oppression et la tentation infernale de tout trancher définitivement, avec une opinion publique, des juges et un bourreau pour auxiliaires. Elle se détermina. Elle commanda par un courrier à sir Amyas Pawlet de transporter sa captive dans le comté de Northampton. Le château de Fotheringay, à quelques milles de Peterborough, allait être la dernière hospitalité offerte par la reine d'Angleterre à la reine d'Écosse.

« Le 25 septembre 1586, — Voyez mon *Histoire de Marie Stuart*, — la fille de Jacques V monta dans son coche par un ciel couvert et s'achemina vers Fotheringay. « Ce temps « ressemble, dit-elle, au temps des vendanges à Fontaine-

« bleau. Seulement ici j'ai le cœur moins joyeux. » Elle était escortée par deux délégués du conseil privé, Mildmay et Barker, et par cinquante hommes d'armes sous les ordres de sir Amyas Pawlet.

Quand Marie entra dans ce château, qui n'est plus aujourd'hui qu'un souvenir tragique, Élisabeth était décidée, et le dénoûment si longtemps attendu de cet affreux drame royal allait éclater après tant de lenteurs.

Ces deux femmes inspiraient un attachement passionné et une sainte haine. Les partisans de Marie voulaient assassiner Élisabeth, cette fille de Satan ; les partisans d'Élisabeth voulaient juger et tuer Marie, cette nièce des Guise, cette alliée de l'Espagne, cette amie du pape et cette ennemie de la réforme.

Il y avait dans chaque parti une fidélité chevaleresque, un fanatisme religieux ; il y avait de plus dans l'âme des Anglais un fanatisme politique.

Cette raison d'État, la mollesse des cours étrangères occupées ailleurs, l'ascendant d'une doctrine jeune qui était sûre de l'avenir, et qui s'efforçait d'immoler le passé avec ses emblèmes ; la supériorité de la situation d'Élisabeth, qui tenait Marie sous la hache ; la violence aveugle de tout un peuple, dont les délais stimulaient l'impatience : toutes ces causes étaient menaçantes pour Marie, et ne présageaient que trop une catastrophe.

Le parlement anglais avait fait et renouvela, dans l'ardeur de son zèle, l'association pour la sûreté de la reine: Il institua vingt-quatre commissaires pour rechercher tous les fauteurs de révolte contre Élisabeth. Il avait aussi été réglé que la personne pour laquelle s'ourdiraient de pareils complots pourrait être poursuivie, si elle les avait connus et encouragés.

Cette disposition, nous l'avons dit, était une arme forgée contre Marie Stuart.

On ne tarda pas à l'en frapper. On saisit l'occasion de la conspiration de Babington. Après la condamnation et l'exécu-

tion des conjurés, on instruisit le procès de la reine d'Écosse, leur complice. Le statut d'association autorisait cette étrange procédure. Élisabeth nomma, le 6 octobre 1586, quarante-six juges, au nombre desquels étaient les premiers pairs du royaume et ses principaux conseillers. Ils se rendirent à Fotheringay au nombre de trente six. Arrivés le 12, ils notifièrent à Marie Stuart, par sir Walter Mildmay, par sir Edward Barker et par sir Amyas Pawlet, leur commission scellée du grand sceau, et une lettre d'Élisabeth, qui annonçait sa détermination à la reine d'Écosse....

L'instruction de ce grand procès, où tous les légistes, tous les lords, tous les hommes d'État d'un royaume se réunirent dans une lutte inégale contre une faible femme, était terminée. Lord Burleigh ne laissa pas prononcer la sentence à Fotheringay. Il lut une dépêche de la reine Élisabeth qui ajournait la commission au 25 octobre.

« Que décideront-ils ? — demandait avec anxiété Melvil à sa maîtresse. Marie répondit par ces versets bibliques dont elle nourrissait son âme : « Les taureaux de Basan m'ont ob-« sédée, dit-elle; et maintenant ils vont se ruer sur moi, « comme le lion ravisseur et rugissant, *sicut leo rapiens et « rugiens.* »

Cette impression de la reine était malheureusement prophétique.

Les juges étaient retournés à Londres. Ils s'assemblèrent à Westminster, dans la chambre étoilée. Ils déclarèrent que Marie Stuart avait eu connaissance de la conjuration, et que même elle y avait trempé ; qu'elle avait eu l'intention d'usurper, par le meurtre d'Élisabeth, la couronne d'Angleterre et de ruiner la religion évangélique. Ils prononcèrent à l'unanimité la peine de mort contre la reine d'Écosse. La politique dépravant encore la cruauté par une amorce infâme, ils ajoutèrent que cet arrêt ne préjudicierait en rien soit à l'honneur, soit aux droits de Jacques VI.

Les deux chambres donnèrent à cette décision sanguinaire l'autorité de leur sanction. Elles envoyèrent un message à Élisabeth, et la prièrent d'exécuter le jugement.

Ce fut le 19 novembre (1586) que lord Buckhurst, et Beale, clerc du conseil, arrivèrent à Fotheringay, et annoncèrent à Marie la fatale nouvelle. Elle la reçut avec une sérénité digne de ses plus généreux ancêtres, et elle continua de nier toute complicité de meurtre, en congédiant les agents officiels d'Élisabeth.

L'une des scènes les plus émouvantes qui suivirent la sentence de Marie, ce fut en quelque sorte la dégradation royale infligée par ordre d'Élisabeth, bien que plus tard la reine d'Angleterre ait désavoué cette brutalité tyrannique.

Sir Amyas Pawlet vint avec Drury, qu'on lui avait adjoint pour la garde de Fotheringay. Il s'enquit de Marie avec une brusque sécheresse si elle persistait dans son impénitence papiste, et si elle ne se repentait pas de ses crimes envers Élisabeth. Marie le regarda d'un grand cœur, et lui répondit qu'elle était catholique plus que jamais ; que, pour le reste, elle souhaitait à la reine d'Angleterre une conscience aussi tranquille qu'à la reine d'Écosse. « Puisqu'il en est ainsi, « reprit Pawlet, sachez, madame, que ma maîtresse m'a notifié « de détendre votre dais, en vous déclarant qu'autrefois reine « vous n'êtes plus désormais qu'une femme morte civile- « ment. »

« M'ôter mon dais ! s'écria Marie, mon dais, le symbole « de la souveraineté dont Dieu lui-même a sacré mon front « dès mon berceau ! Apprenez, sir Amyas, que mon titre est « hors de toute atteinte humaine. Je suis née reine, j'ai vécu « et je mourrai reine, en dépit de votre maîtresse hérétique. « Vous, le conseil d'Élisabeth, et son parlement, vous avez la « puissance qu'ont les voleurs au coin d'un bois sur le voya- « geur, la puissance de la force, la puissance que les assassins « de Richard avaient sur ce malheureux prince : mais j'ai



« comme lui mon droit ; je saurai mourir avec mon droit « comme Richard et comme tant d'autres princes de ce « royaume injustement immolés. »

La reine s'était animée, sa voix s'était élevée peu à peu ; une vive rougeur colorait ses joues, l'indignation éclatait dans son expressive physionomie, et ses yeux lançaient des éclairs. Ses femmes et ses domestiques étaient accourus. Pawlet leur ordonna de détendre le dais. Tous ensemble s'y refusèrent, et pas un ne voulut toucher à cet auguste emblème. Les filles de la reine invoquèrent même la vengeance du ciel sur ceux qui avaient commandé et qui exécuteraient cet acte impie. Pawlet fut obligé d'appeler sept ou huit soldats. Il fit enlever le dais, et, pour mieux dégrader la reine, il se couvrit et s'assit devant elle. Cette exécution accomplie, il sortit, laissant Marie muette de surprise, mais si noble et si imposante sous cet outrage qu'il n'aurait pu supporter plus longtemps sa présence. Quand il fut parti, on crut que Marie allait céder à un de ces accès de colère qui dégénéraient quelquefois chez elle en crises nerveuses. On fut trompé. Loin de succomber à son emportement, elle le domina ; et, se recueillant avec une majesté sereine, religieuse, elle pria Melvil de remplacer par le crucifix ces insignes qu'on avait profanés, ces tristes insignes de la royauté terrestre.

Dans ces cruelles extrémités, en face de la hache et du billot, déjà sous l'ombre de l'échafaud qui se dressait, abandonnée de tous, Marie ne s'abandonna pas elle-même, ne cessa pas un instant de se posséder. Elle pensa à tout. Elle n'oublia pas la moindre chose, le plus infime détail, le plus humble serviteur. Par une bonté touchante, elle régla jusqu'au sort d'un pauvre idiot attaché à ses domaines et incapable même de reconnaissance.

Elle écrivit à Élisabeth ; elle écrivit au pape Sixte-Quint, à Bernard de Mendoça, ambassadeur d'Espagne en France ; elle écrivit à l'archevêque de Glascow, au duc de Guise, « son

« bon cousin, celuy qu'elle a le plus cher au monde; » elle écrivit à d'autres encore, et toutes ses expansions sont des documents inestimables.

On voit par ces lettres combien Marie Stuart conservait toute sa présence d'esprit et de cœur, toute la liberté de son courage, toute la plénitude de sa sensibilité. Elle sanctifiait son émotion en face de la hache; elle acceptait d'être immolée pour le catholicisme, après avoir été chassée, exilée, prisonnière pour lui; elle tombait victime aussi des priviléges des trônes. Tous les princes orthodoxes, sa mère au ciel, la maison de Lorraine sur la terre, le pape, la postérité la béniraient. Dans l'exaltation de son dévouement, elle défiait la vengeance des hérétiques. Il lui suffisait de savoir qu'ils frappaient en elle bien plus qu'elle-même, les deux causes de toute sa vie, l'honneur des sceptres et la sainteté de la croix.

L'enthousiasme religieux de Marie Stuart étouffait en elle jusqu'à la nature. Ses droits à la succession d'Élisabeth, ses droits en Angleterre et ailleurs, elle en dépouillait le presbytérien Jacques VI, le fruit de ses entrailles, pour en revêtir qui? le grand inquisiteur couronné du catholicisme : le roi d'Espagne. Tant elle était résolue dans ses convictions, obstinée dans le rôle de la maison de Lorraine! Tant l'héritage d'un fils, cet orgueil des mères, surtout lorsque cet héritage est un trône, lui paraissait vain au prix de l'héritage du Christ!

Cependant l'opinion publique réclamait impérieusement la mort de Marie...

Élisabeth, avec une imagination d'hypocrisie qui n'a peut-être jamais été égalée, lutta jusqu'au bout contre toutes les manifestations, étalant toujours sa tendresse pour celle qui lui était si proche et qu'elle aimait en sœur. A la fin, après mille instances, elle céda comme vaincue par la justice divine et par le cri public...

Elle avait congédié les ambassadeurs de France et d'Écosse;

elle avait résisté à toute intervention officielle en faveur de Marie Stuart ; elle fit appeler Davison, secrétaire d'État, dans son cabinet. C'était un homme de bien peu d'expérience politique. Élisabeth lui demanda le warrant rédigé par Burleigh pour l'exécution de la reine d'Écosse, et, l'ayant signé en souriant, elle ordonna à Davison de le porter au chancelier, afin qu'il y apposât le grand sceau. La joie d'Élisabeth éclatait dans sa physionomie. Elle dit à Davison que, malgré tous les retards qu'elle avait mis par bonté à cette grande mesure, elle en avait toujours senti la nécessité.

Davison se rendit à la chancellerie et fit apposer le sceau royal au warrant. Élisabeth lui envoya le lendemain un messager pour l'engager à différer ce qu'elle lui avait prescrit la veille. Davison s'empressa de venir s'excuser, en avouant à la reine que le warrant était revêtu déjà du grand sceau. La reine parut mécontente et blâma tant de précipitation. Davison, inquiet et livré à toutes les perplexités du doute, s'adressa au conseil. Les lords qui le composaient lui persuadèrent qu'il avait bien agi, qu'il lui restait à dépêcher le warrant à son adresse, et qu'ils se chargeraient de toute responsabilité auprès de leur souveraine. Entraîné par ces vieux courtisans, qui étaient en même temps de si habiles ministres, et dont la plupart le traitaient en ami, Davison expédia le warrant :

« Élisabeth, par la grâce de Dieu, reine d'Angleterre, de « France et d'Irlande, à nos amis et féaux cousins George, « comte de Shrewsbury, grand maréchal d'Angleterre ; Henri, « comte de Kent ; Henri, comte de Derby ; George, comte de « Cumberland ; Henri, comte de Pembrocke, salut.

« Vu la sentence rendue par nos conseillers, par les nobles « et par les commissaires contre Marie, ci-devant reine « d'Écosse, fille et héritière de Jacques V, reine douairière « de France ; laquelle sentence non-seulement a été portée, « par tous les ordres de notre royaume, dans le dernier par-

« lement, mais approuvée comme juste et légitime, et main-
« tenue par les mêmes ordres après mûre délibération ; vu
« pareillement les sollicitations pressantes de nos sujets, quoi-
« que de telles instances s'accordent mal avec la clémence qui
« nous est naturelle ; cependant, ne pouvant résister à ces
« sollicitations qui n'ont pour objet que notre conservation, le
« bien public et particulier de ce royaume, nous avons con-
« senti à ne plus arrêter le cours de la justice.

« A ces causes, nous vous enjoignons, comme aux plus
« nobles et aux plus considérables membres de notre royaume,
« de vous transporter à Fotheringay aussitôt les présentes
« reçues, et de faire exécuter la sentence sur la personne de
« ladite Marie, au lieu, dans le temps et de la manière que
« vous le jugerez convenable, en présence d'Amyas Pawlet,
« gouverneur du château, nonobstant toute loi ou tout ordre
« contraire.

« Greenwich, le 1er février 1587, la vingt-neuvième année
« de notre règne. »

Signé le 2 février par la reine, et le 3 par Burleigh, Leicester, Hunsdon, Knollys, Walsingham, Howard et Hatton, cet acte fut remis le 4 par Davison à Beale, clerc du conseil, qui partit aussitôt pour Fotheringay avec le bourreau de Londres et un autre exécuteur.

Il semble que les grands événements, les grands crimes, et surtout les tragédies royales, soient annoncés dans le monde par des symptômes alarmants et des signes précurseurs.

Quelques jours avant qu'Élisabeth eût marqué l'heure de son régicide, les vieillards d'Édimbourg remarquèrent avec consternation que le plus ancien et le plus beau lierre d'Holyrood s'était dépouillé de ses feuilles, et que le tronc s'était flétri le long de la tour orientale du château. Cette tour, d'où les faucons des Stuarts s'élançaient, parut chanceler sur ses fondements, et l'on s'attendit aux plus terribles catastrophes.

La superstition populaire ne s'abusait point. Marie Stuart avait trouvé le toit de sa dernière prison et touchait au dénoûment suprême de sa destinée.

Elle vivait depuis quelques semaines en proie à tous les tourments, malade de corps et encore plus d'esprit et d'âme. Le 7 février, les hauts commissaires arrivèrent avec leur suite à Fotheringay. Les serviteurs de la reine furent saisis d'épouvante. Marie était couchée et commençait à s'endormir. On la réveilla. Elle se leva, s'habilla lentement, s'entoura de ses officiers, de ses femmes, s'assit à sa petite table de travail chargée de livres pieux, et prépara tout pour recevoir royalement les hauts commissaires. Il était deux heures de l'après-midi.

Les messagers d'Élisabeth s'avancèrent avec une sorte de solennité triste qui apprit tout à Marie. Le comte de Shrewsbury, dont elle avait été si longtemps la prisonnière, la tête découverte et inclinée, lui exposa en quelques paroles sourdes sa mission, et Beale lut le warrant. Marie fit le signe de la croix, et portant à ses lèvres le Christ de son rosaire :

« C'est bien, dit-elle tranquillement; voilà la générosité de « la reine Élisabeth ! Aurait-on jamais cru qu'elle osât en venir « à ces extrémités avec moi qui suis sa sœur, son égale, et qui « ne saurais être sa sujette ? Dieu soit glorifié de tout, cepen- « dant, puisqu'il m'octroie cet honneur de mourir pour lui et « pour son Église ! »

Elle se disculpa de toute participation au complot contre la vie d'Élisabeth. Elle choisit parmi les livres qui étaient devant elle, sur sa table, le livre des Évangiles ; elle l'ouvrit et dit, en étendant la main :

« Je jure de n'avoir pas conspiré la mort de la reine d'An- « gleterre. »

— Votre livre romain, répondit le comte de Kent, est faux, et votre serment est aussi faux que votre livre.

— C'est le livre de ma foi, repartit la reine ; pensez-vous

que mon serment eût été meilleur sur votre livre hérétique auquel je ne crois pas?

— Votre foi est mauvaise, ajouta l'impitoyable comte; souffrez donc que le doyen de Peterborough vous enseigne la bonne et vous dispose demain au sacrifice. »

La reine rejeta cette proposition, qui révoltait sa conscience, et demanda Préau, son aumônier, retenu aux arrêts dans une chambre du château. Les comtes, alléguant les instructions du conseil privé, furent inflexibles à ce désir. L'expression du tourment intérieur que lui causait ce refus contracta un instant les traits de la reine, mais elle se remit aussitôt et dit :

— Que mon Seigneur Jésus me soutienne, car la tribulation est proche, et j'espère en lui!

Alors s'engagea une conversation moins amère entre Marie et le comte de Kent, qui ne put s'empêcher de dire encore dans son fanatisme :

— Ce warrant que nous apportons extirpera le papisme en Angleterre et en Écosse.

Marie soupira sans répondre. Elle adressa successivement la parole à plusieurs commissaires et à quelques gentilshommes des environs qui avaient accompagné les comtes de Kent et de Shrewsbury jusque dans sa chambre. Elle s'enquit des sentiments de son fils, de l'intérêt que les cours étrangères avaient montré pour elle; puis, regardant le lord maréchal, elle s'informa de l'heure du supplice. A cette question, le comte de Shrewsbury pâlit, et pria très-bas la reine de se tenir prête pour le lendemain à huit heures du matin. Elle entendit sans trouble ce terrible rendez-vous.

Quand les comtes se retirèrent, Marie leur dit :

— Béni soit le moment qui terminera mon cruel pèlerinage! L'âme assez lâche pour ne pas accepter ce combat suprême sur la terre ne serait pas digne du ciel.

Il était tard. La reine entra dans son oratoire et pria Dieu, les genoux nus sur les dalles nues. Elle dit à ses femmes :



« Je souhaiterais manger quelque chose, afin que demain « le cœur ne me faille pas, et que je ne fasse rien dont puissent « rougir mes amis. »

Ce dernier repas fut sobre, solennel, avec quelques éclairs d'affectueux enjouement.

« Pourquoi, dit Marie à Bastien, autrefois le chef de ses « bouffons, ne cherches-tu pas à m'égayer? Tu es cependant « un bon mime, mais tu es un meilleur serviteur. »

Revenant bientôt à cette pensée que sa mort était un martyre, et s'adressant à Bourgoing, son médecin, qui la servait, Melvil, son maître d'hôtel, étant retenu aux arrêts, ainsi que Préau, son aumônier :

« Bourgoing, dit-elle, n'avez-vous pas entendu le comte de « Kent? Il aurait fallu un autre docteur pour me convaincre. « Il a avoué, du reste, que le warrant de mon exécution était « le triomphe de l'hérésie dans ce pays. C'est la vérité, reprit-« elle avec une satisfaction religieuse. Ils ne me tuent pas « comme complice de cette conspiration, mais comme reine « dévouée à l'Église. A leur tribunal, mon crime, c'est « ma foi; ce sera ma justification devant mon souverain « juge. »

Ses filles, ses officiers, tous ses gens étaient navrés et la considéraient en silence. Ils avaient peine à se contenir. Au dessert, Marie parla de son testament où pas un nom ne devait être omis. Elle réclama les bijoux qui lui restaient. Elle les distribua de la main et du cœur. Elle adressa ses adieux à chacun avec ce tact délicat qui lui était si naturel, avec bonté, avec émotion. Elle leur demanda pardon, et pardonna aux présents et aux absents, Nau excepté. Tous alors éclatèrent en sanglots, et se jetèrent à genoux autour de la table. La reine, attendrie, but à leur santé, les invitant à boire à son salut. Ils obéirent en pleurant, et à leur tour ils burent à leur maîtresse, en portant à leurs lèvres leurs coupes où les larmes se mêlèrent avec le vin.

La reine, affectée de ce spectacle douloureux, voulut être seule.

Elle traça son testament et un billet à son aumônier, qu'on lui avait barbarement refusé pour les derniers moments. Ce refus avait été une grande épreuve...

Marie sentit la nécessité de se reposer. Elle se mit au lit. Ses femmes s'étant approchées : « J'aurois préféré, dit-elle, « à cette hache, une épée à la françoise. » Puis elle s'assoupit. Elle dormit un peu, et même alors, au mouvement de ses lèvres, son sommeil paraissait une prière. Son visage, pénétré d'une béatitude intérieure et comme éclairé du dedans, n'avait jamais brillé d'une beauté si charmante et si pure. Il était tellement illuminé d'un ravissement doux, tellement baigné de la grâce de Dieu, qu'il « semblait rire aux anges, » selon l'expression de la bonne Élisabeth Curle. La reine dormit ainsi et pria ; elle pria plus qu'elle ne dormit, à la lueur d'une petite lampe d'argent que Henri II lui avait donnée, et qu'elle avait gardée dans toutes ses fortunes. Cette petite lampe fut la dernière lumière de Marie dans sa prison, et comme le crépuscule de sa tombe.

Éveillée avant le jour, la reine se leva. Sa première pensée fut l'éternité. Elle consulta l'horloge et dit : « Je n'ai plus « que deux heures à vivre ici-bas. » Il était six heures du matin.

Dès que la pensée de la reine se détournait un instant de la mort, sa plus grande préoccupation la ramenait au sort de ses serviteurs. Désormais privés de leur maîtresse, ils allaient être dispersés sans appui dans le monde. Elle les avait déjà recommandés bien souvent aux ambassadeurs et aux princes. Dans cette cruelle nuit, elle avait écrit une lettre ; elle écrivit encore un petit mémoire au roi de France pour les lui recommander de nouveau, et pour se réserver à elle-même des prières.

Après avoir exprimé le vœu que les revenus de son douaire fussent payés après sa mort à ses serviteurs ; que leurs gages

et pensions leur fussent payés leur vie durant ; que son médecin (Bourgoing) fût reçu au service du roi ; que Didier, un vieux officier de sa bouche, conservât le greffe qu'elle lui avait donné, Marie ajouta : « Plus, que mon aumosnier soyt remis à son « estat, et, en ma faveur, pourveu de quelque petit bénéfice « afin de prier Dieu pour mon ame le reste de sa vie.

« Faict le matin de ma mort, ce mercredy huictiesme « février 1587.

« MARIE, *royne.* »

Une pâle aube d'hiver éclaira ces dernières lignes. Marie s'en aperçut. Elle appela Élisabeth Curle et Jeanne Kennethy. Elle leur fit signe de la revêtir de sa dernière robe, pour ce dernier cérémonial de la royauté.

Pendant que ces mains amies l'habillaient, Marie fut silencieuse. Son esprit errait sans doute loin des illusions de la terre dans les espérances du ciel.

Quand elle fut parée, elle passa devant l'un de ses deux grands miroirs incrustés de nacre, et sembla se considérer avec commisération. Elle se retourna et dit à ses filles : « Voici « le moment de ne pas faiblir. Je me souviens que, dans ma « jeunesse, M. mon oncle François me dit un jour à sa maison « de Meudon : — Ma nièce, il y a surtout une marque à « laquelle je vous reconnais de mon sang. Vous êtes brave « comme le meilleur de mes hommes d'armes ; et si les « femmes se battaient comme aux temps anciens, j'estime « que vous sauriez bien mourir. — Il me reste à montrer, « reprit-elle, à mes amis et à mes ennemis de quel lieu je « sors. »

Elle avait revendiqué son aumônier Préau ; on lui envoya deux ministres protestants. « Madame, nous venons vous con« soler, dirent-ils en franchissant le seuil de la chambre. — « Êtes-vous des prêtres catholiques ? s'écria-t-elle. — Non, « répondirent-ils. — Je n'aurai donc que mon Seigneur Jésus

« pour consolateur, » reprit-elle avec fermeté ; et elle les congédia.

Elle entra dans son oratoire. Elle y avait façonné elle-même un autel, où son aumônier lui disait quelquefois la messe en secret. Là, s'étant agenouillée, elle fit plusieurs prières à demi-voix. Elle récitait les prières des agonisants, lorsqu'un coup frappé à la porte de sa chambre l'interrompit brusquement. « Que me veut-on ? » demanda la reine en se levant. Bourgoing lui répondit de la chambre où il était avec les autres serviteurs que les lords attendaient Sa Majesté. « Il n'est pas temps « encore, reprit la reine ; qu'on revienne à l'heure convenue. » Alors, se précipitant de nouveau à genoux entre Élisabeth Curle et Jeanne Kennethy, elle fondit en larmes, se frappant la poitrine, rendant grâce à Dieu de tout, le sollicitant avec ferveur, avec sanglots, de la soutenir durant les dernières épreuves. S'étant calmée peu à peu en essayant de calmer ses deux compagnes, elle se recueillit profondément. Que se passa-t-il dans sa conscience ? De quoi se confessa-t-elle ? Fit-elle un retour sur ses fugitifs plaisirs, ses rapides amours, sa longue captivité ? Pleura-t-elle sa vie si cruellement déçue, destinée à trois trônes, et usée dans vingt prisons ! Le remords se mêla-t-il à ses repentirs ? Rendit-elle son âme à son juge éternel avec tremblement ou confiance ? Invoqua-t-elle la justice ? Implora-t-elle la miséricorde ? Eut-elle, pour prix de sa résignation, l'intuition du ciel, comme elle en avait la foi ? Quoi qu'il en puisse être, elle médita, s'attendrit, soupira, pria, et finit par communier de sa propre main avec une hostie qu'elle tenait du pape Pie V.

Quand elle se releva, une sublimité grave brillait sur son visage. Elle rentra dans sa chambre, où ses serviteurs étaient réunis. Elle remit son testament signé à Bourgoing, à d'autres des papiers et des souvenirs pour ses parents ou pour ses amis de Lorraine, de France, d'Italie et d'Espagne. Par une habitude de toute sa vie, elle qui ne donna jamais assez à son

gré, elle voulut ajouter à ses dons. Elle donna et donna encore; elle donna des rubans, lorsqu'il ne lui resta plus rien ni de son linge, ni de ses robes, ni de ses joyaux, ni des bourses qu'elle avait préparées la veille et qui contenaient jusqu'à son dernier écu. N'ayant plus un denier à donner, elle se donna elle-même : elle donna à l'un un sourire, à l'autre une caresse, à l'autre un mot du cœur, à tous des consolations. Bien qu'elle fût touchée, elle était tranquille ; elle semblait seulement, dit un témoin de ce grand moment, s'occuper d'un départ, comme autrefois lorsqu'elle se rendait d'Holyrood à Stirling ou à Falkland, d'une résidence à une résidence.

Tout en causant, elle alla jusqu'à sa fenêtre, regarda le paisible horizon, la rivière, la prairie, le bois ; puis, revenant au milieu de sa chambre, et jetant un coup d'œil sur son horloge appelée *la Reale*, elle dit : « Jeanne, l'heure est sonnée ; ils ne tarderont pas.

A peine avait-elle prononcé ces mots, qu'Andrews, shériff du comté de Northampton, frappa une seconde fois à la porte. « Ce sont eux, » dit Marie ; et comme ses femmes refusaient d'ouvrir, elle le leur ordonna doucement. L'officier de justice s'avança en habit de deuil, le bâton blanc dans la main droite, et, s'inclinant devant la reine, il dit à deux reprises : « Me voici. »

Une faible rougeur monta aux joues de la reine, qui répondit : « Allons. »

Elle prit le crucifix d'ivoire qui ne l'avait pas quittée depuis dix-sept ans, et qu'elle avait transporté de donjon en donjon, le suspendant partout à ses oratoires de captive. Comme elle souffrait de douleurs contractées dans l'humidité de ses prisons, elle s'appuya sur deux de ses domestiques, qui la menèrent jusqu'au seuil de sa chambre. Là, ils s'arrêtèrent, et Bourgoing expliqua à la reine le scrupule étrange de ses gens, qui désiraient ne pas avoir l'air de la conduire à la boucherie. La reine, bien qu'elle eût mieux aimé s'appuyer encore sur eux,



compatit à leur faiblesse, et se contenta, pour la soutenir, de deux gardes de Pawlet. Alors tous les serviteurs de Marie Stuart s'acheminèrent avec elle jusqu'à la rampe supérieure de l'escalier, où les arquebusiers leur barrèrent le passage malgré leurs supplications, leur désespoir, leurs bras étendus vers leur chère maîtresse, aux vestiges de laquelle il fallut les arracher.

La reine, profondément peinée, se hâta un peu dans le dessein de réclamer contre cette violence.

Sir Amyas Pawlet et sir Drue Drury, les gouverneurs de Fotheringay, le comte de Shrewsbury, le comte de Kent, les autres commissaires et plusieurs seigneurs de distinction, parmi lesquels sir Henri Talbot, Édouard et Guillaume Montague, sir Richard Knightly, Thomas Brudnell, Beuil, Robert et Jean Wingfield, la reçurent au bas de l'escalier.

Dès qu'ils l'aperçurent, ils se découvrirent en la saluant. Sa contenance était triste et fière. Elle avait conservé toute sa dignité de reine et toute sa grâce de femme, cette grâce incomparable qu'elle portait autrefois dans ses fêtes de cour, et qui ne l'abandonnait pas dans cette fête du martyre.

L'attendrissement fut général. Ces lords puritains et ces lords courtisans, ses ennemis austères ou corrompus, se sentirent émus, remués jusqu'aux entrailles.

Ce noble front où la souffrance disparaissait dans la sérénité d'une résolution suprême ;

Ces lèvres qui s'étaient tant de fois plissées de colère ou de mépris, et qui souriaient à la mort, au sacrifice ;

Ces yeux qui avaient pleuré devant Dieu pendant toutes les nuits des dix-huit années de sa captivité, et qui ne pleuraient plus devant les hommes ;

Ce cœur qui avait tant battu, battu jusqu'à se rompre dans les ténèbres des cachots, dans les affres de la solitude, et qui battait plus fort ses pulsations héroïques à quelques pas de l'échafaud... Toutes ces choses étaient électriques.



C'était une admiration, une pitié involontaire. Ce premier mouvement, que plusieurs eurent bientôt comprimé, n'échappa point à la reine. Mais son regard traversa ce groupe hostile au fond pour s'arrêter au delà sur un gentilhomme tout en pleurs, courbé sous une douleur qu'il cherchait vainement à dissimuler. C'était André Melvil, son maître d'hôtel, exclu depuis quelques jours de son intimité par l'ombrageuse police de Fotheringay.

« Melvil, mon fidèle ami, apprends de moi à te résigner !

« — Oh ! madame, s'écria Melvil en se rapprochant de sa « maîtresse et en tombant à ses pieds, j'ai trop vécu, puisque « mes yeux étaient réservés à vous voir la proie du bourreau, « et que ma bouche devra redire à l'Écosse l'affreux sup- « plice... »

Des sanglots s'exhalèrent de sa poitrine au lieu de paroles.

« Courage, Melvil ! Plains ceux qui ont été altérés de mon « sang comme le cerf de l'eau des fontaines et qui le répan- « dent injustement. Mais moi, ne me plains pas. La vie n'est « qu'une vallée d'angoisses, et je la quitte sans regret. Je « meurs pour la foi et dans la foi catholique ; je meurs amie « de l'Écosse et de la France. Rends partout témoignage de « la vérité, et cesse de t'affliger ; réjouis-toi plutôt de ce que « tous les malheurs de Marie Stuart vont finir. Dis à mon fils « qu'il se souvienne de sa mère. »

Tandis que la reine parlait, Melvil à genoux versait des torrents de larmes. Marie l'ayant relevé, lui prit la main et, se penchant vers lui, elle l'embrassa. « Adieu, ajouta-t-elle, « adieu ; ne m'oublie jamais ni dans ton cœur ni dans tes « prières. »

S'adressant ensuite aux comtes de Shrewsbury et de Kent, elle les supplia de délivrer son secrétaire Curle : Nau fut omis. Les comtes ayant gardé le silence, elle les supplia encore de permettre que ses femmes et ses serviteurs pussent l'accompagner et assister à sa mort. Le comte de Kent répondit que

cela serait insolite et même dangereux ; que les plus hardis voudraient tremper leurs mouchoirs dans son sang ; que les plus timides, les femmes surtout, troubleraient au moins par leurs cris le cours de la justice d'Élisabeth. Marie persista. « Milords, dit-elle, si votre reine était ici, votre reine-vierge, « elle trouverait convenable à notre rang et à notre sexe que « je ne fusse pas seule pour mourir au milieu de tant de « gentilshommes, et elle m'accorderait quelques-unes de mes « femmes à mon dur et dernier chevet. » Chacun pensa au billot. Elle était si éloquente et si touchante, que tous les seigneurs qui l'entouraient auraient cédé, sans l'attitude obstinée du comte de Kent. La reine s'en aperçut, et, regardant le comte puritain, elle s'écria d'une voix profonde : « Versez le « sang de Henri VII, mais ne le méconnaissez pas. Ne suis-je « plus Marie Stuart? une sœur de votre maîtresse, et sa « pareille, deux fois sacrée, deux fois reine : reine douairière « de France, reine légitime d'Écosse? »

Le comte de Kent ne fut pas attendri, mais ébranlé ; le sectaire en lui résistait, mais le patricien était vaincu.

Marie alors, adoucissant de plus en plus son accent : « Milords, dit-elle, je vous engage ma parole que mes serviteurs « éviteront tout ce que vous craignez. Hélas! les pauvres « âmes ne feront rien que prendre adieu de moi. Certaine- « ment vous ne refuserez ni à moi ni à eux cette satisfaction. « Songez, milords, à vos propres serviteurs, à ceux qui vous « plaisent le mieux, aux nourrices qui vous ont allaités, aux « écuyers qui ont porté vos armes à la guerre ; ces serviteurs « de vos prospérités vous sont moins chers qu'à moi les servi- « teurs de mes infortunes. Encore une fois, milords, n'écartez « pas les miens de mon agonie. Ils ne désirent rien que m'ai- « mer jusqu'au bout, que ne point m'abandonner et que me « voir mourir. »

Les comtes, après s'être consultés, obtempérèrent au souhait de Marie Stuart. Le comte de Kent dit pourtant encore

qu'il redoutait les lamentations des femmes pour les assistants et pour la reine. « Je réponds d'elles, dit Marie. Leur amour « pour moi leur prêtera des forces, et je leur donnerai « l'exemple du courage. Il me sera doux de savoir que les « miens sont là, et que j'ai des témoins de ma persévérance « dans la foi. »

Les commissaires n'insistèrent plus, et concédèrent à la reine quatre serviteurs et deux de ses filles. La reine choisit Melvil, son maître d'hôtel; Bourgoing, son médecin; Gervais, son chirurgien; Gorion, son pharmacien; Jeanne Kennethy, Élisabeth Curle, les deux compagnes qui avaient remplacé dans son cœur et dans sa vie Élisabeth de Pierrepont. Melvil, qui était là, fut averti par la reine elle-même. Les autres serviteurs, qui étaient restés au balcon supérieur de l'escalier, furent mandés par un huissier de Pawlet. Ils s'empressèrent de descendre, soulagés un peu par ce dernier devoir offert à leur dévouement et à leur fidélité.

Cette complaisance des comtes ayant apaisé la reine, elle fit signe au shériff et au cortége d'avancer. Ce fut elle qui interrompit cette halte lugubre entre la prison et l'échafaud. Arrivée à la salle de l'exécution, elle considéra, non sans pâleur, mais sans défaillance, partout le deuil, les apprêts lugubres, le billot, la hache, le bourreau et son aide; la sciure de chêne répandue sur le parquet pour boire son sang; et, dans un coin obscur, la bière, sa dernière prison.

Il était neuf heures lorsque la reine parut dans la salle funèbre. Flechter, doyen de Peterborough, et des curieux privilégiés, au nombre de plus de deux cents, y étaient réunis. Cette salle était toute tapissée de drap noir; l'échafaud, qu'on y avait dressé à deux pieds et demi de terre, était tendu de frise noire de Lancastre; le fauteuil où devait s'asseoir Marie, le carreau où elle devait s'agenouiller, le billot où elle devait poser sa tête, étaient aussi recouverts de noir.

La reine était vêtue de noir comme la salle et tous les insi-

gnes du supplice. Sa robe de velours à haut collet et à manches pendantes était bordée d'hermine. Son manteau, doublé de martre zibeline, était de satin à boutons de perles et à longue queue. Une chaîne de boules odorantes, à laquelle se rattachait un scapulaire et qui se terminait par une croix d'or, descendait sur sa poitrine. Deux rosaires étaient suspendus à sa ceinture, et un long voile de dentelle blanche, qui adoucissait un peu son costume de veuve et de condamnée, l'enveloppait. Elle était précédée du shériff, de Drury et de Pawlet, des comtes et des nobles d'Angleterre; elle était suivie de ses deux femmes et de ses quatre dignitaires, parmi lesquels on remarquait Melvil, qui portait la queue du manteau royal. La démarche de Marie était assurée et majestueuse. Un moment elle releva son voile, et sa figure, où brillait une espérance qui n'était plus de ce monde, parut belle comme aux jours de sa jeunesse. L'assemblée fut éblouie. Elle tenait un de ses chapelets d'une main et le crucifix de l'autre. Le comte de Kent lui dit rudement : « Il faudrait avoir Christ dans son cœur.

« — Et comment, reprit vivement la reine, l'aurais je dans « la main si je ne l'avais pas dans le cœur? » Pawlet l'aidant à monter les degrés de l'échafaud, elle jeta sur lui un regard plein de douceur : « Sir Amyas, dit-elle, je vous re- « mercie de votre courtoisie; c'est la dernière fatigue que je « vous causerai et le plus agréable office que vous puissiez me « rendre. »

Parvenue à l'échafaud, Marie Stuart prit place dans le fauteuil qui lui avait été préparé, le visage tourné vers les spectateurs. Après elle, le doyen de Peterborough en grand costume ecclésiastique s'assit à droite de la reine sur un pliant sans dossier, un carreau de velours noir à ses pieds. Les comtes de Kent et de Shrewsbury s'assirent comme lui, à droite, mais sur des pliants à dossiers. De l'autre côté de la reine, le shériff Andrews était debout avec sa baguette blanche. En face de Marie Stuart, on distinguait le bourreau et son aide à leurs

vêtements de velours noir, à leur crêpe rouge au bras gauche. Derrière le fauteuil, adossés à la muraille, pleuraient les serviteurs et les filles de Marie Stuart. Dans la salle, l'auditoire de nobles et de bourgeois des comtés voisins était contenu par les arquebusiers de sir Amyas Pawlet et de sir Drue Drury, au delà d'une balustrade qui avait été la barre du tribunal.

Marie entendit tranquillement sa sentence ; elle dit seulement, lorsque Beale en eut terminé la lecture :

« Milords, je suis née reine d'Écosse, j'ai été reine de « France, j'aurais droit à être reine d'Angleterre. J'ai été dé- « tenue prisonnière de longues années contre toute loi, mal- « gré tant de titres, et j'ai beaucoup souffert durant cette « captivité. Quoi qu'il en soit, je ne me souviens plus du mal, « et je ne hais personne. Je loue mon Dieu de tout ce qu'il « m'a infligé dans sa justice. Ce qu'il n'a pas empêché est « bien. Je m'estime heureuse de ce qu'il m'accorde cette « occasion de mourir pour l'expiation de mes fautes et de « déclarer devant cette assemblée que je suis innocente de tout « complot contre la vie de la reine d'Angleterre. »

Le doyen de Peterborough l'ayant adjurée de se repentir et de renoncer à ses erreurs sous peine de la damnation éternelle, elle affirma qu'elle mourait inébranlable dans la religion catholique. Flechter éleva la voix, et infligea à Marie un interminable sermon où il la menaça de l'enfer si elle ne se convertissait à la foi réformée, comme l'y conviait la bonté d'Élisabeth, dont il était l'organe indigne. « Vos dogmes, répondit « la reine d'Écosse, m'ont privée du trône, de la liberté ; ils « vont m'ôter la vie. Ils ne perdront pas du moins mon « âme. » Flechter, irrité, s'emporta jusqu'à des violences brutales, accabla Marie de reproches sur son ignorance. Enfin il la somma d'abjurer le papisme et toutes les impostures romaines. « Assez ! assez ! s'écria Marie avec impétuosité ; ne « blasphémez pas. J'ai vécu et je mourrai dans la religion « catholique. » Le comte de Shrewsbury réprima le doyen

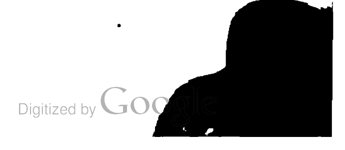


de Peterborough, et lui enjoignit de prier au lieu de prêcher. La reine elle-même se mit à genoux et pria. Elle serra son crucifix sur sa poitrine, récita en latin les sept psaumes de la pénitence, et comme si tant de prières ne suffisaient pas à l'ardente extase dont elle était embrasée, elle redit les trois psaumes : *Miserere mei, Deus.* — *In te, Domine, speravi.* — *Qui habitat in adjutorio.* Puis elle pria tout haut en anglais, et cette prière nous a été conservée textuellement par une dépêche des comtes commissaires :

« Seigneur, envoyez-moi votre Saint-Esprit. Ma confiance « est dans le sang de Jésus-Christ, et mon espérance dans « votre royaume céleste. Pardonnez, Seigneur, à mes ennemis. Répandez vos bénédictions sur la reine d'Angleterre, « afin qu'elle vous serve. Regardez mon fils dans votre miséricorde. Ayez compassion de votre Église. Exaucez-moi, « bien que je sois indigne d'être exaucée; et puissent tous les « saints intercéder mon Sauveur pour qu'il me reçoive! »

Ensuite elle haussa le crucifix des deux mains, et dit en le contemplant avec amour : « Seigneur! par ces bras divins « étendus sur la croix pour racheter le monde, remettez-moi « tous mes péchés. »

S'étant relevée, le bourreau voulut lui retirer son voile. Elle l'arrêta et le repoussa du geste; puis, se tournant vers les comtes et la rougeur au front : « Je ne suis point accoutumée « à me déshabiller en si nombreuse compagnie et par de tels « valets de chambre. » Elle appela Jeanne Kennethy et Élisabeth Curle. Ce furent elles qui lui ôtèrent son manteau, son voile, ses chaînes, sa croix et son scapulaire. Comme elles touchaient à sa robe, la reine leur dit d'en dégager seulement le corsage et d'en rabattre le collet d'hermine, afin de laisser son cou nu à la hache. Ses filles lui rendirent ces tristes soins en pleurant. Melvil et les trois autres serviteurs pleuraient aussi et criaient. Marie posa un doigt sur sa bouche pour les inviter au silence. « Mes amis, s'écria-t-elle, j'ai répondu de



« vous; ne m'amollissez point. Ne devriez-vous pas plutôt « bénir Dieu de ce qu'il inspire à votre maîtresse courage et « résignation? » A son tour néanmoins, cédant à sa propre sensibilité, elle embrassa ses filles avec effusion; puis les pressant de quitter l'échafaud, où toutes deux se collaient à ses mains, qu'elles baignaient de larmes, elle leur adressa un tendre et dernier adieu. Melvil et ses compagnons demeurèrent comme suffoqués à peu de distance de la reine. Entraînés, subjugués par l'accent de Marie Stuart, les exécuteurs eux-mêmes la supplièrent à genoux de leur pardonner. « Je vous « pardonne, leur dit-elle, à l'exemple de mon Rédempteur. »

Alors elle arrangea le mouchoir brodé de chardons d'or dont elle s'était fait bander les yeux par Jeanne Kennethy. Elle baisa trois fois le crucifix, disant à chaque étreinte : « Seigneur, je vous remets mon âme. » Elle s'agenouilla de nouveau et s'inclina sur le billot déjà sillonné de profondes entailles à son arête supérieure, à l'endroit où Marie posa son col délicat, entre la double échancrure creusée pour recevoir d'un côté la poitrine et de l'autre le visage. La reine, dans cette attitude suprême, récita encore quelques versets du soixante-dixième psaume :

J'espère en vous, Seigneur; ne me confondez pas à jamais; secourez-moi...

Ne me rejetez pas, ne m'abandonnez pas quand mes forces m'abandonnent.

Seigneur, vous me rendrez la vie, vous me rappellerez du fond de l'abîme...

Comme elle en était à ces paroles, s'unissant au Christ par l'amour, commençant sous le bras de l'exécuteur une prière qui devait s'achever dans le sein de Dieu, le bourreau la frappa d'un premier coup. La hache étant tombée à faux sur la nuque, la reine blessée seulement poussa un cri qui se perdit au milieu des gémissements de l'assemblée. Le bourreau,

ému de l'émotion générale, honteux de sa maladresse, et puisant dans son trouble même une énergie tardive, trancha la tête du second coup. Il saisit cette tête sanglante, et, tandis qu'il la tenait suspendue devant les nobles dans l'assemblée, et par la fenêtre devant le peuple, il s'écria : « Vive la reine Élisabeth ! — Ainsi périssent tous les ennemis de notre reine ! » répéta le doyen de Peterborough. « Ainsi périssent tous les ennemis du saint Évangile et de l'Angleterre ! » ajouta le farouche comte de Kent.

Le comte de Shrewsbury appliqua son gant à ses yeux pour dérober ses larmes.

L'assemblée tout entière demeura muette d'horreur, et ce silence ne fut rompu que par les sanglots des serviteurs de la reine. Là du moins, dans cette salle tragique, autour de l'échafaud, la pitié fit taire la haine.

Aux grilles du château, un contentement sauvage éclata et se prolongea dans toute l'Angleterre fanatique...

L'exécution était accomplie depuis quatre heures que le pont-levis n'était pas encore baissé, que la poterne était encore fermée. Personne ne put sortir que longtemps après Henry Talbot, fils du comte de Shrewsbury, qui porta le récit officiel des deux comtes à Élisabeth. Parti le 8 vers midi, il arriva le lendemain matin à Greenwich. Dans les villes, dans les moindres hameaux, sur son passage, la funèbre nouvelle était connue d'avance, comme si le vent en avait été le premier messager.

Ce fut en Angleterre une fête nationale et royale que cette affreuse tragédie. Il n'y eut qu'une différence : le peuple montra son allégresse, Élisabeth cacha la sienne sous de longs vêtements de deuil et sous des regrets affectés. Elle accabla d'imprécations ses ministres ; elle fit emprisonner, ruina, disgracia sans retour Davison, coupable d'avoir obéi à ses ordres. Elle joua devant l'Europe, devant l'Angleterre, et jusque dans son intimité, la plus odieuse des comédies, celle du désespoir.

Les nations furent plus touchées que les princes. Malgré l'indifférence de ces princes parmi lesquels étaient le beau-frère et le fils de la victime, « Élisabeth ne jouit pas sans trouble de son forfait. Le deux coups de hache qui frappèrent sa rivale retentirent plus fort dans le reste de l'Europe qu'en Angleterre et en Écosse ; comme l'écho est plus terrible, plus lointain et plus universel que le bruit. Élisabeth apprit par l'indignation des pays catholiques, par la stupeur des pays calvinistes, quel crime inouï elle venait de commettre. »

Un moment, elle sentit la réprobation sur elle comme autrefois Catherine de Médicis, Charles IX et le duc d'Anjou l'avaient sentie sur eux après la Saint-Barthélemy. Si les Valois avaient commis un massacre, Élisabeth Tudor avait commis un régicide. Ce qui l'affranchit presque de toute responsabilité, c'est que l'Angleterre, exaspérée par la malédiction du pape et par les armements de Philippe II, sanctionna le supplice de Marie Stuart en l'adoptant.

Le machiavélisme exercé par les seigneurs écossais, par Élisabeth et surtout par Cecil mérite bien les sévérités de la postérité, mais la pitié pour Marie Stuart ne doit point voiler la justice.

L'école néanmoins qui s'est formée à la suite de miss Strickland ne se borne pas à excuser la reine d'Écosse. Elle le prend sur un ton plus haut. Elle est imperturbable à nier toute culpabilité de Marie Stuart. Cette école, née dans la sacristie, ne se gêne pas avec la vérité. Il ne lui en coûte rien de repousser la lumière et d'enténébrer l'évidence.

Ainsi, *à priori*, Marie Stuart est la plus pure des femmes et des reines. Voilà ce qu'on balbutie ! Et cependant il y aurait mieux à alléguer qu'une innocence fausse : il y aurait à célébrer une résignation, un héroïsme, un martyre. Cela, quoique tardif, grandit à la longue dans le ciel et sur la terre presque autant qu'une innocence.

Combien sans doute Élisabeth eût été magnanime, si, domi-

nant sa jalousie naturelle, elle eût ouvert les portes de Fotheringay à Marie Stuart et l'eût fait déposer généreusement par un vaisseau anglais dans un port soit de France, soit d'Espagne ! C'était le vœu de Marie Stuart, avant la conspiration de Babington, d'être transportée sur le continent; ni avant, ni après cette conspiration, ce ne fut la courtoisie miséricordieuse d'Élisabeth. Au lieu de délivrer sa rivale, elle la tua, et sa mémoire en demeure profanée à jamais.

Il faut avouer du reste qu'Élisabeth déploya des qualités supérieures devant les périls que l'Espagne souleva contre l'Angleterre. Philippe II avait beaucoup à se plaindre. Il saisit cette occasion que venait de lui offrir Élisabeth par le meurtre odieux de Marie Stuart, et, s'appuyant sur l'indignation du monde, il revendiqua pour lui l'île schismatique. La reine d'Écosse la lui avait léguée à l'exclusion même de Jacques, si Jacques persistait dans l'hérésie.

Le pape, d'ailleurs, qui étaita lors Sixte-Quint, favorisait le roi d'Espagne. Or, ce n'était pas une faible autorité dans l'univers chrétien que ce pontife! Il était issu, à Montalte, d'un pauvre jardinier qui avait eu un songe magnifique, c'est que sa femme enfanterait un pape. Dès que le petit Felice Peretti, tel fut le premier nom de Sixte-Quint, put comprendre la vision de son père, il y crut et s'en préoccupa. Il fut quelque temps pâtre dans la Marche. De là cette dénomination : *le pâtre de Montalte.*

Né en 1521, en 1537 Felice Peretti se fit cordelier ; en 1585, il succédait à Grégoire XIII.

Il sauva les sujets du saint-siége en organisant un gouvernement. Ce gouvernement, dont il fut le dictateur, rétablit l'ordre dans les rues et sur les grands chemins par les supplices. Sixte-Quint est le Dracon du Vatican. Il était implacable aux bandits même nobles qui opprimaient et pillaient les États de l'Église. Il fut terrible.

Sixte-Quint, roi par le génie, était demeuré peuple par les



passions. Il était prompt aux larmes, quoique inflexible. Il se montrait parfois magnifique, mais le plus souvent économe, veillant au trésor public avec sollicitude, soigneux de le ménager, de l'accroître, s'efforçant d'être plus riche pour être plus puissant. Il avouait une grande confiance en lui pour s'être longtemps éprouvé dans toutes les fortunes. Il avait des explosions de colère, et alors les mains lui tremblaient, mais il se remettait vite. Il apparaît au naturel dans une *Relazione* de Priuli (1586) et dans une autre *Relazione* de Gritti (1589). C'est là et dans ses portraits qu'il faut l'étudier.

Le pape Sixte-Quint avait le teint hâlé de l'ancien berger errant. Sa taille était moyenne; son tempérament robuste, bien que sanguin. Son goût pour les légumes et sa sobriété rappelaient ses origines de famille. Il avait la physionomie variable d'un ciel d'orage, les sourcils nuageux, « la barbe châtain », les yeux perçants comme l'intelligence.

Toujours prêt à excommunier l'hérésie, Genève et Londres, il sanctifia par une adhésion pathétique la souveraineté de Philippe II sur l'Angleterre et frappa de déchéance la fille de Henri VIII. Il s'engageait (novembre 1587) à un subside d'un million de couronnes, dès le premier débarquement du roi d'Espagne. Il ajoutait les foudres spirituelles aux temporelles. Il envoyait sa bénédiction à l'*Armada* comme un souffle divin dans les voiles orthodoxes. Il cherchait à exaspérer Philippe II contre Élisabeth. Élisabeth, c'était sa haine de pape.

La question était bien plus entre le catholicisme et le protestantisme qu'entre Philippe II et la reine Élisabeth; elle semblait une question dynastique et elle était surtout une question religieuse. De là son intérêt si profond, qu'il fait battre le cœur après des siècles.

Dès l'été de 1587, Philippe II, à force d'or et d'activité, rassembla des marins et des vaisseaux. Ces vastes préparatifs n'échappèrent point au cabinet anglais. Comment les com-

battre? Il y eut une anxiété dans le gouvernement et dans la nation. Les catastrophes paraissaient proches.

La piraterie, heureusement pour l'Angleterre, était une habitude universelle. Presque tous ceux qui devaient être des héros avaient été des corsaires. Les principales expéditions du redoutable sir John Hawkins servaient au commerce des esclaves. Hawkins faisait voile vers les côtes d'Afrique, achetait à vil prix beaucoup de nègres, et allait ensuite à travers l'océan Atlantique les vendre aux Espagnols d'Amérique. La flotte qu'il commandait en 1567 et qui fut détruite par une flotte castillane dans la baie de Saint-Jean-d'Ulloa, était en flagrant délit de ce commerce infâme. Chose étonnante! deux des vaisseaux destinés à ce trafic barbare, à la traite des noirs, appartenaient à la reine. Elle, et ses ministres, et ses favoris, avaient une part dans les bénéfices, et Drake, Francis Drake, était le lieutenant d'Hawkins.

La marine alors était, même au delà des guerres continentales, un brigandage; mais ce métier, qui s'ennoblit par le but qu'il se propose, pouvait, à une grande heure, devenir par les Anglais un salut, comme il est par les Français une propagande.

Le prosélytisme d'une idée ou la gloire seule sont les passions ardentes des Français; il n'en est pas de même des Anglais. La richesse est leur mobile principal, et conquérir pour eux n'est rien auprès d'acquérir. Aussi ce peuple est d'une opulence merveilleuse, et son aristocratie se compose de lords dont beaucoup ont des listes civiles égales à celles des rois ou des empereurs.

Les Anglais dont le génie est un vice, l'orgueil, un âpre et inexorable orgueil, eurent cela de commun avec les anciens Romains, que toute conquête leur semblait légitime. Leur titre de domination sur les peuples, c'était leur supériorité de race. Ils n'avaient pas besoin d'un autre droit divin que leur nom. N'avaient-ils pas été créés pour régner sur le monde?

Jamais il n'y eut de code de l'insolence humaine et de la cupidité féroce pareil au code de ces deux peuples.

Tu regere imperio populos, Romane, memento...

Élisabeth comprit ce qu'imposait aux Anglais leur condition d'insulaires. Son dieu fut le dieu de l'Océan. Son art fut la marine, vers laquelle elle encouragea l'essor de toutes les pensées.

Elle se proposa d'avoir des flottes plus nombreuses, des vaisseaux plus agiles, mieux construits, des marins meilleurs que n'en avaient les autres nations. Les règlements qu'elle fit rédiger imposèrent un travail continuel aux matelots, qui par l'exercice de leurs forces les accrurent, et qui, soit par leurs voyages de long cours, soit par leurs entreprises hardies, augmentèrent sans cesse leur expérience et leur audace. Ils grimpaient aux mâts, aux cordages, ils manœuvraient le gouvernail, ils pliaient et dépliaient les toiles selon le vent, ils étudiaient les astres du ciel et les chemins de la mer, ils chargeaient et déchargeaient les pièces d'artillerie, ils maniaient les haches d'abordage, et, lorsqu'ils étaient tout en sueur, ils cherchaient dans les flots le délassement de leur fatigue. Ces bains rapides, qui auraient été mortels pour d'autres, entretenaient leur élasticité. Ils eurent de plus en plus, sous les auspices de leurs coutumes et par la vertu de leurs instincts, des corps aussi robustes que leurs âmes étaient intrépides. Ils étaient fiers de leur marine comme d'une institution nationale. Ils eurent dès lors une vision qu'ils réalisèrent plus tard, ce fut d'être plus redoutables eux seuls par leurs flottes que tous les États ensemble. Ils se firent de leur titre d'Anglais une religion. L'Anglais, pour eux, fut au-dessus de tous les hommes; et leur reine, la reine-vierge, fut au-dessus de tous les souverains de l'univers.

Tel était le culte de la Grande-Bretagne pour Élisabeth

après son attentat. Son influence était prodigieuse, surtout lorsque la reine l'exerçait directement. Inquiète des desseins et des armements de Philippe, elle manda Drake à Greenwich. Le rude marin était un peu dépaysé dans le palais. Il y marcha, comme à son bord, avec le balancement habituel aux hommes de sa profession. S'étant mis à genoux devant la reine, selon le cérémonial accoutumé, Elisabeth lui développa les projets de Philippe II et lui dit que pour les déjouer elle comptait sur son dévouement, sur son expérience. « Vous demanderez, ajouta-t-elle, les navires qui vous sont nécessaires, vous cinglerez vers l'Espagne et vous lui ferez le plus de mal possible. — Votre Majesté sera obéie, » reprit Drake en se relevant. La reine, avant qu'il prît congé d'elle, lui parla encore de sa voix la plus douce, de son esprit le plus net, et lui donna sa main à baiser. Il n'en fallait pas tant pour électriser l'amiral. Il ne s'entendit pas seulement avec le ministère qui lui confia quatre grands vaisseaux, il s'adressa aux marchands de la Cité dont il enflamma la cupidité insatiable. Les commerçants de Londres savaient que Drake était autant pirate qu'amiral, et, dans l'espoir d'un riche butin, ils lui équipèrent vingt-six autres vaisseaux. C'est donc avec trente navires que Drake partit de Plymouth (1587), afin de croiser sur les côtes d'Espagne. Il héla le 16 avril deux bâtiments de Middlebourg qui avaient laissé le port de Cadix encombré de provisions et de munitions de guerre destinées à Lisbonne, rendez-vous de l'*Armada*. Charmé de ces renseignements, l'amiral se dirigea sur Cadix qu'il aperçut avec sa lunette, le 19, et qu'il montra gaiement à son état-major. Il fit aussitôt ses dispositions, s'approcha impétueusement du port, contraignit six galères qui en défendaient l'entrée à se retirer sous le feu des batteries de la ville et força le passage qui le séparait de sa proie flottante. Une fois dans ce port si tranquille un instant auparavant, Drake en fit un chaos et un incendie. Il brûla plus de quatre-vingts navires d'approvi-



sionnements, et vingt bâtiments soit de guerre, soit de commerce. Cette catastrophe dura un jour et deux nuits. De Cadix, Drake longea le Portugal et provoqua dans les eaux du Tage le marquis de Santa-Cruz, le premier marin de l'Espagne. Le marquis ne crut pas devoir répondre aux insultes des Anglais, ni s'opposer à leurs ravages. Drake avait fait plus que son gouvernement n'aurait jamais pu espérer et il était quitte avec lui; mais les marchands de la Cité, son propre équipage et lui-même n'avaient encore rien gagné que de la gloire. L'amiral y mêlait ordinairement des rapines. Aussi, naviguant vers les Açores, il découvrit et confisqua, près de l'île Michel, une grande caraque espagnole revenant des Indes et chargée des plus précieuses richesses. Francis Drake, après s'être fait la part du lion, put encore combler ses armateurs et ses matelots. Son retour en Angleterre fut salué par un applaudissement fanatique. La reine presque seule, craignant l'effet moral de ce grand coup de mer, dit que Drake s'était emporté bien au delà de ses instructions. L'amiral félicité par Walsingham, exalté partout, dans les châteaux, dans les chaumières, dans les carrefours, ne fit que rire du blâme diplomatique d'Élisabeth. Il rugissait au contraire au nom du duc de Parme qui s'était écrié en apprenant le désastre de Cadix : « L'Angleterre payera tout cela. Quant « à Drake, il ne me surprend pas. Ce n'est qu'un corsaire et « il devait se conduire en corsaire. » — « Que ce fanfaron « d'Italien m'outrage, répétait de temps en temps l'amiral, « mais qu'il ne touche pas à l'Angleterre, ou, par saint « George! je ne me contenterai pas de roussir sa moustache « comme j'ai roussi la barbe du roi d'Espagne. »

Quoi qu'il en soit, l'expédition de Drake avait été si dévastatrice, qu'elle retarda de toute une année le départ de l'*Armada*.

Cette année s'écoula en préparatifs réciproques, en tentatives mutuelles de guet-apens diplomatiques et militaires.

Le comte de Sussex était mort, et, ce fut, dans la crise de l'Angleterre, un puissant défenseur de moins pour Élisabeth, un ardent ennemi de moins contre l'Espagne. Leicester, son indigne émule, profita de cette mort et de la faiblesse de la reine pour obtenir une nouvelle commission de général en chef. Il approuva la nomination de Christophe Hatton à la dignité de chancelier après le décès de lord Bromley, et, comme une sorte de compensation à cette complaisance, Élisabeth lui permit de prendre sa revanche dans les Pays-Bas (1587). Mais il ne réussit pas mieux, et la reine le rappela encore. Elle le remplaça par l'un des généraux les plus hardis qu'ait eus l'Angleterre, le brave lord Willoughby. Leicester perdit sa renommée deux fois sans perdre sa faveur. Accusé de malversation par lord Buckurst, la reine le sauva de la honte et disgrâcia celui qui l'aurait convaincu de vol et d'incapacité. Lord Buckurst fut mis aux arrêts et comme déporté dans sa propre maison jusqu'au trépas de Leicester. Il ne réclama point, subit l'injustice d'Élisabeth sans se plaindre, refusa de voir ses amis, éloigna de sa présence jusqu'à sa femme et ses enfants, pour mieux témoigner de son obéissance à sa souveraine. Touchée de tant de déférence, la reine plus tard lui accordera l'ordre de la Jarretière et le désignera à la succession de Burleigh dans le poste de lord trésorier. Plusieurs historiens ont loué Sackeville de sa conduite en cette circonstance. Je ne les imiterai pas. Lui qui était un homme si distingué et un citoyen aristocratique si éminent, eût mieux mérité de la postérité, s'il eût dédaigné, même à son détriment, cette bassesse dénaturée de courtisan et d'adulateur.

L'*Armada* cependant était prête. Qu'allait devenir l'Angleterre ? L'Angleterre deviendra ce qu'elle aura mérité d'être. Les peuples font leur sort non moins que les hommes, et soit la liberté, soit la servitude, sont des justices.

La crise était formidable. La Grande-Bretagne n'avait, pour ainsi dire, pas d'alliés. Elle avait les Flandres, mais elles



étaient épuisées, envahies; l'Écosse, mais elle était neutre. Bien plus, les catholiques étaient nombreux dans les comtés du nord et irrités partout. Ne se rallieraient-ils pas à Philippe II, le messie du pape?

Toutes ces conjonctures étaient presque insurmontables, si l'on considère que la parcimonie d'Élisabeth contrariant son intelligence avait nui au développement de la flotte et à l'organisation de l'armée. Il n'y avait que l'héroïsme public et privé qui pût suppléer à tant de lacunes, d'obstacles, d'insuffisances.

Le gouvernement, soutenu par Élisabeth, consulta la municipalité de Londres sur les sacrifices qu'elle serait disposée à faire. La municipalité, à son tour, demanda au gouvernement ce qu'il souhaiterait d'elle. « Cinq mille hommes et quinze vaisseaux, répondit-il. » La Cité déclara que ce n'était pas assez et qu'elle s'imposait à dix mille hommes et à trente vaisseaux.

Le patriotisme, la religion du sol britannique soulevaient toutes les poitrines. La noblesse équipa quarante-trois vaisseaux. La Belgique et la Hollande, par reconnaissance et par politique, car elles étaient aussi menacées que l'Angleterre, fourniraient une escadre de vingt voiles. La flotte d'Élisabeth, composée de trente-quatre vaisseaux de guerre, s'accroissait de tous ces contingents successifs. Plusieurs montèrent leurs propres navires et se mirent à la discrétion du lord amiral. Oxford, Blount, Raleigh donnèrent ce bel exemple. Il fut suivi même par les catholiques. La reine, que plusieurs de ses conseillers poussaient à faire une Saint-Barthélemy des principaux papistes, résista. Elle eut horreur du sang. Elle surveilla et emprisonna, mais elle n'extermina point, comme on l'en pressait. Elle fut récompensée de n'avoir pas cédé à la peur. Ceux qui auraient été ses victimes furent ses coopérateurs zélés. Beaucoup de catholiques offrirent à la reine des vaisseaux en la priant de leur donner elle-même des capitaines protestants, n'aspirant, eux, et c'étaient quelquefois des lords,

à n'être que des volontaires sous le pavillon des Tudors. Il y eut ainsi sous les ordres de Charles Howard, lord amiral, et de Francis Drake, son second, cent quatre-vingts bâtiments et cinq mille matelots; mais pour la plupart ce n'étaient pas des bâtiments de guerre comme ceux des Espagnols, et ils étaient d'une dimension bien inférieure.

Deux armées de terre furent décrétées : l'armée de réserve sous lord Hunsdon pour garder la reine, et l'armée de Tilbury sous Leicester pour couvrir Londres, en cas de débarquement. Le jeune comte d'Essex fut nommé général de la cavalerie. L'armée de réserve qui devait être de trente-six mille hommes ne fut jamais formée, et le camp de Tilbury qui devait réunir trente mille soldats en compta seulement dix-huit mille. C'en était fait de l'Angleterre, si Farnèse eût pu joindre sur les rivages d'Albion à ses trente mille bandits des Pays-Bas les vingt mille fantassins de l'*Armada*. Mais ni les Espagnols, ni le duc de Parme ne débarquèrent. Toute l'âme de l'Angleterre était dans sa flotte. Henri Seymour avec une escadre britannique et flamande épiait Farnèse à la hauteur de Dunkerque, et Charles Howard, aidé de Drake, de Hawkins, de Frobisher, guettait l'*Armada*.

J'ai feuilleté, à quelques minutes du Forth et à quelques milles d'Edimbourg, dans un vieux château écossais, au fond d'une bibliothèque poudreuse, un carton admirable d'estampes rares. C'étaient des portraits de marins dont les trois quarts étaient Anglais et correspondaient à cette grande époque de l'*Armada*. Je ne pressentais pas que j'eusse jamais besoin de me retracer à moi-même ces portraits, et cependant je ne pouvais m'en détacher, tant ils m'attiraient irrésistiblement! Ils étaient mêlés les uns avec les autres sans ordre et sans art. Toutefois ils sont restés dans mon imagination séparés en deux groupes distincts : les marins de la cour et les marins de la piraterie. Parmi les premiers se distinguaient Charles Howard d'Effingham, lord amiral contre l'*Armada*, George



Clifford, troisième comte de Cumberland, Henri, comte de Northumberland le fils protestant d'un père catholique, Thomas Cecil, l'aîné des enfants de lord Burleigh, le comte d'Oxford, Charles Blount, Walter Raleigh, sir Henri Seymour, cousin germain du roi Edouard VI, et d'autres qu'il serait trop long d'énumérer. Le second groupe se composait de John Hawkins, de Drake, de Frobisher et de leurs pareils.

Les personnages de ces deux groupes différaient essentiellement. Les uns, généralement beaux et d'une suprême élégance, faisaient songer à des têtes d'aigles ou de vautours; les autres, négligés et sauvages, rappelaient de loin des têtes de loups ou de dogues. C'est là l'impression brutale, matérielle. L'impression morale est tout autre et illumine les deux groupes également. C'est une flamme d'héroïsme et d'aventure avec je ne sais quoi de singulièrement personnel. Ce sont des Anglais, moitié héros, moitié corsaires, qui aiment la patrie et le lucre, la gloire et l'argent. Ils portent l'algèbre dans le carnage, prodigues du reste de ce qu'ils ont arraché aux hasards. Leur physionomie exprime le mépris de tous les dangers. Elle est douée d'une telle animation guerrière et cupide, d'un tel feu de vie, qu'on la dirait pénétrée et frappée par les éclairs de la tempête, par les lueurs de l'incendie.

« L'attention de l'Europe (V. mon *Histoire de la liberté religieuse*) était absorbée par l'expédition navale de Philippe II contre l'Angleterre. »

L'*Armada* fit voile du port de Lisbonne le 29 mai 1588.

Philippe avait précipité les barricades, non pour Guise, mais pour lui-même, afin que, la guerre civile embrasant la France, la royauté insultée, moquée, anéantie, rien ne pût s'opposer au duc de Parme, exécuteur du roi d'Espagne à Londres, comme Guise l'était à Paris.

Dans ce double coup de dés, Philippe II était vraiment un grand joueur.

Retardée à la Corogne, la flotte ne fut en vue des côtes de

la Grande-Bretagne qu'au mois de juillet (19). Elle cingla pendant sept jours entre Plymouth et Boulogne. Le duc de Guise ne fit tant d'efforts pour s'emparer de la ville française que dans l'intention machiavélique d'offrir un port à l'*Armada*. Ce fut d'Epernon qui déconcerta les tentatives des princes lorrains.

Boulogne demeura à la France. La prodigieuse flotte ne put s'y ravitailler. Elle était commandée par le duc de Medina-Sidonia, plus grand seigneur que grand marin. La flotte anglaise était conduite par lord Howard, un amiral inexpérimenté, mais incomparable d'intelligence et de bravoure, et par deux navigateurs de génie, Drake et Frobisher. Drake fut le grand homme de ce moment.

Il harcelait avec ses navires légers et terribles les vastes et gauches vaisseaux espagnols. L'*Armada* devait faire sa jonction dans les parages de la Flandre occidentale avec Farnèse, qui, de son côté, pendant que les deux flottes seraient en observation, transporterait sur des bateaux plats trente mille hommes de troupes dans la Tamise. Il y eut des empêchements héroïques à ce projet formidable. Henri Seymour, nous l'avons dit, et les Gueux de mer, les intrépides matelots de Hollande, bloquèrent Farnèse, qui fut réduit à ne point se hasarder hors de ses rades. Et puis Drake avait engagement sur engagement avec l'immense flotte.

Depuis le 19 que Charles Howard, le lord amiral, était sorti du port de Plymouth à la rencontre de la flotte espagnole qui lui avait été signalée dans la direction du cap Lizard, Drake n'avait pas livré une bataille, mais des combats successifs. Un vaisseau castillan n'était pas plutôt détaché de l'*Armada* disposée majestueusement en croissant, que les Anglais couraient sus et le capturaient. C'était parmi ces insulaires une furie.

Un superbe galion sur lequel était une élite de seigneurs espagnols, ayant eu son mât rompu dans la chaude action du 21 juillet, fut empêché dans sa marche. Drake, c'était le 22,



le devina de loin, s'en approcha toutes voiles déployées et le somma d'amener. Valdez, le capitaine du galion, se défendit jusqu'à ce que Drake eût crié son nom. A ce nom redouté, l'Espagnol se rendit avec ses patriciens et ses cinq cents matelots. La présence de Drake était une terreur. Le 27, l'*Armada* jeta l'ancre à peu de distance de Calais. Plus d'un navire manquait.

Jamais homme n'accomplit une plus grande chose que Drake. Il croyait ne combattre que pour l'Angleterre, et il combattait pour l'humanité, pour tous les siècles.

Car l'*Armada*, c'était la flotte du démon du Midi. Et ce démon, Philippe II, commençait par Albion et par Elisabeth, l'île et la reine du protestantisme, pour s'imposer à l'univers. Si l'*Armada* triomphe, Philippe sera le maître en Europe et aux Indes, le roi et le pape, plus roi que tous les rois, plus pape que le pape; il sera le catholicisme personnifié et couronné.

L'*Armada* avait cent cinquante vaisseaux, huit mille marins, vingt mille soldats, qui, réunis aux trente mille de Farnèse, étaient destinés à compléter une armée de cinquante mille hommes sur le sol britannique. Ces vaisseaux contenaient encore deux mille canons, quinze cent mille boulets, dix mille arquebuses et des vivres pour six mois.

Ajoutez à cela une autre armée en soutanes, en frocs blancs et noirs, les jésuites avec leurs médailles, leurs chapelets, l'Inquisition avec ses instruments de torture, chevalets, chaînettes, fers, ceps, camisoles, scies, tenailles de toutes formes, de toutes dimensions, et vous aurez une idée de ce que Philippe réservait à l'Angleterre, à toutes les nations de sa monarchie universelle, et à l'avenir.

Dans la nuit du 29 juillet, Drake lança ses brûlots sur la gigantesque flotte. Le feu y aurait pris comme dans une forêt. Les matelots coupèrent les câbles des vaisseaux, qui se dispersèrent sur l'Océan (V. une estampe de l'*Armada*, cart. de

M. Hennin). La petite flotte poursuivit la grande, la canonna, la bombarda le 30 et le 31 dans les parages de Gravelines. Trois navires coulèrent bas, deux furent pris par les Hollandais de Flessingue.

Assaillie par les Anglais, chassée par les vents, battue par les flots, l'*Armada* sema l'abîme de ses débris, perdant ses navires sur les rochers de la Norwége, du Danemark, de l'Écosse et de l'Irlande. La moitié à peine de cette flotte regagna la Biscaye et la Galice. Le reste fut brisé ou engouffré avec l'élite des matelots, des soldats et de la jeune noblesse de toutes les Espagnes.

Le ciel, la terre et la mer vengèrent à l'envi le protestantisme et l'esprit humain. Drake précipita ses brûlots, Dieu démusela les tempêtes, et l'Océan s'entr'ouvrit pour dévorer cet enfer flottant qui s'avançait à la conquête du monde.

Lord Howard, Drake et Frobisher furent immortels. La Hollande fut affranchie. L'Angleterre était ivre de gloire et de joie. La conscience des peuples poussa un long cri d'actions de grâces.

Élisabeth parcourut le camp de Tilbury, afin de recueillir des enthousiasmes et de distribuer des récompenses. Son bonheur fut alors de représenter la cause de la civilisation. Elle fut saluée comme symbole, applaudie comme femme. Shakspeare la couronna de poésie et les historiens firent écho de toutes parts. »

Dans cette terreur où l'attente de l'*Armada* plongeait les imaginations, Élisabeth avait su garder son calme et elle avait épargné les catholiques qu'on l'excitait à massacrer. Elle fut digne par sa raison des hommes d'État de son conseil, et par sa fermeté des héros de mer que la Providence lui suscita. Pour être la Clorinde non de l'épopée, mais de l'histoire d'Angleterre, à la plus grande date de ce royaume, Élisabeth n'eut pas besoin de tirer l'épée, ni de prononcer le discours qu'on lui prête au camp de Tilbury, discours impossible



(9 août), puisque, tout danger étant passé et l'*Armada* fuyant en pleine déroute vers l'Espagne, il eût été ridicule à la reine d'exhorter son armée à combattre, quand elle allait la licencier... L'île superbe respirait. L'orgueil britannique éclata par d'immenses acclamations triomphales dans tous les comtés, nulle part pourtant avec autant d'enthousiasme qu'à Tilbury, lorsque la reine, à cheval, vêtue d'un corselet d'acier brillant lacé sur une robe de velours, parcourut le camp, nu-tête, avec une attitude olympienne. Élisabeth, suivie d'un page qui portait son casque, accompagnée de deux favoris, Leicester général en chef, Essex général de la cavalerie, entourée de sa cour, applaudie unanimement et d'un élan merveilleux, saluait de la main droite qui tenait le bâton du commandement. Il y eut entre la reine, l'armée et le peuple, une de ces étreintes solennelles et profondes qui fixent dans un nœud indestructible la personnalité des nations.

La marine anglaise fut célébrée ce jour-là et tous les jours de cette année mémorable. On se racontait les incidents divers de cette campagne si courte et si surprenante. On remerciait Dieu de sa protection visible, la reine de sa prévoyance, les matelots, les amiraux et les lords de leur audace incroyable. Les journaux se rattachent à cette époque. On les créa pour entretenir le feu sacré du patriotisme dans toutes les classes. et pour satisfaire, par la périodicité, l'ardent désir que chacun avait de nouvelles. Le premier numéro du ***Mercure anglais*** est du mois d'avril 1588. Le plus ancien numéro que l'on ait conservé de ce journal est du 27 juillet de la grande année de l'*Armada*. Tout voyageur peut le voir encore dans sa teinte vénérable au Muséum britannique.

Les défauts de la presse à son origine étaient la timidité, la flatterie, le laconisme ou plutôt la sécheresse. Les conversations alimentées par une feuille à peu près quotidienne suppléaient aux lacunes, aux imperfections du journalisme. On s'interrogeait et on se répondait sur les faits et sur les hommes.

Mille bruits circulaient dont plusieurs étaient accueillis et d'autres rejetés. L'esprit d'équité et de critique s'introduisait avec la liberté dans les mœurs anglaises. On s'inquiéta beaucoup des particularités relatives à cette immortelle campagne et à tous ceux qui s'y distinguèrent.

François Drake apparaissait comme le démon de la mer, et ce terrible aventurier était dès lors une légende. Il avait tous les éléments à sa disposition. Le peuple ne se doutait pas de la supériorité vraie de Drake. Il se plaisait à le douer d'attributs étranges, mystérieux, plutôt que de chercher le miracle où il était : dans l'inspiration rapide, dans la volonté inébranlable, dans la fougue patiente de ce héros de toute pièce.

On vantait la science de Frobisher qui calculait toujours juste au milieu de la mitraille et de l'orage. On exaltait la robuste gaieté du vieux John Hawkins, le pilote infaillible, qui pour l'unique fois de sa vie peut-être n'avait eu que des pensées de gloire et pas un instinct de piraterie. On louait sans mesure le lord amiral Charles Howard dont le bon sens exquis, le courage chevaleresque et la docilité sublime avaient fait de l'expérience des autres dans ces grands jours sa propre expérience. Sa libéralité n'avait pas moins éclaté au début que ses ressources à la fin de ce mois incomparable (juillet 1588). L'*Armada*, lorsqu'elle fut retenue par des avaries à la Corogne, ayant été crue anéantie, Élisabeth parcimonieuse jusque dans cette occasion décisive ordonna sur-le-champ par un message à l'amiral de désarmer les cinq plus grands vaisseaux de la flotte, le *Triomphe*, l'*Ours-Blanc*, l'*Élisabeth*, *Jonas* et la *Victoire*. Charles Howard réfléchit un instant, déchira le pli ministériel, et se tut, résolu de garder les navires à ses frais, plutôt que de compromettre le salut de l'Angleterre en s'affaiblissant follement. Quelque temps après (12 juillet), lorsque par un vent du sud-ouest l'*Armada* eut quitté la Corogne et qu'elle fendit majestueusement la Manche (19 juillet), sous la forme d'un croissant dont les extrémités embrassaient plu-

sieurs milles, Charles Howard se réjouit de sa prévision, et plus tard lord Burleigh l'en félicita dans une séance du conseil des ministres.

On lui rendait hommage dans le public, et on ne ménageait pas non plus la popularité aux héroïques volontaires qui, du 20 au 31 juillet, se signalèrent par des exploits individuels perdus dans le grand exploit collectif de l'Angleterre contre l'Espagne, exploit qui fit prendre au duc de Medina la route de la Biscaye par le nord de l'Écosse et de l'Irlande, exploit qui fut celui d'une race contre une race, d'une idée contre une idée, du protestantisme contre le catholicisme, de l'avenir contre le passé, oui, de l'avenir, car toujours l'instinct de l'avenir est la plus noble force du présent. Ces actions particulières engouffrées dans les annales universelles, les contemporains ne les négligeaient pas et chaque héros avait son Homère ou son Tacite. On nommait entre autres George Clifford qui fit sombrer deux navires, Henri de Northumberland qui s'empara d'un galion, Thomas et même Robert Cecil qui se comportèrent en vaillants réformés et patriotes qu'ils étaient: on citait Oxford qui brûla deux frégates, Charles Blount qui prit une caraque, et Walter Raleigh qui coula un vaisseau dans une attaque acharnée. Ces deux derniers, Charles Blount et Walter Raleigh, étaient des favoris de la reine, non moins que Leicester, Hatton et Essex. Élisabeth en avait donc cinq alors, deux sur mer et trois sur terre. Le plus glorieux de tous, Raleigh, ne fit pas seulement de grandes choses, il en écrivit de pathétiques. Un galion espagnol, par exemple, sombra dans un combat terrible. Le capitaine ayant parlé de se rendre, son lieutenant le tua d'un coup de pistolet d'abordage et il fut lui-même aussitôt poignardé par le frère du capitaine. C'est au milieu de ces meurtres que le galion enfonça. Deux matelots échappés aux vagues, au feu et à l'acier, retracèrent cette scène sanglante à Raleigh.

Lui et tous les autres furent remerciés de la part d'Élisa-

beth, de la bouche même du grand amiral. Ce fut presque toute la récompense que leur accorda cette princesse économe. Elle fit cependant une pension considérable à lord Charles Howard, qu'elle chargea aussi d'investir du titre de chevalier Hawkins et Frobisher. Drake avait dejà ce grade de noblesse ; voilà pourquoi il ne lui fut point conféré. Mais ce qui valait mieux que les dignités, c'était la gloire. Elle était sur tous ces noms.

Le peuple les avait criés à Tilbury ; il les cria dans les rues, dans les carrefours de Londres, quand, avec toute la pompe des Tudors, sur un char couronné d'un dais et traîné par des chevaux blancs, la reine alla répandre à Saint-Paul devant l'autel du Dieu des armées ses actions de grâces. Pendant le trajet de son palais à la cathédrale, à l'église et au retour de l'église, à travers les tapisseries bleues qui imitaient les couleurs de la marine, sous l'ombre des pavillons arrachés à l'*Armada*, les noms des héros, les noms de Drake, de Howard, de Hawkins, de Frobisher, de Clifford, de Northumberland, de Raleigh et de vingt autres furent mêlés dans l'immense acclamation nationale au nom de la reine.

Élisabeth avait le droit d'être fière. Elle avait vaincu pour son trône, pour sa foi et pour la civilisation du monde. Ses pertes étaient légères, moins pourtant que ne les proclama son gouvernement. Car il est impossible qu'à travers tant de combats et de tempêtes, elles se soient réduites au chiffre officiel. Eussent-elles été quintuples de ce chiffre, elles seraient encore insignifiantes, si on les compare au grand résultat conquis, à l'inaction forcée du duc de Parme et aux naufrages espagnols. L'amiral de Philippe II couvrit d'épaves les rivages d'Écosse et d'Irlande. Jacques VI sauva sept cents matelots du duc de Medina, le lord député de Dublin laissa égorger tout ce qui fut jeté sur les côtes inhospitalières d'Erin. Ce qui revint en Biscaye sous la conduite du malheureux amiral castillan s'élevait au plus à la moitié de l'*Armada*. Deux



galions sautèrent par accident, au terme de cette campagne tragique, à l'entrée du port de Saint-André.

Il arriva précisément au duc de Medina-Sidonia, dans les houles de l'Océan, ce qui était arrivé à Antoine dans les parages d'Actium. Ses vastes navires furent d'immenses machines immobiles, les jouets des vents, des flots et des brûlots de Drake, comme les vaisseaux de l'amant de Cléopâtre avaient été la proie des agiles bâtiments d'Octave.

Philippe II se résigna au plus grand désastre de son règne avec une sorte de stoïcisme chrétien. « Une branche a été coupée à ma monarchie, dit-il, mais le tronc est encore vert.» Il secourut les survivants et les familles des morts, qui montaient à plus de dix mille. Il remercia Dieu de ce que la flotte n'avait pas disparu tout entière. Il fit grâce au duc de Medina et approuva Farnèse de n'avoir pas témérairement tenté la fortune. Il défendit tout deuil national et limita les deuils privés à une durée de trente jours. Mais il ne retrouva jamais son ancienne prépondérance, et Élisabeth ne déchut jamais non plus de celle que le génie de son peuple venait de lui conquérir.

Deux médailles furent frappées sous les auspices du gouvernement de la reine. La première représentait une flotte courant à pleines voiles, avec ces mots : *Venit, vidit, fugit.* La seconde médaille représentait aussi une flotte dispersée par des brûlots avec cette devise : *Dux fœmina facti;* chevaleresque adulation qui réjouit à leur bord Charles Howard, Drake, Hawkins, Frobisher et les autres!

L'Angleterre sortit vivante de l'Océan qui devait l'engloutir. Mais son honneur fut de comprendre que son progrès soit par les batailles, soit par les découvertes, soit par les colonies, était sur toutes les mers.

Le danger où la mit l'*Armada* éclaira la Grande-Bretagne d'un trait de lumière.

Philippe II était un Xerxès catholique. Comment échapper



aux Espagnols? de la même façon que la Grèce échappa aux Perses.

La prêtresse de Delphes, inspirée par le génie de Thémistocle comme par un dieu, avait répondu au peuple d'Athènes : « Tout est perdu, si Jupiter ne vous persuade de quitter vos villes de pierre pour des villes de bois. » Thémistocle, qui avait dicté l'oracle, l'interpréta. Il fit construire des vaisseaux et il vainquit le grand roi dans les parages de Salamine.

Un oracle non moins sublime jaillit de l'intelligence d'Élisabeth. Elle suscita une marine qui anéantit la flotte gigantesque de l'Espagne et qui lui survécut. Cette marine toujours croissante s'emparera successivement de l'Amérique septentrionale, de l'Inde et de la Chine.

La reine Élisabeth fut en cette mémorable conjoncture la fondatrice de l'Angleterre et la sibylle couronnée de l'Occident. Elle eut son Thémistocle, l'intrépide Drake. Elle créa, elle aida du moins le mouvement fécond, le souffle naval qui devait faire de son île une bien colossale nation. Rien n'eût manqué à Élisabeth, si Shakspeare, son Eschyle, eût célébré comme le poëte antique la victoire de l'héroïsme contre le nombre.

En même temps, avec son admirable bon sens, Élisabeth comprit que les Pays-Bas étaient l'avant-garde de l'Angleterre et qu'il fallait persévérer à les soutenir contre l'Espagne. Car si elle eût été d'abord seulement spectatrice de la guerre féroce de Philippe II contre la Hollande, elle en aurait été plus tard la victime. Elle continua donc de prendre une part active et prévoyante à cette lutte terrible, et ce fut son propre royaume qu'elle défendit dans les Flandres des arrière-desseins du roi catholique.

Cette grande année de 1588, l'année de l'*Armada*, qui avait été pour Élisabeth une année de triomphe, fut aussi pour elle une année de douleur. Le comte de Leicester mourut. Très-peu de semaines après que la reine eut quitté le camp

de Tilbury, Leicester le licencia. Il partit avec une brillante suite pour son château de Kenilworth. Le comte avait eu beaucoup de fatigues. Il était las, non d'avoir combattu, mais d'avoir attendu ; il avait eu la promesse, au milieu des ovations de Tilbury, qu'il serait nommé lord lieutenant d'Angleterre et d'Irlande, c'est-à-dire presque roi. Élisabeth, qui récompensait avec des paroles, quelques pensions et quelques titres, le lord amiral, Drake, Hawkins, Frobisher et toute cette élite de marins les sauveurs de son trône, allait investir d'une sorte de dictature Leicester qui n'avait rien fait. Lord Burleigh et lord Hatton détournèrent la reine de cette faute. Leicester fut fort irrité. Il fut obligé de s'arrêter sur la route de Kenilworth, à Cornbury-Park, dans le comté d'Oxford. Une violente et rapide maladie l'emporta. Succomba-t-il au poison, comme plusieurs l'ont prétendu, ou à l'ambition déçue, ou, ce qui est plus probable, à une fièvre subite? Il serait difficile d'affirmer. Ce qu'il y a de plus vraisemblable, c'est qu'il expira d'une maladie inflammatoire à laquelle la récente rigueur de la reine ne fut pas étrangère.

Élisabeth eut une vive affliction. Quoi qu'on ait pu dire, sa peine fut sincère et profonde. Elle sentit un vide se creuser dans sa vie. Leicester était une habitude enracinée. Il était le plus ancien ami, non de la reine peut-être, mais, ce qui est mille fois davantage, — de la femme. Elle aimait la grâce de ses manières, l'élégance de ses costumes, l'éclat de ses fêtes, le tour de sa conversation, l'ardeur et la constance de ses flatteries qui lui rappelaient leur longue jeunesse et qui lui en donnaient l'illusion. Il est bien vrai qu'à travers ses larmes elle ordonna de vendre le mobilier du comte à l'encan pour acquitter certaines sommes qu'il lui devait, mais ne connaît-on pas Élisabeth? Le pouvoir, l'argent lui étaient chers, et elle conciliait cette double passion avec sa passion pour ses favoris. De tous ceux qu'elle eut, Leicester fut indubitablement celui qui lui était le plus nécessaire et qu'elle regretta le plus.

S'il fallait choisir parmi tous les noms un nom pour le joindre à celui de cette princesse, on ne dirait pas : Élisabeth et Seymour ou Élisabeth et Courtney, on ne dirait ni Simier, ni le duc d'Anjou, ni Hatton, ni Oxford, ni Charles Blount qui fut lord Mountjoy, ni Raleigh, ni même Essex, on dirait et l'on dit : Élisabeth et Leicester. Voilà le mot de l'énigme, et cette énigme est plus que de la légende, elle est de l'histoire.

Leicester était beau, fin et fourbe, maître de lui et des autres dans la sphère des intrigues de femmes et de cour. Il était mauvais général, homme d'État médiocre, mais bon négociateur. Sa vie tout entière ne fut qu'une diplomatie. L'hypocrisie était sa tactique et son plaisir. Ce favori astucieux de Kenilworth était le protecteur des puritains, puritain lui-même par le masque. Lorsqu'il se coucha, pour ne plus se relever, dans l'hôtellerie de Cornbury-Park, il avait des crimes sur la conscience, du poison aux doigts, des furies au cœur. Il n'eut qu'un bon sentiment incontestable, sa tendresse pour Philippe Sidney, le héros le plus parfait de l'Angleterre : et il n'eut qu'une bonne action, l'établissement d'un hôpital pour lequel il avait amassé un trésor. Je ne sonderai pas toutefois les motifs de cette fondation, car je craindrais de trouver, au lieu de la charité, — le remords, ou ce qui serait pire encore, la peur.

Leicester avait duré plusieurs générations. C'était un chêne magnifique au dehors, quoique vermoulu au dedans. Le sol trembla sous sa chute soudaine. Les grands arbres croissent lentement ; il faut des années, quelquefois des siècles, afin qu'ils s'élèvent majestueusement dans les airs. Une heure et quelques coups de hache suffisent pour les abattre sur la bruyère.

Le comte d'Arundel, qui avait été emprisonné étroitement, fut mandé à la chambre des pairs sous l'inculpation d'avoir fait dire une messe au Saint-Esprit pour obtenir du ciel le succès de l'*Armada* (avril 1589). Condamné à mort, sa



peine fut commuée par Élisabeth en une réclusion perpétuelle. Les catholiques furent alors persécutés autant qu'ils avaient été ménagés jusque-là. Depuis l'expédition gigantesque de Philippe II (1588) jusqu'en 1603, soixante et un prêtres, quarante-sept laïques et deux femmes subirent pour délits religieux le dernier supplice. Le pardon, sous la condition d'un changement de culte, était offert aux condamnés. Atténuation sacrilége ! Clémence barbare, puisqu'elle tuait l'âme au lieu de tuer le corps en substituant à l'échafaud l'apostasie !

LIVRE SEPTIÈME

Expédition en Portugal (1589). — Duel du comte d'Essex et de Charles Blount. — Mariage du roi d'Écosse Jacques VI avec une princesse de Danemark. — Portrait de Jacques. — Mort de Walsingham. — Sa fille, veuve de Philippe Sidney, épouse Essex. — Dépit de la reine. — Élisabeth secourt Henri IV. — Voyages de la reine. — Présents de ses hôtes. — Mort de Christophe Hatton. — Il s'était opposé aux persécutions. — Thomas Cavendish. — Richard Grenville. — Son vaisseau le *Revenge*. — Compagnie des Indes. — Raleigh. — Introduction de la pomme de terre. — Culture du tabac et du thé. — Walter Raleigh à la cour. — Son amour pour miss Trockmorton. — Fureur d'Élisabeth. — Raleigh à la Tour. — Sa liberté. — Sa rançon et son mariage. — Le bouffon Tarleton. — Le tragédien Burbage et Shakspeare à Greenwich. — Shakspeare depuis Kenilworth. — Sa querelle avec sir Thomas Lucy. — Le poëte réfugié à Londres. — François Bacon. — Éconduit par son oncle Burleigh. — S'attache au comte d'Essex. — Générosité du comte. — Il loge Bacon à Twickenham. — Il lui confère la propriété d'une terre. — Les ambitions vulgaires de Bacon le détournent de la philosophie. — Caractère du seizième siècle. — Shakspeare. — Bacon. — Raleigh. — Drake. — Hawckins. — Essex. — Antonio Perez.

Henri, roi de Portugal, ayant laissé par son trépas la couronne vacante en 1580, Philippe II s'en était emparé et avait expulsé don Antonio, prieur de Crato, neveu bâtard du monarque décédé. Une flotte commandée par Drake et une armée commandée par sir John Norris tentèrent vainement de rendre le sceptre à ce prince. Plus de onze mille hommes périrent dans cette entreprise, et, sur onze cents nobles, quatre cents seulement revirent l'Angleterre (1589).

Essex, qui s'était associé, malgré la reine, à cette expédition malheureuse, reparut à la cour après mille périls. On le crut perdu, à cause de son insubordination; mais la reine,

auprès de laquelle il avait remplacé Leicester, son beau-père, le reçut avec des transports de joie. Elle avait alors quatre favoris : Hatton, sur lequel il n'est pas étonnant qu'elle fût un peu blasée ; Charles Blount, un caractère fort sérieux sous les apparences frivoles du courtisan ; Walter Raleigh, un Agrippa d'Aubigné anglais et voyageur ; Essex enfin, un héros de roman qui aspirait à devenir un héros d'histoire. Il comprit, dès sa première entrevue avec Élisabeth, après la campagne de Portugal, combien était puissant son ascendant sur elle. Il l'exerça sans retard. Il ne daigna pas s'occuper de Hatton, mais il exigea que Raleigh irait cultiver les terres qu'il avait en Irlande. La reine se prêta perfidement à ce désir du comte d'Essex, et Raleigh ne sut peut-être pas à quel point ce qu'il appelait une fantaisie d'Élisabeth était une jalousie de son rival. Cette jalousie d'Essex éclata bientôt contre Charles Blount, qui était timide avec les femmes et intrépide avec les hommes. Blount avait électrisé Élisabeth dans un tournoi. Elle était si touchée de la bravoure et de l'adresse de Charles Blount, qu'elle lui envoya une petite reine d'échecs en or. Ce gage était précieux. Blount se l'attacha au bras avec un ruban cramoisi. Il s'en fit une gloire et une parure. Tous enviaient Blount. Le comte d'Essex exaspéré, mais feignant d'ignorer quelle était cette singulière décoration, le demanda. On lui raconta la bienveillance d'Élisabeth. « Ah ! s'écria le jeune comte avec un dépit superbe, il n'est pas de fou qui ne puisse surprendre un hochet. » Le mot fut répété à Blount, qui défia le comte d'Essex. Ils se battirent brillamment. Essex fut blessé à la cuisse. « C'est bien, dit Élisabeth lorsqu'on lui annonça le duel. Essex n'a que ce qu'il mérite, et cette leçon lui apprendra à vivre. » Malgré sa sévérité extérieure, la reine était ravie que ces jeunes gens se fussent mesurés pour elle en champ clos. « Tous les duels sont répréhensibles, disait-elle dans son orgueil, mais le plus excusable est le duel d'amour. » Elle gracia facilement, on le

devine, les deux adversaires qui par ses soins oublièrent leur haine et furent frères d'armes.

Le roi d'Écosse sollicita la main de la plus jeune fille du roi de Danemark, après avoir échoué, par les intrigues d'Élisabeth, dans les négociations d'un mariage avec la fille aînée de ce prince. Cette fois Jacques VI prit si bien ses précautions qu'il épousa celle qui lui était fiancée. Cette princesse, qui avait été élevée dans le palais et dans les jardins d'Hamlet, fut jetée sur les côtes de Norwége, tandis qu'elle naviguait vers l'Écosse où l'attendait le trône de Marie Stuart. Jacques, ayant appris cette sorte de naufrage, partit d'Holyrood, rejoignit la princesse de Danemark en Norwége, la ramena à Copenhague, y passa tout l'hiver dans les fêtes et revint en Écosse, aussi amoureux que pouvait l'être ce singulier roi. Ses rapports avec Élisabeth n'étaient pas affectueux. Il ne lui inspirait pas beaucoup d'ombrage; car il était bon protestant et son parti était celui d'Élisabeth; mais les menées sourdes de Jacques à la cour de Greenwich l'impatientaient. Plusieurs lords parmi les plus grands répondaient par des courtoisies aux avances secrètes de cet héritier probable de la couronne d'Angleterre. Élisabeth se doutait de certains artifices et elle en était importunée. Elle n'avait pourtant pas à se plaindre. Jacques, dans l'intention de ménager la succession de la reine, avait été inaccessible à toutes les séductions de Philippe II, et il s'était montré contraire à l'*Armada*. Il avait dit : « Tout ce que je puis espérer de mieux du roi d'Espagne, s'il réussit à conquérir l'Angleterre, c'est le sort que Polyphème réservait à Ulysse; je ne serai dévoré que le dernier. » Ce mot plut à Élisabeth; ce qui lui plut davantage, ce fut de le faire insérer dans le *Mercure anglais*, afin de se moquer de Jacques, tout en aigrissant contre lui Philippe II.

Ce Jacques, il est vrai, n'était pas sérieux et prêtait aux railleries. C'est un des personnages les plus bouffons de l'histoire, si burlesque, lorsqu'elle n'est pas lugubre. Ce prince de



comédie est né du sein le plus tragique, le plus sinistrement fascinateur qui fut jamais. Il n'y songe seulement pas. Il s'amuse à l'érudition et aux hommages. Ce pâle fils de Marie Stuart se regardait à la fois comme le représentant et comme l'apôtre du droit divin. Le prosternement universel de ses nobles stipendiés par Élisabeth lui semblait une admiration sincère. Il n'était point offusqué de ces génuflexions souvent ironiques. Dans son cadre ciselé à la mode de Stirling, il enfonce son chapeau orné de plumes blanches au-dessous duquel brille son teint de rose, et blêmissent ses cheveux blonds, ses sourcils d'ambre, sa barbe d'albinos, son petit front ni haut ni large, ses yeux sans rayons, sa physionomie pédantesque et candide, son air puéril indigne de sa mère, la belle reine d'Écosse, indigne même de son père le faible Darnley, qu'il retrace un peu.

Walsingham mourut au printemps de 1590. Ce fut un honnête homme dans la vie privée, mais il eut dans la vie publique peu de scrupules. Il excellait dans les affaires étrangères et dans la police. Il avait une milice d'espions. Il découvrit plusieurs conspirations, et, par la perversité même de ses agents, il suscita peut-être autant de coupables qu'il en réprima. Il fut persécuteur par zèle de son métier autant que par dévouement au bien public. Ce n'était pas seulement un politique, c'était un artiste d'intrigue qui, par les courbes de sa géométrie curieuse jusqu'au crime, pénétra souvent dans les régions les plus reculées du mal. C'était un chasseur d'hommes. Quoique protestant, il se montrait le plus insidieux des casuistes laïques et même sacerdotaux. Il était plus jésuite que les jésuites, ses ennemis toujours et quelquefois ses victimes.

Élisabeth fut accablée de cette perte. Comment remplacer un tel homme? Essex proposa Davison, mais il fut rejeté. Davison était condamné à une disgrâce éternelle. N'avait-il pas transmis trop vite le warrant de mort de Marie Stuart? Au fond il avait accompli le secret et ardent désir d'Élisabeth.



Elle lui en savait un gré infini, mais elle croyait sauver son honneur devant l'Europe en le châtiant d'avoir trop bien obéi. Elle se flattait que sa sévérité contre Davison paraîtrait un regret de sa clémence rendue par lui impossible envers Marie Stuart. Davison fut donc repoussé malgré les instances d'Essex. Le vieux Burleigh nomma son fils Robert Cecil devant la reine, non pour succéder à Walsingham; lui seul, Burleigh, le pourrait peut-être, mais il aurait besoin d'être aidé, et Robert convenait à cette tâche laborieuse. La reine consentit à cet expédient. Six années plus tard, Robert Cecil, que son père avait introduit dans la familiarité d'Élisabeth et qui eut l'art de s'y maintenir, sera fait par elle premier secrétaire d'État, — l'égal respectueux de lord Burleigh, — le véritable successeur politique de Walsingham.

L'héritière des biens, la fille de Walsingham était veuve de sir Philippe Sidney. Elle aima le comte d'Essex et en fut aimée. Il eut le courage de son sentiment et il épousa cette charmante femme (1590). Élisabeth ne put contenir sa douleur et sa rage en apprenant ces noces clandestines. Elle maudit Essex, insulta ce mariage contracté sans son aveu, le considérant comme une mésalliance, accusant d'ingratitude Essex qu'elle, la reine, avait daigné protéger dès l'adolescence, qu'elle avait décoré de la Jarretière et qui, si jeune, était général de la cavalerie. « Elle veut partir ce soir pour Richmond, écrit John Stanhope à lord Talbot; si elle pouvait surmonter sa colère contre milord Essex, elle serait plus tranquille. Néanmoins elle se conduit plus modérément qu'on ne s'y serait attendu; Dieu soit loué, elle ne frappe pas tous ceux qu'elle menace. Le comte agit de son côté avec prudence; il évite de parler de son mariage, non pas qu'il le nie, mais il essaye de calmer Sa Majesté par son silence et il se réjouit de ce que milady consent à vivre chez sa mère d'une manière très-retirée. »

Du milieu de ses ennuis de cœur, Élisabeth ne négligeait



pas le gouvernement. Elle s'intéressait à Henri de Navarre qui venait d'être proclamé roi de France, sous le nom de Henri IV (2 août 1589), au camp de Saint-Cloud. Elle lui avait envoyé vingt-deux mille livres, et quatre mille bons soldats sous un admirable général, lord Willoughby. Dès cette époque, Élisabeth change de politique avec la France. Elle ne secourt plus une sédition, car cette sédition est devenue le gouvernement dans la personne de Henri IV. C'est le Béarnais qui résume non pas au Louvre, mais sous sa tente vagabonde, le parti huguenot. Depuis l'heureuse transformation de ce parti, elle s'attache plus tendrement à lui. Elle ajoute à à son calcul une amitié pour Henri. Elle l'assiste avec plaisir, quoique toujours un peu chichement. C'est un trait distinctif de son caractère.

Sans doute, elle a ses motifs. Elle ne veut pas dépendre de son parlement et elle veut ne pas manquer au protestantisme et à l'Angleterre. Mais ce n'est pas uniquement par principe, par sagesse, qu'elle thésaurise ; c'est par goût.

Pour se distraire du chagrin que lui avait causé Essex, à qui elle garda une longue rancune, elle voyagea. Elle s'arrêta chez le comte de Hertford à Elvetham et chez le vicomte Montacute à Coudray. Ces deux réceptions furent féeriques. A Coudray, pendant une promenade de la reine dans le parc, une nymphe sortit d'une allée profonde et lui chanta d'une voix harmonieuse toutes les joies qu'elle répandait dans les châteaux et dans les chaumières. Diane elle-même accourut ensuite vêtue en déesse. Elle offrit à Élisabeth son arc et son carquois. La reine sans hésiter ajusta plusieurs daims et en tua quatre tour à tour avec une adresse que la sœur d'Apollon célébra aussitôt. La reine fut ravie de ses deux séjours et des pièces d'argenterie ciselée qu'elle rapportait. Elle avait reçu ces présents de ses hôtes. Elle en recevait partout et toujours. Bijoux, robes, manteaux, chemises bordées de dentelles, elle ne dédaignait rien, ne refusait rien. Les lords et les évêques



lui offraient à genoux dans des bourses de soie parfois quarante et cinquante livres, parfois aussi cinq ou dix. Ce qu'elle distribuait en retour était presque toujours d'une valeur moindre. On a besoin de se dire, pour l'absoudre un peu, qu'elle demandait rarement aux communes et qu'elle donnait souvent à ses alliés.

Sir Christophe Hatton, après une longue maladie, expira dans l'automne de 1591. C'était un danseur et un homme d'esprit dont un caprice d'Élisabeth fit un chancelier. La reine le regretta toujours. L'histoire lui doit aussi un souvenir et une bienveillance ; car il comprit les droits de la conscience et il s'opposa plus qu'aucun de ses collègues aux supplices pour la foi. Ce n'est certes pas une médiocre gloire que la tolérance au seizième siècle, et le ministre qui, malgré les mœurs, fut miséricordieux, sous le règne d'une Tudor, mérite la reconnaissance de tous les siècles.

Il y eut alors deux explosions sublimes du génie anglais : la marine et la poésie.

On se rappelle les exploits, les voyages, les campagnes de Hawkins et de Drake. Thomas Cavendish, un gentilhomme du Suffolk, pilla les comptoirs espagnols du Pérou, prit plusieurs navires aux escadres de Philippe II, traversa la mer Pacifique et accomplit avec trois frêles bâtiments le tour du monde.

Ces rôdeurs de l'Océan qui ravageaient et qui exploraient effacent par leur audace tout ce que l'antiquité nous a retracé de plus grand. Qui citer près de sir Richard Grenville, capitaine du *Revenge?* Séparé inévitablement de la flotte de lord Howard, à quelque distance des Açores, il fut enveloppé par une autre flotte de cinquante-six voiles, une flotte de Philippe II. Sommé de se rendre, Grenville plutôt que d'amener son pavillon se résout à mourir. Il harangue ses compagnons et commence un combat désespéré qu'il continue de quatre heures du soir à quatre heures du matin par des

prodiges de courage, d'intelligence stratégique et de science navale. A l'aurore, ce brave vaisseau était criblé, l'équipage mort ou mourant. Le capitaine couvert de blessures, mais invincible, s'écria que le *Revenge* allait être pris et qu'il n'y avait d'autre moyen de le sauver que de le couler bas. Il se disposait à exécuter son dessein, lorsque la majorité de ce reste de matelots se prononça. Elle se résigna devant la force, et, malgré le capitaine, elle baissa son glorieux drapeau. Grenville mutilé et ses soldats mutilés furent transportés sur la flotte ennemie. Le capitaine anglais eut pour hôte l'amiral castillan, qui traita son prisonnier avec respect et avec admiration. Tous les soins lui furent prodigués, mais en vain. Il expira le surlendemain avec calme au milieu des Espagnols étonnés et terrifiés. Ce héros de mer qui pendant douze heures résista à toute une flotte et conduisit un seul vaisseau contre cinquante-six voiles, ce magnanime Grenville, par sa vie et par sa mort, est un de ceux qui contribuèrent le plus à créer une âme et une renommée à la marine britannique. Homme supérieur à la fortune et dont la biographie aurait dû être faite sous la dictée de Walter Raleigh, son pareil ! Ce qui est merveilleux, c'est que le *Revenge*, un héros aussi, troué et démantelé, s'engouffra une semaine après dans l'Océan, avec deux cents Espagnols, comme si ce généreux vaisseau eût encore obéi à la voix de son capitaine !

Les aventures naissaient des aventures. Les jeunes nobles de tous les comtés se lançaient dans des entreprises fabuleuses. Ils entraînaient la bourgeoisie et le peuple. Leur idéal était double. Ils mêlaient la déprédation à l'honneur. Les expéditions succédaient aux expéditions.

La première qui atteignit aux Indes orientales par le cap de Bonne-Espérance se composait de trois bâtiments commandés par James Lancastre et George Raymond. Ils ouvrirent la route à l'Angleterre en 1591 ; en 1600, une compagnie s'était formée qui établit successivement des comptoirs à Gol-

conde, à Surate, à Siam, au bord des îles et des continents. Il n'y avait pas là pour l'Angleterre qu'une toison d'or, il y en avait des centaines de mille. La compagnie des Indes orientales, dont les membres furent riches comme des nababs et absolus comme des rois, se rattache à Élisabeth par sa première charte. Ce sera une autre reine, la reine Victoria, qui substituera son propre gouvernement à la tyrannie usurpatrice et scélérate de ces marchands cupides. L'émancipation des Indes sera ainsi ajournée; elle arrivera cependant. L'Angleterre est une colossale puissance, mais elle est une puissance maritime, et ces puissances-là ont moins de durée que les puissances continentales. Toute Rome survivra toujours à toute Carthage.

En 1592, Raleigh, qui depuis deux ans se livrait à l'amélioration de ses propriétés d'Irlande, équipa une escadre dont il se disposait à prendre la direction. Son dessein était d'attaquer les établissements espagnols en Amérique et de scruter ce grand hémisphère. Il avait introduit le premier le bienfait de la pomme de terre en Europe. Il n'était plus question de cela pour lui, ni de la culture du tabac, ni de celle du thé. Il rêvait de voyages, de découvertes, de combats, de navigations sans repos ni trêve. Au moment où il allait s'embarquer sur le vaste Océan, Élisabeth désigna comme amiral de cette escadre privée Frobisher et rappela Walter Raleigh à la cour. La reine était triste de tant de morts, celle de Leicester, celle de Hatton, celle de Walsingham, elle était encore sourdement irritée du mariage d'Essex. Charles Blount, un intrépide officier, n'était pas de plus comme Raleigh un esprit inépuisable. Élisabeth donc, qui avait besoin d'être divertie et intéressée, sentit se réveiller son goût pour Raleigh et le manda sans retard auprès d'elle. Mais rien, ni la cour, ni la reine, rien ne pouvait distraire Raleigh de l'Océan, si ce n'est l'amour, — un autre océan.

Élisabeth avait alors parmi ses filles d'honneur miss Trock-

morton, une personne d'une beauté admirable. Elle avait une taille languissante, une figure chaste, un teint délicat, des cheveux blonds à grandes ondes, une bouche d'un sérieux sourire et des yeux d'une suavité pénétrante. Raleigh l'aima dès qu'il la vit.

Quoique beaucoup moins jeune qu'elle, le prestige de sa renommée, les enchantements de sa conversation, les ardeurs de son âme, la subjuguèrent. Elle se donna sans calcul, sans réserve, à celui qu'elle admirait et qu'elle chérissait le plus entre les hommes. Trockmorton découvrit cet abandon de sa fille à Walter Raleigh. Il ne balança pas à dénoncer le séducteur à la reine. Furieuse, Élisabeth condamna les deux coupables à la Tour.

Raleigh ne se justifia pas. Il avait un sentiment profond. Il proposa de réparer sa faute. Au bout de plusieurs mois, il sortit de prison. Il n'avait pas fallu moins à la reine pour se calmer. Le mariage des deux amants s'accomplit. Raleigh ne se repentit jamais.

Ce qui décida la clémence d'Élisabeth, ce furent les lettres de son favori à Robert Cecil, lettres de courtisan où se confondent dans une respiration païenne et chrétienne les souffles de la renaissance et de la réforme.

« Comment supporter, écrivait Raleigh, le désespoir de « son absence, moi sous les regards de qui elle conduisait « un cheval comme Alexandre, une chasse comme Diane? Sa « démarche était celle de Vénus ou d'une nymphe à la cheve- « lure légère et aux joues virginales. Hélas! je l'entendais « chanter semblable aux anges. Elle faisait résonner, comme « Orphée une lyre, son épinette sous ses doigts mélodieux. » Il parlait ainsi de la reine.

Il lui écrivait à elle-même : « Je suis absorbé dans le sou- « venir de vos célestes beautés, dont la contemplation m'est « interdite. Quand la vie me sera-t-elle rendue avec votre « présence? »

La reine pardonna enfin et Raleigh épousa Élisabeth Trockmorton, la providence terrestre de sa vie (1593).

Pour tout dire, les adulations n'auraient pas suffi à désarmer Élisabeth Tudor. Mais, pendant l'incarcération de Raleigh, ses navires étaient rentrés dans les ports d'Angleterre avec des prises considérables. La reine n'acheva de se laisser fléchir qu'en exigeant la somme énorme de quatre-vingt mille livres qui appartenaient au captif comme propriétaire de l'escadre. A ce prix, après toutes ses flatteries, Raleigh fut libre.

Il avait beaucoup manqué à Élisabeth durant son emprisonnement. Elle suppléa aux agréments de son commerce en attirant quelquefois à ses soupers les comédiens à la mode, surtout le bouffon Tarleton et le pathétique Burbage. Shakspeare y fut convoqué aussi. Élisabeth l'avait connu par le comte d'Essex, auquel lord Southampton l'avait vivement recommandé. La reine fit représenter devant elle plusieurs des pièces du grand poëte, et c'est pour elle qu'il composa *les Joyeuses Commères de Windsor*, afin de lui montrer Falstaff amoureux.

Revenons un peu sur nos pas jusqu'aux fêtes de Kenilworth, où nous avons abandonné pour les récits de la politique le jeune Shakspeare tout enivré des éblouissements subits de la cour. Suivons-le depuis cette date merveilleuse (1576).

Il préluda par des succès de hameau à tous les succès qui l'attendaient à Londres, dans le monde entier et dans la postérité.

Dès l'âge de seize ans, il était le poëte rustique des *francs buveurs* de Stratford. Il y avait des *francs buveurs* dans tous les villages. Ils ne ressemblaient pas à nos *francs buveurs* de France qui s'enivrent de vin, et de quel vin ! — d'un vin soit de Bourgogne, soit de Champagne, soit de Bordeaux, nectars de la terre qui fortifient les courages, inspirent le patriotisme, l'éloquence, versent l'enthousiasme, échauffent, colorent Bos-



suet et saint Bernard à Dijon, Vergniaud et les Girondins au midi, la Fontaine et Racine au nord, grands hommes nés pour la gloire près des vignobles généreux. Non, les *francs buveurs* anglais ne connaissent pas l'olympienne ébriété du vin. La leur est plus morne, plus triste; c'est celle de la bière. Et pourtant cette liqueur d'or est sacrée aussi. Shakspeare la chanta plus d'une fois dans des défis bachiques de village à village, le plus souvent à Stratford ou à Bidford. On m'a signalé de l'une de ces bourgades à l'autre le pommier sauvage qu'on appelle encore le *pommier de Shakspeare*, et sous lequel le poëte passa la nuit au retour de l'une de ses orgies.

Shakspeare, le *franc buveur*, était aussi de la corporation secrète des *Braconniers*. Ces bons compagnons tuaient les daims du comté de Warwick, à la grande irritation des lords et des gentilshommes. Shakspeare se plaisait à ces expéditions, qu'il célébrait ensuite dans des ballades, notes lointaines et involontaires de la muse.

Au milieu de ces divertissements, il devint amoureux. Il s'éprit d'Anne Hatway, une paysanne moins jeune que lui; car elle avait vingt-six ans et il n'en avait que dix-huit. Elle était fille d'un petit fermier des environs de Stratford et elle avait une dot modique. Shakspeare épousa celle qu'il aimait. Il eut d'abord d'elle une fille qu'il nomma Suzanne, et puis deux jumeaux : une seconde fille et un fils. Père tendre et passionné, Shakspeare se glaça peu à peu comme mari. Il négligea sa femme et se jeta dans de nouvelles dissipations.

Un jour qu'il s'était introduit le fusil à la main dans le parc de Charlecot, il fut pris par les gens de sir Thomas Lucy, qui l'enfermèrent toute une nuit dans une loge de garde. Le lendemain, Shakspeare fut conduit au château et interrogé par le propriétaire de Charlecot. Sir Thomas Lucy se montra fort insolent envers le cardeur de laine, qu'il insulta par sa morgue et qu'il amusa par sa bêtise. Shakspeare, un instant



humilié, se releva. Il répondit en poëte de génie et de génie comique. Il se moqua de sir Thomas Lucy. Rendu à la liberté, il afficha une satire burlesque à la porte du parc. Le seigneur fut bafoué par le prolétaire.

Alors sir Thomas Lucy entama contre le fier jeune cardeur, plus poëte que braconnier, une procédure si violente, que Shakspeare s'arracha aux douceurs comme aux amertumes de la famille et partit pour Londres, afin d'y fuir les peines sévères qui le menaçaient devant la justice féodale et draconienne de la vieille Angleterre.

Tout en cherchant fortune, le poëte se déridait au souvenir de son ennemi arrogant. Pour toute vengeance, il en fit plus tard un personnage de comédie dans la seconde partie de *Henri IV* et dans *les Joyeuses Commères de Windsor*. Les gaietés seules du génie, lorsqu'il badine du haut de sa fantaisie, et, même lorsque sa colère est tombée, sont terribles, parce qu'elles infligent l'immortalité du ridicule.

Ainsi Shakspeare apaisé ressuscite sir Thomas avec son blason de trois luces blancs (brochets de l'Avon), il le transforme en ce juge de paix imbécille Shallow, et il le berne à plaisir.

Pauvre sir Thomas ! Il ne pouvait soupçonner quel démon ou quel archange il avait devant lui dans la grande salle de Charlecot, où il reçut, assis sur son fauteuil comme sur un trône, le braconnier audacieux de Stratford. Ce braconnier s'appelait William Shakspeare ; il devait avoir l'univers pour domaine, une plume d'aigle pour arme et la gloire pour auréole.

En attendant, que fit Shakspeare si brusquement transporté de sa paisible demeure de Stratford dans l'océan tumultueux de Londres ? Il subsista probablement quelques mois des ressources modiques fournies par sa famille. Pendant ces mois laborieux, il s'empressa aux leçons de Green, et c'est sous les auspices de cet ami et de ce compatriote, auteur et acteur



lui-même à Blackfriars, que Shakspeare débuta dans un humble rôle. Ce fut en 1584 qu'il se trouva pour la première fois face à face avec le public.

C'est un moment solennel dans l'histoire de Shakspeare et dans l'histoire de l'art.

Sous la superficie brillante du comédien, il y avait la profondeur sombre et l'immense génie du poëte. Shakspeare sentit cela puissamment dans les représentations où il figura cette année. Il comprit qu'il ne resterait pas longtemps inconnu.

C'est qu'il avait vu toutes les choses visibles; c'est que toutes les choses invisibles, il les avait devinées. Il avait recueilli toutes les traditions qui grondent près de l'âtre avec le fuseau des grand'mères à la veillée, qui murmurent avec le flot, qui frissonnent avec les branches sous le vent. Il avait rencontré sur les landes désertes les sorcières venues d'Écosse. Il avait ramassé comme un trésor les légendes des berceaux et des tombes, toutes les légendes des foyers, et il les avait enfouies dans sa mémoire plus nombreuses que les feuilles du parc de Charlecot.

Ce fonds rustique ne lui suffisait pas. Il lui fallait toutes les passions : l'amour, la haine, les jalousies, les fureurs, les ambitions, la terreur, la pitié, les malédictions. Il lui fallait les modèles et les cadres de ses œuvres. Il lui fallait Londres, et il l'avait; Londres, le résumé brûlant du monde; et le théâtre, le résumé dramatique de Londres.

Ainsi Shakspeare à Londres était où il devait être, dans la fournaise d'hommes où s'enflamma son génie. Il n'avait que vingt-deux ans. Il se promenait solitaire dans les rues encombrées, il longeait la Tamise, il examinait les matelots, les soldats, les ouvriers, les marchands, les filles de folle vie. Il rôdait autour des hôtels des lords, il remarquait l'air martial des puissants de l'aristocratie, les parures, les physionomies des grandes dames. Il s'approchait des palais et des jardins de la reine. Il la regardait quelquefois de loin, entourée de sa



cour, lorsqu'elle se promenait dans les allées de sable fin de ses parcs ou lorsqu'elle fendait la rivière sur sa barge somptueuse, au battement cadencé des rames et aux sons harmonieux des luths. C'est alors qu'il éprouva pour Élisabeth l'enthousiasme de la multitude. Ce n'est pas une femme pour lui, c'est une déesse de l'Olympe. Il l'appelle : « La belle vestale « assise sur l'un des trônes de l'Occident ; » ou encore : « La « princesse échappée aux atteintes de l'amour, tout absorbée « dans ses pensées virginales. »

Et c'est après avoir erré le jour que, le soir, Shakspeare revenait au théâtre, où les foules bigarrées, les auditoires du poëte, se dirigeaient de partout. Les nobles à cheval, les commerçants et le peuple à pied se hâtaient en tumulte. Shakspeare n'était pas exclusif. La nature humaine entière lui était nécessaire, depuis les mendiants en guenilles jusqu'aux lords en manteaux de velours, parmi lesquels lord Southampton, un Mécène futur, était le plus assidu à tous les spectacles.

Ces spectacles dans leur diversité étaient du reste un goût général ; après les guerres civiles des deux Roses, ils étaient une fièvre de curiosité pour toute l'Angleterre, comme ils furent une fièvre de création pour Shakspeare.

La nation était prête lorsque le poëte survint, lorsque, proscrit, pauvre et seul, il se logeait, inquiet à la fois et confiant, dans une humble hôtellerie d'un faubourg de Londres. Il ne fut pas impatient, bien qu'attiré par des comédies plus analogues au théâtre de Calderon qu'à celui de Térence et de Molière, comédies intriguées et inspirées plus qu'observées ; il ne fut pas impatient, bien qu'obsédé par ses grandes pièces historiques et par ses tragédies idéales. Il respirait comme son air vital la flamme des passions. Il s'initiait aux tortures et aux rugissements du cœur, où l'on souffre une éternité en une minute, où, lorsqu'on aime, on jouit aussi dans des proportions infinies.

Shakspeare mit donc son âme sous la meule. Il joua comme



acteur; il joua convenablement, sans cette écrasante supériorité qui soulève l'envie. Il n'était ni un Roscius, ni un Garrick, ni un Talma, ni même un Burbage. Il fut à peu près l'égal de ses camarades. Il retouchait leur ancien répertoire. Il rendait bonnes de mauvaises pièces en y semant des paillettes et de la poudre d'or. Il laissait supposer que, lui aussi, pourrait être un poëte dramatique.

Ce n'est qu'après un rude et long apprentissage qui dura onze ans, de 1584 à 1595, qu'il donna *Roméo et Juliette*, — une première gloire non moins qu'un premier amour.

Vient ensuite *Hamlet*, un drame qui révèle un état nouveau du monde. L'âme a été ébranlée et chancelle sur la base mouvante des traditions. Le doute s'est emparé d'elle et l'a troublée. Après Luther et Calvin, Henri VIII et Cranmer, elle a perdu l'obéissance, l'antique foi; elle n'a pas encore conquis la sûreté de la conscience, dont l'instinct individuel mène librement et sans intermédiaire au Dieu vivant.

Après *Roméo et Juliette*, après *Hamlet*, Shakspeare est en pleine séve. Les œuvres tombent de son génie comme des fruits mûrs. Il tire de lui-même successivement *le Roi Jean*, *Richard II*, *Henri IV*, *Henri V*, *Henri VI*, *Richard III*, *Henri VIII*, toutes les pièces nationales, puis des comédies charmantes, du groupe desquelles se détachent *le Songe d'une nuit d'été* et *la Tempête*, où il exhale tous les parfums de sa jeunesse, toutes les fraîcheurs de la forêt de Charlecot et toutes les brises de l'Avon. Longtemps couvées, ces deux perles sont les dernières de son écrin. Elles n'apparurent qu'en 1611 et en 1614.

Reposé de temps en temps par le retour aux impressions de son hameau et par les douces images de la maison paternelle, Shakspeare se rallumait dans Londres. Il redescendait l'abîme des passions. Il ne raconte plus l'Angleterre à l'Angleterre, comme dans ses pièces historiques, mais il raconte la nature humaine à la nature humaine. Il peint, il sculpte, il

chante, il raisonne, il éclate, il foudroie. Il met les faibles mortels aux prises avec le destin ; ils luttent et sont broyés. Le théâtre est un champ de bataille, une mêlée comme la vie. Shakspeare songe, médite, retrace. Il sent surtout. Il est ému et il émeut. Il est le dieu du pathétique. Sa poitrine profonde a tous les accents : les prières, les cris, les gémissements, les sanglots. Lui qui a déjà tant créé, il créera encore. Il a prodigué les pièces historiques, les comédies, c'est le tour maintenant des tragédies idéales. A *Roméo et Juliette*, au prince *Hamlet*, il joint *le Roi Lear*, *Macbeth*, *Jules César*, *Antoine et Cléopâtre*, *Coriolan*, *Othello*. Ce poëte est infatigable. Il épanche sans mesure les richesses de la nature, de la société, du village, de la ville et de la cour. Rien ne lui est étranger. Il saisit tout, il vivifie tout. Son âme est un feu où tout entre métal et d'où tout sort médaille et statue. Ces héros de l'imagination sont aussi vrais que les héros de la réalité. Créer pour Shakspeare ou ressusciter, c'est une même chose. *Othello* ne lui résiste pas plus que *Richard III*. Il choisit un homme, il lui souffle un esprit, il l'entraîne dans un courant, il groupe autour de lui les prestiges, les souffrances, il l'oppose au sort, il le jette au milieu des événements, tantôt favorables, tantôt contraires. L'homme est vainqueur ou vaincu, mais c'est toujours en lui et sur lui qu'est l'intérêt. C'est lui qui remplit la scène, lui qu'on désire, qu'on regrette, qu'on applaudit ou qu'on réprouve, lui qui provoque notre mépris ou notre admiration, que nous ne perdons jamais de vue, qui est tout en un mot, tandis que les faits dans leur infimité accessoire ne sont rien ou presque rien. Voilà l'évolution constante de Shakspeare, ce que des métaphysiciens appelleraient sa méthode, — merveilleux procédé qui fonde la loi de l'histoire non moins que la loi de la poésie !

Voilà le poëte tragique. Le poëte comique n'est pas moins grand. Il eût été dans cet ordre, s'il l'eût voulu. Lorsqu'il regardait en haut, il trouvait dans le ciel de l'art cette légion de



héros qui ne périront pas, puisqu'ils vivent de lui ; s'il eût regardé en bas plus souvent, il aurait trouvé d'autres légions de bandits grotesques. *Falstaff* ne lui a pas plus coûté qu'*Hamlet* ou *Othello*. En passant seulement, il a coulé en bronze l'un des trois types les plus étincelants de la raillerie et de la sensualité dans un siècle d'enthousiasme : *Falstaff*, aussi extraordinaire que *Panurge* et *Sancho Pança*. Et Falstaff n'est qu'une figure de Shakspeare, tandis que Panurge et Sancho Pansa sont presque tout Rabelais et Cervantès.

On a reproché au poëte anglais d'être diffus, de n'être pas assez pur, assez parfait. Il était de son temps. Il était le talent immortel flottant sur le chaos du seizième siècle. Et néanmoins personne n'a été plus que lui de tous les temps. Quel phare au-dessus des ténèbres des âges !

Qui a mieux gravé l'homme et les hommes? Il n'y aurait qu'à évoquer ses personnages virils. Qui a mieux peint la femme et les femmes? *Ophélie*, *Juliette*, *Desdémone* et tant d'autres témoignent assez de sa puissance. Qui a mieux esquissé l'enfant? Qu'on se rappelle le jeune Arthur devant Hubert et les fils d'Édouard entrelacés dans la même couche au fond de l'antique et noire forteresse, le plus tragique des monuments tragiques. Et qui a mieux retracé le vieillard! Que l'on songe au roi Lear, à travers les rochers, sur la bruyère, les cheveux et la barbe exposés aux vents d'orage, invoquant sa fille Cordélie, la seule qu'il ait offensée et qui ne l'ait pas trahi, — une Antigone féodale. Amour, jalousie, haine, remords, crime, vertu, gloire, terreur, pitié, poésie, tous les noms ensemble ne nommeraient pas Shakspeare.

La plus grande accusation contre lui, c'est qu'il est une forêt vierge inextricable. Nous ne saurions être complices de cette accusation. Si les héros de Shakspeare participent de leur siècle et se perdent quelquefois dans les labyrinthes d'une science vague, — comme leur action est simple, rapide, formidable! Il y a sous le soleil de Vérone ou sous les brumes

d'Elseneur, dans le brouillard ou dans la lumière, une architecture admirable, des caractères magnanimes ou atroces, une harmonie dans les confusions, une âme, une vie, une beauté qui révèlent plus qu'un homme, un grand homme au-dessus de tous les artistes des passions. Tout cela dit et compris, j'avoue qu'il y a sous ce demi-dieu un barbare, et cela même ne messied pas à Shakspeare.

Il fit représenter toutes ses pièces sur le théâtre du Globe et sur le théâtre de Blackfriars, dont il obtint même la direction en 1610. A cette époque, il gagnait deux cents livres sterling par an et il avait fait des économies. Les générosités de lord Southampton et les ladreries d'Élisabeth avaient encore un peu augmenté la fortune du poëte. Shakspeare, naturellement libéral, épargna sur son superflu, chaque année, pour atteindre à l'indépendance. Il eut toujours la pensée de mettre un intervalle entre la vie et la mort. Il lui souriait de quitter Londres où il s'était plongé et replongé, où il avait pris possession de lui-même, d'un peuple et d'une cour. Cependant il souffrait au milieu de ses triomphes. Ses meilleures relations étaient avec Burbage, un plus original comédien que lui, avec Hemynge et Condell, deux autres de ses camarades de Blackfriars, et avec le club de la Sirène, où Shakspeare rencontra Raleigh, Bacon, et où des duels d'esprit s'engageaient entre lui et Ben-Jonson. Les relations du poëte avec lord Southampton et le comte d'Essex, avec Raleigh et Bacon auraient été de l'amitié, sans la barrière infranchissable du rang qui tenait toujours à distance l'auteur de tant de chefs-d'œuvre. Avec Élisabeth, c'était bien autre chose. Quand la reine faisait venir à l'une de ses résidences les acteurs de Blackfriars, sans en excepter Shakspeare, c'était uniquement comme baladins. De cet Olympe où elle trônait, Élisabeth ordonnait de payer les comédiens, leur adressait par moments des paroles banales, les traitait, avec une politesse de l'empyrée, comme les plus chétifs compagnons de son royaume et les congédiait. Lord



Southampton avait des égards particuliers pour Shakspeare, mais les jeunes et les vieux fats de l'intimité de la reine n'y faisaient pas tant de façons. Et ce n'était pas tout. Shakspeare, le grand Shakspeare, qui se sentait au-dessus des rois, des princes et des lords et qui n'était aperçu d'eux que sous le petit bout de la lunette, Shakspeare n'était pas plus heureux avec les bourgeois de la Cité ou avec la plèbe. Les bourgeois ne l'estimaient pas, la plèbe lui lançait des pommes et le sifflait à l'occasion. Voilà au vrai la situation de Shakspeare à Londres; les bonheurs de son intarissable création la lui avaient d'abord dérobée; mais elle lui apparaissait de plus en plus à mesure qu'il s'élevait.

Ce prodigieux Shakspeare nous a emporté. Ne nous égarons pas. Nous sommes en 1593, aux soupers d'Élisabeth. Walsingham, Hatton, Leicester ne sont plus; Walter Raleigh va se marier. La reine est un peu ennuyée de Charles Blount, elle est aigrie contre le comte d'Essex. Elle n'a ses habitudes entières qu'avec lord Burleigh, qui s'efforce de lui faire agréer insensiblement, par une adroite lenteur, son fils Robert Cecil. Mais cette famille est une famille de secrétaires d'État et le vide de Leicester n'est comblé qu'à demi par Essex, dont la reine est mécontente. On le sent à l'excitation des soupers d'Élisabeth et à la verve des acteurs que l'on y réclame, de Tarleton souvent, de Burbage quelquefois, de Shakspeare plus rarement.

Elle ne se doutait pas, la hautaine princesse, que cet amuseur de théâtre, William Shakspeare, dont lord Southampton lui avait parlé avec timidité et le comte d'Essex avec négligence, était le plus grand nom de son règne. Elle ne se doutait pas non plus que le seul nom qu'oserait prononcer la postérité auprès de celui-là, c'était le nom de François Bacon, le fils de Nicolas Bacon, son garde des sceaux. Elle n'avait jamais perdu tout à fait de vue ce jeune homme qui était aussi cousin de Robert Cecil et neveu de lord Burleigh. Elle lui trouvait de

l'esprit, mais on lui avait donné contre lui de mauvaises impressions.

Nous avons quitté William Shakspeare à Kenilworth (1576). Nous nous sommes séparé presque à la même époque à Greenwich de François Bacon. Qu'est-il devenu ?

Lord Burleigh n'était pas très-empressé pour François Bacon. Il louvoyait avec lui. Ce grand homme d'État pratique préférait de beaucoup aux facultés transcendantes de son neveu les facultés positives de son fils Robert Cecil. « François, disait-il, sera un rêveur, mais Robert sera un politique, et, s'il persévère, il me succédera. »

On a parlé de l'envie de Robert Cecil contre François Bacon. Il y a bien là un peu de vrai. Ce qui est plus vrai encore, c'est que le dédain était le sentiment principal des Burleigh contre un grand esprit mobile auquel les affaires publiques n'auraient jamais suffi et qui leur serait resté inégal, ne fût-ce que par distraction.

Bacon cependant flattait son oncle, son cousin, la reine Élisabeth. Il écrivit plusieurs mémoires pour réfuter des libelles contre le gouvernement. Il recevait des remercîments pour récompense.

Le poste de solliciteur général étant vacant, ce fut Édouard Coke, l'ennemi personnel de Bacon, qui l'obtint. Coke en quelques mois monta plus haut encore. Il fut nommé attorney général. Bacon souffrit deux fois de son échec et du succès de son adversaire. Coke n'était pas du reste un rival tout à fait indigne. Il est le plus grand jurisconsulte du règne d'Élisabeth, comme Bacon en est le plus grand métaphysicien.

Presque toujours éconduit dans ses ambitions, malgré ses lâchetés, Bacon démêla qu'il lui fallait d'autres appuis que Burleigh et Cecil. Dans sa détresse, il se tourna vers le comte d'Essex. Ce seigneur s'amusait aux sciences et aux lettres. Bacon le prit par cette anse. Il avait organisé, en 1592, un petit instrument avec lequel, au moyen d'une certaine quantité



d'eau, il pouvait sans quitter sa chambre dire quel temps il faisait et présager quel temps il ferait. C'était tout simplement le thermomètre, trouvé en 1596 par Galilée et en 1620 par Drebbel. La gloire de cette découverte est demeurée au savant hollandais Drebbel, qui est seulement le troisième inventeur, tandis que l'Italien Galilée est le second et l'Anglais Bacon le premier.

Qui ne s'intéresserait à cette origine de la liaison de Bacon et du comte d'Essex? Le philosophe fit présent du thermomètre au grand seigneur. Le comte en fut si charmé qu'il donna Twickenham-Park pour résidence à Bacon. Le métaphysicien s'y installa en 1593.

Ce qui le ravissait plus encore que ce délicieux séjour, c'était l'amitié d'Essex. Le malheur du philosophe fut d'hésiter misérablement entre les deux grandes faveurs de ce règne : le comte d'Essex, un amour, et lord Burleigh, une estime de la reine. Robert Cecil, Walter Raleigh, l'attorney général Coke s'étaient ligués contre le brillant Essex et soulevaient contre lui la plus terrible passion d'Élisabeth : l'orgueil de sa souveraineté à laquelle attentait audacieusement le comte par la tyrannie sans frein de ses exigences et de ses caprices.

Bacon avait longtemps poursuivi son oncle des plus pressantes prières. Il désirait s'enrichir par lui.

Il lui écrit encore, en 1591 :

« Mylord, plein d'une confiance sans bornes dans mon « honorable et fidèle dévouement à votre service, comme dans « l'intérêt que vous prenez à moi et à ma triste position, je me « recommande à Votre Seigneurie. Je commence à n'être plus « jeune : trente et un ans voient tomber bien des grains dans « un sablier! Grâce à Dieu, ma santé s'est affermie et ne m'in- « terdit plus l'action, car quelle action est plus pénible que les « études et la méditation qui font l'occupation ordinaire de ma « vie? J'ai toujours désiré quelque place modeste dans laquelle

« je puisse servir Sa Majesté, non en homme né sous le « soleil et affamé d'honneurs, ou né sous Jupiter et avide de « pouvoir, — j'appartiens tout entier à une planète contem- « plative ; mais en homme né sous une reine accomplie et qui « mérite que les talents de tous ses sujets lui soient consacrés. « Toutefois je ne suis pas tellement égoïste que je ne réserve « la plus grande partie de mes pensées à ceux que j'aime, et « particulièrement à Votre Seigneurie, qui est à la fois l'Atlas « du royaume, l'honneur de ma maison, la protectrice de ma « misère, et à qui je suis obligé par tous les devoirs de bon « citoyen, de parent affectionné et de serviteur reconnaissant. « Un autre motif m'engage à m'adresser à vous, c'est la mé- « diocrité de ma fortune ; car quoique je ne sois ni prodigue, « ni dissipateur, ma santé et mon genre de vie ne laissent pas « que d'être dispendieux. Enfin, je l'avoue, mon ambition dans « les matières contemplatives est aussi vaste qu'elle est bor- « née dans l'ordre politique ; j'ai fait de toutes les sciences « mon domaine, et si je parviens à le purger des deux espèces « de brigands qui l'infestent, les uns de disputes frivoles, de « lourds arguments et de sots bavardages, les autres d'expé- « riences mensongères, de traditions populaires et d'impos- « tures, j'introduirai à la place, je l'espère, des observations « bien faites, des vérités bien établies et des inventions utiles. « Cette espérance, soit qu'on l'appelle *philanthropie*, ce qui « serait un éloge, soit qu'on la qualifie de puérile curiosité, de « vaine gloire ou de passion, a pris racine dans mon esprit à « tel point qu'on ne saurait l'en arracher.

« D'après cela, vous jugez bien que je ne demande pas des « fonctions qui exigent plus d'application que je n'en puis « donner ; c'est un point auquel je tiens par-dessus tout. De « votre côté, peut-être vous serait-il impossible de trouver un « homme qui demande moins et qui puisse davantage ? Au « surplus, si jamais votre seigneurie me surprend à convoiter « une place qui soit l'objet des recherches de quelqu'un qui

« lui tienne de plus près que moi, je consens qu'elle dise que « je suis un malhonnête homme. Enfin, si Votre Seigneurie me « repousse, sans imiter Anaxagore, qui se réduisait à une « pauvreté volontaire pour se livrer plus librement à la con- « templation, je vendrai mon héritage, je prendrai à bail quel- « que ferme d'un revenu certain, ou j'achèterai quelque office « lucratif que je puisse faire gérer par un tiers, et qui, ne « m'imposant aucun devoir, me permettra de mener la vie « d'un chétif auteur, ou de me faire simple pionnier dans cette « mine de la vérité qu'on dit si profonde. Et ce ne sont pas là « seulement des paroles, c'est ma pensée tout entière, sans art, « sans déguisement, sans réserve, en quoi j'imagine faire « preuve de confiance dans le jugement et le bon cœur de « Votre Seigneurie.

« De mon logement de Gray's inn.

« F. B. »

Toujours éconduit de ce côté, envié et dédaigné à la fois par les Burleigh pour son génie, toujours négligé, repoussé par eux, il s'attacha de plus en plus à Essex.

L'animosité cachée des Burleigh redoubla. Robert Cecil disait à la reine, qui lui demandait son avis sur Bacon : « C'est un spéculatif et non un homme d'action. Votre Majesté n'a rien à espérer de lui en politique. Il faut le laisser à ses chimères de philosophie. »

« C'est un spéculatif. » Mot de mépris jeté de bas en haut, d'un homme d'affaires à un homme de génie ! Ce mot juge ces deux hommes et les met à la distance du ciel à la terre.

Walter Raleigh — un connaisseur, celui-là — exprimait une autre opinion. « Le comte de Salisbury (Robert Cecil), disait-il, sait parler, le comte de Northampton sait écrire ; mais sir Francis Bacon sait écrire et parler tour à tour. »

Essex, non moins que Raleigh, appréciait l'esprit de Bacon

qui était charmant à l'occasion et qui excellait dans les séductions autant que dans les découvertes.

Le généreux comte avait imploré deux fois déjà de la reine le poste de solliciteur général pour son protégé. Élisabeth avait refusé. Le comte résolut de faire une troisième tentative.

Il donnait une fête à Élisabeth, le 17 novembre 1595, jour anniversaire de l'avénement au trône de cette princesse. Bacon avait composé une allégorie dont les quatre personnages : un secrétaire d'état, un officier de l'armée, un vieil ermite et un jeune écuyer répandaient comme une rosée aux pieds de la reine les louanges les plus délicates. Toutes les magnificences encadraient cette petite pièce sur le théâtre du comte : la musique, les parfums, les girandoles de bougies. Lui-même avec une expression plus tendre ravit Élisabeth par les assurances passionnées d'un amour égal à son admiration. La reine enchantée sourit au comte et pour lui être agréable loua beaucoup le talent de Bacon. C'était le moment de se prononcer. Essex le saisit et dit : « Madame, veuillez faire de ce fidèle sujet votre solliciteur général. » Ce mot gâta tout. Soit que la reine eût promis à Robert Cecil de ne pas nommer Bacon, soit plutôt que cette persévérance d'Essex lui semblât une usurpation de son autorité, elle esquiva le désir du comte et n'y céda pas.

Essex affligé et courroucé arrivait le lendemain matin de Richmond à Twickenham, où il avait logé Bacon. Il sauta de cheval, prit sous le bras le philosophe qui était accouru à sa rencontre, et, l'entraînant malgré le froid dans les allées du parc : « Mon cher Bacon, lui dit-il, vous n'êtes pas solliciteur général. La reine s'obstine à me désobliger. Mais, par le ciel, son bon plaisir n'est pas le mien, et je vous dédommagerai. » Alors il dit à Bacon qu'il avait fait dresser l'acte de donation d'une terre qu'il le priait d'accepter. Bacon, touché de cette générosité, remercia le comte et devint propriétaire d'un nouveau domaine de trois mille livres sterling.

Cependant Bacon était fort prodigue. Moins d'une année après cette libéralité du comte, il écrivait à Thomas Egerton, garde du grand sceau :

« Mon bien, je le confesse à Votre Seigneurie, est peu de « chose et chargé de dettes ; aussi ai-je grand besoin qu'on « vienne à mon secours. Mon père, quoique j'aie lieu de croire « qu'il me préférait à ses autres enfants, m'a cependant traité « en dernier venu. Moi-même, j'ai plutôt travaillé à devenir « honnête homme qu'à m'enrichir, et je suis assez sage pour « ne pas m'en repentir. Mais la pauvreté qui, comme dit « Salomon, vient d'abord à nous à pas de voyageur, bientôt, « semblable à un homme armé, s'empare de notre personne « et nous terrasse. Je ne puis le dissimuler, elle est arrivée sur « moi comme le premier de ces hommes, et déjà je la sens « qui me talonne. Elle n'est pourtant point encore et ne sera « jamais pour moi, je l'espère, l'homme armé auquel il est « impossible de résister ; car, après tout, la Providence, en « qui je mets toute confiance, m'ouvre trois voies pour échap-« per à la misère : ma profession d'abord, ensuite le droit que « mes services auprès de la reine me donnent à un avance-« ment, puis la charge dont j'ai la survivance, qui est à la « vérité comme le champ de mon voisin, dont la vue est « délicieuse, mais ne remplit pas ma grange.

« Quant à ma profession, elle exige de la santé. Or, si je « jugeais de mon tempérament, comme un homme qui juge « que la journée de demain sera belle, parce que belle est la « soirée d'aujourd'hui, je dirais qu'il est bon. Mais j'ai la « manie de peu compter sur le présent et d'appréhender « l'avenir.

« D'un autre côté, je ne me fais pas illusion au point de « ne pas voir ce que vous voyez encore mieux que moi, « que la jurisprudence n'est pas mon fait, et que je ne m'y « adonne que faute de mieux et pour vivre. Cette carrière

« peut convenir à des talents supérieurs aux miens, mais elle « ne me convient pas... Avisez donc. »

Bacon recevait de toutes mains et dévorait tout en profusions. Il aimait l'argent, non pour l'entasser, mais pour le dépenser. Ses besoins insatiables l'arrachaient à ses hautes contemplations et le jetaient dans les ambitions vulgaires. C'est sa fatalité de tous les jours. Son âme se dissipe, son génie s'atténue, son caractère s'avilit à ce rôle déplorable. Bacon est au seizième siècle un explorateur d'idées et un esclave de la faveur.

Dans cette disposition tentatrice, où la couleur d'une guinée le distrayait de l'infini, où le chiffre triomphait en lui de la philosophie, où le sourire d'Élisabeth le détournait du rayon divin, il était accessible aux passions abjectes, et sa cupidité pouvait de faiblesse en faiblesse le précipiter au fond de la dernière bassesse, de la dernière ingratitude.

C'était un temps désordonné, où la morale n'était pas fixée, où la reine exterminait son héritière, une reine aussi, où elle s'associait à des pirates, où les ministres, les favoris trafiquaient des grâces, où le génie battait monnaie de tout; un temps primitif, obscur et lumineux tout ensemble, ardent surtout; un temps où la jeunesse débordait, où la science tenait du chaos, l'amour de la frénésie, où le désir embrassait toutes choses d'une étreinte éperdue, où l'héroïsme bravait la mort, où la curiosité pénétrait le ciel et l'enfer, où l'essor était immense, le mouvement convulsif, la volonté inflexible, la haine implacable, l'ambition sanguinaire, où l'âme humaine sortant des cloîtres, ces cachots intellectuels, prenait possession des mondes par l'imagination, par l'action, par la philosophie, par la sorcellerie, par toutes les facultés vraies et chimériques de notre nature. Shakespeare est le poëte impétueux ou rêveur, profond, tendre ou sublime de cette époque pathétique; Bacon



en est le métaphysicien; Raleigh, le soldat, l'historien, le chercheur d'inconnu; Drake, l'amiral et le corsaire; Hawkins, le négrier; Essex, le courtisan; Antonio Perez, l'intrigant opiniâtre, pervers, infatigable, l'intrigant partout et toujours.

LIVRE HUITIÈME

Perez recommandé à Philippe II par le prince et par la princesse d'Eboli. — Écriture et annotations du roi d'Espagne. — Amour de Perez et de la princesse d'Eboli. — Meurtre d'Escovedo. — Le confesseur de Philippe II, Fray Diego de Chaves. — Juan de Mesa. — Le roi complice de Perez dans l'assassinat d'Escovedo. — Imprudences de la princesse d'Eboli. — Sa passion pour Perez révélée à Philippe II. — Arrestation des deux amants. — Captivité de la princesse. — Sa mort. — Perez prisonnier. — Mis à la torture. — S'enfuit de son cachot. — Gagne l'Aragon, la terre des *Fueros*. — Protégé par le grand justicier, réclamé par Philippe II. — Le roi secondé par l'Inquisition dont le palais est l'Aljufera. — Perez transporté de la prison du *Fuero* à ce donjon des rois mores. — Délivré par don Martin de la Nuza et par Gil de Mesa. — Réintégré dans la prison du Grand-Justicier. — Intérêt du peuple pour le captif.

Le premier séjour de Perez en Angleterre est de cette année 1593.

Voilà un personnage qui mérite tout notre intérêt par la variété de ses talents, de ses ressources et de ses influences. Il est au cœur de notre sujet ; car nul n'essaya plus vivement de déshonorer Philippe II auprès d'Élisabeth. Sa haine fut sa meilleure recommandation. Il eut cette fortune avec Henri IV et avec Élisabeth de satisfaire leur inimitié, et, pendant quelque temps, leur politique. Perez s'était insinué dans les bonnes grâces du Béarnais et de la fille de Henri VIII, et il s'en aidait pour cimenter une alliance de plus en plus forte entre la France et l'Angleterre contre l'Espagne. Il s'était fait deux Mécènes : à Fontainebleau, du connétable de Montmorency (l'ancien maréchal Damville) ; et, à Greenwich, du comte d'Essex, dont l'amitié pour Henri IV et l'héroïque fureur contre Phi-

lippe II s'harmoniaient à merveille avec la passion et les plans d'Antonio Perez.

Cet Espagnol, qui avait dans les veines du feu au lieu de sang et dans le regard du soleil d'Andalousie, était un bâtard de bonne maison. Fils de Gonzalo Perez, ministre de Charles-Quint, il fut légitimé par des lettres patentes de l'empereur. Le père de cet enfant d'une précocité d'esprit admirable avait fort soigné son éducation. Antonio fut remarqué dès l'adolescence. A vingt-cinq ans, il était secrétaire d'État.

Il plut à Philippe II par des manéges profonds, par des stratégies singulières, par son intelligence des hautes affaires et par je ne sais quoi de soudain qui jaillissait comme un éclair et qui dissipait l'incertitude du roi.

Philippe II aimait les génies prompts, lorsqu'ils étaient modestes, soumis, ou qu'ils le paraissaient; il avait besoin d'être échauffé plutôt que dirigé. Ce qu'on a nommé son irrésolution n'était que de la lenteur. Il était décidé au fond et fixé ; il ne flottait que dans les détails. Et encore, le plus souvent, ses hésitations étaient jouées. C'était une de ses affinités avec Élisabeth. Ils agissaient l'un et l'autre avec prudence, mais ils étaient puissamment déterminés, Élisabeth par la politique, ou par l'orgueil, ou par la vengeance, Philippe II par ces mêmes passions et de plus par le fanatisme.

Le roi de l'Escurial était un commis couronné. Il exigeait de longues lettres, des mémoires motivés, soit de ses ministres, soit de ses espions, soit de ses correspondants innombrables dans le monde entier. Il lisait ou se faisait lire tous ces papiers et il les annotait. C'était un érudit du trône, de la police et des tortures.

Jamais prince n'a autant écrit que Philippe II. C'était, je le répète, le plus laborieux des inquisiteurs, le plus énigmatique des tyrans.

Il griffonnait d'une façon indéchiffrable les marges de toutes les dépêches ministérielles ou diplomatiques. Il faut voir avec

quel soin menaçant il commentait les actes d'Antonio Perez et de ses autres serviteurs. Giovanni Soranzo, l'ambasssadeur vénitien, est formel. Il cite des exemples.

Voici des cahiers qui m'ont été communiqués et dont je ne puis détacher mes yeux. Ce sont des traits de plume en vertige et en délire. Laissons passer. Un frisson cependant court dans les veines, à l'aspect de ces hiéroglyphes homicides. On dirait, dans ces lignes saccadées, autant de mailles que de mots, autant de mailles et de nœuds coulants jetés çà et là et qui doivent étrangler leur homme, rien qu'en les retirant. Une seule de ces pages est un réseau de terreurs.

Le roi d'Espagne avait un double but très-arrêté : agrandir ses territoires et propager le catholicisme par la rigueur ou par l'hypocrisie. Il avait besoin d'instruments divers. Il était bien aise d'avoir sous la main tantôt les violents à la tête desquels dominait le duc d'Albe, et tantôt les diplomates dont le chef fut toujours Ruy Gomez de Silva.

Il ne faudrait pas croire que l'école politique la plus tolérante de l'Espagne fut très-tolérante. Les modérés, dont Ruy Gomez fut le représentant et le maître, étaient de redoutables hommes. Il suffira de les nommer. C'étaient le marquis de los Velez, Escovedo, Antonio Perez et d'autres caractères de cette trempe. Ils étaient toujours prêts, ces modérés, à se faire agents provocateurs, ou même assassins, au moindre signe de Philippe II, qui, selon les phases changeantes de la nécessité, avait recours soit à l'inexorable parti du duc d'Albe, soit à l'insidieux parti bien assez atroce encore de Ruy-Gomez.

L'un des théologiens les plus estimés du seizième siècle, fray Diego de Chaves, à la fois confesseur de Philippe II et théoricien de meurtre, traçait ainsi pour tous, dans une lettre authentique adressée à Perez, les tables de la loi morale : « Le prince séculier, qui a puissance sur la vie de ses subordonnés et sujets, de même qu'il peut la leur ôter d'après une



juste cause et par un jugement en forme, peut aussi le faire sans tout cela, puisque le surplus des formes et toute la suite d'un procès ne sont rien comme règles pour lui qui a le droit d'en dispenser. Il n'y a dès lors aucune faute à un sujet qui par ordre souverain donne la mort à un autre sujet. »

Un pareil souffle de crime ne descendait pas du Sinaï, encore moins du Calvaire, il s'échappait par un soupirail d'une cellule de couvent. Or, le couvent touchait au palais. Le moine confessait le roi, et il ne lui imposait pas un évangile trop austère, afin de pouvoir toujours stimuler son zèle par l'absolution.

Tel casuiste, tel roi. Le casuiste était indulgent et le roi féroce. Il n'était pas que féroce, il était dissimulé, avare, voluptueux. Sa cour était peuplée des enfants qu'il avait eus de plusieurs maîtresses. Ses fils étaient classés selon son caprice ou selon le rang de la mère. C'étaient quelquefois de fort grands seigneurs. Parmi eux, on citait tout bas, à l'Escurial et ailleurs, le duc de Pastraña que la princesse d'Eboli avait eu du roi et dont Ruy Gomez de Silva n'était que le père officiel.

Philippe était par-dessus tout soupçonneux, soupçonneux envers sa famille, envers ses maîtresses, envers ses ministres, soupçonneux principalement envers don Juan d'Autriche, son frère illégitime. Il ne l'envoya peut-être en Flandre que pour le perdre.

La cour de l'Escurial était pleine d'écueils, de duplicités et d'ombrages à la fin de 1577.

Ruy Gomez de Silva, prince d'Eboli, avait succombé à la maladie et point au chagrin. Il était mort depuis 1573. Sa femme, la princesse d'Eboli, n'avait pas cessé d'être la maîtresse de Philippe II. Cette liaison était déjà ancienne. Ruy Gomez l'avait connue. Il s'en était réjoui. Il avait redoublé de discrétion envers la cour, de respect pour sa femme, de dévouement pour le roi. En habile homme et en lâche ambi-

tieux, il avait cimenté sa fortune de son déshonneur. Il ignora la passion de la princesse pour Antonio Perez, un jeune et hardi secrétaire qu'il reçut sous son toit, qu'il façonna aux affaires, initia à la grande intrigue et recommanda au roi très-instamment.

Philippe avait été complaisant pour le prince d'Eboli envers qui il se sentait coupable et qu'il croyait sa dupe. Il avait écouté les éloges sur Perez et cédé au charme infini de ce protégé de Ruy Gomez, que la princesse d'Eboli avec une négligence perfide recommandait aussi, d'autant plus toute-puissante qu'elle paraissait indifférente et presque dédaigneuse.

Perez, sous les auspices du prince et de la princesse d'Eboli, avait fait son chemin. Il n'avait besoin que d'être présenté du reste. Son génie doué de toutes les finesses, de toutes les ruses, comme de toutes les audaces, devait se suffire plus tard.

En 1577, le roi, qui se flattait jusqu'à la tombe d'avoir trompé Ruy Gomez, exploité Perez et contenté la princesse d'Eboli, avait été bafoué par tous les trois. Ruy Gomez expiré, les ardeurs d'Antonio et de la princesse persistaient avec une intensité nouvelle. A cette époque de 1577, Perez avait trente-six ans et la princesse en avait trente-huit. Pour elle, c'était le dernier amour et il la brûlait d'autant plus. Présents, sacrifices, orgueil, périls, dissimulation, rien ne lui coûtait : elle donnait tout dans ce cantique des cantiques espagnol et croyait ne rien donner. — « Une perle, s'écrie Perez lui-même, une perle de femme enchâssée dans les plus rares perfections de la nature et de la fortune. »

La situation était délicate et pathétique, lorsque, au mois de juillet 1577, Escovedo revint de Flandre, Escovedo, le secrétaire de don Juan. Philippe II avait résolu la mort de ce traître : c'est ainsi qu'il désignait tous ceux qui l'avaient offensé. Antonio Perez, encore l'ami d'Escovedo, eut l'adresse de l'excuser auprès du roi, qui ne renonça point à sa vengence, mais qui l'ajourna.



Escovedo eut le temps de s'orienter. Il pénétra le mystère transparent des amours de Perez et de la princesse d'Eboli. Ils commettaient imprudence sur imprudence. Les serviteurs de la princesse et d'Antonio savaient tout. La cour de Philippe, circonspecte et pâle de terreur, osait beaucoup de conjectures à voix basse. L'arrogante famille de la princesse d'Eboli murmurait sourdement contre elle. La veuve hautaine de Ruy Gomez était enivrée et téméraire, Antonio, flatté et reconnaissant ; Philippe était aveugle.

La princesse, une Mendoza, la fille unique du comte de Melito, n'avait pas été assez pliée à la contrainte. Son père l'avait gâtée, son mari aussi, et l'habitude d'être admirée, approuvée en tout, ne l'avait pas disposée aux timidités, aux précautions. Elle les méprisait trop.

Elle provoquait Perez à venir sans cesse chez elle, et, quand il y était, les plus grands seigneurs attendaient. La princesse exigeait qu'Antonio Perez l'accompagnât au spectacle. Elle lui envoyait sur des mules écussonnées et bâtées des grenades, des oranges et des étoffes précieuses. Les mules transportaient les messages soit du château de Pastraña, soit de l'hôtel de la princesse à la maison de Perez. Elles étaient parées de rubans et leurs grelots étincelants sonnaient cet amour qui aurait dû s'envelopper de ténèbres et de silence.

La princesse avait des moments lucides, et alors pour écarter les médisances, pour motiver les assiduités de Perez, elle insinuait qu'il était un fils naturel de Ruy Gomez. Maladroits mensonges de la passion percés à jour par les malveillances d'une cour et d'une race patricienne !

La famille de la princesse était très-irritée des assiduités de Perez. Ces assiduités étaient dévenues l'entretien des laquais, non moins que des seigneurs. Le prince de Melito, le comte de Cifuentès, le marquis de la Fabara, proches parents de la veuve de Ruy Gomez, se concertèrent afin de daguer Antonio. Ce n'était pas trop de tout son sang pour laver leur



honte. Ce complot avorta par la crainte d'un scandale qu'on eût centuplé en le rendant tragique. Le marquis de la Fabara ne pouvait renoncer à sa vengeance, lui qui avait vu Perez sortir la nuit de l'hôtel de la princesse et qui avait surpris l'adultère sous les lambris de Ruy Gomez, trahi vivant et oublié mort. Cette tentation de vengeance était si forte sur le marquis exaspéré, que plus d'une fois, et, entre autres jours, un jeudi saint, il s'agenouilla sur les dalles de l'église de Sainte-Marie, se frappant la poitrine et demandant à Dieu de lui ôter la pensée du meurtre.

Les choses en étaient là et personne ne les avait sondées plus à fond qu'Escovedo. Il en parla à Perez au commencement de l'année 1578 ; il en parla aussi à la princesse, dont la considération lui était chère, prétendait-il, à cause de la piété de cœur qu'il avait gardée à Ruy Gomez de Silva, son bienfaiteur. Il disait à Perez : « Soyez mon bouclier auprès du roi, ou je lui mettrai dans la main le poignard contre vous. » Il disait à la princesse d'Eboli : « Madame, ne vous compromettez pas davantage. J'ai été élevé dans la maison de votre mari, j'ai mangé son pain et le vôtre. Voilà pourquoi je m'enhardis jusqu'à vous conseiller. » Antonio Perez, ménageant Escovedo, lui promit ses bons offices auprès de Philippe. Mais la princesse d'Eboli, indignée de la présomption d'un homme qui avait porté sa mantille et qui lui tenait l'étrier, répondit avec une froideur majestueuse « que les pages et les écuyers n'étaient pas faits pour enseigner Celles de sa qualité ; ils sont faits, ajouta-t-elle, pour se taire et ne jamais se départir du respect, quoi qu'ils sachent. » Après ces altières paroles, elle laissa Escovedo dans le salon de l'hôtel et rentra dans sa chambre.

La princesse triomphait, mais Perez tremblait et il la fit trembler. Ils étaient à la merci d'Escovedo. Ils lui souhaitèrent une prompte mort et Perez se mit à l'œuvre. Il ne combattit plus la malveillance du roi contre le secrétaire de don



Juan, il la fomenta au contraire et l'attisa. Il eut la tortueuse habileté de courber et de dresser à son désir le marquis de Los Velez, un grave seigneur qui acquit dans la conversation de Perez la conviction à laquelle devait se rallumer la colère de Philippe. Cette conviction, c'était la nécessité de frapper pour le bien de l'État Escovedo, le tentateur supposé de don Juan, Escovedo que le roi appelait Verdinegro (vert-noir) à cause de la sombre énergie de ce condottiere politique.

Philippe II, qui avait eu l'initiative de l'attentat, fut ravi de l'adhésion du marquis de Los Velez. Il écrivit à Perez la seconde semaine de mars 1578 : « Oui, certes, il sera expédient de hâter la mort du *Verdinegro*, de peur qu'il n'aille de l'avant. Agissez donc et pressez-vous avant qu'il ne nous tue. »

Perez tressaillit à ce nom de *Verdinegro* (vert-noir), le nom mystérieux d'Escovedo entre Philippe II et son ministre. L'amant de la princesse d'Eboli, précipité par elle et par le roi, s'enflamma à leur double désir comme à deux torches diaboliques. Il détermina Diégo Martinez, son majordome, avec qui il eut dans son cabinet une longue conférence. Martinez était un vieil Espagnol sobre et taciturne, dévoué au pape et à la sainte Inquisition, plus dévoué encore à son maître. Ils se comprirent très-bien, et, au sortir de cette sinistre entrevue, Diégo, abordant Enriquez, un page de la maison, lui demanda s'il ne donnerait pas une preuve d'affection à celui dont ils buvaient le vin et qui était si bon pour eux. Enriquez répondit qu'il était tout disposé à montrer son zèle. Alors Diégo lui dévoila ce qu'il y avait à faire. Escovedo était l'ennemi de Perez. Il fallait le tuer à petit bruit, sans qu'il y eût une violence, sans qu'il pût rester une trace du complot. Rien ne serait meilleur pour cela que certaines herbes de Murcie dont le jus était un poison infaillible et qu'il décrivit à Enriquez. Le jeune homme ayant accédé aux propositions de Martinez qui s'assura d'un apothicaire de Molina, l'affreuse chimie s'accomplit, dans l'appartement d'Enriquez, selon les doses convenues.

Ce fut sous son toit, à sa table, dont Enriquez était l'un des échansons, que Perez résolut d'empoisonner Escovedo dans la coupe même de l'hospitalité. L'épreuve fut tentée. Enriquez versa deux fois le suc mortel de l'herbe de Murcie dans le verre sacré du convive. Le poison n'opéra pas. Escovedo fut à peine incommodé. Mais Perez était opiniâtre. A quelques jours de là, il attira Escovedo à un second banquet, et Enriquez joignit au suc des herbes une poudre préparée par l'apothicaire de Molina. Cette fois Escovedo se retira dans sa maison et fut très-malade. Enriquez ne le lâcha point. Il avait un compagnon, Juan de Rubio, qui était fort lié avec le cuisinier d'Escovedo. Ce Rubio, après qu'un potage eût été assaisonné pour le malade, y jeta de la poudre qu'il avait reçue d'Enriquez. Escovedo fut à l'agonie d'avoir seulement goûté au bouillon. Cependant la force de sa constitution le sauva encore. La poudre fut reconnue et analysée, le poison constaté. On ne remonta pas aux véritables auteurs du crime. Ce fut une pauvre servante, celle qui avait apporté le breuvage, que l'on accusa. Innocente, elle fut jugée, condamnée et pendue pour le forfait d'un roi et d'un ministre, adultères tous deux et tous deux assassins.

L'apothicaire de Molina fut alors renvoyé, et Perez eut une seconde conférence avec son majordome Diego Martinez. Le ministre de Philippe II était humilié d'un empoisonnement qui avait manqué la victime désignée et qui avait abouti au supplice d'une femme. Il ordonna contre Escovedo des armes plus nobles que des potions d'apothicaire. Diego se chargea de les acheter. Il expédia en Murcie Enriquez, lequel ramena l'un de ses frères, Miguel Bosque. Il engagea aussi Juan de Rubio, un officier de la bouche du roi, le même qui avait saupoudré le bouillon d'Escovedo. Ces trois Murciens, ignorants et avides comme les hommes de leur pays, la Béotie de l'Espagne, s'enrôlèrent pour tuer au signal de Diego Martinez. Le majordome avait attiré de l'Aragon deux autres complices. L'un, Insausti,



avait été de ces terribles bergers de mérinos qui peuplent les croupes de la Vieille-Castille et qui ne sont pas moins redoutés que les brigands des Sierras ; l'autre, né sur les bords de l'Èbre, s'appelait Juan de Mesa. Il fut trompé par Perez, qui ne lui eût jamais proposé l'empoisonnement, tant il le connaissait. Il lui colora le meurtre d'une lueur de dévouement. Juan de Mesa crut sauver Perez en prévenant Escovedo, auquel il attribuait des plans mortels. Je dis ces quelques mots sur Juan de Mesa, pour qu'on ne le confonde pas avec ses compagnons. La langue astucieuse de Perez lui voila cette attaque, ce guet-apens, sous des prétextes légitimes. Il lui persuada que ce n'était pas une agression, mais une défense naturelle : car si Perez ne tuait pas Escovedo, Escovedo tuerait Perez.

Toujours est-il que Juan de Mesa consentit à prêter son bras. Diego Martinez le convoqua en même temps qu'Insausti, Enriquez, Miguel Bosque et Rubio. Il leur distribua à tous des pistolets et des dagues. Il remit de plus à Insausti une longue épée.

Ainsi équipés, les compagnons allèrent plusieurs soirs sur la place Saint-Jacques épier Escovedo.

Le lundi de Pâques, 31 mars, Juan de Mesa et Enriquez furent un peu en retard. Diego Martinez se joignit à Insausti, à Rubio et à Miguel Bosque. Ils se rendaient aux abords de la maison d'Escovedo, lorsqu'ils l'aperçurent enveloppé d'un manteau brun, la figure altérée encore de ses dernières souffrances, et marchant d'un pas chancelant comme pour essayer ses forces. Sans attendre le signal, Insausti se précipita l'épée nue, suivi de Martinez, de Rubio et de Bosque, agitant leurs dagues. Escovedo vit l'éclair des lames et sentit soudain la pointe d'Insausti. Il tomba raide d'un coup d'épée. Les dagues ne frappèrent sur le pavé qu'un cadavre. Insausti avait seul atteint un corps vivant. Ce fut lui seul qui abattit la victime. Les autres, après l'avoir percé à terre, se dispersèrent au

hasard dans une sorte d'effarement, et par les ruelles qui s'offrirent.

Rubio ne s'arrêta pas longtemps à sa demeure. Il partit, après une courte halte, comme il était convenu de le faire, pour Alcala, où Antonio Perez passait la semaine sainte. Il lui rendit compte de l'expédition dans tous les détails. Le secrétaire d'État Escovedo était bien mort et tous les compagnons avaient échappé.

Perez se félicita de cette double nouvelle. Il laissa Rubio à Alcala et revint à Madrid, le 2 avril. Sa première visite fut pour le fils de sa victime. La dissimulation était désormais son unique loi. Il ne s'y déroba point et poussa la bienséance jusqu'à l'impossible. Il eut l'hypocrisie de pénétrer avec un visage ému chez le jeune Escovedo et de serrer sur sa poitrine celui qu'il avait rendu orphelin. Le pauvre enfant, croyant presser l'ami de son père, s'attendrit, et Perez feignit de s'attendrir aussi. Comédie odieuse, et plus criminelle que le crime! Le guet-apens où succomba Escovedo est certainement moins hideux que l'empoisonnement dont il fut précédé et que le baiser dont il fut suivi. Oui, l'empoisonnement au père et le baiser au fils sont deux flétrissures indélébiles sur la mémoire de Perez. Comme hôte d'abord, puis comme homme, il fut deux fois Judas. Il dut lui en coûter moins d'être Caïn.

Les difficultés s'accumulèrent bientôt sous ses pas. La famille d'Escovedo devina l'ennemi en Perez. Le fils du mort se repentit de sa crédulié, la veuve cria vengeance. Le chef des alcades de la cour, Hernan Velasquez et son gendre, Garcia de Arce, vinrent plusieurs fois et tour à tour consulter Perez. Tout en lui demandant conseil, ils l'observaient, notant ses pâleurs et ses rougeurs, les mobilités de sa physionomie, les inflexions de sa voix. Perez souffrit beaucoup dans ces conversations.

Il rendait compte au roi de ses angoisses. Perez était à Madrid, au centre des procédures, et Philippe à l'Escurial, sous les voûtes tranquilles de son cloître. Les courriers se



multipliaient sur cette route poudreuse de huit lieues, entre le ministre et le roi. Perez écrivit à Philippe : « Mes déboires « sont innombrables, » et Philippe répondait : « Parlez peu et « prudemment : les déboires sont inévitables; traversez-les « avec toute votre adresse. » Perez écrit encore : « Sire, j'ai « ici mes hommes et celui qui a fait le coup (Insausti). L'autre « (Rubio) est à Alcala, où je l'entretiens à mes frais. J'ai l'in- « tention de les faire partir séparément; j'userai de précau- « tion, de peur qu'ils ne soient enveloppés dans ce chaos « d'arrestations. » Le roi répond de nouveau : Je vous ap- « prouve d'avoir retenu votre monde. Le meilleur est, à mon « avis, que ces gens-là fassent les morts, tandis que vous « aurez les oreilles au guet comme vous les avez. »

Chose curieuse et pathétique! le ministre et le roi craignaient leur propre police, cette police qu'ils avaient tant perfectionnée. Elle était formidable en effet, et ils étaient sincères dans leurs terreurs. Car s'il y allait de la vie du ministre, il y allait de l'honneur du roi.

Perez se dégagea enfin d'une lourde responsabilité. Il fit partir ses sicaires. Juan de Mesa, le seul de ces bandits qui ne fût pas un bandit, se retira en Aragon, sa province. La princesse d'Eboli l'avait nommé intendant de ses immenses terres dans ce pays. Il avait de plus accepté de Perez une tasse d'argent fin, quatre cents écus d'or et une chaîne d'or. Philippe II et Antonio Perez, ces grands coupables, respirèrent un peu quand ils eurent dispersé aux quatre vents du monde leurs complices. Les meurtriers d'Escovedo éloignés et séparés à de vastes distances, tout vestige du crime sembla disparu aussi complétement du sol que sur mer disparaît la trace des pirates lorsque le sillage de sang de leur navire au pavillon noir s'est effacé.

Les amis d'Escovedo et sa famille furent un moment déconcertés. Mais bientôt ils se réveillèrent de leur découragement. Le fils d'Escovedo se repentait d'avoir été le jouet du

traître Perez et la mère du jeune homme l'exaltait de plus en plus en s'exaltant elle-même. Leur demeure était un conciliabule. On allait, on venait, on regrettait, on gémissait et on parlait. Les souvenirs ne tarissaient pas. On se rappelait de rares, mais acerbes sarcasmes d'Escovedo sur Perez. — « Il a été heureux, disait-il avec amertume, il a détrôné dans le cœur de la princesse d'Eboli Ruy Gomez de Silva et le roi lui-même. Il a été le vainqueur de tous deux. La princesse, comme il arrive quelquefois aux femmes, a préféré le valet aux maîtres. » — « Je ne me tairai pas toujours, » disait-il encore, faisant allusion aux amours de Perez et de la princesse. Ces propos menaçants d'Escovedo, redits par sa veuve et reportés par ses amis çà et là, grossissaient dans leur cours comme des eaux qui, tombées goutte à goutte, deviennent source, puis torrent à mesure qu'elles reçoivent des pluies et des affluents. Ainsi s'amoncelèrent les bruits de l'amour de Perez et de la princesse d'Eboli. Les espions du roi recueillirent ces bruits de toutes parts. Ils les confièrent à Matheo Vasquez, un ennemi de Perez, un ministre aussi, mais d'autant plus acharné. Il accusa hardiment son collègue de concussion; puis, préparant lentement Philippe II par mille détours, par des ouvertures incomplètes mêlées de réticences, il se déchargea tout à coup de son secret. Il apprit au roi la trahison de Perez et de la princesse d'Eboli, leur liaison ancienne et intime, connue de la cour et de la ville. Cette confidence fut une épouvante de plus dans cet Escurial, le palais et le cloître des épouvantes. Philippe fut transpercé, ses cheveux blanchirent un peu plus et son visage parut désormais plus sinistre, même aux inquisiteurs et aux nonces pour qui d'ordinaire il réservait ses sourires. Il eut des explosions terribles. Les orages se multiplièrent partout où était le roi; la cause de ces orages n'était ignorée de personne et ils recélaient la foudre. Philippe II se dévorait comme dans un auto-da-fé intérieur. C'est lui qui avait réchauffé ce serpent de

Perez que lui vantait la princesse d'Eboli. Après avoir dérobé cette femme à Ruy Gomez, Philippe n'avait plus redouté de rival. Lui, le roi, avait donc été trompé, moqué par Perez et par la princesse! Et non-seulement il était leur dupe, mais il était la dupe de sa propre imbécillité! N'était-ce pas lui qui avait eu l'initiative, saisie et envenimée par Perez, il est vrai, du meurtre d'Escovedo? N'était-ce pas lui-même, Philippe II, qui avait pour un complot imaginaire fait égorger le témoin d'un complot réel, du complot que Perez et la princesse d'Eboli avaient tramé contre son honneur? Comme ils avaient dû rire de sa bonhomie! Mais aussi comme ils pleureraient!

Toutes les tortures s'offrirent sans doute à l'imagination de Philippe II. Mais il se contint. Il avait à ménager les apparences. Il ne devait point paraître jaloux. Par ses artifices avec Perez, il lui fallait reconquérir ses lettres, et par sa modération avec la princesse d'Éboli recouvrer sa considération. Peut-être croirait-on qu'il n'avait jamais eu de faiblesse pour elle, puisqu'il laissait vivre cette impudique et son amant. Il lui suffirait, à lui, de les tenir en prison et de les faire mourir à petit feu.

Telles furent certainement les intentions de Philippe II.

Perez se défendait de son mieux contre les attaques présumées de Matheo Vasquez. Il usait de tous les subterfuges. La princesse d'Eboli, plus fière, écrivait au roi avec l'orgueil de sa naissance et l'audace de son caractère. Elle lui demandait justice de ses calomniateurs. « Puisque ces gens-là, s'écrie-« t-elle, sont si osés, puisqu'ils en sont venus à un tel point « d'irrévérence, Votre Majesté est obligée, en sa qualité de « roi et de gentilhomme, à faire un tel exemple qu'il reten-« tisse partout où l'injure aura éclaté. Si Votre Majesté ne « l'entendait pas ainsi, et voulait que le crédit de ma maison « se perdît avec la fortune de mes aïeux et la faveur bien « gagnée du prince mon mari; si elle payait leurs services « d'un tel retour et d'une telle récompense, j'aurais du moins

« accompli, en vous parlant comme je le fais, ce que je « dois à ce que je suis. »

Philippe II écouta et lut soit les plaintes, soit les justifications, soit les protestations de la princesse d'Eboli et de Perez. Il temporisait, méditant et savourant ses vengeances.

Il expédia plusieurs courriers à Granvelle qui s'était retiré à Rome, après avoir servi Philippe II en Espagne, dans les Pays-Bas et en Franche-Comté, — ces deux Espagnes du Nord. Maintenant (1578-1579), il vivait paisiblement dans la ville éternelle, étudiant plus Machiavel que saint Paul, du reste très-riche, très-considéré, tout illuminé du reflet des bûchers castillans et du prestige des faveurs de l'Escurial. Quand il reçut de Philippe II la prière et l'ordre de venir former un ministère à Madrid, le cauteleux cardinal prit conseil de Grégoire XIII et se laissa persuader sans peine. — « Rien n'est plus utile que d'accepter, dit le pontife, car vous serez, dans les hautes fonctions qui vous sont imposées, le ministre du pape non moins que du roi catholique et la providence politique de l'Église universelle. » Granvelle, qui n'avait pas besoin d'être convaincu, fit semblant de l'être par le saint-père. Il célébra la douceur de ses loisirs devant ses amis et la grandeur de son sacrifice en y renonçant. Il exprima tout son dévouement à Philippe, tout son effroi du pouvoir, et en même temps il obéit. Il s'embarqua vers le milieu de mai 1579 à Civita-Vecchia sur la galère de Jean-André Doria qui le conduisit dans le port de Carthagène. Granvelle se hâta vers Madrid où il arriva le 28 juillet.

Le roi fut fort aise. Il fit de ce vieux prélat son ministre principal, songeant à lui adjoindre don Juan Idiaquez, Christoval de Moura, et don Diego Fernandez de Cabrera, comte de Chinchon. Voilà les politiques étroits et violents qui devaient remplacer Ruy Gomez, le marquis de los Velez, tous deux morts, et leur disciple vivant Antonio Perez. Cette administration, moins éclairée que celle du prince d'Eboli, plus

flottante que celle du duc d'Albe et presque aussi cruelle, mettra la tête de Guillaume d'Orange à prix, déchaînera des assassins contre Élisabeth et Henri IV, fomentera la sainte ligue et remplira d'horreurs sans nom les vingt dernières années du règne de Philippe II. Granvelle mourra avant le roi catholique, mais sa politique semblable à celle du fils de Charles-Quint survivra.

Quoi qu'il en soit, Philippe, en apercevant Granvelle accouru de Rome, ne cacha point son plaisir. Ce n'était pas qu'il eût beaucoup d'affection pour Granvelle, non ; mais son gouvernement ne serait pas désorganisé et il allait enfin se venger.

Il avait longtemps tardé. Sa patience était à bout. Il ne différa pas davantage. Le jour même où il reçut le cardinal, il foudroya Perez et la princesse d'Eboli. C'était le 28 juillet 1579, quinze mois après le meurtre d'Escovedo.

Philippe s'enveloppait toujours d'un prétexte honnête. Cette fois, c'était à regret qu'il recourait à la rigueur; mais cette rigueur était commandée envers Perez qui persistait dans une haine farouche contre Matheo Vasquez, son prétendu calomniateur; cette rigueur était commandée aussi envers la princesse d'Eboli qui attisait cette haine. Rien n'était plus préjudiciable au bien du service. Le roi était le père de ses sujets; — il leur devait l'arrestation d'Antonio Perez et de la princesse d'Eboli. Voilà les raisons qu'il donnait de ses sévérités.

L'agitation de Philippe II dans cette pathétique circonstance disait assez que ce n'était pas le souverain, mais l'homme qui était atteint. La politique est plus calme; il n'y a que la nature qui ait de ces crises et de ces accents.

La voix du roi tremblait, dit-on, d'une vibration sourde, son visage astucieux et morne se colora, lorsqu'il donna l'ordre à deux des alcades de la cour d'attenter à la liberté d'Antonio Perez et de la princesse d'Eboli. Cet ordre fut exécuté selon la prescription royale à onze heures du soir.

Perez fut prisonnier dans sa propre maison sous la garde d'Alvaro Garcia de Toledo.

La princesse ne devait pas être soufferte à Madrid. Son hôtel fut forcé, plusieurs de ses femmes écartées ; surprise de cette irruption soudaine jusque dans sa chambre, elle demanda d'un grand air dédaigneux de la part de qui on venait la déranger à une telle heure. — « De la part du roi, répondit l'alcade. — Alors faites votre devoir, » reprit-elle, et elle se mit en mesure de suivre l'officier de police, plus embarrassé que la princesse. Le roi avait perdu son masque glacial. Il avait une physionomie bouleversée. Il avait quitté son appartement. Il s'était glissé par le labyrinthe des rues étroites et solitaires jusqu'à l'église de Sainte-Marie-Majeure. Cette église était située en face de l'hôtel de la princesse d'Eboli. Le roi fut témoin de tout. Il assista du portique de l'église à l'entrée de l'alcade chez la princesse. Il vit la voiture de poste, les lumières passant et repassant aux fenêtres et teignant les vitres d'une lueur, il aperçut la princesse debout sur son seuil avant de monter dans ce carrosse de police accompagné de sbires et de soldats. Il entendit le hennissement des mules, le tintement de leurs grelots, les cris des postillons, la vitesse des roues qui entraînaient vers la citadelle de Pinto la femme qu'il avait tant aimée et qui en aimait un autre. Quelles furent les pensées de ce moine, de ce tyran, de ce débauché et de cet hypocrite ? L'histoire l'ignore. Elles ne furent certainement pas toutes de triomphe. Si ce despote éprouva les joies de la vengeance, elles furent mêlées de souvenirs, de blessures et d'angoisses. Car après qu'il fut rentré dans son palais vers minuit, il ne se coucha pas ; il continua de marcher, au milieu des secousses de son âme, l'esprit éperdu cette nuit-là, loin des calculs de la politique et plongé au plus profond des émotions humaines.

La princesse d'Eboli n'était pas d'une beauté éblouissante. Un seul de ses yeux avait la flamme du regard; l'autre ne



voyait pas, sans qu'elle fût moins séduisante pour cela. Le visage était hautain, fier, grave et d'autant plus fascinateur, quand il s'éclairait d'un sourire. Ce qui faisait l'originalité de cette femme altière, c'est qu'elle cachait la passion la plus brûlante sous le calme d'un marbre de ses carrières d'Aragon, et que, dans sa vie d'intrigue et de diplomatie privée soit avec le roi, soit avec la cour, soit avec son mari, soit avec l'Inquisition, — elle ne fut jamais un roseau. Elle rompit enfin et ne fléchit pas.

Elle eut d'abord, dans sa forteresse, la consolation de correspondre avec Perez par des serviteurs qui peu à peu lui furent enlevés. La soupçonneuse jalousie du roi lui suscita mille douleurs cruelles. La police de la cour la priva de toute communication au dehors et fit le vide moral autour d'elle, comme le désert poudreux fait le vide physique dans les Castilles autour des palais et des châteaux de la noblesse, dont les parcs rares et rabougris sont presque la seule végétation de la nature desséchée. La princesse d'Eboli haïssait le tyran de son cœur et du monde, Philippe II, autant qu'elle aimait Perez. Ces deux passions précipitaient son sang dans ses veines. Le roi lui ayant proposé d'adoucir sa prison, si elle voulait renoncer à tout commerce avec Perez, elle refusa. Son implacabilité acheva de bronzer Philippe, et l'isolement de la princesse fut absolu.

Elle tomba dangereusement malade et toucha plusieurs fois à l'agonie. Sous l'obsession de son illustre famille, elle fut enfin transférée dans son château de Pastraña. Mais là encore, à dix-huit lieues de Madrid, elle ne trouva que l'exil. Elle ne put rendre ni recevoir de visites. L'intérêt pour elle eût été un crime d'État. Les courtisans ne franchirent jamais cet espace de réprobation. Ils furent retenus par leur propre lâcheté, autant que par la crainte d'un ressentiment royal. Le propre enfant de la princesse, le duc de Pastraña, dont le père était Philippe II, se prononça contre sa mère persécutée. Il

ne lui donna aucune marque de pitié filiale et afficha contre elle un mépris que la postérité reverse justement sur ce bâtard dénaturé.

La princesse, autrefois si vaine de ses charmes et de son autorité, l'idole du roi, des ministres et de la cour, des ambassadeurs et des nonces, vécut ses dernières années dans la triste société de ses duègnes, reléguée entre les murs de son château, abandonnée et comme ensevelie. L'administration même de ses biens lui fut ôtée. Elle ne lisait pas et dormait peu. Sa table était fort simple. Sobre par habitude, elle goûtait surtout de ce miel de Cuença connu sous le nom de *miel de romarin* à cause de son parfum. Quelques grenades avec des olives, d'autres fruits de son verger, du pain de Pastraña, du vin et des raisins de Malaga en très-petite quantité étaient toute sa nourriture. Elle se promenait sans allégresse au milieu de ses allées où les citronniers, les palmiers nains, les cactus, les arbustes à dards, féroces comme le climat, comme le génie du siècle, du roi et du peuple, jetaient une ombre courte et rare. L'ennui dans ce lieu torride consuma la princesse d'Eboli pour laquelle le trépas fut un affranchissement. Elle s'éteignit morose, farouche, indomptable, en 1592. Après avoir traversé tous les enchantements, elle diminua peu à peu comme une de ces rivières de la Castille qui coulent étincelantes entre les lauriers et les myrtes, sous les balcons des châteaux, pour tarir dans les sables, au pied des roches abruptes et calcinées.

Perez, lui, fut détenu douze années, soit dans sa propre maison, soit dans les prisons, soit dans les forteresses de Philippe II. Le roi resserrait ou alongeait la chaîne du captif, selon les caprices de son humeur et de son aversion ; mais il ne lâchait pas sa proie et de temps en temps il lui donnait un coup de griffe comme pour l'avertir d'un dénoûment tragique.

Le plan du roi était profond. Il l'exécutait avec la lenteur et la sûreté de l'inévitable destin.



Il ne pouvait pas livrer immédiatement Perez à des juges criminels et le poursuivre comme meurtrier. Car Perez aurait produit contre le roi des preuves écrites. Ces preuves étaient évidentes. Tout le monde, à commencer par le tribunal, aurait compris que Philippe II était bien plus l'assassin d'Escovedo que Perez lui-même.

Il était donc indispensable, avant tout, de ressaisir les lettres et les notes qui démontraient la culpabilité du roi. Une fois Perez dépouillé de ces armes formidables, il serait sacrifié aux ressentiments de la famille d'Escovedo qui obtiendrait infailliblement une sentence de mort.

Philippe, en attendant ce terrible procès et en le préparant, s'amusait à déshonorer Perez.

Il fit informer contre lui par Rodrigo Vasquez de Arce, président du conseil des finances. Il fut démontré que le prisonnier avait été dilapidateur et qu'aucune tentative de corruption ne l'avait trouvé intègre. Son père ne lui avait pas laissé d'héritage. Et cependant il avait dépassé en magnificence tous les grands d'Espagne. Il était logé et meublé comme s'il eût été le roi. Il avait eu vingt-six pages, un peuple d'officiers, de laquais, des chevaux innombrables, des coches, des carrosses, des litières, une table et un train d'empereur. Comment donc avait-il alimenté ce luxe ? Ce n'était pas apparemment avec ses émoluments de ministre. Il n'avait refusé d'aucune main. Il avait reçu de la princesse d'Eboli des sommes énormes, de la vaisselle plate, des diamants, des bagues précieuses ; il avait reçu de don Juan d'Autriche de l'argent et des présents d'une grande valeur ; il avait reçu de Pierre de Médicis, de Jean-André Doria, des princes étrangers et des seigneurs espagnols des trésors en retour de son crédit. Tout cela, il l'avait presque dissipé au jeu et ailleurs. Quoiqu'il ne fût pas resté très-riche, ses concussions étaient indubitables et elles avaient été immenses.

Le roi divulgua les instructions secrètes indirectement et

sans se montrer, puis il fit demander à la femme de Perez et à Perez lui-même, soit par le confesseur fray Diego de Chaves, soit par le comte de Barajas, tous les papiers relatifs à Escovedo. Perez et doña Juana Coëllo, sa femme, résistaient. Cette noble femme fut l'ange de Perez. Malgré les passions, les erreurs et les forfaits de son mari, elle lui demeura entière. Elle fut sa providence persévérante, inébranlable. Après avoir dérobé aux investigations les plus minutieuses tous les papiers compromettants pour le roi, elle ne consentit à les livrer que sur un ordre écrit et signé de Perez. Ils étaient enfermés dans deux malles dont s'empara le confesseur fray Diego de Chaves qui en expédia les clefs à Philippe. Le roi s'imagina n'avoir plus rien à craindre de son ancien favori. Il s'abusait. Car Perez avait mis à part les lignes les plus cruelles au roi, se réservant de les citer au besoin et par là de déshonorer au moins le despote qui avait soif de son sang.

Philippe cependant, tranquille désormais sur lui-même, lança contre Perez ses plus impitoyables juges. Entre le prisonnier et les magistrats, Philippe II était transparent. Perez sentait le roi présent, quoique invisible.

Perez ne convenait pas du meurtre d'Escovedo; il éludait toute allusion à Philippe II. Il était muet, se retranchant dans le respect pour le roi et dans son innocence. Les mois de janvier et de février 1590 furent signalés par des interrogatoires acharnés et captieux. Le 20 février, le captif fut mis à la torture. Les barbaries exercées sur lui le firent parler. Il s'avoua coupable de l'assassinat contre Escovedo, mais ce fut après huit tours de corde.

Ces huit tours de la corde fatale et les supplications de Perez au milieu des angoisses percèrent les murs de sa prison et touchèrent les cœurs. Ceux qui n'étaient pas consternés étaient indignés. La ville et la cour murmurèrent. Un grand d'Espagne eut le courage de dire : « Jamais pareille traîtrise ne se vit d'un prince à un sujet. »

Le prince en effet était le complice de son favori, et, après lui avoir ordonné le crime, il ordonnait la torture, et Perez la subissait pour avoir exécuté ce que Philippe avait conçu, ce qu'il avait commandé d'accomplir. Quelle monstrueuse iniquité! Rien ne peut l'expliquer même chez Philippe II, si ce n'est la jalousie, la jalousie inexorable sous des dehors léthargiques. Ce n'était pas l'assassin, ni le ministre que le roi traquait et martyrisait avec ses juges et avec son bourreau, c'était le rival, c'était l'amant exécré de la princesse d'Eboli. C'est là le mot de cette énigme tragique.

Philippe II ne pouvait s'assouvir que dans le supplice ignominieux de Perez. Mais avant le supplice, rendu certain par l'aveu du coupable, le roi souhaitait de prolonger l'agonie. Cette pensée semblait l'attendrir. Il permit que les serviteurs de Perez vinssent auprès de lui; et, comme le docteur Torres attestait que le captif avait une fièvre ardente et qu'il était en péril de sa vie, le roi autorisa le dévouement et les soins d'un page que Perez aimait. Il alla plus loin. L'état du prisonnier paraissant s'aggraver, Philippe II ne s'opposa plus aux généreux desseins de doña Juana Coëllo, qui, bien que grosse, aspirait à s'enfermer avec ses enfants sous les voûtes sombres où languissait Perez. Le roi ne voulait à aucun prix que son ancien ministre mourût de maladie. Pour le sauver, il lui accordait serviteurs, médecin, page et famille. Il l'entourait de distractions affectueuses. A travers des mirages perfides et de menteuses sollicitudes, il le gardait précieusement pour l'échafaud.

Antonio Perez l'avait pénétré et il ne songeait, lui, qu'à la fuite. Il disposa tout dans ce but. Il se concerta profondément avec sa femme. Il prévint par elle un hidalgo qu'il avait autrefois protégé et qui était tout enflammé de reconnaissance. Gil de Mesa fut mandé aussi. Ce nom de Mesa, comme plus tard le nom de Nuza, devait être propice à Perez. Gil de Mesa était un enseigne, un jeune officier qui par son intelligence autant que par sa bravoure serait arrivé aux plus hauts

grades, s'il ne se fût attaché à Perez d'un nœud indissoluble. Au lieu d'être un héros de la patrie, il fut un héros de l'amitié. Il le fut sans regret, sans calcul, avec cet élan du cœur qui trouve sa récompense dans le sentiment intérieur et délicieux de ses pulsations magnanimes.

Les conjurés furent prêts à point. Le 19 avril 1590, Perez se plaignit plus douloureusement. Ses serviteurs même crurent à un redoublement du mal et ils exprimèrent plus au naturel une inquiétude qu'ils éprouvaient. Doña Juana seule était dans la confidence de son mari. Elle envoya chercher le médecin de la prison, qui trouva Perez dans une agitation fiévreuse moitié réelle, moitié feinte. Le captif semblait plus malade. Il se montrait moins résigné. Il exagéra ses souffrances. Il jeta plus de soupirs et d'exclamations que de paroles. Rien n'était plus pathétique et plus vraisemblable que son désespoir. — « Ah! docteur, disait-il, je suis perclus des deux bras et des deux jambes. Je ne sortirai pas vivant d'ici. » Le médecin fut abusé non moins que les serviteurs.

Le lendemain, 20 avril, Perez simula les mêmes angoisses. Tous, jusqu'aux soldats et au geôlier, étaient troublés. Cependant doña Juana avait choisi un de ses costumes, comme si elle eût voulu le revêtir. L'hidalgo se promenait à la porte de la prison et Gil de Mesa se tenait à l'écart, à l'endroit convenu, avec les meilleures juments de l'Aragon. Le cheval du Cid, Babieça, n'était pas plus vite que ces juments, et l'épée du Cid, et l'âme du Cid, n'étaient pas mieux trempées que l'âme et que l'épée de Gil de Mesa décidé à mourir ou à sauver le captif torturé de Philippe II.

Voilà quelle était la situation au dedans et au dehors de la prison, le 20 avril au soir, un mercredi saint. Il était à peu près neuf heures, lorsque Perez, qui s'était habillé et muni d'argent, endosse par-dessus son costume le costume de sa femme. Il se coiffe du chapeau et du voile, il s'enveloppe de la jupe de soie, de la mantille noire de doña Juana, puis s'avance



par les corridors, salue les gardes, le geôlier, va droit à l'hidalgo et se dirige avec lui vers l'abri d'où Gil de Mesa écoute attentif et recueilli. Une patrouille passe. L'hidalgo l'arrête et lui parle. Perez n'est pas reconnu. Il atteint avec son guide Gil de Mesa dont les juments sont sellées et bridées. Après un serrement de main rapide, Perez se dépouille de son costume d'emprunt et apparaît rajeuni, impatient, sous son pourpoint espagnol. Il enjambe une jument, Gil de Mesa s'élance sur l'autre, ils piquent des deux et courent de relai en relai, bride abattue, jusqu'à la ville de Calatayud, à la frontière d'Aragon, sur le sol des *fueros*.

Cette terre d'Aragon était sacrée. Elle était l'asile de la liberté et de l'équité. Elle honorait ses hôtes et ne les livrait pas. Perez devenait l'égal de Philippe II devant la magistrature du grand justicier qui siégeait à Saragosse. Les rois de Castille, avant de ceindre leur front de la couronne d'Aragon, juraient d'observer les *fueros*. L'insurrection contre l'oppresseur des *fueros* aurait été en un instant le plus saint des devoirs. Peuple, bourgeois, nobles, se seraient levés comme un seul homme. Charles-Quint dans sa gloire avait respecté la constitution aragonaise. Philippe II cherchait à la miner sourdement. Toutefois il usait de diplomatie et il préférait la ruse à la violence. Lorsqu'il avait prêté serment aux *fueros*, il avait baissé sa tête nue sous ces paroles du grand justicier : « Nous « qui valons autant que vous et qui pouvons plus que vous, « nous vous faisons notre roi, à condition que vous révérerez « nos priviléges : — sinon, non. »

Philippe II, qui, par instinct de despote, abhorrait la constitution aragonaise, était honteux de la modération que la politique lui imposait. Malgré son ressentiment profond contre les mœurs fières et contre les lois justes du royaume de Ferdinand le Catholique, Philippe s'efforçait de le ménager. Il évitait de le mécontenter ou de lui déplaire. L'obéissance des hardis montagnards de l'Aragon était en proportion du respect

des rois pour les *fueros*. La colère de Philippe II, lorsqu'il fut instruit de l'évasion de Perez, éclata terrible, et s'accrut de la prévision prompte des difficultés qu'allait lui susciter la retraite de son captif en Aragon.

Il se montra sans pitié. Le geôlier fut chassé, les gardes battus de lanières, leur chef destitué. La femme de Perez, enceinte de huit mois, fut retenue durement en prison. On y poussa près d'elle toute sa petite famille. Le roi se fit bourreau non plus seulement de la conscience, mais de la fidélité nuptiale et du berceau. Une femme fut punie pour avoir sauvé son mari. Bien plus, des enfants innocents furent châtiés, non pour aucun acte, ni même pour aucune pensée, mais uniquement pour ce hasard d'être les enfants de leur père.

En même temps que Philippe II se livrait à ces indignités, il dépêchait contre Perez don Manuel Zapata et son fiscal d'Aragon avec ordre de s'emparer du fugitif vivant ou mort. Heureusement, don Juan de Luna, l'un des députés du royaume, avait conduit Perez sous bonne escorte dans son château, puis il avait passé l'Èbre et il avait installé l'hôte de l'Aragon dans la prison du *fuero* à Saragosse, sous les auspices du grand justicier.

Réduit au rôle d'accusateur, Philippe II porta trois plaintes contre Perez devant le souverain magistrat de l'Aragon. Perez avait fait assassiner Escovedo en abusant du nom du roi; il était un faussaire de dépêches et de papiers d'État ; il s'était soustrait iniquement à la justice, en s'échappant de sa prison.

Le tribunal suprême de Saragosse examina sérieusement ces plaintes, avant d'y faire droit avec indépendance. Philippe II qui s'impatientait dicta, en attendant, aux juges qui avaient torturé Perez une sentence capitale. Ces juges complaisants condamnèrent Antonio Perez à être traîné sur une claie par les rues de Madrid, à être ensuite pendu au gibet; sa tête devait être, après l'exécution, coupée avec un couteau d'acier

et exposée à l'une des portes de la ville. Ses biens seraient confisqués au profit du roi, selon l'usage.

Cette sentence fut rendue le 1er juillet 1590.

Perez, dont les avances soit au confesseur du roi, soit au roi lui-même avaient été dédaignées, se décida courageusement à répondre dans un mémoire qu'il adressa au tribunal du grand justicier. Il racontait tous les détails du meurtre d'Escovedo, et les ordres du roi. L'authenticité de ces ordres était prouvée par des billets originaux de Sa Majesté et par les lettres du confesseur de Philippe II. Ce récit, plus intéressant et plus inattaquable par les pièces que Perez avait habilement cousues dans ses habits et soustraites à fray Diego de Chaves, ce récit pathétique indigna l'Aragon et contrista le roi. Dans la crainte d'un acquittement de Perez, Philippe se désista de ses poursuites, en réservant tous ses droits sur le prisonnier.

Ce fut un jour néfaste pour le fils de Charles-Quint. Un vassal triomphait de lui. Harcelé par un roi, Perez allait être absous par un peuple. Il le fut aux applaudissements universels.

Philippe II, que cette faveur publique irrita jusqu'à la rage, essaya de reconquérir Perez en le plaçant sous l'une de ses juridictions royales. Il échoua toujours, et Perez demeura dans la prison du grand justicier sous la sauvegarde de la population enthousiaste à laquelle il était obligé de se montrer souvent pour la convaincre qu'on n'avait pas attenté à sa personne. La foule applaudissait le captif, et, pendant qu'il la saluait d'une petite fenêtre, elle lui criait : « Sois tranquille, « Antonio ; tu es notre hôte et pas un cheveu ne tombera de « ta tête. »

Perez était le demi-dieu de la multitude et le bienvenu de la plus haute noblesse. Les comtes d'Aranda et de Morata, le baron de Barboles, frère du comte de Fuentès, don Martin de la Nuza, don Iban Coscon, don Pedro de Bolea et cent autres de l'aristocratie visitaient Perez, lui demandaient son amitié,

lui envoyaient l'argent de leur bourse, les mets de leur table. C'était une émulation entre les classes supérieures, les bourgeois, les marchands et les ouvriers. Tout le monde voulait donner à Perez, et personne ne voulait rien accepter en retour. Les présents étaient grands ou petits, selon les fortunes, mais tous partaient du cœur.

Philippe II se concerta dans les conciliabules de l'Escurial avec son confesseur et l'Inquisition. Il fut décidé de ravoir et de brûler Perez comme hérétique. Le grand inquisiteur de Madrid expédia des instructions au tribunal du saint-office qui siégeait à Saragosse. Ce tribunal, composé de trois inquisiteurs, résidait hors des murs de la cité dans l'Aljufera, l'ancien château des rois mores. C'est là que, d'après les directions de Madrid, les inquisiteurs Medrano, Mendoça et Morejon lancèrent contre Perez un mandat judiciaire confié à l'un des alguazils du saint-office, Alonzo de Herrera. La mission de cet agent était de transporter Perez de la prison du grand justicier dans la prison de l'Aljufera, où par les inquisiteurs régnait Philippe II plus hypocrite et plus cruel qu'aucun des rois mores qui avaient habité ce palais.

Le 24 mai 1591, l'alguazil du saint-office, Alonzo de Herrera, déboucha silencieusement avec ses sbires sur le marché et s'introduisit dans la prison d'Antonio Perez. Il enleva le captif et le conduisit au palais de l'Inquisition. Les lourdes portes de l'Aljufera se refermèrent sur Perez. Il se croyait perdu, mais ses amis veillaient. Deux troupes animées — l'une par Gil de Mesa, — l'autre par don Martin de la Nuza, se précipitèrent à la délivrance de Perez. Une émeute éclata. L'homme du roi et de l'Inquisition à Saragosse, le marquis d'Almenara, fut massacré, son hôtel pillé. Les révoltés assiégent alors l'Aljufera et menacent d'incendier le palais comme si les rois mores y étaient. Épouvantés, les inquisiteurs se résignent enfin, délivrent leur captif, et Perez, reçu dans les bras de Gil de Mesa, est acclamé par le peuple qui le



réintègre lui-même à la prison du grand justicier, cette forteresse des lois où les accusés sont en sûreté sous la double garde des Aragonais et des *fueros*.

Gil de Mesa était entré dans la prison avec le captif. Il monte à la fenêtre, y embrasse Perez, lui verse d'un flacon de xérès un verre plein, s'en verse un autre, et les deux amis boivent au peuple libérateur, au peuple aragonais.

L'émeute alors s'apaisa.

LIVRE NEUVIÈME

Seconde émeute. — Perez s'évade de Saragosse. — Par les neiges des montagnes arrive à Pau. — Présenté à Henri IV dans la ville de Tours (1593). — Philippe II, l'Inquisition et le bourreau en Aragon. — Rapports de Perez avec Henri IV et avec Élisabeth. — Déjoue les assassins envoyés contre lui par Philippe II. — Le baron de Pinilla. — Les *Relaciones*. — Succès de ce pamphlet. — Influence littéraire de Perez. — Corneille. — Balzac l'ancien. — Mort de Perez. — Son ami Gil de Mesa. — Dona Juana Coëllo. — Les trois favoris d'Élisabeth à cette date : Essex, Raleigh, Charles Blount. — Mort de Hawkins. — Mort de Drake. — Robert Cecil, secrétaire d'État. — Expédition de Cadix (1596). — Essex. — Charles Howard. — Raleigh. — Abaissement de l'Espagne. — Trépas de lord Hunsdon, du comte de Huntingdon, de Richard Flechter. — Promotion de Vaugham. — Les écrouelles. — Manéges d'Essex avec Élisabeth. — Nouvelle expédition d'Essex (1597). — La reine mécontente. — Hurault de Maisse. — Son ambassade. — Son manuscrit. — Détails piquants sur Élisabeth. — Insurrection du comte de Tyrone en Irlande. — Démêlés entre Essex et Élisabeth. — Essex tourne le dos à la reine qui lui donne un soufflet. — Colère du comte. — Apaisement de la reine et de son favori. — Mort de Burleigh. — Il avait gouverné quarante ans l'Angleterre avec Élisabeth. — Larmes de la reine. — Messages de Jacques VI auprès d'Élisabeth. — Mort de Philippe II (1598).

Furieux à ces nouvelles, Philippe II organisa pendant quatre mois sa vengeance. Il communiqua par l'Inquisition la terreur et par son vice-roi l'espérance à la noblesse. Il la gagna, la désorienta, ou l'acheta tant qu'il put. Il fit même travailler la populace de certains quartiers de Saragosse. Ces quartiers parurent acquis au gouvernement. Les inquisiteurs de l'Aljufera étaient contents. Ils avaient déjà disposé sous leur tribunal le cachot de Perez. Le grand justicier et ses assesseurs intimidés n'osaient plus s'opposer à l'extradition du captif. Perez allait être transporté de nouveau de la prison nationale

de l'Aragon à la prison sacerdotale et royale de l'Aljufera. L'expédition, car c'en était une, était fixée au 24 septembre 1591.

Le vice-roi était sans inquiétude. Il comptait sur les gentilshommes et sur leurs vassaux ; il comptait sur deux faubourgs où il avait fait distribuer de l'argent. Il se flattait aussi que les vendanges dont c'était la saison et qui promettaient d'être belles retiendraient hors de la ville beaucoup d'ouvriers de Saragosse et tous les paysans de la banlieue. C'est dans de telles circonstances et dans de tels calculs que, le 24 septembre, le vice-roi sortit à cheval, l'ordre de la Toison d'or sur sa cuirasse. Il avait jeté un réseau de troupes autour de la prison d'Antonio Perez. Il était escorté d'une innombrable noblesse parmi laquelle on distinguait le duc de Villahermosa, les comtes de Morata, d'Aranda et de Sastago que suivaient la garde, l'artillerie, et que précédaient les massiers du grand juge. Le vice-roi s'avança par les rues adjacentes à la place du Marché sur laquelle était située la prison de la cour suprême.

Perez paraissait abandonné de Dieu et des hommes. Qu'allait-il arriver ? Tout se dénouait au gré de Philippe et de l'Inquisition. On pouvait remarquer seulement quelque murmure dans la multitude et quelque hésitation parmi les soldats.

On se demandait où étaient les deux héros de la dernière insurrection, Gil de Mesa et don Martin de la Nuza. On les cherchait des yeux. L'imagination des jeunes gens, des ouvriers et des femmes s'allumait à ces noms aussi populaires que les noms du Romancero d'Aragon. On se répétait tout bas des mots qu'ils avaient prononcés et qui présageaient bien des choses. Don Martin de la Nuza avait dit : « Les nobles de Saragosse, s'ils laissent prendre leur captif par l'Inquisition, seront à jamais indignes de chausser des éperons d'or et de manger pain sur nappe. Quant à moi, le jour où Antonio Perez repassera le seuil de l'Aljufera, je ne serai plus debout comme

un homme, je serai couché sur le pavé de Saragosse comme un agonisant ou comme un mort. » De son côté, Gil de Mesa avait dit à ses compagnons : « Je jure Dieu que, tout l'Aragon manquât-il à Perez, je ne lui manquerai pas, moi; non, ses ennemis fussent-ils cent mille hommes, j'irai contre eux pour Perez et pour les *fueros.* »

Ils avaient dit cela don Martin de la Nuza et Gil de Mesa, eux qui n'avaient pas encore une fois violé leur parole. Cependant où étaient-ils? On avait déjà mis les fers aux pieds de Perez en présence de l'alguazil Alonzo de Herrera. Le captif allait être déposé dans le carrosse de l'Aljufera et l'alguazil allait y monter aussi. Soudain une décharge de tromblons éclate dans la rue de la Albarderia. C'est Gil de Mesa avec ses hommes. Il fait une trouée sur la place du Marché. La foule s'émeut, la garde du vice-roi s'ébranle. Gil de Mesa crie : « Liberté, liberté ! Aide à Perez, aide aux *fueros!* » Alors une autre décharge tonne dans la rue de Tolède et don Martin de la Nuza rejoint Gil de Mesa sur la place. Les deux chefs réunis fondent sur les troupes du vice-roi. Ils électrisent leurs bandes, et le peuple, — jusqu'aux femmes, aux enfants, aux vieillards. Ils se servent de l'épée, de l'arquebuse, ils dispersent tout ce qui résiste, ils combattent du bras, de la voix et du tocsin, cette voix de bronze qui retentit dans la cité et hors de la cité, dans les faubourgs et hors des faubourgs. Les manouvriers, les paysans, les vignerons accourent à ces volées d'airain. L'insurrection mugit comme la mer durant la tempête. Les troupes fuient. Le vice-roi, le gouverneur, les nobles et les juges se réfugient dans une maison qui est bientôt la proie des flammes, puis à travers une muraille écroulée ils gagnent l'hôtel défendu par des canons du duc de Villahermosa. L'alguazil Alonzo de Herrera et les autres officiers de l'Inquisition s'échappent. Gil de Mesa et don Martin de la Nuza bondissent dans la prison, détachent les fers de Perez. Ils montent sur trois genets et délivrent le cap-

tif pour jamais. Ils l'accompagnent, comme en triomphe, au milieu des multitudes qui battent des mains et sortent de Saragosse par la porte Santa-Engracia. A un quart de lieue de la ville, don Martin de la Nuza s'arrête et dit à ses deux amis : « Enfoncez-vous dans la sierra et tâchez de pénétrer en France par Roncevaux. Si vous ne le pouvez, revenez attendre l'occasion propice dans ma demeure fortifiée : elle vous sera toujours ouverte. » Après ces paroles, don Martin de la Nuza rentra dans Saragosse et Gil de Mesa cacha Perez dans les montagnes. Les fugitifs furent obligés bientôt de revenir déguisés à Saragosse pour éviter les détachements que Philippe II avait fait échelonner sur les routes des Pyrénées. Don Martin de la Nuza les recueillit mystérieusement jusqu'au 11 novembre. Ce jour-là, il s'évada précipitamment de Saragosse avec Perez, Gil de Mesa, don Diego de Heredia et courut s'enfermer dans un vieux château qu'il avait à Sallent. De là, par les neiges, les torrents et les précipices moins formidables que les hommes, ils se rendirent en Béarn. Le 26 novembre, ils arrivaient à Pau où ils se mirent sous la protection de la princesse Catherine de Bourbon, sœur de Henri IV.

Perez avait quitté Saragosse pour la dernière fois, le 11 novembre. Le 12, don Alonzo de Vargas, général de Philippe II, occupait militairement la généreuse ville. Le roi et Granvelle s'étaient entendus pour rétablir l'autorité du gouvernement et de l'Inquisition. Don Alonzo de Vargas avait une armée faite pour exécuter la politique de l'Escurial.

Philippe II commença ses cruautés par le supplice de Juan de la Nuza, le grand justicier de l'Aragon qui venait de succéder à son père, lequel avait signé des mêmes noms que son fils l'acquittement de Perez. Philippe haïssait particulièrement les Nuza, dans la maison desquels la charge de magistrat suprême de l'Aragon était héréditaire et en qui se personnifiaient les *fueros*. Il fut donc heureux de livrer Juan de la Nuza au bourreau.

Juan de la Nuza n'était pas un homme pour Philippe II, il était un symbole, le symbole d'une souveraineté que le fils de Charles-Quint prétendait ne partager avec personne. Il noya dans le sang du grand justicier la liberté et la personnalité de l'Aragon. Ce royaume devint une province.

Les supplices se multiplièrent, après ce premier supplice. Le comte d'Aranda et le duc de Villahermosa furent détenus dans des cachots où ils moururent. Toute la fleur de la noblesse et de la population aragonaise fut tranchée. Le docteur Lanz, sénateur de Milan, choisi par Philippe II pour proconsul, dépassa tous les autres en cruautés. Le bourreau et ses valets ne pouvaient suffire à leur tâche. On ne rencontrait partout que des veuves et des orphelins. Plusieurs têtes patriciennes furent arborées aux portes et aux ponts de Saragosse, où elles demeurèrent clouées pendant des années et des années jusqu'à l'avénement de Philippe III. Exécrables trophées qui empestaient l'air, contristaient les yeux et le cœur !

L'Inquisition avait mêlé ses victimes sacerdotales aux victimes royales. Le 4 octobre, elle avait terrifié l'Aragon par un effroyable auto-da-fé. Elle alluma un bûcher qui flamba de huit heures du matin à neuf heures du soir et qui dévora l'élite de la nation aragonaise, soixante-dix-huit personnes vivantes et un mannequin figurant Perez. Ce mannequin était paré d'un san-benito et fut consumé comme s'il eût été Perez lui-même, le seul de cette fournée infernale qui ne souffrît pas. Tout le reste hurla ou gémit dans sa chair et dans son âme. Ils étaient soixante-dix-huit malheureux que l'Inquisition précipita ce jour-là dans l'éternité par la route du feu. Mais comment procéda-t-elle? Avec une délicatesse irréprochable. Elle déclara seulement les prévenus coupables d'hérésie et les livra au bras séculier. Voilà pourtant la défense de l'Inquisition. Elle a l'humanité de ne pas exécuter elle-même ses arrêts. Subterfuge méprisable opposé à l'indignation de l'histoire !



Hypocrisie pusillanime des inquisiteurs, hypocrisie stupide de leurs disciples qui cherchent à éluder par une excuse dérisoire une exécrable responsabilité !

C'est ainsi que se releva l'autorité religieuse et politique dans l'Aragon. Philippe II abîma cet antique royaume dans le sang et dans les larmes, dans les outrages et dans les férocités. Il nomma un vice-roi castillan ; il fit du grand justicier un commis de la couronne. Il abolit les *fueros* en les pliant à ses desseins. Il s'empara des finances, de l'administration, de la magistrature tout entière, après en avoir découronné le chef. Il fortifia l'Aljufera, et bâtit d'autres citadelles qui maintinrent la ville dans l'obéissance de la terreur. Tel fut l'ordre que Philippe II établit à Saragosse. Pour se consoler de n'avoir pu égorger un homme, son ennemi, le roi d'Espagne égorgea tout un peuple, confisqua ses droits, déracina ses libertés et il ne fut pas encore content. Il lança, ce roi assassin, au delà des Pyrénées, en Béarn, en France, en Angleterre, des meurtriers à prix d'or contre Perez.

Ce proscrit qui avait traversé tant de faveurs et tant d'adversités intéressa la princesse de Navarre. Elle voulut qu'il lui contât ses aventures, depuis le moment où il avait quitté Montréal de Areza, la ville de son berceau. Perez eut l'art de captiver Catherine de Bourbon. Elle l'écoutait avec plaisir, le provoquant avec une curiosité renaissante d'un récit à des récits nouveaux. Elle en écrivit des merveilles à son frère Henri IV, qui désira d'autant plus le voir et qui pria la princesse de le lui amener à Tours (1593).

Perez avait alors cinquante-deux ans. Ses cheveux grisonnaient et son visage était sillonné de plis. Il avait beaucoup pensé, beaucoup agi, beaucoup senti. Il avait été amant, joueur, homme politique, ministre, tribun, conspirateur, prisonnier, ballotté entre l'Inquisition et Philippe II, entre le bûcher et le bourreau. Cette destinée orageuse jetait ses phosphores et ses ombres sur Perez. Sa taille était moyenne. Il

avait les épaules un peu voûtées. Il était maigre et paraissait faible. Mais il avait un ressort de volonté et une portée d'intelligence incomparables. Sa force était toute nerveuse et morale. L'expression de sa figure basanée était indéfinissable. Il avait de l'énergie dans le front, un rayonnement de charbon rougi dans les yeux, de l'astuce dans la bouche grande, mobile, aux lèvres minces. Toute cette physionomie passionnée et fallacieuse brillait comme un mirage. C'était une physionomie de Numide devenu Espagnol et homme de cour.

Henri IV, au printemps de 1593, se disposait à reprendre Rouen. Il était dans un tourbillon de guerre et de politique. Prompt à saisir les occasions et à déchiffrer les caractères, il pénétra Perez et en tira beaucoup de renseignements utiles sur Philippe II, sur l'armée et la diplomatie du roi catholique. Et puis, après les conversations sérieuses, Henri interrogea l'Espagnol sur les chagrins d'amour de Philippe, après quoi il disait à Sancy : « Ce Perez est bon diable. Nous sommes compagnons, lui et moi, contre le roi d'Espagne. Il a enlevé une maîtresse à ce roi : je ferai mieux, je lui enlèverai la France. »

Henri envoya Perez à Élisabeth, qui le distingua fort et qui eut plus d'un entretien avec lui. Elle se renseigna aussi curieusement que Henri IV auprès de l'ancien ministre espagnol. Perez ne cacha pas plus à Londres qu'à Tours la faiblesse militaire et pécuniaire de Philippe II ; il raconta les plans du roi, les mœurs de l'homme, les hontes de l'amant. Élisabeth fut amusée par Perez, mais elle suspecta cet Espagnol qui la servait pourtant et qui lui plaisait dans son implacabilité contre Philippe. « Cet étranger, disait-elle à Essex, a joué insolemment notre frère de Castille. Il lui a dérobé la princesse d'Eboli, lui laissant le cilice romain. Antonio est rusé ; c'est pourquoi ne nous y fions pas. » Essex était plus partial que la reine envers Perez.

La reine et Burleigh étaient tièdes pour la guerre d'Es-



pagne, tandis que le comte d'Essex ne songeait qu'à soutenir les Pays-Bas et Henri IV contre Philippe II. Il aspirait à honorer l'Angleterre, à fortifier le protestantisme et surtout à conquérir une gloire personnelle. Perez, rapproché de lui par une haine commune, flattait tous ses goûts et le charmait par une verve méridionale irrésistible.

Le rôle de Perez à Londres comme à Paris était d'un parricide. Il amassait les tempêtes contre son pays natal, et, par ses conseils, il le désignait à la foudre. Il indiquait à Henri IV et à Élisabeth tous les endroits vulnérables de l'Espagne et le défaut de la cuirasse de Philippe II.

De son côté, Philippe relançait Perez. Il lui dépêchait des assassins. Les tentatives de meurtre sur Perez furent nombreuses.

Le proscrit passa heureusement à côté de beaucoup de guet-apens dressés sous ses pas. Il opposait stratagème à stratagème. Il évitait les piéges tantôt par lui-même, tantôt par don Martin de la Nuza et par Gil de Mesa.

Parmi les sicaires de Philippe II, le baron de Pinilla ne saurait être oublié. En 1596, après la mort de don Martin de la Nuza sur laquelle s'attendrit Henri IV, Perez échappa au terrible baron qui avait promis à Philippe II de tuer le diffamateur du roi d'Espagne. Pinilla avait de l'or, des armes chargées. Il était escorté d'un moine et d'un spadassin. Surpris en Béarn d'où il comptait se rendre à Paris pour commettre l'attentat qu'il méditait, il fut dirigé vers la capitale du royaume. Dans les angoisses de la torture, il convint de tout et fut roué avec le spadassin en place de Grève. Le moine eut l'adresse de s'évader. Henri IV fut soulagé par ce supplice. Il craignait pour lui-même la féroce audace de ce baron de Pinilla qui avait reçu du roi d'Espagne une avance de six cents ducats d'or. « Monsieur de la Force, écrivait « Henri IV à la date du 21 septembre 1595, je suis fort aise « que vous ayez fait arrêter le Pinilla, car j'en ai toujours

« eu très-mauvaise opinion et espère que l'on découvrira par « son moyen et des autres qui ont été pris avec lui une partie « des projets de l'ennemi contre ma personne et celle du « sieur Antonio Perez. » (*Documents inédits de la maison de la Force.*)

L'ancien ministre de Philippe II était le pensionnaire de Henri IV et d'Élisabeth. Il touchait du roi de France quatre mille écus et de la reine d'Angleterre cent livres sterling, ce qui ne l'empêchait pas d'être fourbe avec eux tour à tour. Il était par ses manéges suspect aux deux gouvernements, surtout au gouvernement français. Tandis qu'à Londres Burleigh contestait à ce mendiant espagnol ses prétendus droits sur le trésor, Sully à Paris était sourd à des réclamations de Perez, tantôt obséquieuses, tantôt fanfaronnes. Le proscrit, pour apaiser les ministres, avait recours en France à Montmorency-Damville, devenu connétable comme son père; en Angleterre, c'était à Essex que Perez s'adressait contre toute malveillance. À la longue il déplut au delà et en deçà du détroit, singulièrement à la paix avec Philippe II, à la paix de 1598, connue sous le nom de paix de Vervins. Il était hardi avec les plus grandes dames, artificieux avec les ministres, charmant avec les savants ou avec les grands seigneurs.

Il faisait quelquefois de petits présents d'Espagne conformes à sa détresse, mais qu'il relevait par des mots heureux. Envoyait-il une épée de Tolède au comte d'Essex, il lui mandait : « Je regrette que ce ne soit pas l'épée du Cid, la seule « digne de vous. » Envoyait-il des gants au connétable de Montmorency-Damville, il lui écrivait : « Je m'aperçois que « Votre Excellence ne porte jamais de gants parfumés « d'ambre, mais de très-légers gants de chevreau. Que « Votre Excellence veuille bien essayer de ceux-ci que j'ai « fait arranger à mon ancienne mode; sauf vanité, je suis « Espagnol, et ils ont je ne sais quoi d'hidalgo. Leur finesse « conserve les mains. Or les mains qui s'emploient si noble-



« ment au bien public et si délicatement au bien des per-
« sonnes qui leur sont recommandées, doivent être conser-
« vées, tant elles sont précieuses, pendant une longue vie. » Envoyait-il à Bacon un extrait des *fueros* d'Aragon copié de la main de Mesa, il ajoutait cette prophétie amicale : « Au « futur secrétaire d'État de la reine d'Angleterre par l'ex- « secrétaire d'État du roi d'Espagne. » Envoyait-il à Élisabeth une huile de parfum, il lui mandait qu'elle était « d'une recette de Valladolid inventée par madame Circé « elle-même afin d'entretenir la beauté des princesses. »

C'est en 1591, à Saragosse, qu'il composa le premier jet de ses *Relaciones*, — son *Mémorial* où il cite les billets homicides de Philippe II et les lettres sacriléges de fray Diego de Chaves.

Ce fut en 1594, à Londres, qu'il dévoila tous les développements du *Mémorial* dans les *Relaciones*, un monument de honte pour son persécuteur, le roi d'Espagne. Le nom de *Raphaël Peregrino* pris par Perez en tête du livre ne trompa personne. N'annonçait-il pas l'exil errant de l'homme sans peur qui avait osé aimer la princesse d'Eboli et haïr Philippe II? Perez offrit des exemplaires magnifiquement reliés de son livre à la reine Élisabeth et au roi Henri IV, à Bacon, à Burleigh et à Sully, à Catherine de Bourbon, à lord Mountjoy, à lord Southampton, et enfin à ses deux Mécènes : le comte d'Essex et le connétable de Montmorency-Damville.

Cette publication fut en Europe un événement politique. Un sujet, un ministre, en racontant ses propres aventures déshonorait le souverain de toutes les Espagnes. L'écrivain était un homme qui avait jeté la plume officielle et qui d'un stylet aigu traçait des aventures pathétiques : soit les infortunes de sa maîtresse, de sa femme et de ses enfants, soit ses angoisses personnelles, soit les efforts et les désastres du peuple d'Aragon, soit les forfaits du roi et de l'Escurial, soit les simonies du confesseur, soit les attentats de l'Inquisition.

Le monde fut attentif et lut avidement. Il y avait de l'amour, de la vengeance, des accents vrais, des cris farouches, des fureurs contenues, des appels à la justice divine, des sanglots, des vanités, des rodomontades, des défis et des supplications, du sang et des larmes dans ces récits, torrents de vie et de passion sortis impétueusement d'un lit desséché, volcanique. Perez épancha dans son œuvre l'infini de son cœur ulcéré et ravagé. Il est ironique, il est éloquent tour à tour. Son sarcasme aux replis cruels enlace Philippe II, le presse dans des liens inextricables comme la corde du bourreau serrait Perez de ses étreintes redoublées. Mais la raillerie se perd bientôt dans l'indignation. Perez éclate sans s'abandonner tout à fait. Au milieu de sa plus grande fougue, il se retient; il étouffe sa plainte ou son insulte, — et la plainte n'en est que plus intense, l'insulte n'en est que plus amère.

La gloire de Perez dépasse la politique, elle est littéraire et son originalité incontestable. Il créa en France un mouvement espagnol entre l'influence italienne sous les Valois et la double influence soit hébraïque, soit grecque sous Louis XIV. Sous Henri IV et sous Louis XIII, à travers ses grâces moresques et ses jactances, Perez colora de sa passion l'imagination française; il fit retentir tantôt le clairon chevaleresque, tantôt le gémissement sauvage du Romancero. Il éveilla ainsi plus que personne le vers héroïque de Corneille et la prose magistrale de Balzac l'ancien.

Antonio Perez avait percé d'une lueur non moins ardente les brumes d'Albion. Bacon eut pour lui de l'engouement. Il l'accueillit à l'hôtel d'Essex avec la tendresse d'un frère. Il l'emmenait dans sa voiture, dans sa maison, dans son cabinet, dans son jardin. Il le recevait à dîner et ne pouvait se lasser de causer avec cet étranger de renommée douteuse. Perez inspirait une inquiétude profonde à la mère de Bacon. — « Il « perdra l'âme de François, » écrivait-elle à son fils Antoine. Non, il ne perdait pas l'âme de Bacon qui se perdait bien toute

seule, il l'éclairait, il l'ensoleillait au contraire d'une splendeur chaude des Espagnes. Voilà pourquoi il plaisait tant au philosophe anglo-saxon.

Les *Relaciones* diffamèrent Philippe II et intéressèrent l'Europe; mais ce livre qui fit sourire, penser, crier et pleurer, mura devant le proscrit les portes des Pyrénées.

Perez ne rentra jamais en Espagne, ni à la paix de Vervins, ni à la mort de Philippe II. A bout d'intrigues, incommode à trois gouvernements : l'espagnol, le français et l'anglais, réduit pour vivre à ses faibles ressources, il végéta dans une sorte de pauvreté, puis mourut à Paris en 1611, mécontent de tous et importun à tous, excepté à Gil de Mesa, cet infatigable ami qui ne déserta jamais Perez et qui lui ferma tendrement les yeux.

Doña Juana Coëllo, la femme de Perez, ne repassa le seuil de sa prison avec ses enfants qu'à l'avénement du nouveau roi. Elle poursuivit avec persévérance le rappel de son mari et n'obtint sa réhabilitation qu'en 1615. Il était trop tard. Perez reposait, depuis 1611, sous la pierre lourde d'un cimetière français. Il avait désiré la terre de la patrie, il n'eut que la terre étrangère pour sépulcre. Ce fut une de ses justes expiations.

Perez, insupportable aux Cecil, cher au comte d'Essex et à François Bacon, suspect à Élisabeth lorsqu'il lui fut présenté en 1593, captiva pourtant la reine par l'aversion qu'ils éprouvaient l'un et l'autre contre Philippe II. Il prémunit même Élisabeth à l'aide des renseignements les plus minutieux et lui signala des meurtriers aux gages du roi d'Espagne.

Ce ne furent pas du reste les avis d'Antonio Perez, quelle que fût leur utilité, dont Élisabeth lui sut gré; ce qui la contenta dans cet Espagnol dont elle se méfia toujours, ce furent ses outrages à Philippe II. Ce qui ne lui sourit pas moins, ce furent les louanges qu'il lui adressa avec une finesse de palais et une emphase castillane. Une autre que la reine eût été éton-



née, blessée peut-être de ces exagérations méridionales, mais pour elle il n'y avait pas d'hyperbole possible sur sa beauté et sur son âge. Après les métaphores saxonnes de Raleigh, les métaphores presque orientales de Perez la réjouirent. Elle avait soixante ans, et son portrait de cette époque ne les annonce que trop. Eh bien ! cette vieille femme vivait dans un mirage. Elle avait des gaietés juvéniles, des ardeurs passionnées. Elle rusait avec le temps. Elle esquivait ou blâmait les sermons qui faisaient allusion à la brièveté des choses humaines. Elle se vantait de ses yeux, elle défiait les lords à lire d'imperceptibles textes qu'ils déclaraient en rougissant ne pouvoir déchiffrer. La reine triomphait d'avoir la meilleure vue de son île. Elle mangeait, buvait, marchait, pensait, voulait, agissait mieux que personne. Elle avait toujours entendu dire cela et elle le croyait. Elle était la plus spirituelle, la plus distinguée, la plus séduisante, la plus jeune d'une jeunesse éternelle de toute sa cour. Malgré sa modestie, elle était obligée d'en convenir. Quant à sa virginité, c'était un dogme.

Elle n'avait plus que trois favoris dont elle aurait été la mère. Ces favoris : Essex, Raleigh, Charles Blount, étaient dans la fleur de l'ambition et de la gloire. Londres ne pouvait les contenir; il leur fallait le monde.

Essex échappait sans cesse à Élisabeth comme dans la guerre de Portugal.

Raleigh était bien autrement difficile à fixer. Il équipait des expéditions pour l'Amérique, où les Espagnols avaient fait tant de conquêtes et où il voulait les abaisser devant la supériorité de l'Angleterre. Il les battait quelquefois et découvrait de nouveaux territoires, la Virginie, par exemple, que la fille de Henri VIII, dans sa naïve fatuité et dans sa monstrueuse hypocrisie, nommait ainsi d'un nom qui rappelait, selon elle, la plus pure des vertus et la plus pure des reines : la chasteté et Élisabeth. Walter Raleigh fut peut-être l'homme qui donna le plus le goût des aventures de mer à sa nation, l'homme qui



entraîna le plus le commerce et qui secoua le plus le génie de l'Angleterre dans les tourbillons houleux et immenses de l'Océan. C'est que Raleigh, étant le plus romanesque des héros d'histoire de son pays, est celui qui ébranla le plus les imaginations. Ses instincts étaient prophétiques. Il ouvrait les horizons de l'avenir. Il enflammait la passion de la Grande-Bretagne et la raison d'Élisabeth. Il fut le précurseur nautique de la Carthage moderne. Walter Raleigh a eu en Angleterre le destin d'Agrippa d'Aubigné en France. Ni l'un ni l'autre de ces hommes merveilleux qui ont tant d'affinité n'a été assez admiré au delà et en deçà du détroit. De nos jours même, ils n'ont pas les statues qu'ils méritent.

Raleigh, il est vrai, fut plus heureux d'abord. Élisabeth récompensa par une bienveillance sans bornes ce voyageur armé, cet incomparable propagateur de colonies. Elle lui concéda le privilége de vendre sans surtaxe des vins dans tout le royaume, elle lui octroya les biens confisqués de Babington, lui accorda des terres dans le Devonshire, le fit grand sénéchal des duchés de Cornouailles et d'Exeter, lieutenant général et capitaine de ses gardes. Mais Essex le minait à la cour. Que tentait alors Raleigh? ce qu'il n'avait pas en faveur, il le compensait en grandeur. Par des combats renaissants contre les Espagnols, par la prise des galions qui transportaient en Europe les trésors du Mexique, par d'infatigables flottilles qu'il menait à la victoire après les avoir rassemblées à ses frais, par sa participation récente à la défaite de l'*Armada*, par des prodiges de valeur et d'esprit, il regagnait le terrain perdu et se maintenait. Du reste, afin de contre-balancer le pouvoir toujours envahissant du comte d'Essex, il s'était ligué avec lord Burleigh et Robert Cecil.

Ce qu'Élisabeth pardonnait le moins à Essex et à Raleigh, c'étaient leurs départs de la cour à petit bruit. Ils s'étaient mariés l'un et l'autre, à son grand déplaisir. Ils s'éloignaient parfois sans sa permission, et, comme c'était toujours pour

s'exposer à de périlleuses fortunes, cela inquiétait et irritait la reine.

Elle se croyait plus sûre avec Charles Blount, lorsqu'en 1593, elle fut également déçue par lui. Elle apprit un jour qu'il s'était embarqué pour la Bretagne où il eut une compagnie dans l'armée de sir John Norris qui essayait de chasser les Espagnols de Morlaix et de Brest. Sir John Norris était le plus expérimenté général d'Élisabeth ; il avait étudié la guerre à l'école de Coligny dont il ne parlait jamais qu'avec une tendre vénération. Il accueillit bien Charles Blount et le fit capitaine d'une compagnie, malgré sa prévision des reproches de la reine. Mais il estimait ce jeune homme de préférer le canon à l'épinette. Sa complaisance ne put être longue. Élisabeth réclamait impérieusement l'audacieux volontaire. Sir John le renvoya donc en murmurant un peu, et Charles Blount reparut à White-Hall où résidait alors la reine. Elle le réprimanda violemment, lui disant qu'il avait été un téméraire envers elle et envers Dieu, qu'il voulait apparemment se faire tuer comme Philippe Sidney, mais qu'elle ne l'entendait pas ainsi et qu'elle était la reine. « Si tu tiens absolument à t'occuper de guerre, je te fournirai des livres de tactique; seulement tu les méditeras chez moi et non chez sir John Norris. Tu quitteras, s'il te plaît, sa tente pour mon palais. Tu vas te réinstaller sur l'heure à White-Hall, et si tu en sors jamais sans mon aveu, sois assuré que tu t'en repentiras. » Blount s'inclina et ne répondit qu'en se soumettant. La colère de la reine était ardente, mais c'était la colère de l'amour. Charles Blount en augurait bien pour sa fortune.

Élisabeth perdit dans l'hiver de 1596 les deux plus grands marins de son règne : sir John Hawkins, qui avait enseigné la navigation à Drake, et Drake qui avait bien dépassé son maître. Ils dirigaient ensemble une expédition (septembre 1595) contre les établissements espagnols du nouveau monde. Leur but était de nuire à Philippe II et de servir Élisabeth, tout en

accroissant leurs immenses richesses par de fabuleux pillages. Repoussés de Porto-Rico, ils échouèrent dans leur dessein de se rendre à Panama par l'isthme de Darien. Partout où ils débarquèrent, ils furent reçus à coups d'épée et de tromblons. Les cloches espagnoles sonnaient le tocsin contre ces brigands hérétiques. Les colonies de Philippe II usèrent de représailles et les amiraux anglais subirent de grands dommages. Ils succombèrent l'un et l'autre au climat, aux fatigues, à la rage de la défaite. Ils avaient associé vainement leurs expériences, leurs ressources, leurs noms et leurs gloires. Comment survivre à cette honte? Ils en moururent tous deux. Hawkins était un franc pirate et même un négrier, comme je l'ai dit. Sa belle conduite dans la campagne de mer contre le duc de Medina lui avait élevé le cœur, ce qui ne l'empêchait pas d'être resté pirate; mais négrier, il ne l'était plus. Il s'efforçait sur les traces de Drake de devenir meilleur. Drake avait eu moins de peine à se transformer. L'ancien corsaire disparaissait en lui dans le citoyen. On ne sauve pas sa patrie sans une régénération morale. Il y a des dévouements qui transfigurent. On était grand marin et on passe grand homme. C'est ce qui arriva à Drake. Ses actions ne furent plus celles d'un simple particulier après la fuite de l'*Armada*. L'admiration publique l'avait sacré. Veut-on savoir comment il dépensait sa part de prises sur les caraques d'Espagne? Il équipait et il entretenait des frégates à ses propres dépens. Il couvrait de routes le Devonshire, son comté natal. Il faisait creuser un canal de vingt milles pour donner une eau de source à Plymouth, la ville de ses départs et de ses retours. Voilà les générosités de Drake; on connaît ses audaces et ses triomphes. Élisabeth le regretta; elle regretta aussi Hawkins. — « Ils étaient grands, dit-elle, quoique rudes et sans lettres. Philippe se réjouira autant que je m'afflige; car l'Angleterre et moi nous ne remplacerons pas facilement de tels serviteurs. »

La reine continuait d'opprimer les consciences. Elle était

de plus en plus absolue. Elle avait réuni un parlement au printemps de 1593. Elle l'enferma dans un cercle bien étroit, lui demandant des lois pour le maintien de la prérogative religieuse de la couronne et de l'argent pour la guerre contre l'Espagne. Peter Wenworth ayant supplié la reine de régler définitivement la succession au trône d'Angleterre, il fut jeté en prison; James Morice, un autre député, ayant attaqué les abus des juridictions ecclésiastiques, fut enfermé plusieurs années à Tilbury-Castle. Ces deux orateurs étaient coupables d'avoir transgressé un peu les limites de la discussion telles que les avait fixées la reine. Sa cupidité égalait son despotisme. Ses visites aux grands dignitaires et aux lords ne cessaient pas d'être des pirateries à l'intérieur. Nous pourrions nous dispenser d'ajouter un trait de caractère à tous ceux que nous avons déjà cités touchant la cupidité d'Élisabeth, mais il est trop curieux pour le taire. « Sa Majesté, dit Whyte « dans une lettre à Robert Sidney, jouit d'une santé parfaite « et se promène beaucoup. Jeudi dernier, elle dîna à Kew, « chez milord chancelier (Pickering). La réception qu'il fit à « Sa Majesté fut très-coûteuse. Au moment où elle descendit « de cheval, il lui offrit un éventail tout garni de diamants, « dont la valeur est évaluée à quatre cents livres au moins. « Après dîner, lorsqu'elle se fût retirée dans sa chambre à « coucher, il lui offrit encore une robe et un jupon d'une « beauté remarquable, présents qui égayèrent extrêmement « Sa Majesté. Elle daigna de plus accepter dans l'excès de « sa condescendance de la main de Sa Seigneurie une cuiller, « une fourchette et une salière en agate. » Quelle aimable princesse! Sa bienveillance était redoutable, et par insinuation elle ne ravageait pas moins un château d'Angleterre que Drake et Hawkins ne dévalisaient par bravoure un galion de Castille.

La cour d'Élisabeth avait toujours subi deux influences rivales : celle du grand favori et celle du grand ministre,

Leicester et William Cecil. A la mort de Leicester (1588), le comte d'Essex hérita du parti de son beau-père et il se trouva en face de l'autre parti, le parti de Burleigh. Walsingham disparu à son tour (1590), Essex proposa Davison, qui fut écarté, puis Thomas Bodley, qui fut ajourné. Lord Burleigh, lui, s'arrangeait que la reine ne nommât personne secrétaire à la place de Walsingham, ce grand homme d'État, et, pour ne pas la contrarier dans son inaction, il se chargea du ministère de son collègue, ne demandant que son fils Robert Cecil pour coopérateur. Cet expédient mécontenta le comte d'Essex, mais satisfit Élisabeth.

En 1595, cette situation provisoire durait encore. Les affaires allaient à merveille sous les deux Cecil, mais Robert aspirait à être secrétaire comme l'avait été Walsingham. Il souhaitait le titre de ses fonctions politiques. Cela semblait naturel. L'occasion de cet avénement officiel de Robert Cecil se présenta.

La reine signa cette nomination pendant que la flotte et un corps d'armée sous le double commandement de lord Charles Howard d'Effingham, grand amiral, et du comte d'Essex, faisaient voile vers Cadix (juin 1596). Le plan était d'affaiblir l'Espagne en attaquant ses ports et en brûlant ses vaisseaux. Essex avait enfin surmonté les scrupules d'Élisabeth et fait triompher pour un temps la politique de la guerre, qui était la sienne, de la politique de la paix, qui était celle des Cecil et de la reine, « des deux renards du conseil et de Junon », comme parle irrévérencieusement le comte.

Au fond, c'est lui qui avait raison. Élisabeth en inclinant vers la paix par économie et les Cecil en l'approuvant par ambition s'éloignaient de la grande pensée du règne, ménageaient l'Espagne, abandonnaient la France, la Hollande et livraient l'Angleterre qui, privée de ses alliés tour à tour vaincus, serait, elle aussi, la proie du tyran de l'Escurial. Le comte d'Essex au contraire, en frappant l'éternel ennemi, Phi-

lippe II, par une guerre opiniâtre, le supprimait à la longue, sauvait Henri IV, les Pays-Bas et la Grande-Bretagne elle-même. Tandis que les Burleigh et la reine tendaient à désunir le faisceau des puissances protestantes, Essex aspirait à le resserrer. Non-seulement il était le plus généreux en cela, mais il était le plus sage. Il est vrai que ces considérations étaient secondaires en lui. Son mobile le plus énergique était l'amour de la gloire. Le sentiment moral ne venait qu'après. Quoiqu'il agît en patriote contre Philippe II, Essex n'était point un patriote, c'était un héros et de tous les héros le plus orgueilleusement personnel, un héros anglais.

Il a gagné Élisabeth et fait reculer lord Burleigh, qui profitera de la conjoncture dans l'intérêt de sa famille. Il est en pleine mer. Il a joint les vingt-deux vaisseaux de la Hollande qui, avec les vaisseaux de la reine, montent à cent cinquante bâtiments. Ces bâtiments portent quatorze mille hommes. Le grand amiral Charles Howard d'Effingham est le maître des navires et des marins, Essex est le maître de l'armée. Seulement ils sont soumis l'un et l'autre à la majorité d'un conseil de guerre. Ce conseil se compose des deux commandants, de lord Thomas Howard, second fils du duc de Norfolk, de sir Walter Raleigh et de sir Francis Vère assistés par sir George Carrew et par sir Coniers Clifford. De tous ces hardis seigneurs, le plus impétueux, c'est Essex, le plus spécial, c'est Charles Howard, le plus inspiré, le plus universel, c'est Raleigh. Tous les autres sont dignes de ces premiers entre les premiers.

Le 20 juin 1596, la flotte était devant Cadix dont la rade contenait cinquante-cinq vaisseaux, parmi lesquels il y en avait quinze de guerre. Le 21, le feu commença. Le comte d'Essex lança de joie son chapeau à plumes dans les flots. Les Anglais forcèrent la rade, où le combat fut terrible. Il dura six heures. Deux des plus grands vaisseaux espagnols, *le Saint-Mathieu* et *le Saint-André*, avec un riche navire mar-

chand furent pris et mis en sûreté. Pour les autres, le duc de Medina-Sidonia offrit une rançon qui fut refusée. Il avait eu soin pendant l'action d'ordonner qu'on déchargeât les marchandises, ce qui avait été fait. Le duc, dont le nom est éclatant par des désastres comme d'autres noms le sont par des victoires, fit incendier sa flotte de cinquante-deux navires. Cette ville des eaux brûlait, tandis que la ville de terre, Cadix, tremblait.

Le comte d'Essex marchait sur elle avec deux mille hommes et une élite de volontaires qu'il avait débarqués à Puntalès. Il fut reçu vigoureusement par la garnison, qui s'acharnait à défendre la porte attaquée par les Anglais. Il y eut un moment d'hésitation. Mais Essex, saisissant sa bannière, la jeta dans la ville, par-dessus la muraille, en s'écriant : « Je relèverai cette bannière ou je laisserai ici mes os. » Il s'avança alors d'un tel élan que tous le suivirent et que dans cette irruption Cadix fut emportée d'assaut. Le comte d'Essex retrouva sur la place du Marché le lord amiral qui arrivait par un autre chemin d'honneur. La ville fut frappée d'une contribution de cent vingt mille couronnes. Des marchandises innombrables passèrent aux mains des conquérants. Les fortifications de Cadix, la place la plus importante de l'Espagne, furent rasées. Du reste, le pillage fut interdit, le sang épargné ; les vierges, les femmes, les enfants et les vieillards furent protégés efficacement. Tous les Anglais et particulièrement les chefs avaient fait leur devoir sur mer et sur terre. Le lord amiral s'était distingué en se ménageant, Walter Raleigh en s'effaçant, le comte d'Essex en se prodiguant et en s'étalant. Il désirait compléter cette glorieuse expédition, soit par une conquête de l'Andalousie, soit par l'occupation de l'île de Léon, où Cadix est située. Ces deux projets refoulés par le conseil de guerre, Essex souhaitait que la flotte anglaise allât du moins attendre aux Açores les galions qui ramenaient à Philippe II la moisson d'or de ses Amériques. Ce vœu fut encore trompé. Le conseil de guerre,

où Essex n'avait qu'un partisan inébranlable, lord Thomas Howard, décida le retour de la flotte à Plymouth. Elle reparut dans ce port un peu plus de deux mois après son départ ; elle y reparut comblée de butin et de renommée.

Élisabeth pencha d'abord du côté des adversaires d'Essex, qui avait distribué jusqu'à la contribution de Cadix à ses hommes ; mais elle se rallia vivement à lui lorsqu'elle apprit le passage des caraques du roi d'Espagne à Tercère. Elle comprit alors tout ce que l'opposition du conseil à Essex avait fait perdre de richesses à l'expédition.

Le comte fut un moment à l'apogée de sa fortune. S'il ne l'eût compromise par ses orageuses fougues contre Élisabeth elle-même, il aurait dominé l'Europe. Sans anticiper sur l'avenir, l'ascendant d'Essex et de la Grande-Bretagne fut centuplé. L'Espagne fut abaissée, humiliée, par l'audace irrésistible de cette *Armada* du Nord. Le prestige de Philippe II s'éclipsa dans la même proportion que le prestige d'Élisabeth resplendit. Henri IV, la Hollande et le monde applaudirent. Charles Howard, Walter Raleigh et Robert d'Essex élevèrent plus haut que jamais le niveau de l'Angleterre, et les rayons de leur chevalerie percèrent au loin toutes les brumes de la Tamise, tous les brouillards de l'Océan.

Lord Hunsdon mourut en 1596 ; le comte de Huntingdon, de la maison de Hastings, et l'évêque Richard Fletcher, père de Fletcher le poëte dramatique, moururent aussi. Vaughan fut promu au siége de Londres, Vaughan, l'irréconciliable ennemi des miracles. On crut l'embarrasser en lui citant le miracle d'Élisabeth, la guérison des écrouelles par l'imposition de ses belles mains. Mais lui déclara qu'il ne niait pas ce miracle-là. Seulement il faisait observer que ce n'était pas un miracle surnaturel, que, c'était un simple phénomène accompli par la vertu des pierres précieuses de la couronne d'Angleterre. Les chapelains de la reine ne l'entendaient pas ainsi. J'ai parcouru avec curiosité un livre sur la guérison des

écrouelles écrit en langue latine par l'un de ces chapelains. L'auteur énumère complaisamment les nombreuses cures opérées par Élisabeth. Il en tire un argument invincible en faveur de sa légitimité. Car Dieu n'eût jamais accordé un tel don que le don des miracles à une bâtarde ou à une usurpatrice. La reine ne fut pas offensée de cette dialectique naïve de son théologien et elle accepta la dédicace du livre (1597).

Cependant le succès de Cadix faisait songer à d'autres succès. Brûler dans les ports d'Espagne les navires de Philippe II et s'emparer de ses caraques, mines d'or flottantes qui lui arrivaient des Indes occidentales : tel était le double rêve, telle était la double passion de l'aristocratie anglaise. Mais comment agir entre la faction d'Essex et la faction des Cécil? La reine aussi était un obstacle. Elle se préoccupait d'économies, et, avant les bénéfices d'une expédition, elle alléguait l'armement de cette expédition qui était une dépense.

Walter Raleigh sentait que Philippe II était l'ennemi mortel; il voyait les impossibilités de le combattre efficacement au milieu des dissensions de la cour d'Angleterre. Il résolut de réconcilier au moins pour un temps le comte d'Essex et Robert Cecil. Il y parvint. Une expédition contre l'Espagne fut le premier avantage de cette paix de la cour réalisée par Raleigh avec une si rare insinuation et une si souveraine habileté.

C'était beaucoup sans doute que d'avoir les Cecil pour obtenir l'expédition nouvelle, mais ce n'était pas tout. Il fallait avoir la reine. A cela le comte d'Essex excellait. Il avait plus d'un stratagème et plus d'un enchantement. Voici un de ses manéges. « Le 22 février (1596), écrit Whyte dans une de ses « lettres, milord Essex garda son lit la plus grande partie du « jour. Pourtant quelqu'un de sa suite que je rencontrai me « dit qu'il ne s'affligeait guère de cet événement, parce qu'il « savait bien que milord n'était que fictivement malade. La « reine envoie sans cesse chez lui. » Whyte écrit encore : « Milord est enfin sorti de son appartement en robe de

« chambre et en bonnet de nuit ; il y avait quatorze jours « qu'il y était enfermé. »

La reine ne résistait pas à ces absences dont elle souffrait. La mauvaise humeur d'Essex domptait jusqu'à l'orgueil d'Élisabeth. En cette circonstance, le comte employa une autre adresse. Il sembla s'éloigner de la belle Bridges, une des filles d'honneur de la reine. Il avait aimé deux fois cette charmante personne, dont Élisabeth avait été si jalouse, qu'elle l'avait battue et chassée. La froideur d'Essex pour cette rivale était tout ce qui pouvait le plus fléchir la reine. L'unanimité d'ailleurs de son conseil se joignant à ces raisons de palais, elle approuva l'expédition tant désirée par Essex. Le comte en fut nommé l'amiral et le général en chef. Walter Raleigh et Thomas Howard étaient ses lieutenants. Le comte de Southampton, son ami, brillait parmi les volontaires. Lord Mountjoy (Blount) et sir Françis Vère étaient aussi aux côtés d'Essex, lorsqu'il entra à Plymouth, au commencement de juillet 1597. Il trouva une flotte de cent quarante voiles et une armée de huit mille hommes. Il quitta la rade le 5, mais la tempête l'y rejeta le 9, après quatre jours pendant lesquels ils fut vingt fois sur le point de sombrer. La flotte ne fut réparée qu'au bout d'un mois. Elle regagna la pleine mer, se dirigeant vers le chemin orageux des galions de Philippe II, dans les parages des Açores. Raleigh, qui était un bien autre marin que le comte d'Essex, arriva le premier avec ses navires, et, par de soudaines manœuvres, sans attendre son chef, il conquit l'une des Açores, l'île de Fayal, malgré une résistance acharnée. Essex, furieux d'une gloire dans laquelle il n'avait aucune part, s'emporta contre Raleigh, qui n'était pas toujours patient, et cette animosité eût été bien funeste, si lord Thomas Howard n'eût employé son grand tact à réconcilier Essex et Raleigh, comme Raleigh avait réconcilié Essex et Robert Cecil.

Ce qu'il y eut de triste, c'est que les galions du roi d'Espa-



gne échappèrent aux croiseurs du comte d'Essex. Il ne s'empara que de trois navires marchands, faible indemnité des frais de l'expédition. Il revint ulcéré à Plymouth, puis à la cour, où l'accueil de la reine fut acerbe. Elle blâma le comte d'avoir obéré le trésor, opprimé Raleigh, compromis les armes anglaises. Lui se rêtira à sa maison de Wanstead et s'y enferma dans une véhémente irritation. Ce qui mettait le comble à son ressentiment, c'est que Charles Howard d'Effingham, le grand amiral, avait été créé comte de Nottingham, titre qui lui donnait la préséance sur Essex et que l'on motivait dans les lettres patentes de sa promotion sur sa conduite magnanime à Cadix. Essex était donc deux fois blessé, puisque par là on attentait à sa gloire, tout en élevant son émule dans la hiérarchie aristocratique. Le favori ne se connaissait plus. Il défia le lord amiral, son fils ou tout autre de sa famille. La reine eut toutes les condescendances. Elle proclama Essex sans reproche. Elle lui dépêcha Raleigh et les Cecil. Elle le fit comte maréchal, ce qui lui rendait la préséance sur le lord amiral. Tant de réparations apaisèrent Essex et il revint à la cour. Nottingham en partit indigné.

Le comte d'Essex s'avançait pas à pas dans une voie mauvaise. Il était sourd aux avertissements de François Bacon et de lord Pickering. Il tentait Élisabeth. Il jouait un jeu dangereux. C'était une grande témérité de contrarier cette fière Tudor et de chercher à usurper sur elle ce qui lui était plus cher que tout, plus cher que l'amour et que la vie : une partie de l'autorité. Il sonnera infailliblement une heure où elle sera intraitable.

La France, l'Irlande et l'Espagne troublaient Élisabeth. Henri IV avait hâte de sortir des guerres civiles. Il avait besoin de la paix pour ressusciter le royaume épuisé. Il lui fallait traiter avec l'Espagne; mais avant tout il lui fallait l'agrément de ses alliées les Provinces-Unies et l'Angleterre. Leur assentiment était presque impossible. Henri IV désirait

surtout celui d'Élisabeth, et c'est pour l'obtenir qu'il envoya comme ambassadeur auprès de cette princesse Hurault de Maisse, un négociateur accompli qui avait fait ses preuves au delà des Alpes, surtout dans ses missions à Venise.

Cette ambassade est racontée par de Maisse lui-même avec intérêt dans un manuscrit in-4° déposé aux archives des affaires étrangères. Un tel manuscrit d'un tel homme est inestimable. Il a été pour M. Prevost-Paradol l'occasion d'une excellente étude. Nous-même nous ne l'avons pas feuilleté sans fruit; car il jette un jour nouveau sur les préliminaires de la paix de Vervins (22 avril 1598), sur Élisabeth, sur Henri IV et sur les deux cours soit de Fontainebleau, soit surtout de Greenwich.

Quels grands coups de pinceau de Maisse donne en passant et comme sans le vouloir! Tous les diplomates, du reste, s'entr'aident et s'accordent pour reproduire cette figure étrange de la reine-vierge.

Élisabeth était une bonne tête politique, mais sa coquetterie surannée la préoccupait autant et plus que les affaires d'État. Il faut voir dans Hurault de Maisse, dans du Vair, dans le maréchal de Biron, la furie de jeunesse et de beauté d'Élisabeth. Elle se disait sotte, laide et vieille, pour qu'on recommençât sans fin de prodigieux éloges sur son génie, sur sa grâce, sur sa fraîcheur inaltérable. Elle fut toujours inassouvie de plaisirs et de louanges.

Elle avait une robe fendue en manteau. Son sein flétri, plâtré comme son visage, apparaissait tout entier, et, si sa robe se refermait un peu, elle ne manquait pas d'en rejeter les plis à droite et à gauche. Son geste le plus fréquent était de mettre à nu sa poitrine. La vierge royale frappait de dégoût les ambassadeurs comme une courtisane sexagénaire. Ils sont unanimes.

Ses costumes étaient innombrables; elle en laissa trois mille à sa mort. Elle se surchargeait de diamants. Elle portait au

col un « carcan » fort large afin de cacher ses rides. Il lui arrivait assez souvent de se coiffer avec une perruque rouge enguirlandée de perles.

Les ambassadeurs parlent tour à tour des bagues à tous les doigts de la reine, de ses carcans aux deux bras aussi bien qu'au col, de ses bijoux non moins nombreux que ceux d'un joaillier. Aucun n'est plus explicite que de Maisse : « Sa robe (la robe d'Élisabeth), échancrée fort bas, était ouverte devant aussi bien que sa chemise, tellement que lui voyait-on jusqu'au nombril... Elle a cette façon, qu'en rehaussant la teste elle met les deux mains à sa robe et l'entr'ouvre tellement qu'on lui voit toute la gorge (Journal 256, 279). »

Ces citations qui paraissent incroyables sont cependant fort exactes. Tout le monde peut les lire çà et là, comme je l'ai fait moi-même dans le manuscrit des affaires étrangères.

Hurault de Maisse échoua et devait échouer dans l'impossible. Il ne réussit qu'à des ajournements. Avant de rentrer en France le 19 janvier 1598, il écrivit au roi son maître une lettre qui explique bien sa mission et la situation politique de l'Europe.

« Je n'ai pas dû forcer la reine, dit-il, à se prononcer malgré elle ; » puis il ajoute : « La nécessité porte Votre Majesté à la paix ; la crainte et la défiance conduisent les États (les Provinces-Unies) à la guerre ; et la reine ne désire ni l'une ni l'autre, mais elle veut voir ses voisins embrouillés et cependant faire ses affaires. Sur ces trois fondements si divers, je ne sais quel édifice on pourra bâtir. »

Henri IV était décidé. C'était sa fatalité de signer cette paix ; c'était son malheur, en la signant, de découvrir ses alliées, l'Angleterre et la Hollande. Henri ne les attira pas dans un même dessein que lui. Les intérêts étaient trop divers. La Hollande ne pouvait traiter avec Philippe, qui ne la reconnaissait pas comme libre, mais comme sujette, et l'Angleterre ne pouvait abandonner la Hollande ; car c'eût été

s'abandonner elle-même. Heureusement la défection de Henri IV ne devait pas être mortelle aux nations protestantes. L'Espagne aussi était aux abois, et Philippe II allait passer du palais aux caveaux de l'Escurial.

Une émeute armée compliquait en Irlande pour Élisabeth les difficultés de son gouvernement. Un chef de la lignée des O'Neal, suivant la tradition du comte de Desmond, avait allumé la guerre contre les Anglais. Dédaignant le titre de comte de Tyrone par lequel Élisabeth avait cru le gagner, il avait soulevé les populations, bravé sir John Norris, lord Borough, et, ce qui était plus décisif, il avait vaincu l'armée anglaise commandée par sir Henri Bagnal. Quinze cents hommes des troupes d'Élisabeth, un nombre effrayant d'officiers et leur général étaient tombés à jamais sur la terre d'Érin. Cette terre implacable avait dévoré les cadavres de ses oppresseurs et verdi plus fraîche, plus riante, après avoir bu leur sang. Il fallait à ces séditieux irlandais un lord député énergique. Élisabeth avait choisi pour ces fonctions difficiles sir William Knollys, oncle d'Essex. La mesure était pressante. Tyrone n'avait-il pas pris la citadelle de Blackwater et n'en avait-il pas fait sa place forte? La reine avait presque nommé Knollys, mais Essex désirait pour cette charge de gouverneur George Carew, son ennemi et l'ami de Robert Cecil, afin sans doute de le diminuer ou de le perdre même dans les inextricables embarras de cette tragique mission. Une discussion s'étant engagée sur ce sujet entre la reine et Essex devant le lord amiral et quelques autres membres du conseil, le comte, animé par les sarcasmes dont Élisabeth accueillait ses arguments, fit un brusque mouvement de mépris et tourna le dos à la reine. Indignée d'une telle insolence, Élisabeth s'approche vivement du comte, lui donne un soufflet et s'écrie : « Allez au diable ! » Essex portant la main à son épée, tout écumant de rage : « Ah! si vous étiez un roi, dit-il, si vous étiez votre père Henri VIII, au lieu d'être une femme en

jupons, vous me payeriez le coup. » Le lord amiral s'était précipité entre la reine et le comte, qui, tout hors de lui et comme pour ne pas céder à sa fureur, s'élança loin de l'appartement avec un rugissement de héros.

Les principaux amis d'Essex intervinrent et l'engagèrent à solliciter de la reine son pardon. Il ne les écouta seulement pas. Il répondit au lord chancelier, qu'il aimait et qui lui prescrivait la soumission comme un devoir religieux, une lettre qui mérite d'être citée :

« Je dois me soumettre, dites-vous. Non, je ne dois ni ne « puis m'avouer coupable. Je dois à l'auteur de toute vérité « de ne point reconnaître le faux pour le vrai, le vrai pour le « faux. Ai-je donné du scandale ou quelque cause de scan- « dale? Non. Je n'ai donné à *Fimbria* aucune raison de se « plaindre de moi; j'ai supporté patiemment l'injure que j'ai « reçue et je l'ai ressentie cruellement. Et lorsqu'on me fait « le plus vil outrage, la religion m'ordonne-t-elle de m'hu- « milier encore? Dieu l'exige-t-il? Est-ce une impiété de « ne pas le faire? Les princes ne peuvent-ils pas commettre « des fautes, des injustices envers leurs sujets! Ont-ils enfin « une puissance terrestre ou une puissance infinie? Pardonnez- « moi, pardonnez, mon cher lord, je n'admettrai jamais de « semblables principes. C'est au bouffon de Salomon de rire « lorsque Salomon le frappe ; c'est à ceux qu'un abject inté- « rêt lie aux princes d'être coulants sur les insultes des prin- « ces; c'est à ceux qui nient un pouvoir absolu dans le ciel de le « reconnaître sur la terre. Quant à moi, j'ai reçu un outrage et « j'en souffre. Ma cause est juste, je le sais; quoi qu'il arrive, « toutes les souverainetés de ce monde ne mettront jamais plus « de force et de persévérance à opprimer que moi de courage « et de constance à subir la tyrannie. »

Le comte d'Essex espérait tout d'Élisabeth. Il avait eu cer-



tainement tort de l'offenser ; il attisait imprudemment l'instinct de férocité qui circulait avec le sang dans les veines de tous les Tudors. Si une fois Élisabeth flaire de trop près la vie de cet audacieux, elle sera capable de tout. Comment n'en pas convenir? Essex est inconcevable de folie, mais dans cette folie ce qui plaît, c'est une dignité que n'eurent jamais ni Leicester ni Burleigh. Cette dignité touche jusque dans les excès d'un orgueil égal à celui de la reine et plus aimable mille fois. L'âme de ce vaillant jeune homme exhale un parfum qui empêche d'étouffer dans l'atmosphère corrompue des résidences royales d'Élisabeth. Le comte d'Essex est insensé; sa démence pourtant attache plus que le bon sens de tant de flatteurs et de lâches. Cet étrange courtisan est le plus mauvais des diplomates, mais il y a dans ce caractère une magnanimité rare. C'est un puritain et un aventurier d'alcôve, d'Océan et de champ de bataille, qui console un peu de tous les illustres laquais dont Élisabeth était entourée.

Le soufflet d'Essex fut le grand événement de Londres et de Greenwich pendant plus de deux mois. Une négociation active entre la reine et le comte aboutit à la longue et renoua cette tendresse déchirée. Élisabeth eut une complaisance prodigieuse : elle nomma le candidat d'Essex, George Carew, lord président de la province de Munster. Cette querelle se calma donc, et le comte d'Essex fut de nouveau envié et célébré. Cependant, sous des apparences propices, ces deux orgueils blessés conservaient une morsure au cœur et un levain de vengeance l'un contre l'autre.

Lord Burleigh avait eu de plus en plus des démêlés avec Essex dans le conseil. Ils étaient divisés sur l'Espagne. Essex se prononçait toujours pour la guerre. Burleigh, qui parlait et qui votait pour la paix, se passionna une fois contre sa coutume, et, sa colère s'exprimant avec une sorte d'accent prophétique, il fit retentir aux oreilles du comte ce verset du Psalmiste : « Les hommes de sang n'atteindront pas le milieu de



« leurs jours. » Essex sourit et persévéra, ce qui était vraiment plus politique et moins pervers que de laisser écraser la Hollande réduite à ses propres forces, et dont les débris eussent été le pont d'où Philippe II se serait élancé sur l'Angleterre. Lord Burleigh mourut le 4 août 1598, au milieu de ces orages du cabinet. Il avait soixante-dix-huit ans. Son trépas fut un immense malheur pour l'Angleterre et pour Élisabeth. Ce fut aussi une perte pour Essex ; car Burleigh, qui avait été le directeur de sa jeunesse et l'ami de son père, était le seul qui pût lui imposer et le modérer un peu. Le grand ministre disparu, Essex n'eut plus de frein.

Lord Burleigh avait gouverné l'Angleterre pendant quarante années. Élisabeth le pleura sincèrement. Il avait été plus que son coopérateur. Il s'était montré le régulateur imperturbable de la marine, des finances, de l'armée, des expéditions lointaines, de la religion. Il avait été l'Atlas inébranlable et infatigable du royaume, dont Leicester n'était que l'élégante cariatide.

Burleigh eut le bon sens anglais, l'égoïsme anglais, la piété seulement envers la patrie et envers la reine. Il fonda au dedans l'esprit public, le respect de la loi, de l'aristocratie, des institutions, de la liberté sans égalité, et au dehors le génie des conquêtes, des colonies, source féconde de richesses et de crimes. Tête puissante, intense et dure comme ces bustes de bronze antique, solides contre tous les assauts, contre le temps même, éternellement robustes, mais dont le beau métal couleur de mer recèle dans ses nervures des poisons cachés et corrosifs !

Élisabeth devenait vieille et morose. On lui insinuait de loin en loin de désigner son héritier; elle résistait toujours. Le comte d'Essex et Robert Cecil se mettaient mystérieusement en mesure avec le roi d'Écosse, cet héritier probable. Lui les amorçait tous les deux à l'insu l'un de l'autre. Il écrivait aussi à la reine, qui lui répondait tantôt avec agrément, tantôt avec brutalité. Jacques ne se décourageait pas et lui adressait des

vers où il se plaignait de son indifférence et où il lui disait dans le goût de la renaissance que Cupidon est un dieu jaloux et ardent. Il envoyait ses messages par son ancien barbier, sir Roger Aston, qui amusait la reine. Élisabeth faisait placer ce bizarre ambassadeur dans un cabinet d'où il l'entendait jouer de l'épinette et par où il l'apercevait lorsqu'elle quittait son épinette, dansant au son d'un violon à l'archet rapide. Elle l'appelait ensuite et lui recommandait de répéter à son maître ce qu'il avait écouté et regardé. Par là elle faisait comprendre à Jacques, sous le voile de l'allégorie, qu'il aurait longtemps à attendre le sceptre d'Angleterre.

Philippe II avait succombé comme Burleigh en 1598.

Il avait versé le sang à flots, brûlé la chair et les os des hérétiques, annulé la papauté sacerdotale par sa papauté laïque, absorbé tous les pouvoirs sacrés et profanes dans sa monarchie catholique. Il s'était probablement délivré de son frère don Juan par le crime, il s'était affranchi probablement par le crime de l'infant don Carlos, un prince maussade, en révolte contre son père, furieux avec les ministres, timide et gauche avec les femmes, impuissant et fou. Le roi le fit, dit-on, juger avant d'ordonner son exécution. C'était un successeur dangereux, une sorte de Caligula féodal en perspective, — mais c'était un fils !

Après le trépas de ces princes et de sa femme Élisabeth de France, Philippe diminua de plus en plus. Il demeura, non un théologien, mais un moine et un moine souvent dissolu, toujours impitoyable ; non un homme d'État, mais un administrateur, un scribe laborieux sans cesse armé de la plume, fidèle à ses plans exterminateurs et à sa manie de bureaucrate. Son seul plaisir naturel, c'était de contempler de temps en temps par-dessus ses papiers l'infante Isabelle qu'il aimait uniquement. Il savait que son héritier Philippe III la détestait. C'est pourquoi il eut soin de décréter le mariage de l'archiduc Albert avec sa fille, à laquelle il assigna les Pays-Bas comme dot.

Pour là première fois de sa vie, la veille de sa mort, il parla en suppliant à celui qui allait être Philippe III. « Mon fils, lui dit-il d'un accent inaccoutumé, je vous recommande l'infante votre sœur : elle était la lumière de mes yeux. »

Philippe II s'éteignit à trois heures du matin, le 13 septembre, dans son palais de l'Escurial. Il avait fait allumer un cierge de Notre-Dame de Montserrat, tenait d'une main son rosaire et de l'autre main le crucifix que son père Charles-Quint avait baisé en mourant : c'est ainsi qu'il expira dans la crainte de l'avenir pour sa fille, dans la peur de l'enfer pour son âme, dans la mélancolie de la royauté, du soleil d'Espagne et des bûchers de l'Inquisition ; c'est ainsi que ce mauvais homme alla rendre compte de ses débauches, de ses auto-da-fé, de ses assassinats et de tous ses forfaits au Dieu de justice.

LIVRE DIXIÈME

Essex en Irlande. — Temporise avec Tyrone au lieu de combattre. — Désastres des colons anglais. — Spenser. — Son poëme. — Ses catastrophes. — Sa mort. — Essex revient d'Irlande. — Susceptibilité de la reine sur son autorité. — Ambition d'Essex. — Premier jugement contre Essex. — Le comte demande à la reine de lui continuer la ferme des vins doux. — Élisabeth refuse. — Essex conspire. — Le dimanche 8 février 1601. — Essex conduit au palais de Lambeth, puis écroué à la Tour. — Élisabeth intrépide pendant la sédition. — Procès d'Essex. — Lord Southampton. — Ashton, le directeur d'Essex. — Élisabeth hésite, puis précipite le supplice. — Exécution. — Entente d'Henri IV et d'Élisabeth sur le sens de la souveraineté. — Sonnet de la reine. — Lord Mountjoy en Irlande. — Dernier parlement d'Élisabeth. — Plainte des communes. — Grandeur et habileté d'Élisabeth. — Lord Mountjoy vainqueur du comte de Tyrone. — Paix d'Irlande. — Mélancolies de la reine depuis la mort d'Essex. — La comtesse de Nottingham. — John Harrington. — Robert Cary. — Détails authentiques sur les derniers mois d'Élisabeth. — Le primat de Cantorbéry, l'archevêque Whitegift. — Il meurt de la mort de la reine. — Jacques VI d'Écosse devient Jacques Ier d'Angleterre. — Portrait d'Élisabeth. — Son règne. — Ses aptitudes. — Sa haute raison. — Sa gloire durable.

L'Espagne n'étant plus à redouter, Élisabeth concentra son attention sur les affaires d'Irlande. L'insurrection de Tyrone s'était propagée. Elle avait pris surtout dans l'Ulster des proportions effrayantes. Il fallait l'étouffer à son foyer.

Tyrone, ce prétendu barbare, était un grand citoyen, un grand seigneur et un grand apôtre, l'épée à la main. Il revendiquait pour les papistes les droits de la conscience comme Guillaume d'Orange et Coligny les avaient réclamés pour les protestants. Qu'on le juge par son immortel programme. Il demandait la liberté du culte catholique, le gouvernement d'un lord qui serait investi du titre et de l'autorité

de vice-roi. Il exigeait que la moitié de l'armée irlandaise fût composée d'Irlandais. Il voulait des juges indigènes. Il repoussait le système de confiscation employé jusque-là ; il désirait stipuler pour les O'Donnel, pour les Desmond, pour les plus illustres familles la restitution et la tranquille jouissance des biens possédés par leurs ancêtres depuis deux siècles. Voilà les conditions posées héroïquement par le comte de Tyrone.

Élisabeth et tout son conseil décidèrent unanimement qu'il y fallait répondre à coups de canon. La reine pensa successivement à plusieurs lords-députés pour l'Irlande. Elle inclinait pour Mountjoy (Charles Blount). Mais Essex, sans daigner solliciter cette grande mission pour lui-même, démontra éloquemment que personne parmi les candidats n'était propre à l'accomplir. C'était indirectement se désigner soi-même. Ce qu'il y eut de singulier, c'est que les deux factions de la cour adoptèrent le comte, — l'une pour l'élever encore, l'autre pour le perdre. Il fut de la sorte presque imposé à la reine.

Une lettre de Robert Markam retrace bien l'agitation de la cour d'Angleterre avant le départ d'Essex. Cette lettre est adressée à sir John Harrington, qui était filleul d'Élisabeth, très-attaché au comte et qui devait écrire sous la dictée des événements les mémoires de la campagne.

« J'ai appris, écrit Markam, que vous suivez en Irlande le « lord-lieutenant Essex. Si cela est, écoutez mes conseils à « ce sujet. Je ne doute ni de votre valeur, ni de votre activité, « mais cette maudite franchise que vous ne pouvez dissimuler « fera tort à votre fortune. Observez l'homme qui commande... « Prenez garde à la manière dont vous agirez ; ne dites pas « ce que vous pensez à tout le monde ; j'ai des raisons pour « vous exhorter à la prudence. Essex a des amis, mais il a « aussi des ennemis. Il y a deux ou trois parents de Mountjoy « qui feront partie des vôtres ; ils seront là pour observer « votre conduite et nous en rendre compte. Pour l'amour de

« vous-même, de la reine et de moi, ne parlez pas de tout
« ceci; je ne vous en aurais rien dit, si je ne vous aimais
« pas; les choses graves et importantes exigent de sérieuses
« réflexions; vous devez noter tout ce qui se passera pendant
« votre séjour là-bas, et conserver un journal qui restera
« inconnu à tout le monde; on s'attend à cela; j'ai des
« raisons particulières pour vous donner cet avis.

« Si le lord-député remplit les promesses qu'il a faites,
« tout ira bien; mais, quoique la reine lui ait pardonné
« conduite qu'il a tenue dernièrement en sa présence, nous
« ne savons pas trop ce qu'elle renferme au fond de l'âme;
« elle a placé en apparence sa confiance dans celui qui s'at-
« tendait, il y a peu de temps, à un traitement bien différent.
« Tantôt nous pensons d'une façon, tantôt nous pensons de
« l'autre; le sort à venir du lord-lieutenant n'est connu que
« de celui qui sait tout. Lorsqu'un homme a tant d'amis
« publics et tant d'ennemis cachés, qui peut savoir quelle fin
« il aura ici-bas? Je vous le répète, ne vous mêlez de rien,
« et gardez-vous de railler trop librement avec ceux que vous
« ne connaissez pas; obéissez de point en point au lord-
« député, mais ne faites pas connaître votre opinion, vous
« pourriez être entendu en Angleterre. Ne donnez de conseil
« sur aucun point; car vos avis seraient mal jugés, ainsi que
« vos intentions, s'il s'ensuivait quelque mauvais résultat.

« L'intérêt que je porte à votre honneur et à votre bien-être
« m'entraîne à vous faire une confidence. Je sais qu'il y aura
« autour de vous des yeux qui vous surveilleront; ainsi, Dieu
« vous rende circonspect. Sir William Knollys n'est pas con-
« tent, la reine ne l'est pas non plus; quant au lord-député,
« il est peut-être satisfait en ce moment, mais je crains terri-
« blement la suite de tout ceci. Le cœur ne se montre pas
« toujours à découvert; souvent les intentions restent long-
« temps cachées. Je vous dis tout cela afin que votre franchise
« ne se montre pas trop et ne tourne pas à votre désavantage.

« Tenez votre esprit en bride autant que vous le pourrez ; « faites des livres et des jeux de mots, si vous le voulez, mais « prenez garde à ceux qu'ils attaqueront. Mon attachement « pour vous l'emporte sur toutes les considérations. J'ai dit « beaucoup trop pour un homme placé dans une situation « aussi dépendante que la mienne ; cependant j'ai encore dit « trop peu comme parent et comme ami ; outre Tyrone et les « rebelles, vous avez de grandes difficultés à surmonter ; il y « a beaucoup de précautions à prendre pour montrer son « zèle en matière d'État ; j'en vois la preuve par ceux avec « lesquels je suis chaque jour en rapport, même avec les plus « sages. Si milord trésorier (Burleigh) avait vécu plus long- « temps, les choses iraient d'une autre manière. Il était le « pilote en qui tous avaient leur confiance. La reine parle « souvent de lui les larmes aux yeux, et se détourne pour « dérober son émotion ; elle a défendu de plus au conseil de « faire mention de son nom. Je tiens ceci de certaines per- « sonnes qui sont très-bien avec lord Buckhurst.

« Ma sœur vous porte cette lettre, mais elle ignore ce qu'elle « contient, et je ne voudrais pour rien au monde confier à « une femme une correspondance de cette espèce ; le silence « est le bouclier le plus sûr contre le danger. »

Cette lettre fait trembler involontairement pour Essex. Il a du sable mouvant sous les pieds. Qui devinerait ce que recèle Élisabeth dans le plus profond repli de son cœur? Essex a parlé plus d'une fois de charmes vieillis, de teint couperosé, de voix rauque. Ses légèretés de paroles, n'en a-t-on pas glissé quelque chose dans l'oreille d'Élisabeth ? N'a-t-il pas laissé transpirer qu'il doit gouverner après lord Burleigh et que c'est au lion à remplacer le renard? C'est ainsi qu'il se nommait et qu'il nommait Burleigh. N'a-t-on pas averti la fille de Henri VIII des forfanteries d'ambition du comte? L'imprudent ! avant de partir pour l'Irlande, il a déjà

peut-être blessé la femme, il a peut-être blessé la reine.

François Bacon arrivait par sa perçante clairvoyance aux mêmes pronostics sinistres que Markam par ses confidences de palais. Le grand philosophe avait deviné que le gouvernement d'Irlande serait fatal à Essex. Il fit tout pour en détourner le comte et pour le dissuader de s'imposer à la reine. Mais de plus en plus Essex s'affranchissait même du décorum. Il avait du plaisir à violer avec Élisabeth, vieille femme, pape et roi, toutes les bienséances. Puis, faisant la théorie de ses audaces, il disait à Bacon après avoir enlevé à la fille de Henri VIII le commandement de l'Irlande : « C'est ainsi qu'il faut contraindre la reine. On ne fait rien d'elle que par autorité. — Ces procédés-là, répondit Bacon avec cette justesse de coup d'œil et ce bonheur d'expression qui étaient ses deux dons exquis, ces procédés-là ressemblent aux eaux thermales qui donnent un accès de force et qui détruisent l'estomac. »

Essex souriait aux craintes de Bacon et les dédaignait. Il était très-content et il avait lieu de l'être. Il était lord-député ou gouverneur, il était même plus que cela. Il avait le droit de paix, le droit de guerre, le droit de grâce. Il était dictateur, et quelque mélancolie qu'il affectât par bon air, sa présomption le sauvait des pressentiments.

Élisabeth s'attendrit au moment des adieux et elle attendrit le comte. Il était le premier entre tous, le maître de l'Angleterre et de la reine. Il avait une armée de dix-huit mille fantassins, de quinze cents cavaliers, avec une réserve de deux mille hommes. Il quitta la cour au milieu d'un tourbillon de présages contraires et la ville à travers les acclamations du peuple que son attitude martiale entraînait autour de ses pas. Il s'éloigna dans ce triomphe anticipé, au mois de mars 1599. Dès son arrivée en Irlande, il lui était enjoint de marcher sur l'Ulster et de soumettre Tyrone. Il ne se conforma pas à ce plan. Il usa trois mois à réduire deux bicoques : Waterford et Cork. Il avait donné le temps à ses troupes de se débander,

à Tyrone le temps de se recruter et de se fortifier. Il avait irrité la reine par cette inaction et par la promotion de Henri Wriothesley, troisième comte de Southampton, au grade de général de la cavalerie. Essex fut obligé, sur l'ordre de la reine, de destituer ce brave lord qui n'était pas en faveur. Il reçut aussi l'injonction formelle de finir par où il aurait dû commencer : l'agression contre Tyrone. Le comte d'Essex atteignit ce chef sur les rives de la Brenny. Il avait entretenu déjà une correspondance avec lui. Ils eurent, le 8 juin, une entrevue secrète ; ils eurent une entrevue ostensible le lendemain. Essex avait fait dresser au bord de la Brenny une tente somptueuse qui s'ouvrait sur le courant. Le chef irlandais s'élança dans les flots avec son cheval et il n'en sortit pas pour parlementer. Essex parlait de la rive et Tyrone des vagues torrentueuses où sa monture sauvage plongeait par intervalles ses naseaux fumants. Le vaillant insurgé voulait-il, par cette posture équestre, prendre possession de la terre, de l'eau et du ciel de la patrie? Il exposa de nouveau ses propositions, dont les deux principales étaient : la liberté du culte catholique et un vice-roi pour l'Irlande, après quoi une trêve, qui serait renouvelée toutes les six semaines, fut conclue entre eux sous la promesse d'Essex qu'il transmettrait à la reine le programme de l'Irlande. Cet étrange armistice ne s'explique vraiment que par une ambition mystérieuse. Essex aspirait par tous ces délais soit à prolonger son pouvoir souverain, soit à être le vice-roi tant souhaité par Tyrone. Mais une tempête de colère fondit du palais de la reine et des délibérations du conseil sur ces manéges du lord-député.

Un instant, Essex eut la tentation de revenir en Angleterre avec les restes de son armée afin d'intimider ses ennemis. Le comte de Southampton et sir Christophe Blount, le troisième mari de la mère d'Essex, le dissuadèrent de cette extravagance soldatesque. Il se décida du moins à s'embarquer lui et son train pour Londres.



Il avait été contre toute raison un *Fabius Cunctator*. Ni la gravité des circonstances, ni son impétuosité militaire ne l'avaient emporté. Et cependant cette insurrection du comte de Tyrone n'était pas seulement une honte pour Élisabeth, les rebelles avaient abreuvé de sang, couvert de ruines et de cendres les domaines des Anglais fixés par des concessions de terres en Irlande!

Spenser, un vrai grand poëte, le précurseur de Milton, vivait là dans une riche métairie que lui avait accordée sa souveraine. Walter Raleigh y avait sa chambre où il était heureux de se reposer de temps en temps près de son ancien compagnon de cour et de monde. Embrasé d'un amour malheureux, Spenser s'était retiré de bonne heure dans son abri d'Irlande. Il y composa beaucoup de fragments inspirés qui annoncent un platonicien comme ses amis Philippe Sidney et Walter Raleigh, comme la noble Jane Grey.

Ne dirait-on pas qu'il songeait à cette princesse, lui le poëte du rêve, lorsqu'il écrivit ces beaux vers?

« Cette charmante teinte blanche et vermeille, dont les « joues sont colorées, s'effacera. Ces feuilles de rose si douce« ment posées sur les lèvres se flétriront et tomberont pour « redevenir ce qu'elles étaient, de l'argile corrompue. Ces « cheveux d'or, ces yeux brillants comme des étoiles étince« lantes retourneront en poussière et perdront leur suave « clarté. Mais la divine lampe dont les célestes rayons allu« ment l'amour des amants ne s'éteindra et ne pâlira jamais. « Quand les esprits vitaux se dissiperont, elle reviendra à sa « planète natale. Car elle est née là-haut et ne peut mourir, « — étant une parcelle du plus pur des cieux... »

Certes, rien n'est aussi consolant ni aussi sublime. Combien le naturalisme énergique de la cour d'Élisabeth perd de son âpre brutalité, quand on le sait voir doré au sommet du spiri-

tualisme transcendant de ces trois amis immortels : Spenser, Sidney et Raleigh !

La grande œuvre de Spenser est *la Reine des Fées.* Spenser s'y montra sans effort le poëte de l'idéal, le poëte des dames et des chevaliers errants. Plus merveilleux que l'Arioste parce qu'il n'est pas un railleur, il se plonge tout entier dans l'épopée de la fantaisie et s'écoule comme un fleuve à la façon d'Homère déroulant en flots harmonieux sa grande épopée nationale.

Le poëme de Spenser était fini et devait avoir douze chants immenses. Les six premiers chants avaient paru, les six autres allaient passer de l'ombre de la métairie irlandaise au grand jour des presses de Londres. Le manuscrit était sur le point de devenir livre.

Spenser fut réveillé en sursaut par le tocsin du comte de Tyrone. En une nuit, sa maison fut incendiée, son unique enfant et son poëme brûlés dans les mêmes flammes. Il n'avait plus qu'à mourir et il mourut dans l'année de cette catastrophe (1598).

Voilà les désastres, celui-là et beaucoup d'autres, qu'Essex n'avait pas vengés. Il avait à se justifier. Malgré les sophismes de son orgueil, c'est la nécessité pressante de s'excuser qui l'arrachait à l'Irlande. Il alla droit à Nonsuch, où était la cour. Il descendit de cheval à la grille du château, monta tout botté le grand escalier, traversa la galerie, la chambre de présence et entra précipitamment chez la reine. C'était la veille de Saint-Michel (septembre 1599). Il se jeta aux pieds d'Élisabeth qui n'était plus au lit et qui n'était pas encore habillée. Il saisit les genoux de la reine sur lesquels il s'inclina et qu'il baisa, la suppliant de lui pardonner son retour, l'assurant qu'il n'avait pu résister au bonheur de la revoir et de la revoir seule, en dehors de son conseil. Élisabeth lui abandonna sa main, le retint fort longtemps, fut pour lui douce et caressante durant toute cette première apparition. Vers midi, le comte

revint, après avoir changé de vêtements. La bienveillance de la reine continua. Mais le soir, Élisabeth éclata. Ses propres réflexions ou des suggestions étrangères avaient déchaîné sa fureur. Essex, d'abord prisonnier dans sa maison, fut remis à la garde du lord-chancelier, à dater du 2 octobre.

L'animosité de la reine était intense. Cette animosité s'allumait à des souvenirs anciens, et, s'embrasant à des fautes récentes, s'échappait du fond de la poitrine par des explosions terribles.

On n'a pas oublié sir John Harrington. Il avait été de la campagne d'Irlande, dont il avait esquissé le journal. Essex l'avait emmené et ramené. Harrington, six ans plus tard, en 1606, est encore épouvanté des emportements de la reine.

« Mon cher cousin, écrit-il à Robert Markam, vous trouve-
« rez ci-joint le récit de notre marche contre les Irlandais
« rebelles. Mon intention était qu'il ne fût connu que de mes
« enfants; mais le sort en a décidé autrement, car la reine
« me demanda ce récit d'une telle façon que je ne pus le lui
« refuser. Même à présent je tremble presque en racontant le
« mécontentement que lui causa cette lecture. « Par le Fils
« de Dieu! jura-t-elle, vous êtes tous de paresseux coquins,
« et mon lord-député est bien pire que cela, d'avoir si mal
« exécuté mes commandements. »

« La reine avait une humeur singulière. Il lui fallait la
« soumission de ses sujets. Lorsque l'obéissance manquait,
« elle montrait tout à coup un tel changement dans ses ma-
« nières, que personne ne pouvait douter de qui elle était
« fille. J'en vis une preuve frappante à propos du retour de
« milord député (Essex), lorsque je saluai Sa Majesté. Elle
« rougit, parcourut son appartement de long en large, le
« visage tout décomposé. Au moment où je m'agenouillai de-
« vant elle : « Par la mort-Dieu ! s'écria-t-elle, je ne suis
« pas reine, puisque cet homme (Essex) se met au-dessus de

« moi ! » Elle m'ordonna ensuite de me retirer. Je ne me le « fis pas dire deux fois, et les rebelles d'Irlande auraient été « sur mes talons, que je ne me serais pas dérobé avec plus de « vitesse. »

Ces impressions de sir John Harrington peignent bien au vif les fureurs d'Élisabeth, et, ce qui est le trait le plus marqué de son caractère, sa susceptibilité de reine. Elle devenait féroce envers quiconque touchait à sa couronne — même du regard. C'est le vrai secret de l'implacabilité d'Élisabeth contre le comte d'Essex. Il se jouait avec imprudence au sceptre de la vieille reine sans songer assez qu'elle le tuerait sans pitié pour cela.

L'opinion publique n'était pas propice à la reine en cette circonstance. Elle blâmait Élisabeth de tant de sévérité. Elle se prononçait contre les ennemis d'Essex : Robert Cecil, le comte de Nottingham, lord Cobham, sir George Carew et même sir Walter Raleigh. Elle applaudissait Essex lui-même à cause de son malheur, et, à cause de leur dévouement, les amis d'Essex : les comtes de Worcester et de Rutland, les lords Mountjoy, Rich et Lumley, sir William Knollys et surtout le comte de Southampton, le plus ardent de tous. Ce fut lui qui avec Mountjoy s'efforça de faire évader le comte, lui offrant de le suivre partout en exil et de ne le quitter jamais. Essex embrassa tendrement son frère d'armes et lui dit : « Nous resterons en Angleterre. On ne me verra ni monter, ni descendre l'escalier de l'étranger. Cette île qui a été la terre de mon berceau sera la terre de mon sépulcre. J'y chercherai et j'y trouverai l'une de ces deux choses : mon ancienne grandeur ou la mort ! » Quoique religieux, superstitieux même, Essex était encore plus ambitieux.

Le comte cependant, qui n'était plus le favori de la reine, semblait être le favori de la nation. Les théologiens prêchaient, les puritains priaient pour lui, les femmes pleuraient, le

peuple, les bourgeois et les soldats s'y intéressaient. La reine, d'autant plus sauvage devant ces manifestations, dit à Robert Cecil qu'il était un poltron de les redouter. Elle ne recula pas. Elle regretta de ne pouvoir légalement accuser le comte de haute-trahison. Elle le confina dans un hôtel à lui en interdisant aux compagnons de guerre, aux proches, aux sœurs, à la mère, à l'épouse de pénétrer jusqu'au captif. Essex tomba gravement malade. La reine soutint que c'était une comédie. Quand elle sut que ce n'était pas une feinte et que le comte était vraiment en danger, elle s'adoucit un peu et lui envoya un bouillon, ajoutant qu'elle l'aurait offert de sa main sans les convenances traditionnelles du trône (décembre 1599). Mais ce fut un éclair de demi-sensibilité. Car lorsque Essex fut revenu à la santé, elle l'avait devancé en revenant à la haine. Elle lui donna pour juges dix-huit commissaires de son choix. Les charges contre lui furent exagérées par Coke principalement, puis par Velverton, Fleming et Bacon (juin 1600). Ces charges se réduisaient à trois : l'indolence d'Essex dans la campagne d'Irlande, son traité honteux avec Tyrone et son retour en Angleterre sans la permission de la reine. Essex fut dégradé de toutes ses dignités, excepté de celles de général de cavalerie et de chevalier de la Jarretière. Il ne fut plus ni conseiller, ni comte maréchal, ni grand maître de l'artillerie. Il fut de plus condamné à rester prisonnier dans sa maison avec un gardien. La reine ne tarda pas à lui ôter ce gardien et à lui rendre la liberté, mais en lui défendant de reparaître à la cour.

Essex sortit de ce procès avec un calme qui tenait à ses plans d'avenir. Il n'avait pas renoncé surtout à son projet d'Irlande. Quoiqu'il en eût été détourné par son beau-père et par lord Southampton, ce projet lui semblait bon. Il consistait à s'entourer d'une armée d'aventuriers, puis à chasser du conseil ses ennemis et à tenir la reine en tutelle pour gouverner avec l'aide de ses amis et avec l'agrément du roi



Jacques, l'héritier du trône. C'était un dessein hardi et qui eût été réalisable sous un autre règne. Seulement, Élisabeth, qui avait pendant plus de quarante ans fondé le respect de l'autorité, recueillera le fruit de sa longue fermeté et de sa haute sagesse. A l'âge où elle n'aura plus la force, ce respect du pouvoir dont elle a pénétré les âmes la sauvera infailliblement.

Le comte d'Essex attendait dans une modestie étudiée une occasion. Elle se présenta. Il avait la ferme des vins doux. Son bail expirait à la Saint-Michel, le 29 septembre 1600. Il adressa deux pétitions successives à la reine, afin qu'elle consentît au renouvellement d'un privilége si lucratif. Élisabeth répondit que « lorsque les jeunes chevaux étaient trop vigoureux on diminuait leur ration d'avoine et qu'elle conserverait le monopole des vins doux pour elle-même. » A cette époque, la reine luttait contre l'âge et contre l'ennui qui l'envahissaient à la fois. Elle regardait danser des baladins sur la corde; elle assistait plus souvent aux combats de l'ours, du taureau, des chiens et des singes; elle multipliait les galas et les bals dans ses résidences. Elle faisait des visites plus fréquentes aux courtisans. « Je vois sans cesse Sa Majesté, écrit « l'un d'eux. Depuis les derniers troubles, elle s'affaisse; et « la mort de Burleigh lui arrache bien des larmes. Elle a « daigné venir chez moi et elle a paru très-satisfaite de nos « efforts pour lui plaire. Elle avait un costume très-riche en « velours. Quatre dames d'honneur magnifiquement vêtues « portaient la queue de sa robe. Deux huissiers la précédaient. « En montant l'escalier, elle demanda une canne pour s'ap- « puyer et parut très-fatiguée. » La reine en effet diminuait peu à peu, mais en même temps qu'elle semblait plus faible de corps, elle était plus forte de volonté et de décision.

Dépossédé de la ferme des vins doux, Essex saisit l'anniversaire du couronnement, le 17 novembre, jour où la reine répandait les grâces autour d'elle. Il lui écrivit une lettre tou-

chante. Il lui envoya lord Henri Howard, un traître ambassadeur et un plus traître ami. Il assurait Élisabeth, par ce messager, qu'il « baisait et bénissait la main et la verge qui le châtiaient, jusqu'à ce qu'il plût à Sa Majesté de le rappeler à elle. » La reine répliqua aussitôt qu'elle était charmée des bonnes dispositions du comte et qu'elle l'engageait à y persister, ajoutant qu'il avait assez exercé sa patience pour qu'elle prît sa revanche en exerçant la sienne. « J'ai préparé une fournaise, dit-elle, je l'ai préparée à son intention : si le métal que j'y ai mis en sa personne devient de l'or, je n'aurai pas mauvaise idée de ma chimie. Du reste, mon père Henri VIII ne serait pas aussi débonnaire que moi. » Élisabeth d'ailleurs ne parla ni de tendresse pour le comte, ni de monopole, ni de retour à Greenwich. Piqué de cette indifférence de « la vieille femme », Essex s'écria que « le temps avait courbé l'intelligence d'Élisabeth autant que ses épaules, et que son esprit ne valait pas mieux que sa carcasse. »

Il ne dissimula plus. Il ouvrit son hôtel aux aventuriers. Il s'entoura de prédicateurs puritains, de théologiens violents. Il attira ses compagnons de Cadix et de Dublin. Il y eut des conciliabules à Drury-House, chez lord Southampton. Essex ne s'y montrait pas, mais il en était l'âme. Les demi-conjurés qui allaient là admettaient en principe que c'était non-seulement un droit, mais un devoir, de forcer un souverain à gouverner selon la loi. Cuff, secrétaire d'Essex, était son intermédiaire sous différents déguisements à Drury-House dont les conférences ne firent que préciser le projet du comte. Les directeurs de ces conférences étaient le comte de Southampton le Mécène de Shakspeare, sir Ferdinand Gorges le gouverneur du château de Plymouth, sir John Davis, sir Charles Davers, et John Littleton. Il fut convenu qu'Essex aurait sa journée des *Barricades*, qu'appuyé de loin par le roi d'Ecosse et de près, soit par la haute noblesse, soit par le peuple, il s'emparerait de la reine, s'installerait à White-Hall, chasse-

rait ses ennemis du conseil et gouvernerait sous le titre de premier ministre. Cette situation était celle d'un maire du palais.

Ce dessein arrêté, Essex écrivit à Jacques VI, caressa les lords, pratiqua le peuple, lui fit distribuer de l'argent dans tous les quartiers de Londres, répandant çà et là qu'il était menacé d'une mort prochaine par Robert Cecil, Cobham et les autres dilapidateurs du trésor. Averti de toutes ces menées par lord Henri Howard et par quelques autres, le conseil manda Essex (7 février 1601). Le comte s'excusa, alléguant une indisposition qui le retenait dans son appartement. Cette circonstance lui fit précipiter l'exécution de son entreprise. Il dépêcha des messagers à ses amis. Le 8 février était un dimanche. Il enlèverait plus facilement le peuple qui serait de loisir. Il reçut beaucoup d'assurances fallacieuses. L'aristocratie d'Angleterre était prête, les ouvriers ne demandaient qu'à marcher, le lord-maire et les aldermen étaient ébranlés, ils suivraient le torrent, le shériff Thomas Smith qui avait le commandement de douze cents miliciens se dévouerait avec eux au gré du comte. Tout allait bien. La nuit s était écoulée en mille soins. La matinée du dimanche s'annonçait à merveille. Les comtes de Southampton et de Rutland avec plus de cent gentilshommes remplissaient les cours de l'hôtel d'Essex, dont les jardins s'étendaient jusqu'à la Tamise.

Le comte allait sortir en armes, lorsqu'on frappa à la grande porte. C'étaient lord Egerton, garde du grand sceau, le comte de Worcester et sir William Knollys qui souhaitaient de parler à Essex. Il fait aussitôt ouvrir le guichet au lieu de la grande porte, reçoit les lords de la reine, mais sans un seul de leurs officiers, excepté celui qui tenait le grand sceau devant lord Egerton. Les visiteurs reconnaissent au milieu de cette foule de noblesse qui remplissait la première cour les comtes de Southampton et de Rutland, les lords Sands et Monteagle, sir Christophe Blount, sir Charles Davers et sir John Davis.

Egerton s'informa de la cause de ce rassemblement. « Ce sont mes amis qui sont venus me défendre, répondit Essex. Car vous n'ignorez pas qu'il y a un complot contre ma vie. — Si cela est, répliqua Egerton, exprimez vos griefs au conseil, et je vous promets qu'il vous sera fait justice. » A ces mots, des cris partent des groupes. « Milord Essex, c'est un piége. — Le temps passe. — A la Tamise le grand sceau. — En avant, en avant ! » Egerton, se couvrant, ordonna, au nom de la reine, à toute cette chevalerie de se disperser et de ne pas servir une sédition. Essex entraîna ces négociateurs inopportuns dans une chambre de son hôtel où ils furent gardés prisonniers. Le comte reparut alors, enjamba son cheval, et, l'épée nue au poing, il s'élança dans la rue à la tête de ses cent gentilshommes que rejoignirent le comte de Bedford, lord Cromwell et plus de deux cents autres clients tout bardés de fer. Essex criait : « Pour la reine et pour ma vie ! » Il disait à ceux qu'il rencontrait : « Armez-vous, bon peuple, et venez avec moi. » Mais personne ou presque personne n'obéissait. Le comte chevauchait dans Londres comme dans un désert. Il eut bientôt la sensation douloureuse de son isolement. A Ludgate il eut besoin d'affirmer que cette levée de boucliers n'était que contre lord Cobham et Walter Raleigh. Sans ce serment de sa part, le poste militaire lui aurait barré le chemin. Le comte soucieux se dirigea vers la Croix de Saint-Paul, où il se flattait de trouver un prédicateur et une multitude. Il n'y avait ni prêtre, ni sermon, ni foule. Essex erra quatre heures dans Londres dont il ne parvint pas à échauffer la froideur. Smith lui-même, le shériff qui devait rassembler douze cents miliciens, Smith regarda déboucher d'une lucarne de sa maison le comte et son escorte ; mais loin de l'attendre ou de le prévenir, il sortit par une petite poterne et courut se mettre à la disposition du lord-maire. Ce magistrat, que le comte d'Essex croyait entraîner avec les aldermen et le peuple dans le courant de ses desseins, avait fait fermer les portes et doubler la garde

de la cité. Les avenues du palais de la reine avaient été encombrées de charrettes renversées par la prévoyance du comte de Nottingham, le lord amiral. Il avait envoyé dans tous les quartiers plusieurs lords, entre autres, lord Burleigh, le frère aîné de Robert Cecil, le comte de Cumberland et sir Thomas Gerard, chacun accompagné d'un héraut, afin de proclamer Essex traître. Une récompense de six mille livres était assurée à ceux qui arrêteraient le comte et une grâce prompte à ceux qui déserteraient sa cause. Essex sortait de la maison sans maître de Smith, lorsqu'il apprit cette tactique du gouvernement. Il marcha droit à lord Burleigh, qui n'étant pas en force se retira devant le comte. Ludgate, un poste triplé, était en bataille. Essex le chargea vaillamment et eut un de ses hommes tué. Christophe Blount tua de son côté un officier du poste, Waite, un ancien sicaire du comte de Leicester. Mais Blount fut blessé et pris.

Essex était désenchanté. Sa troupe fondait. Beaucoup s'étaient esquivés. Le comte n'avait plus que le tiers de ses gentilshommes, cent à peine. Il eût été stupide de s'acharner sur le poste de Ludgate. Essex se détourna ; il fut empêché de nouveau par un autre poste et par une chaîne tendue à l'entrée d'une rue qui aboutissait à son hôtel. Il tourna encore cet obstacle, rebroussa vers la Tamise, se jeta avec les siens dans plusieurs barques et regagna par eau Essex-House. Il pensait à ses prisonniers Egerton, Worcester, Knollys, comme à des otages, mais ils avaient été délivrés par sir Ferdinand Gorges qui les avait conduits jusqu'à White-Hall dans une égoïste espérance de salut pour lui. Essex, sans perdre de temps, barricada son hôtel. Lui, qui avait résolu d'attaquer la reine dans son palais, c'est lui qui se défendait dans sa propre maison. Le comte de Nottingham l'investissait avec des soldats et des matelots. Essex ne pouvait que se rendre ou mourir. Sir Robert Sidney eut une conférence avec le malheureux comte. Cette conférence eut lieu dans les jardins de

l'hôtel où Sidney avait été reçu en plénipotentiaire de Charles Howard, comte de Nottingham, le lord amiral, le héros qui avait été assisté de Drake contre l'*Armada* et qui avait aidé Essex contre Cadix. Sidney parla du parc, Essex et Southampton parlèrent d'un des balcons. Il était environ quatre heures. Toute capitulation était interdite au comte ; un délai pour la retraite des femmes fut seulement accordé jusqu'à six heures du soir. Alors les canons de la Tour étaient arrivés. Le comte de Nottingham fit une dernière sommation. Il y eut une anxiété. Les arquebusades éclataient déjà. Lord Sands, le plus vieux des amis d'Essex, lui dit : « Faisons une trouée à travers les troupes de la reine. Pour des hommes de notre sorte, mieux vaut périr de l'épée que de la hache. » Essex se taisait. Arden Salisbury, interprétant ce silence et ne voulant pas survivre, courut tête nue à une fenêtre où il fut frappé mortellement. Essex, après une perplexité, consentit enfin à se rendre, soit qu'il ne voulût pas faire écharper ses compagnons, soit que son espérance en la reine ne fût pas éteinte. Il stipula qu'on traiterait courtoisement lui et ses amis, qu'on les jugerait selon la loi et que de plus il emmènerait dans sa prison le théologien de sa confiance, le révérend Ashton. Ces conditions ne pouvaient pas être refusées. Le lord amiral y souscrivit. Ce même jour (8 février 1601), il fit conduire les comtes d'Essex et de Southampton au palais de Lambeth, où ils passèrent la nuit avec leurs principaux complices. Le lendemain, ils étaient tous écroués à la Tour.

Bacon n'alla pas visiter Essex captif. Plus courtisan qu'ami, le premier des philosophes de l'Angleterre fut en cette circonstance le dernier des hommes. Ce qui ajoute, selon moi, à sa honte, c'est l'hypocrisie de ses sophismes. « Il voulait, disait-il, n'être pas suspect de trop d'affection, afin d'intervenir plus utilement auprès de la reine. » Balbutiement d'un faible cœur qui a la conscience de sa trahison et qui n'a pas le courage de sa lâcheté !

Élisabeth avait été admirable d'intrépidité durant toute cette journée du 8 février. Ferme dans le sentiment de son droit et dans l'auréole de sa majesté, elle s'était montrée plus résolue qu'aucun de ses ministres, aussi brave que le grand amiral. Elle avait dit à deux reprises : « Si cela continue, je monterai à cheval et je jure Dieu que ces extravagants fuiront devant mon visage comme un troupeau de daims. » Mais l'intervention militaire de la reine ne fut pas nécessaire.

Les comtes d'Essex et de Southampton furent traduits, le 19 février, devant un tribunal composé de vingt-six pairs. C'étaient les comtes de Nottingham, d'Oxford, de Shrewsbury, de Derby, de Worcester, de Cumberland, de Lincoln, de Sussex et de Hertford; le vicomte Blindon; les lords Delaware, Hunsdon, Cobham, Morley, Grey, Stafford, Lumley, Rich, Windsor, Chandos, Darcy, de Bletso, Compton, Burleigh et Howard de Walden. Lord Buckhurst les présidait. La faculté de récusation fut déniée à Essex. Le flagrant délit de haute trahison était évident. Les accusés l'atténuèrent. Essex déclara qu'il ne s'était pas armé contre la reine, mais seulement contre Robert Cecil, Raleigh et Cobham, ses ennemis. Il outragea ce dernier lord. Il fut très-fier et très-dédaigneux. Il irrita les juges. Le comte de Southampton les toucha. Ce n'était pas sa querelle; c'était celle d'Essex. Lui et les autres avaient été les conjurés, non de la sédition, mais de l'amitié, comme autrefois les compagnons de Babington avaient suivi leur chef par dévouement à sa personne bien plus que par révolte contre Élisabeth. Dans tous les cas, même pour Essex, le complot n'allait pas jusqu'au meurtre de la reine. Sir Édouard Coke, Yelverton et François Bacon soutinrent que les accusés n'auraient pas seulement déposé Élisabeth, s'ils eussent vaincu, mais qu'ils l'auraient immolée. Essex protesta contre cette imputation calomnieuse, et d'un accent ému il reprocha à Bacon de manquer à l'amitié autant qu'à la vérité. La question de la culpabilité des comtes ayant été posée criminelle-

ment, les lords se retirèrent une heure dans la salle des délibérations, puis ils reprirent leur siége à l'audience. Un huissier les appela successivement par leurs noms. Chacun se leva tour à tour, fit un salut profond à lord Buckhurst, leur président, et dit en exhaussant la main : « Coupable sur mon honneur ! » Le président, après avoir recueilli les voix, s'adressa au comte d'Essex en ces termes : « Milord, vos pairs vous condamnent. » Il en dit autant au comte de Southampton, puis il lut la sentence de mort. Essex déclara qu'il n'implorait pas sa grâce, mais qu'il ne la rejetait pas non plus, si elle était dans le cœur de la reine. Le comte de Southampton en appela sans nulle réserve à la clémence d'Élisabeth. Les deux captifs furent nobles et hardis sous cette sentence terrible, comme ils l'avaient été sous la mitraille. Essex n'était pas plus magnanime à Cadix. Lorsqu'on le ramena dans sa prison, le bourreau le précéda la hache haute sur l'épaule et tournée vers le comte par le tranchant. C'est là, c'est en prison, après son jugement, qu'Essex subit l'épreuve la plus regrettable de sa vie. Lui, trop brave contre les épées, il ne le fut pas assez contre les arguments d'Ashton. Le cabinet souhaitait ardemment d'arracher à Essex, avec l'aveu de sa révolte, la confession de ses complices. Dove, doyen de Norwich, dévoué au gouvernement, ne réussit pas avec Essex dans cette tâche difficile. Il fallait Ashton, Ashton qu'Essex vénérait comme l'homme de Dieu. Il se laissa persuader de révéler ses trahisons et ses compagnons d'attentat. Essex avait des instincts généreux de héros et de saint, mais, s'il avait été un héros frivole, il fut un saint absurde, odieux même. Sous les fascinations dialectiques d'un cuistre en théologie, d'un sophiste biblique vendu à Robert Cecil, le chevaleresque Essex ne craignit pas de dénoncer. Il dénonça Henri Nevil, le lord Mountjoy, Cuff son secrétaire, sir Christophe Blount son beau-père, et jusqu'au roi d'Écosse. Il dénonça tous ceux qui l'avaient aidé et qu'il entraînait dans sa chute. Et à qui les dénonça-t-il? à ce pédant Ashton, en

présence de lord Egerton, le garde des sceaux, de lord Buckhurst, le grand trésorier, du comte de Nottingham, le lord amiral, et de Robert Cecil, ses implacables adversaires. Il les embrassa, sollicitant le pardon de ces ennemis auxquels il livra les noms et les compromissions de ses amis. Indigne condescendance à un fourbe diabolique tel qu'Ashton! Essex croyait faire cet immense sacrifice de la considération, de l'honneur même à la conscience, tandis qu'il ne le faisait qu'à la superstition. Sa vertu imbécile était le plus grand de ses crimes. En devenant puritain, il cessait d'être homme, puisqu'il en violait toutes les délicatesses et toutes les piétés!

Délivré des remords par l'action qui aurait dû mettre le comble à ses remords, Essex se résigna courageusement à l'échafaud. Cet échafaud fut dressé dans la cour funèbre de la Tour. Élisabeth avait signé le warrant de l'exécution. Ses fluctuations habituelles la troublèrent. Elle avait hésité pour le duc de Norfolk, elle avait hésité pour Marie Stuart; à plus forte raison elle hésita pour Essex. Après avoir apposé son cachet tragique au warrant, elle l'abandonna à Robert Cecil, puis elle l'envoya reprendre par Édouard Cary, puis elle l'envoya rendre par lord Darcey, avec injonction de précipiter le supplice.

Le 25 février 1601, à huit heures du matin, Essex fut conduit de sa chambre à la chapelle de Saint-Pierre. Il était entouré de trois théologiens, parmi lesquels Ashton conservait son ascendant sur le malheureux comte. Essex s'était vêtu de noir. Il portait un manteau de velours, un pourpoint de satin et un chapeau de castor. Sa fraise et ses manchettes étaient fort simples. Il se montra aussi modeste d'attitude que de parure. Sa présomption n'était plus. Après un service religieux, il gravit les degrés de l'échafaud, écouta ses théologiens, se frappa la poitrine avec contrition, échappant autant qu'il pouvait à la Tour par ses élans vers le monde futur, qui ne lui sauvait pas toutefois les affres de cet instant solennel

et lugubre. « Le combat entre la chair et l'esprit fut si « violent, écrivit Robert Cecil, témoin de cette agonie, qu'il « eut besoin d'être aidé dans ses oraisons. » Son attention ayant été attirée par un trompette du roi de France qui était là par hasard, il lui dit aussitôt : « Trompette, mon camarade, présente à ton maître Henri Quatrième mes derniers souvenirs et assure-le que je me sens ici le même cœur pour lui que lorsque je lui faisais service. » Par moments son agitation fut extrême. Quoiqu'il déplorât sa rébellion avec horreur, il espérait secrètement sa grâce, et la reine la lui aurait peut-être accordée s'il l'eût demandée. Cela est douteux néanmoins. A bout de souffrir, il se leva du parquet sur lequel il s'était agenouillé pour prier, et, s'avançant au bord de son échafaud, il salua avec courtoisie les gentilshommes qui étaient là au nombre d'un peu plus de cent. C'étaient presque tous des ennemis. Il les reconnut et les regarda sans haine. Il se recula ensuite, rejoignit ses chapelains, intercéda Dieu pour le salut de son âme, pour la prospérité de la reine, ôta son manteau, son chapeau, son pourpoint, s'agenouilla de nouveau et recommanda au bourreau de n'asséner la hache que lorsqu'il aurait le cou sur l'échancrure du billot, à la minute juste où il étendrait les bras. Il fut fait selon son vœu. Le bourreau s'y reprit à trois fois, tant les mouvements du comte furent convulsifs !

Raleigh assista au supplice du comte d'Essex. Il n'exprima pas la joie impie que ses ennemis lui imputèrent. Il céda au contraire à un attendrissement bien naturel. Il se déroba à la victime et aux spectateurs. Il se cacha, en quelque sorte, dans une chambre de l'arsenal d'où l'on pouvait tout apercevoir, et là, il versa des larmes, comme si l'avenir se fût déchiré devant lui et lui eût découvert son échafaud prochain dans l'échafaud de son émule de faveur, non de renommée, ni de talents.

Essex n'avait que trente-trois ans lorsqu'il expira. La nou-



velle de son exécution fut racontée sans retard à Élisabeth. Quelles que fussent ses émotions contradictoires, il est probable que son triomphe de reine fut plus intense que sa douleur de femme. Elle fut très-politique. Elle feignit d'ignorer la connivence du roi d'Écosse. Elle commua la peine de Southampton. Henri Nevil, qui n'avait pas décelé le complot, fut seulement destitué de son ambassade en France et incarcéré. Lord Mountjoy, dont la conduite n'avait pas été nette et qui avait rétabli les affaires en Irlande, ne fut pas même réprimandé. Il n'y eut que quatre conspirateurs exclus de toute miséricorde : Christophe Blount, beau-père du comte, Charles Davers, ami de Southampton, Merrick, intendant, et Cuff, secrétaire d'Essex.

L'infortune vraie d'Essex, de ce conspirateur étourdi et intéressant, ce ne fut pas de commettre beaucoup de fautes, ce fut de commettre une bassesse suprême en dénonçant ses amis. Il ne fut courbé à cet opprobre que pour avoir consulté un docteur, quand il ne devait écouter que la voix intérieure de sa poitrine. Leçon terrible pour ceux qui ont recours à des hommes faillibles, au lieu d'interroger le Dieu infaillible de ce sanctuaire éternellement vibrant de la conscience !

La dénonciation, ce qui n'est pas la confession, voilà le crime moral d'Essex. Son tort de diplomate fut de ne pas comprendre que, si la vieille fille amoureuse pouvait être offensée, moquée, diminuée, contrainte, il y avait une limite à ne pas franchir, celle au delà de laquelle il ne trouverait plus que la reine, une reine plus âpre à la colère qu'à la tendresse, une reine impitoyable à venger les longues injures de la femme.

Essex était de grande taille. Son maintien était libre, ses vêtements négligés. Il tenait à se montrer sous l'apparence rude d'un capitaine. A une intelligence distinguée il joignait une imagination capricieuse. Sa libéralité était sans bornes. Après la gloire des armes, ce qu'il aimait le plus c'était l'encoura-

gement aux lettres. Il était inépuisable en pensions, en récompenses et en bienfaits. Essex ne lésinait pas plus avec ses serviteurs qu'avec les savants auxquels il donnait des terres et distribuait ses largesses en prince du sang ou en roi. Les officiers de sa maison buvaient le meilleur xérès et ses pages la meilleure ale de l'Angleterre. Il ne concevait rien d'impossible. La faveur l'avait exalté à des hauteurs fabuleuses. Son esprit lui semblait jeter plus de splendeur et son corps plus d'ombre que l'esprit et le corps des autres hommes. Ashton y mit bon ordre, lorsque de cet archange tombé déjà il fit un puritain. On s'attendait à ce que le flambeau ne brillât pas longtemps, mais le coup de vent qui l'éteignit surprit par sa soudaineté et contrista par sa violence.

Le comte d'Essex n'était pas efféminé comme beaucoup de lords de son temps; il était même plutôt austère. Il était fastueux sans être épicurien. Il avait les profusions d'un très-grand seigneur et d'un Mécène. Son aspect était militaire. Son costume, excepté dans de rares circonstances, rappelait le champ de bataille ou la chasse mieux que la cour. Il était très-cultivé. Son tempérament était religieux. Il succéda à Leicester dans la direction des puritains, mais il était sincère et son prédécesseur n'était qu'un hypocrite.

Ses complaisances nécessaires pour la reine avaient des réactions de violence, d'emportement et de tyrannie qui exaspéraient à son tour Élisabeth. Leur commerce était une guerre domestique. La reine était toujours ramenée à Essex par un goût involontaire et irrésistible. La belle physionomie du comte, son grand front, son nez fin, ses yeux vifs, sa bouche brusque et fantasque lui plaisaient. Le regard mobile d'Essex projetait un rayon dans la vie attristée de la reine. Seulement les orages, les colères, les caprices rugissaient trop souvent entre eux. Comme femme, Élisabeth pardonna beaucoup; mais lorsque des négligences, des insultes même, Essex passa aux séditions et voulut opprimer la reine, elle se redressa et de sa

main ridée fit signe au bourreau, à la façon de sa sœur Marie ou de son père Henri VIII. La hache était le dernier mot de l'amour ou de la haine dans cette famille des Tudors.

La lutte entre Élisabeth et Essex n'était pas égale. Élisabeth était une reine de raison d'État et d'histoire, Essex un homme d'irréflexion et de roman. Il se précipita au-devant du char d'Élisabeth, comme si ce char eût été de lumière, mais il était d'airain et le favori fut broyé sous les roues. Destinée funèbre de ces hommes légers qui ne se doutent pas de la férocité des choses humaines! Déchus de la région des vanités, du pays des fantômes, ils sont le plus souvent châtiés par une mort tragique, pour n'avoir pas su la force des réalités qui écrasent de leur poids les caractères chimériques. La grande action est réservée à bien peu. Avant de s'y précipiter, il est indispensable de sonder son cœur. La témérité vient presque toujours de l'ignorance.

L'ennemi le plus grandiose d'Essex fut Walter Raleigh, et le plus illustre des ingrats qui renièrent le favori déchu est François Bacon.

Raleigh avait été l'adversaire d'Essex jusqu'à la mort, et l'aversion entre eux était réciproque. Il y a donc peu à reprocher sur ce point à un rival de tous les temps, que l'échafaud d'ailleurs désarma et toucha. Mais comment ne pas flétrir Bacon, lui qui se joignit en qualité d'avocat extraordinaire à sir Édouard Coke pour accabler Essex son ami, son bienfaiteur? Il fit plus après le supplice : tandis que la tête du favori était exposée à la grille de la Tour, Bacon ne se refusa pas à justifier la conduite de la reine et l'exécution du comte. Il composa un mémoire sous les yeux d'Élisabeth, et il l'intitula : *Exposé des trahisons et manœuvres coupables conçues et pratiquées par Robert, dernier comte d'Essex.*

« Jamais secrétaire, dit Bacon, ne fut tenu de se conformer plus strictement pour la pensée et pour l'expression à la volonté de celui sous la dictée duquel il écrivit, que je ne

« le fus à la volonté de la reine. Il y a plus; quand mon tra-
« vail fut terminé, il fut soumis à un conseil de lords nommés
« par Sa Majesté. Il y fut lu d'un bout à l'autre, pesé, criti-
« qué, altéré, et devint entre les mains de mes censeurs un
« ouvrage nouveau, mais digne cependant de Leurs Seigneu-
« ries. Car, elles et moi, quelque désir que nous eussions
« d'atteindre notre but, nous voulions surtout être vrais. Au
« surplus, je ne leur prêtai que mon style, et je copiai sous
« leur direction. Après avoir subi cette épreuve et avoir été
« relu avec attention par la reine elle-même, qui y fit encore
« quelques changements, mon travail fut livré à l'imprimeur.
« Il était déjà sous presse, lorsque Sa Majesté, chez qui le
« génie des grandes choses n'excluait pas le soin minutieux
« des petites, se rappela que je n'avais pu me défaire de mon
« ancien respect pour mylord Essex, et que dans le cours de
« mon mémoire je l'avais constamment appelé *lord Essex.*
« Cette qualification lui parut déplacée; elle voulut qu'on y
« substituât le nom seul d'*Essex* ou de *dernier comte d'Essex.*
« En conséquence, elle fit supprimer les premiers exemplaires
« terminés, et ordonna que l'impression fût recommencée. »

Ainsi Bacon n'a pas même le sentiment de son abjection. Après avoir infligé la mort à Essex, il lui inflige l'ignominie. Il ne comprend pas toute l'indignation britannique, et cependant il la constate en s'abritant sous le bouclier de l'obéissance à la reine. « Ma vie a été mise en péril, dit-il, et mon nom a été diffamé. »

Je le crois bien. Votre nom a été diffamé, et il le sera tant qu'il y aura dans le ciel une morale, tant qu'il y aura dans la poitrine humaine une fibre pour punir le génie qui déroge, et qui déroge d'autant plus qu'il est le génie. Il n'y a pas de roi ni de reine, cette reine fût-elle Élisabeth, qui puisse le relever d'un crime ni d'une bassesse. Et cependant, le génie étant le génie, tout en ne l'absolvant pas, s'il s'avilit, on ne peut se défendre d'une amère compassion lorsqu'il est hu-

milié, même justement. Élisabeth, la cruelle princesse, n'épargna pas à Bacon le châtiment qu'il méritait. Elle ne lui accorda jamais le poste de solliciteur général, et un jour, à Greenwick, elle lui cingla ce mot en plein visage : « Quelle autorité aurait comme magistrat celui qui est méprisé comme homme? »

Les moments suprêmes du comte d'Essex furent appréciés diversement en Europe. Les uns les plaignirent, les autres les blâmèrent. Le maréchal de Biron s'écria : « Essex n'est tombé ni en soldat ni en lord, mais en pasteur de Genève. »

Henri IV, entre autres paroles, dit : « Il y a plus d'un comte d'Essex. » Il pensait surtout à Biron. Remontons un peu le cours des événements de France, qui se renouent par tant de fils à Élisabeth et à cette terrible exécution d'Essex.

Depuis l'assassinat de Henri III, le Béarnais, devenu Henri IV, était dans une activité d'héroïsme incomparable. Tout était feu en lui. La mort envahit la plupart des hommes de longues années avant l'agonie. Toute intention perverse, tout sentiment égoïste, toute idée étroite, voilà autant d'obscurités du trépas. Elles ne peuvent être secouées et dissipées, ces obscurités sinistres, que par les vertus, les dévouements, les grandes pensées, nobles rayons qui font le jour et la vie en nous. Henri IV avait, à son avénement, cette intensité de courage et d'intelligence que féconde une vaste perspective. Il était amoureux, il voulait conquérir sa couronne, affranchir son peuple de la tyrannie des factions et du joug de l'Espagnol; il voulait ressembler aux personnages de Plutarque, son historien favori, qu'il lisait passionnément entre deux combats, entre deux rendez-vous de galanterie. Il avait pour ennemi le duc de Parme, un grand capitaine qu'il estimait infiniment, malgré leur antagonisme; il avait pour alliée Élisabeth, une reine habile, une reine terrible qu'il consultait, malgré les tendances quelquefois contraires de leurs gouvernements.

Après l'acclamation de Saint-Cloud, qui le fit roi, Henri IV continua de courir sa fortune, combattant, négociant, arrachant par lambeaux ses États aux Espagnols et sa souveraineté aux seigneurs, qui s'efforçaient de la partager avec lui. Cette prétention ambitieuse et féodale de l'aristocratie contre la royauté était la plus grande préoccupation de Henri IV. La question flagrante était d'être ou de n'être pas. Car si les seigneurs l'emportaient et s'établissaient suzerains, il n'y aurait plus un roi ni une France, mais cent rois et cent Frances. En d'autres termes, il n'y aurait plus de gouvernement, et c'en était fait soit de la monarchie, soit de la patrie.

Henri IV essaya laborieusement, tout en chassant l'Espagnol, de dompter les lieutenants qui l'aidaient à conquérir son trône. Il consentait à les aimer, à les honorer, à les enrichir, mais il était résolu à garder le sceptre entier et à ne pas le diviser, le morceler, le partager avec ses compagnons de gloire. Élisabeth l'encourageait dans cette voie. « Notre souveraineté, lui écrivait-elle, descend directement de Dieu. Ceux « de notre qualité doivent châtier sans rémission tout attentat « contre nous, puisque c'est un attentat contre Dieu même, par « qui nous sommes. »

Henri écoutait Élisabeth comme l'oracle du pouvoir. Il avait pour elle, pour son esprit, pour son bon sens, une admiration singulière. C'est qu'à ses yeux ce n'était pas une femme, c'était une reine. Elle avait tous les secrets de l'empire, et lui, qui avait à fonder sa dynastie, implorait ces secrets. Il savait bien que, hors des dissentiments de leur politique, Élisabeth faisait des vœux pour le roi de France contre les pairs et les vassaux tumultueux qui compromettaient le trône.

La souveraineté est au fond la théorie fixe d'Élisabeth et de Henri IV. Élisabeth immole à cette théorie impitoyable ce qu'elle hait et ce qu'elle aime le plus au monde : Marie Stuart et le comte d'Essex. Henri défendra son droit avec moins

de cruauté, mais il ne faudra pas donner un exemple trop éclatant d'insurrection et de trahison. La souveraîneté royale n'est pas encore assez dégagée des rivalités féodales pour leur pardonner. Malheur à Biron, le conspirateur avec le comte de Fuentès et le duc de Savoie au dehors, avec d'Épernon et Bouillon au dedans, si Biron persiste à ne pas avouer son attentat ! Car la souveraineté est menacée. Ce n'est pas seulement l'étranger qui violera et mutilera le territoire ; c'est une cohue insolente de ducs et pairs qui voudront chacun faire d'une province une vassale, et du roi leur pareil. Plutôt mourir ou tuer, — tuer surtout, — que d'abdiquer.

Cette théorie, légitime dans ses limites, est l'obsession d'Élisabeth et de Henri IV à tous les instants du jour et de la nuit.

Élisabeth avait bien transformé sa cour en bergerie. Elle avait quitté l'Olympe pour la terre et cessé d'être déesse, tantôt Vénus, tantôt Junon, tantôt Pallas, ou simplement la reine Élisabeth, pour devenir une nymphe des eaux, des bois ou des champs. Ses pages étaient des sylvains ou des tritons, ses hommes d'État des pâtres, ou des faunes, ou des immortels. Leicester avait porté la houlette, Hatton le caducée, Walsingham la musette ; Raleigh avait figuré le dieu Pan. Théocrite et Virgile étaient les initiateurs de Windsor, de Richmond, de Hampton-Court et de Greenwich. — Eh bien ! en pleine pastorale, Élisabeth, moins poëte que Marie Stuart, bien que poëte aussi, oubliant son rôle champêtre et son personnage d'idylle, s'était écriée d'un accent terrible dans un sonnet : « Mon glaive s'est longtemps reposé ; mais sous la rouille il a conservé son tranchant. Qu'un séditieux se présente, et il l'éprouvera, et, quel qu'il soit, je lui abattrai la tête. » On le sent, même à travers les jeux mythologiques de cette étrange cour, la reine reparaissait avec son respect pour la souveraineté, — et il n'y avait plus de Parnasse ni d'Hélicon, il n'y avait que la Tour de Londres.

Pour Henri IV, il n'y eut plus que la Bastille. Soumis aux mêmes nécessités qu'Élisabeth, il envoya le maréchal de Biron à sa prison d'État, le fit juger et décapiter. Il n'avait pu le fléchir, ni par Élisabeth, ni par le maréchal de la Force, ni par lui-même. Jamais il ne s'était vu d'exemple d'un pareil endurcissement et d'un pareil aveuglement.

Le comte d'Essex nous a inévitablement conduit au maréchal de Biron, qui fut pris aussi aux mirages de son ambition. En recevant la nouvelle de l'échafaud de la Bastille, qui lui retraçait un autre échafaud, Élisabeth s'écria : « Le maréchal n'a pas su profiter de la leçon que je lui avais préparée lors de son ambassade, quand je l'envoyai à la Tour pour y contempler la tête d'Essex. »

La reine fut très-partiale pour Henri IV. Elle ne se borna pas à une première explosion de blâme sur le maréchal de Biron, elle y insista souvent, se prononçant de plus en plus avec des objurgations croissantes contre cet Essex français qui, lui aussi, avait attenté à la souveraineté. Les courtisans s'étonnèrent un peu de l'attention passionnée qu'Élisabeth donnait à un conspirateur étranger, quand les affaires d'Irlande l'avaient jusque-là entièrement absorbée.

Ces affaires étaient bien conduites par lord Mountjoy; mais il lui fallait de l'argent. La reine, sous cette nécessité impérieuse, assembla son dernier parlement (octobre 1601). Elle ouvrit la session à Westminster avec une magnificence merveilleuse. La suite de la reine était nombreuse et splendide, ses chevaux caparaçonnés de velours et d'or, son carrosse écrasé d'ornements. Elle-même, Élisabeth, qui voulait cacher ses ravages personnels sous les pompes royales, avait accumulé tous les luxes dans sa parure. Cette parure éclatante était si lourde que la reine, d'ailleurs très-affaiblie, en était accablée. Sans le secours des lords, qui la soutinrent et qui allèrent jusqu'à la porter, elle n'aurait jamais enduré les fatigues de cette journée. A force de volonté et d'appui respectueux,

elle joua bien encore cette fois, quoique à la sueur de son front, son rôle officiel.

Les subsides demandés ne furent point refusés par les communes ; mais elles se plaignirent amèrement des monopoles avec lesquels la reine récompensait ses favoris, sans s'imposer à elle-même aucun sacrifice. Ces monopoles, qui attribuaient à un courtisan le droit exclusif de vendre certaines marchandises, enrichissaient un privilégié et ruinaient par un surcroît de prix les consommateurs. Élisabeth le comprit, et, tout en maintenant théoriquement sa prérogative, elle déféra de bonne grâce à l'opinion publique. Elle abolit la plupart des monopoles, et ceux qu'elle n'abolit pas elle les livra aux tribunaux, qui devinrent juges de leur légitimité. Cette décision de la reine avait été spontanée en quelque sorte, puisqu'elle précéda l'adresse que les communes méditaient sur cette grave question. Il est bien vrai qu'Élisabeth eût mieux aimé ne pas révoquer les monopoles ; mais ce qui toucha le parlement dans cette circonstance, ce fut précisément que la reine immolât son goût à son devoir. Les communes députèrent quatre-vingts commissaires pour féliciter leur grande reine avec effusion. Élisabeth fut en cette difficile conjoncture admirable de bon sens, — je dirai même de génie politique. Elle s'éleva par la magnanimité de ses concessions à une hauteur que n'atteindront jamais par leurs obstinations les rois absolus.

Elle répondit aux commissaires des communes :

« Mes chers amis,

« Je vous dois de grandes louanges, et un remercîment
« singulier, pour l'affection que vous m'avez témoignée, en
« me prouvant l'erreur dans laquelle j'étais, non pas volon-
« tairement, mais par ignorance. Cette erreur serait tournée
« à ma honte, quoique imméritée, puisqu'il n'y a rien qui me
« tienne au cœur à l'égal de l'amour et de l'estime de mes su-

« jets, si vous n'aviez pris soin de me faire connaître les harpies qui m'ont arraché ces faveurs. J'aimerais mieux perdre « l'usage de mes mains, que de les employer à signer des « priviléges préjudiciables à mon peuple. Je ne suis pas assez « éblouie par l'éclat de la majesté royale pour croire que je « suis au-dessus de la justice. Les souverains qui ignorent « l'art de régner peuvent bien être abusés par le glorieux « titre de roi, de même que les malades par la feuille d'or « qui couvre les pilules qu'on leur donne : mais je ne suis pas « de ce nombre. Je sais que les États doivent être régis, non « au profit des princes, mais à l'avantage des peuples ; et qu'il « y a un juge suprême, auquel il faut que les souverains « rendent compte. Je me trouve très-heureuse d'avoir gouverné jusqu'ici sur de tels principes, et d'avoir des sujets « pour lesquels je quitterais volontiers mon trône et ma vie « même, si cela pouvait leur être utile. Je vous prie donc de « ne pas m'imputer des fautes que d'autres ont faites en surprenant ma religion. Que le témoignage d'une droite conscience me serve d'excuse envers vous ! Vous savez assez, « n'est-ce pas? que les ministres des princes sont souvent plus « attentifs à leur propre bien qu'à celui de l'État; qu'ils « cachent la vérité; et que les souverains, ayant tant d'affaires sur les bras, ne peuvent pas voir tout par eux-mêmes. »

Cette allocution d'Élisabeth fut applaudie avec enthousiasme. La reine, par la grandeur de ses sentiments et par la supériorité de son intelligence, eut une double habileté. Elle rehaussa encore sa considération morale et elle s'assura de puissantes ressources financières. Les communes, en effet, dans leur émotion, votèrent le plus fort subside de tout le règne. Jamais elles ne s'étaient montrées aussi généreuses.

La reine expédia des fonds et des soldats en Irlande, où les Espagnols avaient débarqué six mille hommes, sous le com-



mandement supérieur du général d'Aguilar. Philippe III essayait de soulever Érin contre l'Angleterre, comme Élisabeth soulevait les Pays-Bas contre l'Escurial. D'Aguilar s'était emparé de la ville de Kinsale et avait appelé à l'insurrection les Irlandais. Lord Mountjoy s'était joint à Carew, président de Munster, et assiégeait les Espagnols dans leurs lignes de Kinsale, lorsque Tyrone, avec cinq mille indigènes, vint lui présenter la bataille. Mountjoy l'accepta et mit en pleine déroute les Irlandais, qui perdirent douze cents des leurs dans cette rencontre. D'Aguilar eut recours alors à une capitulation. Il livra à lord Mountjoy Kinsale et ses forts (1602), content de regagner avec ses Castillans le port de la Corogne.

Lord Mountjoy se retourna contre Tyrone, soumit tous les districts de Munster et accula dans le nord de l'île le chef irlandais. Lui, traqué mais non dompté, proposa de se rendre à des conditions honorables. Élisabeth, à qui lord Mountjoy en référa, dédaignant de traiter avec un sujet, voulait l'avoir à discrétion. Elle se résigna pourtant à ne pas dépouiller de son titre et de ses biens le comte de Tyrone. Elle condescendit à cette humiliation (1603) sur les observations et les ruses de Robert Cecil qui, dans la prévoyance de l'avénement du roi d'Écosse au trône d'Angleterre, désirait une Grande-Bretagne pacifiée et tranquille.

Depuis la mort du comte d'Essex, la reine était plus sombre. Non qu'elle se repentît d'avoir livré au bourreau ce séditieux : elle ne perdit pas une occasion d'exprimer qu'elle avait accompli la plus sainte de ses obligations. Essex l'avait bravée, irritée, insultée. Il avait tenté de lui enlever la couronne. Le droit d'Élisabeth était de le tuer, et son droit même elle l'avait exercé comme un devoir. Seulement, le comte décapité, quel vide se creusa-t-il dans sa vie? quel charme disparut-il dans ses habitudes? Elle ne le dit pas, mais il est permis de croire qu'une grande mélancolie s'ajouta chez la reine à toutes les mélancolies de la maladie et de la vieillesse.

Le deuil d'Essex était certainement dans un pli du cœur. Ce deuil put avoir été plus lugubre après la confession de la comtesse de Nottingham (janvier 1603), si toutefois cette confession eut lieu. La comtesse était la parente d'Essex et la plus intime amie de la reine. Selon la tradition, la reine ne demandait qu'une supplication d'Essex pour l'absoudre. Autrefois elle lui avait donné un anneau avec la promesse que, lorsqu'il le lui enverrait, quel que fût le crime, elle l'oublierait pour ne se souvenir que de la tendresse. Il paraît que le condamné remit l'anneau à la comtesse de Nottingham, dont le mari était l'ennemi à outrance d'Essex. Le lord amiral comte de Nottingham détermina sa femme à garder l'anneau. Circonstance bien tragique! car Élisabeth, exaspérée de l'opiniâtre endurcissement d'Essex, laissa un libre cours à la justice, et le comte d'Essex monta sur l'échafaud avec la conviction que la reine avait manqué à sa parole dans l'implacabilité d'un ressentiment féroce. Or la comtesse de Nottingham, à l'agonie, essaya d'adoucir ses angoisses en les déposant dans le sein de la reine. Élisabeth se hâta vers le chevet de la mourante à son premier appel, ne sachant ce qu'elle avait à lui confier. Elle écouta cette révélation avec horreur, le visage pâle et dans un silence farouche. Puis elle le rompit tout à coup, ce silence terrible, par une explosion inexorable, lorsque la comtesse lui eût dit : « Madame, je vais mourir, pardonnez-moi. — Non, s'écria Élisabeth d'un accent profond, non ; que Dieu vous pardonne, mais moi, je ne vous pardonne pas! » Et elle disparut avec une majesté sinistre. Ni sir John Harrington, ni sir Robert Cary, ni les médecins d'Élisabeth n'ont raconté cette anecdote. Elle se rattache cependant aux premiers mois du règne de Jacques, et c'est une légende qui est peut-être de l'histoire.

Quoi qu'il en soit, le désenchantement avait pénétré Élisabeth depuis longtemps. Écoutons les contemporains. Le 9 octobre 1601, sir John Harrington, un filleul de la reine,

son familier, son amuseur d'autrefois, écrit à son ami sir Hugues Portman :

« Il y a six semaines que j'ai quitté mes bœufs et mes mou-
« tons, et que je me suis hasardé à aller à la cour. C'est un
« mauvais moment pour voir la reine ; et l'horizon est mena-
« çant. En vérité, je craignais Sa Majesté plus que le rebelle
« Tyrone, et j'aurais voulu n'avoir jamais reçu de milord
« d'Essex l'ordre de la chevalerie. L'extérieur de la reine
« n'est plus du tout ce qu'il était ; elle n'aime plus à se parer,
« et toutes ces crises de guerre lui sont fatales. Elle dédaigne
« tous les mets recherchés dont sa table est couverte, et elle
« ne mange souvent qu'un petit pain de fleur de farine et
« un peu de potage à la chicorée. Toutes les nouvelles qu'on
« lui apporte de la ville semblent la troubler, et elle traite
« toutes ses dames avec humeur. Voici quelles furent les
« paroles dures dont elle chargea lord Buckhurst pour moi,
« lorsqu'elle apprit mon arrivée : « Allez dire à mon filleul,
« à ce garçon si joyeux, de retourner chez lui ; le temps de
« la folie et même de l'allégresse est passé ici. » Ces paroles
« ne me plurent pas plus que ne lui avait plu ma chevalerie ;
« aussi je repris mes bottes et retournai à ma charrue par le
« mauvais temps. Ce qu'il y a de certain, c'est que ces com-
« plots et ces événements derniers ont fait disparaître toute
« la douceur de Sa Majesté. Je ne quitterai plus mon pauvre
« château de Kelston, de peur de trouver pis partout où
« j'irais. Désormais je mangerai des lapins d'Aldborne, du
« poisson de l'homme de Curry-rival, ainsi que vous me le
« recommandez, des perdrix, des lièvres, — et de la venai-
« son quand je le pourrai. J'abandonne les affaires sérieuses
« à ceux qui les aiment mieux que moi. La face des choses
« est trop mauvaise. Tout est dans un tel désordre, que
« Sa Majesté n'a changé de toilette qu'une fois depuis plu-
« sieurs jours. Elle jure fréquemment en parlant de ceux qui

« causent ses inquiétudes, et tous ceux qui l'entourent se res-
« sentent de ses boutades, principalement la douce lady
« Arundel, cette Vénus plus que belle. »

Du mois d'octobre 1601 au mois d'octobre 1602, la reine s'était affaisée de plus en plus. Malgré sa résolution de ne pas s'éloigner de son château de Kelston, sir John Harrington était revenu à la cour. Il écrivait à sa femme, le 28 décembre 1602 :

« Notre chère reine, ma royale marraine, celle enfin qui
« est la mère de l'État, porte maintenant des marques de
« l'âge et de l'infirmité humaine. Ces progrès funestes sont
« trop rapides, si nous considérons tout ce que nous perdrons
« de bien par sa mort. Je vois des gens ici beaucoup moins
« occupés de ce qu'ils vont perdre que de qu'ils auront en-
« suite. Quant à moi, je ne puis effacer de ma mémoire le
« souvenir des bontés que notre souveraine eut à mon égard,
« je puis dire même avant ma naissance. Son affection pour
« ma mère, sa générosité pour mon père, à qui elle rendit
« une fortune que, hélas! j'ai bien endommagée; ses soins, sa
« surveillance pour ma jeunesse; son indulgence pour mon
« franc-parler, son admiration pour mon faible talent en
« poésie, que je dois aux recommandations qu'elle me fit de
« le cultiver; tous ces motifs ont enraciné dans mon cœur
« un tel amour pour elle, pour ses royales vertus, que la re-
« garder d'un œil sec, et songer sans attendrissement à sa
« situation actuelle, serait ternir la source pure autant que
« sacrée de la reconnaissance. Au bout de quelques jours, je
« reçus l'ordre de me présenter devant elle. Je bénis cet
« heureux moment; mais je la trouvai dans l'état le plus
« pitoyable. Elle dit à l'archevêque (Whitegift) qui était pré-
« sent de me demander si j'avais vu Tyrone. Je répondis en
« m'inclinant que je l'avais vu avec le lord-député (Essex).

« Son regard alors prit l'expression de la colère, et toute sa
« contenance changea subitement : « En effet, je me sou-
« viens, dit-elle, que vous êtes *un* de ceux qui ont vu cet
« homme dans *un certain lieu...* » Elle s'arrêta subitement,
« et une larme tomba de ses yeux sur son sein... Ce spectacle
« m'émut vivement; les événements d'Irlande se retracèrent
« à mon esprit; et je suis sûr qu'en ce moment elle pensait
« ainsi que moi à *celui* qui n'est plus là (le comte d'Essex. »

Harrington nous retrace ainsi Élisabeth aux environs de Noël, en 1602. Rien de plus vrai, de plus exact que ces renseignements tout vibrants de douleur : ils sont d'ailleurs confirmés de partout. A cette lugubre date, Élisabeth se sentait diminuer et tarir; elle dissimulait de son mieux, elle luttait, elle rusait avec le temps. Ne pouvant plus marcher, elle essayait de danser; ne pouvant plus parler, elle essayait de chanter. Elle jouait encore de l'épinette. Elle voyageait toujours dans les comtés, traversait Londres soit en carrosse, soit en barge. Elle ne renonçait pas aux fêtes, où le sourire commencé sur ses lèvres se terminait, à l'étonnement des courtisans, par un soupir de sa poitrine. C'est que la nature, malgré la volonté, était la plus forte. La mort envahit Élisabeth par degrés; à chaque assaut elle laissait une trace. La reine s'attristait, s'enténébrait de plus en plus. Sa popularité, depuis le supplice d'Essex, s'était évanouie. Sa santé s'altérait. Elle devinait ses lords, qui correspondaient avec le roi d'Écosse, et qui, dans leurs génuflexions à la reine, ne songeaient qu'à saluer bientôt, par delà le sépulcre d'Élisabeth, le fils de Marie Stuart. Robert Cecil lui-même, sous un triple voile, avait d'avance déserté la vieille reine pour le jeune roi, son successeur. Élisabeth éprouvait les stérilités de l'abandon. Son estomac ne digérait plus, quoique sa sobriété fût extrême. Elle avait pris les miroirs en horreur. Elle en brisa quelques-uns. Elle était nerveuse, impatiente, taciturne, facilement

furieuse. Elle réprimandait et battait parfois jusqu'à ses filles d'honneur. Elle parut, jusqu'aux derniers mois de sa vie, insatiable d'adulations et de présents ; toutefois les adulations étaient des mensonges, les présents des ironies. Qu'avait-elle à faire désormais de ses innombrables écrins, de ses trois mille robes? Avant la tombe, le dégoût ne l'avait-il pas déjà saisie dans son royaume sans soleil, où les fruits ne mûrissent pas, et où les vignes de houblon, au lieu de vin généreux, distillent la bière, ce breuvage dont les petillements égayent la jeunesse seule, mais dont la lie verse à la vieillesse une amertume de plus ?

Chose singulière! dans cette extrême décroissance, Élisabeth tenait sa cour, chassait languissamment à travers ses parcs, montait à cheval, et cela au milieu de l'hiver, des neiges, des frimas. Au mois de janvier 1603, elle fit un voyage à Chelsea et revint plus malade à Richmond. La décadence devenait rapide. En mars, le fils de lord Hunsdon, Robert Cary, gouverneur de Berwick, accourut au palais, où s'éteignait stoïquement Élisabeth.

« J'appris en arrivant à la cour, dit-il, que la reine était « très-indisposée. Elle gardait son appartement, et personne « ne la voyait. Cependant, lorsqu'elle sut que j'étais ici, elle « m'envoya chercher. Je la trouvai dans une chambre retirée, « assise à terre sur des coussins. Elle m'appela à elle; je « baisai sa main et lui dis que mon plus grand bonheur serait « de la voir heureuse et en parfaite santé. Elle prit alors ma « droite, qu'elle pressa fortement : « Non, Robin, non, me « dit-elle, je ne suis pas bien! » Puis elle entra dans des « détails sur son indisposition et sur la tristesse qui accablait « son cœur depuis dix ou douze jours. Pendant qu'elle parla, « elle ne cessa de pousser de profonds soupirs. J'en fus peiné « excessivement, car, depuis que je la connais, je ne l'ai « jamais entendue soupirer qu'à la mort de la reine d'Écosse.

« Dès cet entretien, elle alla de plus mal en plus mal. Elle



« resta sur ses coussins quatre jours et quatre nuits de suite. « Personne autour d'elle ne put la déterminer à prendre « quelque nourriture et à se mettre au lit. On envoya cher- « cher milord amiral, qui depuis la mort de sa femme s'était « absenté de la cour ; et, moitié par douceur, moitié par force, « il obtint qu'on la portât dans son lit. Mais elle refusa obs- « tinément tous les remèdes ; il n'y eut plus d'espoir de la « sauver.

« Le mercredi 23 mars, elle perdit la parole. Dans l'après- « midi elle annonça, par signe, qu'elle voulait qu'on fît venir « son conseil. Lorsqu'il fut en sa présence, le roi d'Écosse « ayant été nommé, elle posa sa main sur sa tête et fit « entendre par là aux membres assemblés qu'il était celui « qu'elle reconnaissait pour son successeur.

« Vers six heures du soir elle demanda, par signe encore, « l'archevêque Whitegift et ses chapelains ordinaires. J'entrai « avec eux et me mis à genoux, fondant en larmes à la vue « de ce triste spectacle. Sa Majesté était placée sur son séant, « une main dans son lit et l'autre dehors. L'évêque, age- « nouillé près d'elle, l'interrogea d'abord sur sa croyance. « Elle répondit ponctuellement à toutes ses questions, en « élevant ses yeux vers le ciel, comme vers l'espérance et la « consolation de tout fidèle. Après que l'évêque eut prié « pendant longtemps, les genoux du vieillard se fatiguant, « il donna à la reine sa bénédiction, et parut vouloir se lever « et prendre congé d'elle. La reine fit un signe de la main. « Ma sœur, lady Scrope, qui savait la comprendre, dit à « l'archevêque que Sa Majesté désirait qu'il priât encore « pour elle. Il obéit, et pria pendant une demi-heure de « plus ; puis, se levant de nouveau, il se disposa à s'éloi- « gner ; mais elle le retint une seconde fois, et lui fit signe de « continuer toujours. Il pria pendant une autre demi-heure, « adressant à Dieu des vœux si fervents, que la reine en « ressentit devant nous tous un heureux et constant effet.

« Il était tard alors : chacun se dispersa, et bientôt il ne « resta plus près d'Élisabeth que ses femmes. Je ne la revis « plus. »

Essex lui-même par une résurrection ne l'eût pas ranimée. Elle avait trop senti. Elle avait tué le duc de Norfolk, la reine Marie Stuart, le comte d'Essex, elle avait vu mourir Leicester, Hatton, lord Burleigh, sans compter Philippe Sidney Drake et lord Hunsdon. Il ne lui restait guère que lord Mountjoy et Raleigh; encore ils n'étaient pas sûrs. Robert Cecil la désertait en secret. Elle ne se souciait plus de rien. Les organes du plaisir, de l'ambition, de l'amour-propre étaient usés en elle. Elle était blasée sur tout, sur l'existence, sur la couronne. Elle était lasse de vivre et même lasse de régner. Elle n'avait plus qu'à échanger toutes ses résidences royales contre sa dernière résidence : l'abbaye de Westminster.

Le 24 mars, à trois heures du matin, elle expira tranquillement dans cette chambre privée, sorte de sanctuaire, où elle n'admettait guère que la marquise de Winchester, lady Warwick et lady Scrope, où Leicester, Halton, Essex, lord Burleigh, le comte de Nottingham, Raleigh et Rohert Cecil avaient passé. Celui qu'elle y désira le dernier, non plus comme une ivresse ou comme un délassement, mais comme une consolation infinie, ce fut le primat de Cantorbéry, l'archevêque Whitegift. Il y avait entre eux des affinités mystérieuses et une électricité toute-puissante. Leur affection tendre et inaltérable ne s'était pas démentie une minute. Élisabeth vénéra tant Whitegift qu'elle reçut de lui aux heures suprêmes un allégement au trépas, et Whitegift aima tant Élisabeth qu'il mourut de sa mort. Son affliction le tua.

Le même jour, Jacques VI fut proclamé roi d'Angleterre. Il avait deux droits : le droit du sang et l'élection d'Élisabeth. Elle avait dit : « Qui pourrait me succéder, si ce n'est un roi, et qui serait mon héritier, si ce n'est le roi d'Écosse, mon plus proche parent ? »



L'oracle avait parlé.

Élisabeth vécut soixante-dix ans; elle en régna quarante-quatre.

Je n'ai rien à retracter de ce que j'ai exprimé sur cette princesse. Certes, elle attenta trop à la conscience et à la vie humaine, mais elle fonda l'autorité, le protestantisme, la marine, les colonies, et elle fit de son île une Carthage colossale. Elle écarta la guerre du sol de la Grande-Bretagne en la déchaînant sur l'Écosse, sur la France, sur l'Espagne, en la soutenant dans les Pays-Bas. Elle dispersa et brûla des flottes redoutables. Elle retint Farnèse dans les Flandres et chassa l'*Armada* de la Manche aux colonnes d'Hercule. Elle vainquit diplomatiquement et militairement Philippe II, Catherine de Médicis, les Valois et les papes. Elle concourut à enfanter les Bourbons. Elle déjoua le clergé catholique et les jésuites, ménagea les finances, et consolida le parlement, ce forum féodal mais libéral de son île superbe. Elle subordonna ses favoris à ses ministres, ses ministres à elle-même et elle-même à l'État.

Si ses actes ne la dévoilaient, ce qui achèverait de la faire connaître, c'est un portrait d'elle par William Rogers, un graveur éminent, un maître du burin pour qui Élisabeth daigna poser.

La reine avait plus de cinquante ans. Sa tête est ferme sous la couronne. Elle jouit de la plénitude du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel. Elle est parée comme la châsse de saint Thomas de Cantorbéry. Elle est toute entrelacée de perles et de fleurs de lis qui signifient soit sa virginité, soit sa domination sur la France. Son aspect est royal et sacerdotal à la fois.

Elle est revêtue de son costume de cérémonie. Soie, velours, pierreries forment un entassement monumental. Pardessus la robe dégagée au sein, une cape dont on n'aperçoit que les bords couvre les épaules et s'élève au-dessus de la fraise d'une envergure immense. La reine, emprisonnée dans

ces colifichets magnifiques, s'y complaît. Elle porte le globe de la main gauche, le sceptre de la main droite, et ces deux mains sont très-belles.

Tout a obéi à cette femme, depuis des années et des années. Elle a dominé la théologie, la politique. Elle a rédigé un code d'amour à l'usage de ses favoris, qu'elle a effrayés de ses colères, qu'elle a torturés de ses caresses. Tout a été esclave autour d'elle, tout excepté le temps. Le temps a été son sculpteur et son peintre. Il a fait et défait ce visage. Il l'a creusé de plis et y a marqué la trace des passions.

La figure est osseuse. Partout des angles. Des joues maigres, une charpente terrible. Le menton est d'airain, sans affaissement et sans palpitation. La bouche est insatiable. Les yeux s'enfoncent sous des arcades sans sourcils et dans des orbites mystérieux. Le front seul est beau, plus beau même que les mains. Il est admirable en hauteur et en largeur; il s'élève et s'étend. Il pense et il règne. De délicates veines le sillonnent, des veines où courent les idées, où monte l'intelligence.

Cette estampe, très-rare, est un chef-d'œuvre. Élisabeth, à tout prendre, y est sinistre. L'ennui y perce sous l'orgueil. Est-ce une reine? est-ce une Parque? C'est l'une et l'autre : une Parque coiffée du diadème d'une reine, un visage altier, réfléchi, imposant, qui vous défie de l'oublier.

Comment l'oublierait-on, en effet, cette grande princesse qui tient de la tragédie par ses instincts, de la comédie par ses ridicules, mais dont le règne est l'épopée du bon sens sur le trône. Son génie fut de gouverner. Elle gouverna son île, cette reine, mieux qu'aucun roi d'Angleterre. Violente de loin en loin par fatalité de Tudor, elle se calmait ensuite et redevenait prudente, docile aux conseils, dévouée à une sagesse persévérante. Aussi les lettres, les sciences, la richesse prirent-elles l'essor à l'ombre de son administration! Quand Élisabeth saisit le sceptre, l'Angleterre était une nation de



second rang; quand Élisabeth le déposa, l'Angleterre comptait parmi les premières puissances de l'Europe. Pour résumer la gloire d'Élisabeth, il suffit donc d'un mot : son règne fut l'avénement de l'Angleterre dans le monde!

SHAKSPEARE, RALEIGH, BACON

(SUITE DE L'HISTOIRE D'ÉLISABETH)

LIVRE ONZIÈME

Élisabeth ne meurt tout à fait qu'avec Shakspeare, Raleigh et Bacon. — Ces grands hommes la continuent. — Shakspeare à Stratford pour toujours. — Il habite sa maison de Newplace. — Habitudes paisibles de la famille. — Suzanne. — Promenades. — Château et parc de Charlecot. — Quelle fut la foi de Shakspeare. — Conjectures. — Montaigne. — Plutarque. — L'Arioste. — Le Tasse. — Exemplaire de Michel Montaigne possédé par Shakspeare. — Mort de Shakspeare. — Ses descendants. — Ses œuvres. — La maison de Newplace abattue. — La maison natale subsiste seule. — Cette maison. — L'église de Stratford. — Tombe de Shakspeare. — Son inscription funéraire. — Walter Raleigh condamné à mort comme conspirateur. — Sa grande vie. — Explore l'Amérique. — Entraîne l'Angleterre. — *El Dorado*. — Une lettre à sa femme Élisabeth Trockmorton. — Douze ans de captivité à la Tour. — Expédition dernière. — Retour. — Procès. — Ancienne sentence confirmée. — Jacques Ier. — Le comte de Gondomar. — Le chancelier Bacon. — Vers sur le hibou et sur l'immortalité. — Magnanimité de Raleigh. — Il tombe en héros et en déiste. — Sa tête conservée par sa veuve dans un coffre de santal.

Élisabeth n'est plus, et toutefois elle vit encore dans ses trois sujets les plus illustres : William Shakspeare, un Eschyle et plus qu'un Eschyle; Walter Raleigh, le Jason de l'Atlantique; François Bacon, le Platon du seizième siècle. Jusqu'à ce que le dernier de ces grands hommes soit couché dans le sépulcre, je n'ai pas le droit de quitter la plume. Mon devoir est d'achever ces figures immortelles, et c'est plus que mon devoir, c'est mon goût irrésistible. Alors seulement Élisabeth sera finie dans son entier développement.

Shakspeare, si extraordinaire déjà sous Élisabeth, n'eut pourtant qu'après elle son efflorescence la plus merveilleuse. *Le Roi Lear*, *Macbeth*, *Jules César*, *Antoine et Cléopâtre*,

Coriolan, éclatèrent depuis l'année 1605. Les *Sonnets* furent imprimés en 1609; en 1614, *Othello* et *la Tempête* firent explosion, et, cette même année, Shakspeare s'établit à Stratford, dans sa maison de Newplace, au milieu du hameau natal et des campagnes paternelles. Il s'était affranchi, après avoir lentement préparé sa retraite. Comment les biographes s'en étonnent-ils?

Shakspeare avait eu beaucoup de maîtresses durant les trente années qu'il avait passées à Londres. Il se dégagea avec elles comme avec l'hôtesse de *la Couronne*, à Oxford, où il s'arrêtait plusieurs jours, chaque fois qu'il allait de Londres à Stratford, ou qu'il retournait de Stratford à Londres.

Ces voyages avaient été fréquents.

Shakspeare avait acquis sa maison de Newplace. Il l'avait meublée peu à peu et disposée à souhait. Il avait complété cette demeure par l'adjonction de plusieurs fermes dont la réunion formait un beau domaine. Ce n'était pas la richesse, mais c'était une large aisance, *aurea mediocritas*. Ces précautions prises avec la fortune, un jour, en 1614, Shakspeare quitta Londres après trente années de luttes et de triomphes. Il revint s'installer à Stratford. Sa femme était restée une demi-paysanne. Leur fils, qui annonçait beaucoup d'intelligence, était mort à douze ans. Leur fille cadette Judith s'était mariée à un marchand de vin et ne savait ni lire ni écrire. Sa signature, dont j'ai vu deux essais, consistait en une croix tracée d'une main pesante, à la façon d'une villageoise. Shakspeare était bien dédommagé de cette vulgarité par la distinction de sa fille aînée, Suzanne, qui avait épousé M. Hall, homme de beaucoup de mérite et médecin à Stratford.

On comprend la détermination de Shakspeare. Il avait assez longtemps supporté l'insolence de l'aristocratie, les familiarités de la bourgeoisie, la grossièreté du peuple. Il se retirait dans une sorte de vaste métairie sur laquelle il pouvait vivre dans l'abondance et même dans une élégance modeste.

Loin des lords, des marchands de la Cité et de la plèbe, près d'anciens amis, au bord de l'eau, sur la lisière des bois et des prairies dont les parfums montaient jusqu'à lui et qu'il respirait avec l'air pur, Shakspeare dut se reposer délicieusement d'abord après une création prodigieuse de plus d'un quart de siècle. Le charme secret de sa solitude était Suzanne. C'était une personne attachante et diverse. Elle était d'une charité sans bornes avec les pauvres. Elle adorait son père, dont elle recopiait avec soin les tragédies, les comédies et les sonnets. Shakspeare, qui estimait son gendre, avait pour sa fille une tendresse infinie. Il causait avec elle des heures entières et il n'aimait qu'elle pour lectrice. Elle errait sans cesse autour de lui, et même lorsque le poëte ne lui parlait pas, elle était à l'horizon l'enchantement de ses yeux et de son cœur.

Shakspeare, sûr de retrouver Suzanne au retour, s'abandonnait à son goût pour la campagne et s'enfonçait de longues journées, soit sur la route de Bidford, soit dans les sentiers de Fulbroke, soit dans le parc de Charlecot. Il marchait sous les grandes ombres et se couchait sur les mousses, au pied des arbres gigantesques. Il menait ses pensées nouvelles parmi ses vieux souvenirs. Il ne cherchait plus à tuer les daims des Lucy. Il lui était plus doux de s'asseoir sous un orme et de les regarder courir dans les ramées, tandis que les cygnes battaient des ailes sur l'Avon, à quelques toises du château toujours debout avec ses assises de pierre de taille, ses balcons verdis par l'humidité et son architecture gothique.

Quelle fut la phase suprême du génie de Shakspeare, pendant les deux dernières années de sa vie écoulées à Stratford? Il se promenait, il cultivait son bien, il s'entourait de fleurs qu'il arrosait lui-même. Il composait des sonnets, recevait à dîner quelques voisins, et ne se lassait point de ses conversations avec Suzanne dont l'esprit était grand comme le cœur. Cette fille, aussi religieuse que tendre, inclina-t-elle Shakspeare aux songes divins, ou lui-même, le poëte tout seul, acheva-t-il

son âme par la théosophie? Aucun document ne constate ni ne contredit ces suppositions.

Hors de la portée des hommes, dans la double paix de la nature et de la famille, Shakspeare se posa probablement les grandes questions de la destinée future ; il s'élança probablement à travers les prodiges du beau, comme Bacon à travers les miracles du vrai, jusqu'à Dieu, non pas jusqu'au dieu panthéistique de Bruno et plus tard de Spinosa, mais jusqu'au dieu personnel des sages qui ne sont pas des sophistes ; jusqu'au dieu absolu en puissance, en intelligence, en bonté, et que l'on ne borne pas plus, si on le distingue de ses œuvres, la terre, le ciel, et tous les mondes, que l'on ne borne Homère, si on le distingue de l'Iliade et de l'Odyssée. Le poëte et le poëme sont deux et cependant ne sont qu'un. Ainsi de Dieu, qui n'est pas moins infini, bien que distinct.

Quoi qu'il en puisse être de ses sentiments, Shakspeare ne fut jamais sectaire; il avait l'esprit trop vaste pour cela. Il eut été plutôt sceptique, lui qui lisait assidûment Montaigne et l'Arioste; mais il lisait aussi le Tasse et Plutarque dans Amyot. Il les lisait moins en italien et en français que dans des traductions anglaises. Car il savait peu de français et d'italien; il connaissait à peine quelques mots de latin, et il ignorait jusqu'à l'alphabet grec. Montaigne était le philosophe de sa prédilection et qu'il s'obstinait le plus à pénétrer. Il le commentait, le citait, le feuilletait. Rien n'est agréable à un Français qui visite le *Musée britannique* comme de rencontrer tout à coup l'exemplaire du Montaigne que posséda Shakspeare. Cet exemplaire, signé *Willm Shakspere* (1603), est deux fois précieux. Il fut le muet interprète dont les yeux du poëte interrogeaient incessamment les oracles. Heureusement il ne s'assimila du philosophe que la tolérance et aussi le doute sur les institutions, sur les coutumes, sur les mœurs. Shakspeare, ce grand punisseur des crimes et des criminels, repoussa le scepticisme métaphysique. Car, si le poëte ne crut plus aux supersti-

tions, et si ses dons d'ironie se développèrent, il crut toujours à Dieu, à la nature, à la femme et aux héros. Telles furent ses tendances, je ne dis pas ses piétés.

On peut conjecturer ces dispositions spiritualistes de l'âme de Shakspeare, lorsque ce grand homme expira. Il avait accompli sa cinquante-deuxième année. Il y avait vingt-quatre mois qu'il revivait à Stratford, près de Suzanne, qui le réchauffait de son culte filial. Shakspeare mourut presque sans souffrir. Sa maladie fut prompte. Elle ne fut peut-être pas imprévue; il avait fait son testament le 25 février, et il ne mourut que le 23 avril 1616.

Suzanne fut la légataire principale de Shakspeare. Elle n'eut qu'une fille qui ne laissa pas d'enfants; sa sœur Judith, elle, eut trois fils qui ne laissèrent pas non plus de lignée, de sorte que la descendance de Shakspeare ne franchit pas la seconde génération. Ses œuvres, les créations de son génie, sont sa famille impérissable.

Shakspeare eut toutes les notes. Il est naturel dans la grandeur, simple dans la majesté, aussi capable de bonne humeur que de passion et de sublimité. Il a tous les accents. Son génie est dans un équilibre organique. Seulement, aux grandes heures, l'équilibre se rompt dans les convulsions du cœur de qui le don d'être ému et d'émouvoir, ce don de Shakspeare, s'appelle le pathétique. Puis l'équilibre disparu reparaît; et tous les rhythmes s'apaisent peu à peu dans ce rhythme suprême qui est Shakspeare.

Homme étonnant entre tous, dont les facultés vont toujours plus haut que les cimes et qui est toujours plus grand que les plus grands!

Vers le milieu du dix-huitième siècle, la maison de New-place à Stratford, cette maison où Shakspeare rendit son dernier souffle, fut abattue par un ecclésiastique humoriste à qui elle appartenait. Il avait fait couper déjà le mûrier planté par le poëte pour éviter les pèlerinages qui l'ennuyaient. Cet obscur

théologien était importuné de la gloire qui survit à la mort des grands hommes.

Aujourd'hui la maison paternelle de Shakspeare, celle où il naquit, est seule debout. On la montre encore aux voyageurs. Les minuties, les reliques prétendues, l'épée d'Hamlet, le flambeau du frère Laurence touchent peu, — mais la maison du cardeur de laine, où la Muse apparut au jeune artisan et en fit plus qu'un fils de roi, cette maison où Shakspeare eut son berceau, préoccupe. L'église où il pria préoccupe aussi, cette église où il s'abrite, cendre vaine, sous la lourde dalle, tandis qu'il rayonne, génie incomparable, sur la terre, et âme immortelle dans le ciel.

Voilà des monuments, des témoins qui racontent le plus grand artiste de tous les siècles accumulés. Dans ce milieu en quelque sorte authentique, on respire l'air que Shakspeare a respiré et on le voit à toutes les lueurs. On le voit sur le seuil de la maison rustique, à travers les cottages du hameau, sur la grève de l'Avon, sous les tilleuls de l'avenue qui conduit à l'église, et enfin sous les voûtes du chœur de cette église où il est enseveli au-dessous de son buste, avec l'inscription suivante :

« Qui que tu sois, au nom du Christ, ne touche pas à ma « poussière. Que la bénédiction de Dieu couvre celui qui res- « pectera ces pierres sépulcrales, mais que celui dont les « mains violeront mes ossements soit maudit! »

Cette inscription de la tombe de Shakspeare a préservé le grand poëte, même de Westminster, où il n'a qu'un médaillon. Il lui sembla qu'il reposerait mieux à Stratford, dans son mélancolique horizon du comté de Warwick. Son désir, où vibre une menace, révèle son âme dans son inscription. Rien ne marque mieux combien est tumultueuse, combien est anxieuse la renommée, et quelle soif de paix dévore les hommes de bruit!

Walter Raleigh survécut à peine deux ans à Shakspeare, dont il semble un des héros.

Sous Jacques Ier, l'obstination de Raleigh pour substituer l'Angleterre à l'Espagne dans la possession de l'univers par la marine fut transformée en attentat. Lié avec des mécontents, il connut une conspiration de lord Grey et de lord Cobham, qui voulaient élever sur le trône, à la place de Jacques, une de ses parentes, miss Arabella Stuart.

Dénoncé par Cobham, qu'il n'avait pourtant pas trahi, malgré ses dénégations et ses éloquentes défenses, il fut condamné à mort. L'opinion de Londres fut si vive pour lui que le roi ordonna de surseoir à l'exécution (1604).

Ce n'était pas, il est vrai, seulement un ancien favori d'Élisabeth, c'était un homme et un grand homme.

Il était de 1569 à 1575 le compagnon de guerre, le frère d'armes du prince de Navarre qui devint Henri IV. Ils avaient été l'un et l'autre les disciples de Coligny. Raleigh fut ensuite l'un des amants d'Élisabeth. Il se prévalut de ce titre pour bien des plans. Il aimait sa patrie. Il haïssait l'Espagne, qui avait voulu faire de l'Angleterre, sous Marie, une de ses provinces.

Raleigh féconda tout, l'agriculture, l'art militaire, la poésie, la politique, l'histoire. Il avait le sentiment de la réalité; mais ce qu'il eut surtout, ce fut le rêve et l'héroïsme du rêve. Après que son beau-frère, sir Humphrey Gilbert, un grand aventurier aussi, eut disparu sur l'*Écureuil* au milieu de l'Océan, Raleigh, loin d'être découragé, ne songea plus qu'à se hasarder dans de nouvelles entreprises. Chercher l'Éden dès cette vie à travers le monde de Colomb; explorer ces archipels et ce continent aurifère où l'air était tiède et la végétation toute-puissante, où la vigne escaladait les cèdres et les cocotiers; sonder les profondeurs des forêts gigantesques et y trouver le paradis d'Adam; coloniser ce paradis, y vivre et y régner comme le roi de la création : tel fut le songe audacieux de Raleigh.



L'ancre d'or supportée par une femme, cette ancre que lui avait donnée Élisabeth, fut désormais l'emblème de sa destinée.

Il obtint de la reine des lettres patentes qui le reconnaissaient propriétaire et seigneur féodal des contrées qu'il découvrirait.

L'ambition de Raleigh, c'était la Guyane. Il lança trois expéditions sous Élisabeth vers cette contrée des miracles. En 1584, deux de ses lieutenants, Philippe Armadas et Arthur Barlowe, avaient découvert au nord de la Floride un pays plus vaste que l'État actuel de Virginie. Ils abordèrent sur les directions de leur amiral les côtes de la Caroline septentrionale. C'était une contrée de soleil, de parfums, de filons cachés, de mines innombrables. Les détroits de Pamlico et d'Albemarle, l'île de Roanoke et les îles environnantes auxquelles le continent envoyait ses brises de fleurs, telle fut la première apparition de ce qui devait être plus tard les États-Unis. Ce pressentiment d'un univers libre commença par la Caroline du Nord et par le génie de Raleigh.

Plus tard, dans une autre expédition, les notions s'étendirent sur le pays et sur les Indiens (1585). Cette fois, Raleigh lança sept navires et cent huit colons. Les navires avaient pour commandant Richard Grenville. Cavendish, un habile navigateur, Hariot, un savant et un historien, With, un peintre de la nature et des indigènes, complétaient cette émigration. Ralph Lane, un Anglais de haute considération, fut le gouverneur de la colonie de Raleigh, de cette colonie que l'amant d'Élisabeth avait baptisée du nom de Virginie, pour lui attirer la bienveillance de la reine en flattant une vanité bien plus qu'une vertu dont personne mieux que lui ne connaissait le néant !

Walter Raleigh continua de faire des efforts admirables pour la colonisation de la Caroline. S'il échoua, ce fut la faute d'Élisabeth et de Jacques : sa gloire à lui reste intacte, et

elle mérite les respects des États-Unis autant que de l'Angleterre.

Il réussit peu dans la colonisation, malgré d'immenses sacrifices ; il parcourut la Virginie, puis la Guyane, sans y fonder autre chose que des chimères, mais ces chimères furent décisives dans les sphères positives de l'industrie et du commerce. Car nul autant que Raleigh n'alluma les curiosités et ne les poussa aussi irrésistiblement vers l'Amérique. Ce fut lui qui incendia l'Europe de la passion du nouveau monde. Il fut l'un des plus grands promoteurs de l'esprit moderne. Il créa plus qu'aucun autre l'ardeur de conquête et de richesse qui précipita l'Angleterre au delà de tous les peuples.

Il était parti lui-même, le 6 février 1595, pour reconnaître cette Amérique pleine de mystères, de terreurs et d'espérances. Il débarqua à l'île de la Trinité, enleva le fort Saint-Joseph et s'empara de la garnison espagnole. Laissant sa flottille à la Trinité, il s'engagea avec ses cent hommes les plus intrépides dans l'intérieur du continent américain entre l'Orénoque et l'Amazone. Après avoir fait trois cents milles en tous sens à travers ces horizons magnifiques et inviolés, il fut obligé par les pluies à rebrousser chemin et à retarder la prise de Manoa, ville chimérique située dans une île, selon Jean Martinez : c'était la capitale des métaux précieux, et elle était surnommée à cause de cela *El Dorado.*

Raleigh reparut en Angleterre sous l'enchantement de ces songes. Il n'avait pas pénétré jusqu'à Manoa, mais il reviendrait pour faire main basse sur les mines d'or dont il savait la position géographique à quelques journées de Saint-Thomé de l'Angostura.

En attendant cette entreprise définitive, il avait battu les Espagnols et exploré la Guyane. Il en avait rapporté le tabac. Il avait remonté assez loin l'Orénoque, le fleuve grossi à son embouchure de trois cents rivières reçues dans son lit de mousse, de lianes et de limon. Raleigh avait trouvé des peu-

plades nues, tatouées, vivant de fourmis, de lézards, de fougères, de gâteaux de terre glaise et de poissons. Il avait rencontré des forêts vierges, labyrinthes luxuriants au milieu desquels rugissaient les tigres, sifflaient les boas, tandis qu'aux branches des arbres gigantesques étincelaient les oiseaux les plus splendides de la création. Il avait été surtout frappé du spectacle des cataractes lorsqu'elles tombent en nappes blanchissantes du haut des rochers noirs et lorsque des arcs s'y jouent dans l'écume.

Durant tout le règne d'Élisabeth, Raleigh persévéra, en des phases diverses de faveur, soit à recommencer des voyages lointains, soit à lutter contre les Espagnols de l'*Armada* et des autres flottes, soit à rivaliser de zèle, de prévoyance, de perfectionnements nautiques avec Drake, avec Frobisher et les plus grands amiraux de son siècle. Il fut leur supérieur à tous dans la pensée publique. Nul d'entre eux n'ébranla autant les âmes et ne donna aux courses transatlantiques cette impulsion que la gloire d'Élisabeth est d'avoir protégée et fixée. Raleigh éveilla la marine anglaise à l'abaissement de l'Espagne et à la recherche d'un Eden enfoui dans les profondeurs du continent américain. La reine récompensa toute audace, toute invention, et multiplia, quoique avec parcimonie, les vaisseaux de toutes sortes. Elle comprit mieux, aux leçons de Raleigh, le mouvement maritime de l'Angleterre qu'elle protégea dans les lois pendant qu'il le suscitait dans les mœurs.

Walter Raleigh n'était pas seulement un amiral, c'était un poëte de la mer. Il parlait aux imaginations autant qu'aux intérêts. Merveilleuse condition des petits États, quand ils produisent des héros, d'être fatalement entraînés à la grandeur par les secousses que ces héros leur impriment! Les héros sont pour eux les ministres de la nécessité qui pèse moins sur les vastes empires. Ces empires sont prépondérants par leur nature même, tandis que les nations plus étroites ont besoin d'art et d'entreprises successives pour s'élever.

Nul ne fut un aussi éclatant initiateur de colonies que Raleigh. Toute l'Angleterre avait couru dans son sillage. Il était un homme historique et légendaire, il avait eu la confiance des reines et des rois, des parlements et des peuples; il était encore le personnage presque fabuleux dont les matelots et les soldats redisaient les exploits, lorsqu'il fut frappé d'une sentence capitale en pleine gloire.

Il s'était défendu avec une modération intrépide. Le procureur général, sir Édouard Coke, excité par Robert Cecil et cédant à sa propre rage, substitua les insultes aux preuves qui lui faisaient défaut. Il se déchaîna sans frein contre Raleigh, l'appelant « un détestable athée, une araignée d'enfer, le plus vil et le plus exécrable des traîtres. — Monsieur le procureur général, répondit froidement le grand accusé, vous parlez sans discrétion, d'une manière barbare et outrageante. — Je manque de mots, reprit Coke exaspéré, pour exprimer comme il convient une si venimeuse trahison. — Vous manquez de mots en effet, s'écria Raleigh, car vous avez dit la même chose une demi-douzaine de fois. »

Ce fut l'émotion de Londres qui sauva Raleigh. Lui ne prévoyait qu'une courte prison et une prompte hache. Maître de son âme, dans l'attente d'une exécution qu'on lui déclarait irrévocable, il écrivit à sa femme, Élisabeth Trockmorton, cette mémorable lettre :

« De la Tour de Londres.

« Vous recevrez, ma chère femme, mes paroles suprêmes
« dans ces dernières lignes. Mon amour, je vous l'envoie
« pour que vous en gardiez l'impression après ma mort; et
« mes conseils, je vous les envoie aussi pour vous diriger
« quand je ne serai plus. Je ne veux pas vous dire mes
« peines, chère Élisabeth; qu'elles descendent au sépulcre
« avec moi, et qu'elles s'ensevelissent sous ma cendre. Puisque
« la volonté de Dieu n'est pas que je vous revoie, soutenez

« ma perte patiemment et avec un cœur digne de vous.
« Recevez tous les remercîments que peut concevoir une « âme pour les soins et les fatigues que je vous ai causés. « S'ils n'ont pas eu le succès que vous désiriez, ma dette « n'est pas moindre, mais l'acquitter dans ce monde est im- « possible.

« Je vous supplie, au nom de l'amour que vous m'avez « porté vivant, de ne pas vous condamner à une longue re- « traite, mais de réparer, autant que possible, ma fortune « détruite et celle de notre pauvre enfant. Votre deuil ne peut « m'être utile, à moi qui ne suis que cendre.

« J'espère que mon sang éteindra le mauvais vouloir de « ceux qui désiraient ma ruine, et qu'ils ne voudront pas tuer « vous et les vôtres par l'excès de la misère. A quel ami vous « adresserais-je? je ne sais; tous les miens m'ont abandonné « au moment de l'épreuve. Je suis bien affligé de ne pas vous « laisser un patrimoine plus considérable, étant ainsi surpris « par la mort, et Dieu, le grand Dieu qui fait tout, ayant « prévenu mes desseins. Si vous pouvez vivre exempte de be- « soin, ne souhaitez pas davantage, le reste n'est que vanité. « Aimez Dieu, vous trouverez en lui la grande et durable con- « solation... Apprenez à notre fils à l'aimer de bonne heure. « Dieu sera pour vous un époux, pour lui un père; époux et « père qu'on ne vous enlèvera pas.

« Quand je serai mort, sans nul doute, vous serez très-re- « cherchée, car le monde pense que j'étais fort riche. Prenez garde aux faux semblants. Nul plus grand malheur ne peut « vous arriver que de devenir la proie du monde et d'être « ensuite méprisée de lui. Je ne parle pas ainsi, Dieu le sait! « pour vous déconseiller le mariage; c'est le parti le meilleur « pour vous. Quant à moi, je ne suis plus vôtre, vous n'êtes « plus mienne; Dieu nous a séparés : Dieu m'a retranché du « monde et de vous. Souvenez-vous de notre pauvre enfant, « pour l'amour de son père qui vous aima dans sa meilleure

« fortune. Si j'ai désiré vivre, Dieu sait que je l'ai désiré pour « vous et pour notre enfant. Mais, chère femme, sachez que « votre fils est le fils d'un homme digne du nom d'homme, « qui méprise, quant à lui, la mort sous ses plus odieuses « formes. Je ne puis en écrire bien long. Je n'ai pas beau- « coup de loisir, et j'ai peine à dérober quelques heures de la « nuit, pendant que tout le monde dort ; il est aussi temps « que je détache mes pensées de la terre. Réclamez mon corps « et déposez-le, ce corps que l'on n'a pas voulu vous rendre « vivant, près de mon père et de ma mère. Je ne puis en dire « davantage. L'éternité et la mort m'appellent.

« Celui qui fut à vous et qui n'est plus à lui,

« WALTER RALEIGH. »

Ce qui est touchant, c'est la conversation avec Dieu que l'on devine, que l'on pénètre après cette correspondance avec la femme. *Sursùm corda.* On sent que Raleigh s'adresse à Dieu lui-même directement. Il prie dans la Tour sans autre intercesseur entre Dieu et lui, sans autre intermédiaire que son grand cœur héroïque. Une intervention étrangère ne déconcerte pas moins chez les forts la piété que l'amour.

J'aurais prolongé cette histoire au delà d'Élisabeth, ne fût-ce qu'afin de citer cette lettre et de revendiquer par là Raleigh comme nôtre, comme l'un de nous qui croyons en Dieu et en l'immortalité de l'âme. Elles protestent en effet, ces pages sublimes, contre la calomnie du jésuite Persons qui osa accuser Raleigh d'athéisme.

Ce héros pensait écrire à sa femme sa dernière lettre. Il se trompait. Il passa douze années dans la Tour (1604-1616), entre les murs de quatorze pieds d'épaisseur qui écrasent, qui étouffent le curieux d'une heure et qui n'opprimèrent pas la pensée du grand captif. Le *Pasteur de l'Océan*, comme l'avait appelé Spenser, perçait les pierres énormes de sa galerie et

parcourait sur des souvenirs et sur des pressentiments tout l'univers. Sa femme le rejoignit sous les accablantes voûtes avec leur fils Walter. Elle créa un foyer dans un cachot. Elle y fit resplendir le rayon et croître la fleur de la famille. Elle y donna un second fils à Raleigh. Et lui, cet intrépide navigateur toujours menacé, vécut là, aux éclairs de la hache, travailla à cette lueur sinistre, y traça d'un ferme burin son *Histoire universelle*, y dégagea des découvertes dans les sciences, jusqu'au jour où le duc de Buckingham, un ministre et un mignon de Jacques, eut la bassesse d'exiger de Raleigh pour sa rançon une somme de quinze cents livres sterling (1616).

Ce jour-là, délivré mais non réhabilité officiellement, Raleigh organisa une expédition. Il obtint du roi une commission formelle quoique tacite d'amiral. « Permettez-moi de partir, avait-il dit à Jacques. Je connais les mines d'Amérique. Je ferai de la Guyane un Pérou pour l'Angleterre. » Le roi consentit, recommandant à Raleigh de faire le commerce et de respecter partout ses alliés les Espagnols. Il exigea même de lui sa parole et la désignation écrite des lieux où il relâcherait. Raleigh obéit, et Gondomar, l'ambassadeur espagnol, envoya la copie de cette note à son frère qui était gouverneur de Saint-Thomé. Par qui la note fut-elle livrée, si ce n'est par Jacques? Ce fut lui, un roi, qui dénonça son grand sujet à Gondomar. Raleigh appareilla, livré d'avance, trahi par son lâche et pédantesque souverain. Les Espagnols étant avertis et sur leurs gardes, Raleigh fut déçu. Sa flotte, composée de quatorze voiles, aborda les côtes de la Trinité, le 17 novembre 1617; puis non loin de Saint-Thomé, le 2 janvier 1618. Les vaisseaux étaient ravagés par la maladie. Raleigh néanmoins résolut de tenter un coup sur Saint-Thomé. Son lieutenant Keymis, à la tête de deux cent cinquante hommes, s'empara de la ville, dont le gouverneur, le frère de Gondomar, fut tué. Seulement les vainqueurs, désespérant de conserver



leur conquête, la brûlèrent et rejoignirent leur amiral à la Trinité. Raleigh, dont le lieutenant avait battu en retraite, dont le fils Walter avait péri dans le combat, l'épée à la main, et dont les équipages désertaient, navire par navire, eut le tort de ne pas se réfugier en France. Il revint en Angleterre, victime déjà de l'infamie de Jacques. Ce prince acheva par le crime son abjection. Après une mûre délibération dans laquelle François Bacon, le nouveau lord-chancelier, intervint, Jacques ordonna d'exécuter la sentence de mort qui pesait sur Raleigh depuis quinze ans. Dérision inouïe! Raleigh était condamné depuis quinze ans à la peine capitale, nous en convenons, mais il avait, durant cet intervalle, commandé en chef une flotte et exercé à son bord la souveraineté, la dictature déléguée par le roi. Il était évident que ces hautes fonctions d'amiral avaient absous Raleigh de tout arrêt antérieur. Bacon prétendit que non, et l'ancienne procédure, légèrement revisée, subsista. Le lord-chancelier opina selon le désir du roi dont il était le courtisan et selon le désir de Gondomar, l'ambassadeur espagnol, dont il était l'ami. Il n'oublia que la justice et l'humanité. Gondomar voulait se venger des mépris de Raleigh, Jacques d'Angleterre voulait satisfaire Gondomar, afin d'obtenir l'infante pour le prince de Galles; Bacon, lui, voulait complaire aux puissants. Il ne craignit pas pour cela de contrister Dieu et de se déshonorer dans tous les siècles. Des taches du sang d'Essex et du sang de Raleigh sont sur la conscience de Bacon. L'histoire constate le sang, mais elle ne pourrait pas plus l'effacer d'une mémoire que lady Macbeth ne pouvait l'effacer de ses mains.

Raleigh avait habité la Tour une première fois une année environ, la seconde fois plus de douze ans. Il ne languit pas à ce troisième emprisonnement à Gate-house. La reine, beaucoup de lords et l'opinion publique sollicitèrent en vain sa grâce. Le comte de Gondomar, l'ambassadeur castillan, décida le supplice. Sous cette influence aidée de la connivence

de Bacon, Jacques, après avoir été l'espion de l'Espagne, consentit à en être le grand prévot.

L'échafaud de Raleigh fut dressé. La veille de son trépas, le héros, aussi calme que sur un champ de bataille, convoqua ses compagnons à sa dernière heure. Sa sérénité fut entière : elle allait tantôt jusqu'à l'enjouement, et tantôt elle se revêtait soit de piété, soit de poésie.

Il y avait dans une des crevasses de Gate-house un vieux hibou dont Raleigh, la nuit, écoutait parfois le chant énigmatique. « Nous sommes ici deux philosophes, » disait l'illustre prisonnier. Il prétendait comprendre le sens des cris de son voisin lugubre. Au milieu des ténèbres qui précédèrent la dernière aurore de Raleigh, le hibou, sortant de son immobilité, déploya ses ailes et voleta près de la fenêtre du captif comme pour lui annoncer le plus mystérieux de ses voyages. C'est alors que Raleigh, tout en suivant du regard les circonvolutions de l'oiseau funèbre, nota en nombres rhythmiques son espérance :

« O temps! qu'es-tu? Notre jeunesse, nos joies, et tout ce « que nous possédons, tu l'engloutis et ne nous le rends point. « Au moment où nous expirons, tu enfermes notre vie dans « l'ombre et le silence de l'Érèbe, mais, — j'en jure par le « Dieu du ciel, — il ressuscitera ma poussière et il ouvrira « mon sépulcre sur l'éternité! »

Ces vers furent trouvés dans la bible de Raleigh. Je les recueille ici comme un second démenti solennel au jésuite Persons et comme un trésor pour toutes les âmes altérées de la soif d'un monde meilleur.

Certes, si quelqu'un pouvait se passer d'un théologien officiel, nous savons que c'est Raleigh. Il n'en réclama pas, mais on lui en dépêcha un qui subit aussitôt l'influence du grand homme qu'il croyait assister et devant lequel il fut comme un

petit enfant. Écoutons-le lui-même : « Walter Raleigh était l'homme le moins effrayé de la mort que j'eusse jamais connu, et le plus résolu, le plus assuré, cependant avec honneur et conscience. Quand je commençai à l'encourager contre la crainte de la mort, il en fit si peu de compte, que je l'admirai. Lorsque je lui dis que les meilleurs serviteurs de Dieu, dans des causes plus méritantes que la sienne, avaient reculé à cette idée, et même un peu tremblé, il ne le mit pas en doute, mais il rendit grâce au ciel de ce qu'il n'avait jamais redouté la mort et dans ce moment moins qu'à aucune autre époque. Car ce n'était rien, disait-il ; et quant au genre de mort, quelque cruel qu'il pût sembler à d'autres, il aimait mieux mourir ainsi que d'une fièvre chaude. »

Walter Raleigh marcha sans chanceler jusqu'à l'échafaud, d'où il continua d'étonner les plus braves. Il se justifia de toutes les accusations lancées contre lui. Il fit des adieux particuliers à chacun de ses amis, disant à tous qu'il allait attendre sa femme, son fils Carew, et rejoindre son fils Walter. Il adressa ses suprêmes recommandations à lord Arundel. Quand il eut cessé de causer à voix basse avec le noble comte, il lui serra la main et se retourna vers le bourreau. « Prends patience, mon cher, » lui dit-il avec la douceur de Socrate parlant au serviteur des Onze. Et comme le bourreau, pénétré de respect, ne répondait pas : « Montre-moi ta hache, » ajouta Raleigh. Le bourreau hésitant : « Penses-tu donc, reprit le vaillant condamné, que j'en aie peur? » Sur ces mots le bourreau la lui ayant présentée, Raleigh l'examina et la rendit en souriant. « C'est un remède tranchant, dit-il, mais il guérit de tous les maux. » Il dit encore aux assistants : « J'ai été soldat, marin, courtisan, des métiers pleins de piéges. Aussi j'ai beaucoup péché. Priez donc pour moi le Dieu des miséricordes près duquel je serai bientôt ; priez-le pour que le dernier et le plus long de mes voyages soit heureux ! » Il donna son chapeau et sa bourse aux sergents d'armes qui l'entouraient,



ôta son pourpoint, et regarda le bourreau. Le bourreau tremblait. Raleigh était l'homme de la vieille Angleterre et l'ennemi de l'Espagne. Comment ne pas l'admirer? L'exécuteur était donc obséquieux devant Raleigh et dans l'attitude de la vénération. Il s'agenouilla et ne se releva que lorsque Raleigh lui eût touché l'épaule et lui eût dit: « Je te pardonne. » Le bourreau lui demanda comment il voulait se placer sur le billot. « Quand le cœur est d'aplomb, répliqua Raleigh, qu'importe où se pose la tête? » Il s'étendit sans forfanterie et sans faiblesse, s'emboîta le cou dans le billot, le visage vers l'orient, le corps sur un tapis doublé, selon la tradition, du manteau que Raleigh avait autrefois jeté sous les pieds d'Élisabeth. Le bourreau frappa, et cette grande tête tomba et ce grand cœur cessa de battre.

L'âme de Raleigh s'envola vers les îles mystérieuses qu'il avait tant cherchées. La Manoa qu'il n'avait pu atteindre dans le nouveau monde, il l'a découverte au delà du sépulcre, et cette capitale, cette ville tant souhaitée, n'était-ce pas la cité de Dieu confusément désirée ici-bas, mais où l'on n'aborde que dans l'infini?

Raleigh fut décapité le 29 octobre 1618, à l'âge de soixante-six ans. Il était resté jeune; ses cheveux seuls avaient blanchi. Le bourreau déposa respectueusement la tête de ce grand homme dans un sac de cuir rouge, qu'il enveloppa de la robe de chambre de Raleigh, une robe de velours rouge aussi. Cette tête ainsi cachée fut conduite en une voiture par un officier du roi et remise à la veuve du glorieux condamné. Elle reçut ce présent à genoux, fit embaumer cette tête si chère et la conserva vingt-neuf ans, jusqu'à sa mort, dans un coffre de santal. Le second fils de Raleigh garda aussi la tête de son père, et ce n'est qu'avec lui qu'elle fut enterrée.

Walter Raleigh avait le maintien et la physionomie d'un héros. Il était une volonté autant qu'une imagination. Il allait vite et loin au but, quoique par des courbes plus d'une fois

immorales. Il éprouvait l'or au son, les sauvages à l'accent et au regard, la tempête à la foudre, aux vents et aux flots, se rendant bien compte de tout afin de n'être pas en défaut. Il proportionnait ensuite ses efforts aux obstacles, toujours supérieur au destin, même lorsque le destin l'immola. Profondément religieux sans superstition et sans fanatisme, ne craignant que Dieu, ce grand Raleigh fut un géant de la terre, un athlète de la mer, un aventurier, un capitaine, un savant, un navigateur, un poëte et, avant tout, un homme — prêt à la vie et à la mort!

LIVRE DOUZIÈME

Bacon toujours métaphysicien et toujours avide de places. — Son propre témoignage. — Son vrai titre · *la Grande Instauration*. — Induction, syllogisme. — Descartes. — Bacon fait de l'induction, une simple méthode, toute une révolution. — Style de Bacon. — Causes finales. — Newton. — Leibnitz. — Absolutiste en politique, Bacon libéral et novateur en tout le reste. — Esclave de la cour. — Flatteur et simoniaque. — Baron de Verulam. — Vicomte de Saint-Alban. — Lettre au roi Jacques. — Billet de Buckingham.— Vanité de Bacon.— Son luxe.— Ses résidences.— Homme légendaire. — Parlement de 1621. — Bacon poursuivi devant la chambre des lords. — Ses aveux. — Le grand sceau lui est retiré. — Sa condamnation. — Enfermé à la Tour. — Délivré par ordre du roi. — Roseau brisé. — Roseau pensant. — *La Grande Instauration*. — Abolition de la sentence infamante. — Joie courte du philosophe. — Son portrait. — Ses humiliations. — Ses travaux. — Sa santé. — Sir Fulke Greville. — Mort de Bacon. — Pourquoi il appartient non moins que Raleigh et Shakspeare au règne d'Élisabeth. — Dernière équité envers cette princesse.

Incomparable comme esprit, et, comme caractère, faible jusqu'au vice et au crime, Bacon ne cessa de flotter entre la philosophie et l'ambition. Quelques fragments de lui éclairent toute son âme. Le génie a cela de bon que ses moindres paroles font la lumière, et qu'en s'observant seulement il se révèle.

« Convaincu, dit-il, que j'étais né pour être utile au genre « humain, et me persuadant que l'honneur de servir la société « est de droit public et accessible à tous, comme l'air et l'eau, « je recherchai et ce qui pouvait importer le plus aux hommes, « et à quel usage m'avait plus particulièrement désigné la « nature. Or, d'un côté, je reconnus que le meilleur moyen « de bien mériter de l'humanité est de faire des découvertes « profitables et de perfectionner les arts qui aident la vie. En

« effet, je remarquai que dans les premiers âges, chez les « hommes encore grossiers, les inventeurs et propagateurs des « arts les plus simples avaient été mis au rang des dieux et « étaient devenus l'objet d'un culte public; tandis que les « faits et gestes des héros, fondateurs de villes ou législateurs, « rois justes ou conquérants, restaient circonscrits entre les « bornes étroites des lieux et des temps. Enfin je vis qu'avec « moins d'éclat les inventions utiles sont accommodées à des « fins plus universelles à la fois et plus durables. Il me sembla « surtout que celui qui, sans faire aucune découverte spéciale, « parviendrait à allumer dans la nature un flambeau capable « d'éclairer tout d'abord les horizons connus, flambeau qui « n'aurait besoin que d'être élevé plus haut pour faire péné- « trer le jour dans les choses les plus abstruses; il me sembla, « dis-je, que celui-là reculerait les limites de la domination « humaine sur l'univers et mériterait le titre de libérateur « et de bienfaiteur des hommes.

« D'un autre côté, à mon esprit assez agile pour saisir les « ressemblances, ce qui est très-important, assez capable « d'attention et de fixité pour observer les différences dans « leurs nuances les plus délicates; à mon ardeur dans l'inves- « tigation, à ma patience dans le doute, au charme que je « trouve dans la méditation, à la circonspection avec laquelle « j'affirme, à la facilité avec laquelle je renonce à mes opi- « nions, à mon amour pour l'ordre, à mon peu de penchant « pour ce qui est nouveau et de superstition pour ce qui est « ancien, à mon aversion pour toute imposture, à une sorte « d'affinité et de sympathie qui existent entre ma nature et la « vérité, je jugeais que j'avais été formé pour la contem- « plation dont celle-ci est l'objet, plutôt que pour une autre « carrière.

« Cependant ma naissance et mon éducation m'appelaient « aux affaires; parfois, comme un jeune homme, je me laissais « ébranler par les préjugés. Je pensais d'ailleurs que je devais

« à mon pays des services particuliers, auxquels les autres « contrées n'avaient pas un droit égal; j'imaginais que si « je parvenais jamais à quelque poste considérable dans « l'État, le génie et l'industrie mettraient à ma disposition plus « de ressources pour exécuter ce que j'avais conçu. En con- « séquence, je m'appliquai aux affaires et me recommandai « avec la modestie convenable, et sans qu'il en coutât rien à « ma candeur, à ceux de mes amis qui pouvaient quelque « chose; et puis il me vint à l'esprit que les avantages que « je m'étais d'abord proposé de procurer à mes semblables « ne s'étendraient pas, quels qu'ils fussent, au delà des be- « soins et de l'embellissement de cette vie mortelle, tandis que « je me laissai aller à l'espoir que des fonctions publiques, « si j'en obtenais, me permettraient à moi, né dans un temps « où l'état de la religion n'est rien moins que prospère, de « concourir au salut des âmes.

« Mais mes vues furent taxées d'ambition; mon âge déjà « mûr, ma santé altérée, m'avertissaient d'ailleurs que je m'y « prenais trop tard. Je jugeai donc que je ne remplirais pas « ma vocation, si je négligeais de doter les hommes des avan- « tages qui ne dépendaient que de moi, pour leur en ména- « ger d'autres qui exigeaient le concours d'autrui. Ainsi je « renonçai absolument à mes vues d'avancement et de fortune, « et revins tout entier à mon premier plan. »

Certes, la vocation de Bacon pour la philosophie n'était pas équivoque. Chaque expérience lui livrait un secret de Dieu, chaque invention lui assujettissait utilement la terre, chaque coup d'aile le portait plus haut dans le ciel. Et son style était digne de ses pensées; ce style retenait dans les merveilles de ses enchâssements les plus vifs éclairs de la poésie, de la méta-physique. Toute œuvre de Bacon était un écrin immortel et rayonnant.

Rien n'égalait la splendeur du talent de Bacon, si ce n'est sa fertilité. Discours, histoires, apologies, essais, dialogues,

traités, recherches, dissertations, mémoires, il prodiguait tout sans repos ni trêve avec l'aisance d'un créateur intarissable. J'ai dressé un catalogue de quatre-vingt-dix-huit œuvres ou opuscules, indépendamment de son œuvre immortelle : *la Grande Instauration*.

L'une des plus belles originalités de Bacon, c'était de tout provoquer, de tout animer autour de lui et après lui. Il n'était pas seulement fécond, il était fécondant.

Diderot et d'Alembert avaient longtemps médité le *de Augmentis scientiarum*, lorsqu'ils conçurent le plan de *l'Encyclopédie*. L'Encyclopédie sortit de *l'Avancement des sciences* comme l'effet sort de la cause.

Dans sa nouvelle *Atlantide*, Bacon développe l'idée d'une société d'hommes dévoués à la philosophie, à l'art, aux lettres, à toutes les sphères des connaissances humaines. Il fait de cette société une institution, lui compose un budget, lui accorde le temps, les édifices, les instruments, les bibliothèques, toutes les conditions de l'observation et des vastes études. De cette conception de Bacon naîtront toutes les académies.

Il avait le sentiment de sa puissance, lorsqu'il écrivait modestement (1605) à son cousin, le comte de Salisbury (Robert Cecil) : « Je serai content si j'ai donné l'éveil aux esprits « plus virils que le mien; n'aspirant qu'à ressembler au son« neur de cloches qui se lève le premier pour appeler les « autres à l'église. »

Son livre prodigieux, *la Grande Instauration*, devait contenir six parties. Les quatre dernières, à savoir l'*Histoire naturelle et expérimentale*, l'*Échelle de l'entendement humain*, les *Anticipations de la philosophie seconde*, enfin *la Philosophie seconde elle-même*, ou *la Science active*, la science dans ses applications innombrables, ces quatre parties de *l'Instauration* ne furent qu'ébauchées très-incomplétement. Mais les deux premières parties, *l'Avancement des sciences*

et le *Novum Organum*, furent achevées. Tout le génie de Bacon est là.

Il montre dans *l'Avancement des sciences* les découvertes faites par l'humanité et il devine celles qui se feront; il touche à ce qui a été et à ce qui n'est pas encore. Il raconte le passé, il pressent l'avenir.

Il va plus loin. Il expose dans son *Novum Organum* une méthode nouvelle. Il s'oriente et il oriente l'esprit humain dans cette immense végétation de choses et d'expériences qu'il indique et qu'il appelle *Sylva sylvarum*, la forêt des forêts, la pépinière des pépinières. Le *Novum Organum* est une logique, la logique de l'*induction* destinée à remplacer la logique du *syllogisme*. Bacon passe ainsi majestueusement du moyen âge au monde moderne dont il colore et illumine toutes les perspectives. Il n'est plus le dialecticien des traditions, il est l'interprète de la nature, de l'âme et des idées. Il est un régénérateur. Il reflète Archimède et toute l'antiquité, il soupçonne, il devance Newton et les temps futurs. Il est le Janus de la science.

Voilà ce qu'il est avec *la Grande Instauration*, *Instauratio magna*, un édifice inachevé cependant, car cette *Grande Instauration*, outre *l'Avancement des sciences* imprimé en anglais (1605), traduit en latin avec développements sous ce titre : *de Dignitate et Augmentis scientiarum* (1623), ne comprend que le *Novum Organum*. Ces deux livres sont toute *la Grande Instauration*, et certes c'est assez.

Non pas que Bacon ait détruit par l'*induction* le *syllogisme*. Syllogisme et induction sont deux formes de l'esprit humain que Descartes et Leibnitz appliqueront magnifiquement et qui appartiennent plutôt à la philosophie éternelle qu'aux philosophes passagers. Le syllogisme et l'induction, que ces philosophes emploient tour à tour, sont en effet, nous le répétons, des moules de l'esprit dont aucun ne peut être exclu parce que tous deux sont indispensables, étant de main divine. L'es-

prit qui les contient est à plus forte raison de main divine aussi. Il est antérieur et supérieur à l'une et à l'autre méthode par l'aperception des lois de causalité et de substance, lois primordiales et préexistantes en nous, alors même qu'elles sont suscitées par des phénomènes hors de nous. Ni l'induction, ni le syllogisme ne périront. Ce n'est pas trop de toutes les méthodes pour l'humanité qui procède à ses découvertes comme Newton aux siennes, « en y pensant toujours », et qui est pénétrée instinctivement de l'axiome de Leibnitz : « Il n'est pas nécessaire de vivre, mais il est nécessaire de penser. »

Le syllogisme et l'induction, étant deux logiques correspondantes à l'intelligence, ne peuvent être abolies l'une par l'autre. Elles se rejoignent dans leurs évolutions, et le syllogisme, qui conclut du général au particulier, est l'induction retournée, l'inverse de l'induction, laquelle conclut du particulier au général.

Voici un syllogisme : — Les oiseaux sont mortels; or l'aigle est un oiseau; donc il est mortel. Et voici une induction : — L'aigle, le vautour, le cygne sont mortels; or ils sont des oiseaux; donc les oiseaux sont mortels.

Je n'appuie pas.

Jusqu'à nos jours, les hommages ont monté de plus en plus vers Bacon.

Reid a dit : « Après que les hommes eurent travaillé à la « recherche de la vérité pendant deux mille ans avec l'aide « du syllogisme, lord Bacon proposa la méthode de l'induc- « tion comme un instrument plus puissant. Son *Novum Orga-* « *num* peut être considéré comme une seconde grande ère « dans le progrès de la raison humaine. »

Royer-Collard a dit : « La logique du raisonnement inductif « a été créée par Bacon dans son *Novum Organum*. »

Laplace a dit : « En insistant avec toute la force de la rai- « son et de l'éloquence sur la nécessité d'abandonner les sub-

« tilités insignifiantes de l'école pour se livrer aux opérations « et aux expériences, et en indiquant la vraie méthode de « s'élever aux causes générales des phénomènes, le chance- « lier Bacon a contribué aux progrès immenses que l'esprit « humain a faits dans le beau siècle de ce grand philosophe. »

Voilà des témoignages. Il y en a bien d'autres. Mais il est de mode à cette heure de disputer à Bacon les découvertes et même son invention la plus assurée : celle de l'*induction*. Au lieu de chicaner le génie, avouons du moins que si Bacon n'a pas combiné assez psychologiquement l'induction, il en a fait une habitude universelle, un torrent à mille bras, un débordement de courants et d'applications. S'il a négligé parfois le principe de l'induction, se contentant de la prendre comme une évidence, combien ne l'a-t-il pas mise en œuvre, de telle sorte que d'une méthode il a dégagé une révolution. Là est son immortelle originalité.

Et quelle langue n'a-t-il pas trouvée pour mieux propager la méthode! C'est le premier prosateur de l'Angleterre. Quelle richesse d'images, de tours et d'idées! Tout ce qu'il touche devient or pur. Veut-il prouver l'inanité des causes finales dont il n'est pas le partisan comme le fut plus tard Newton, il dira : « La recherche des causes finales ne produit rien; c'est une vierge consacrée à Dieu, elle demeure stérile. » Newton l'a fécondée. Non moins heureux dans l'expression d'une vérité que Bacon dans l'expression d'un paradoxe, Newton dira : « Qui retient les étoiles fixes et les empêche de tomber les unes sur les autres? Comment est-il arrivé que les corps des animaux vivants fussent formés avec tant d'art, et pour quelles fins leurs diverses parties ont-elles été faites? L'œil a-t-il été construit sans aucune science de l'optique et l'oreille sans aucune connaissance des sons?... Toutes ces choses étant si parfaitement opérées, ne paraît-il pas d'après les phénomènes qu'il existe un Dieu immatériel?... » Newton mène ainsi des effets aux causes « jusqu'à la première de toutes les causes,



qui certainement n'est point mécanique... » Sa conclusion est celle-ci : « L'univers approprié à la variété des temps et des lieux n'a pu tirer son origine que d'un être primitif ayant des idées et une volonté. » La démonstration des causes finales n'a pas été moins sympathique à Leibnitz qu'à Newton.

Vaincu par eux en raison, Bacon n'est pas vaincu par eux en style. Personne ne sait mieux dire, personne ne lui est supérieur comme écrivain. La comparaison que lui suggèrent les causes finales n'est qu'une de celles qu'il prodigue sans compter avec lui-même ou avec les autres.

Voudra-t-il nous prémunir contre notre facilité à nous passer des faits et des solides études, il dira : « Ce ne sont pas des plumes, mais des plombs qu'il faut attacher à l'esprit humain. » Voudra-t-il convaincre que l'observation ordinaire et futile qui se contente de petits hasards est insuffisante, il dira : « L'histoire naturelle doit porter la lumière dans la science des causes et ne se point arrêter à des détails curieux que la nature jette sur nos pas, comme les fruits d'Atalante, pour retarder notre course. »

Tel est Bacon. Il a été surpassé comme inventeur, égalé comme penseur; comme écrivain, il est peut-être le premier parmi les premiers.

Le courtisan abject dans l'ordre du gouvernement est un sublime révolutionnaire dans l'ordre des idées et des sciences. Il dédaigne les routes battues, il ouvre des routes nouvelles. Sa résolution est inébranlable. Il aspire à des destinées meilleures pour le genre humain. Il déploie un cœur de héros. Bacon est le héros des innovations. Il se hasarde sur l'océan de l'inconnu, brave les flots et les tempêtes, s'éloigne du moyen âge et navigue entre mille dangers doublés de mille fantômes vers un monde ignoré de tous, deviné de lui seul. Est-il donc étrange qu'il se soit comparé à Colomb? C'est le Colomb de la philosophie.

Cet absolutiste en politique est très-libéral en métaphysique.

Il agite le drapeau du progrès. Il invite à l'indépendance de l'esprit, il pousse dans les voies de l'avenir. Il est l'apôtre de la perfectibilité. Plus pratique et moins créateur que Descartes, il est le grand initiateur au nom de l'induction, comme Descartes l'est au nom de l'intuition et de la psychologie, tous deux armés de méthodes comme de leviers prodigieux qui, malgré la proximité des temps, en font presque des hommes mythologiques. Descartes est bien Français : il se préoccupe uniquement de la vérité, tandis que Bacon, ce promoteur, ne se préoccupe pas moins de l'utilité que de la vérité, et qu'on retrouve l'Anglais — l'industriel indélébile — dans le philosophe.

Pourquoi ce grand Bacon, tout altéré d'infini, eut-il aussi la soif du pouvoir? Hélas! ce n'était pas même le pouvoir qu'il poursuivait, ce fut bien moins, c'étaient les dignités officielles. Il affrontait les refus, la mauvaise humeur, les dédains. Il se glissait dans les antichambres. Il faisait sa cour aux rois, il la faisait aux mignons et aux favoris. Toute sa vie, il flatta Élisabeth et Jacques Ier; il flatta les deux Cecil, l'un son oncle, l'autre son cousin; il flatta le comte d'Essex, Walter Raleigh, avant de les abandonner, de les livrer même, coupable envers Essex d'une ingratitude monstrueuse, envers Raleigh d'une complaisance homicide à Buckingham, à Jacques Ier et à Gondamar, de telle sorte que parmi les souillures qui tachèrent l'hermine du chancelier Bacon, la postérité, je l'ai dit et je le répète, distingue encore deux gouttes de sang héroïque.

Bacon, de mérite en mérite, et de bassesse en bassesse, parvint à la magistrature la plus haute de son pays. Ses longues adulations, inutiles avec Élisabeth, réussirent par moments avec Jacques. Mais que les faveurs royales coûtaient cher à Bacon! Cet homme immense s'était fait l'amuseur de Buckingham, un impertinent de très-grand air dont c'est l'honneur pourtant d'avoir aimé les saillies de Bacon, tandis

que c'est la honte du grand chancelier d'avoir prostitué toutes les souplesses, tous les trésors de sa conversation aux caprices d'un fat brillant, mais vulgaire sous ses grâces.

Bacon relevait et assaisonnait par la science ou par l'à-propos ses adulations les plus viles. C'est ainsi qu'il avait adopté une devise très-précieuse à Jacques. Cette devise, empruntée à Tacite, caressait l'érudition du roi et sa doctrine du pouvoir absolu. Un ami de Séjan, Terentius, avait dit à Tibère en plein sénat : *Tibi summum rerum judicium Dii dedere; nobis obsequii gloria relicta est.* « A toi les dieux ont donné la souveraine décision de toutes choses; la gloire d'obéir nous a été réservée. »

. Voilà pourtant les paroles que Bacon ne cessait de citer et qu'il avait même abrégées ainsi : *Gloria in obsequio,* afin de les citer plus souvent. Tant la servilité lui était naturelle; tant il était blasé sur les abaissements !

Au milieu de quelques amertumes et de quelques rougeurs, Bacon triomphait. Une fois lord grand chancelier, il désira un titre. Il fut exaucé. Le 12 juillet 1618, il fut nommé baron de Verulam. Charles, prince de Galles, — depuis Charles I[er], — le duc de Lennox, le marquis Hamilton, les comtes de Pembrocke, d'Arundel et de Surrey, les premiers personnages de l'Angleterre après le roi, furent les témoins du lord grand chancelier.

Au gré de Bacon, ce n'était pas assez. Il aspirait à un titre plus élevé. Son vœu fut encore écouté : le baron de Verulam fut fait vicomte de Saint-Alban, le 27 novembre 1621. La nouvelle cérémonie est plus éclatante que la première. Ce fut cette fois Buckingham qui revêtit Bacon du manteau de vicomte.

Bacon ne se possède plus. Il appelle Jacques un grand roi.

Le vicomte de Saint-Alban ne voit pas l'homme dans Jacques, il ne voit que son souverain, la source des titres et des pensions.

Sa joie d'être vicomte fut de l'ivresse. Il la répandit dans la correspondance qu'il entretenait avec ses amis et les savants, soit anglais, soit étrangers.

Cette joie puérile, nous nous bornerons à la signaler dans une lettre à Jacques Ier :

« Sire, sous le bon plaisir de Votre Majesté, voici, de compte « fait, la huitième grâce qu'elle m'accorde. Elle m'a nommé « son conseiller extraordinaire, puis ordinaire ; bientôt après, « elle m'a fait solliciteur général, charge dans laquelle je l'ai « servie pendant sept années. Elle m'a ensuite nommé son « attorney général, titre que je n'ai pas tardé à cumuler avec « celui de conseiller privé, par une sorte d'exception bien- « veillante qui ne s'était pas vue depuis longtemps. Peu après, « Sire, vous m'avez confié votre grand sceau ; mais cette « charge ne faisait de moi qu'une planète mobile, vous m'avez « fait une étoile fixe en me créant chancelier. Enfin quand il « ne vous a plus été possible de me faire monter davantage, « votre bonté a eu recours aux honneurs ; c'est ainsi qu'elle « m'a d'abord nommé baron de Verulam et qu'elle me nomme « aujourd'hui vicomte de Saint-Alban. Je trouve dans ces « huit faveurs ce qu'on appelle en musique un diapason, un « nombre harmonique, un accord parfait.

« Je puis donc vous dire : *Quid retribuam ?* Que vous rendre « pour tant de bienfaits ? Je n'ai rien en propre, mais j'offre « à Votre Majesté tout ce que je tiens de Dieu ; oui, tout, mes « travaux, mes services, mes efforts assidus, en un mot mon « cœur et ma vie. »

Ce fut Buckingham qui remit cette lettre au roi. Il écrivit ensuite à Bacon ce billet protecteur :

« J'ai lu votre lettre de remercîment à Sa Majesté, qui a « dit que c'était trop de reconnaissance. Elle a ajouté qu'un « si fidèle sujet méritait tous les encouragements. Moi, cher

« milord, je me réjouirai toujours des preuves d'affection que « vous donnera Sa Majesté, et je contribuerai tant que je le « pourrai à accroître la bonne opinion qu'elle a de vous. »

Bacon était comblé. Bien avec le roi et avec le prince de Galles, mieux avec le favori, il se préoccupait aussi de la postérité dont il s'intitulait le serviteur.

Il augmenta son luxe. Il habitait l'hôtel d'York, où son père était mort, et où lui-même était né. C'était une splendide demeure. Il en renouvela les ameublements. Il la peupla de domestiques plus nombreux. Il eut même des pages de bonne maison qui se levaient par respect, lorsque le chancelier sortait ou rentrait et lorsqu'il recevait des hôtes illustres. Il aimait cette grandeur à laquelle il n'était pas accoutumé, quoiqu'il fût fils d'un ministre d'État.

Cette vanité lui était fort onéreuse, indépendamment de ses dons et des dépenses énormes que lui dévoraient ses expériences scientifiques.

Toutes ses résidences de ville et de campagne avaient de vastes bibliothèques, de riches collections, et ressemblaient à des laboratoires. Ici c'étaient des fourneaux, les uns éteints, les autres en flammes; là c'étaient des amphores, des fioles, des métaux divers, des herbes odoriférantes, des fusions, des mélanges chimiques. C'étaient des costumes éclatants, des masques de verre, de soie, de velours, dispersés au travers des livres et des alambics. Cela contribuait à le ruiner et à le grandir. Ce chancelier encyclopédique, philosophe, magistrat, écrivain, prenait des proportions gigantesques, superstitieuses et confuses. C'était un sorcier, un mage, un astrologue. C'était Mercure Trismégiste lui-même. L'imagination du moyen âge que Bacon dissipait par la science, cette imagination, avant de s'évanouir, l'enveloppait de ténèbres et le couronnait de lueurs fantastiques.

Il était admiré de près et surtout de loin, la distance mêlant

aux perspectives ses mirages, non moins que la durée. C'est au milieu de ce ciel pur de sa fortune qu'un orage sinistre se forma.

Le parlement de 1621 s'étant réuni, le 30 janvier, ce fut Bacon qui ouvrit la session par un discours absolutiste dans le goût du roi. Le chancelier ne reconnaissait aux deux chambres que le droit de conseiller et d'adhérer. Cette prétention de la couronne irrita le parlement. Il s'inquiéta des abus, et il résolut de les extirper, fût-ce même par l'exercice d'un pouvoir que le chancelier avait passé sous silence, le pouvoir d'accuser et de juger, soit les ministres, soit les hauts fonctionnaires prévaricateurs.

Un comité des recherches fut institué par les communes. Ce comité signala des vexations et des rapines innombrables. Il y avait principalement trois priviléges qui accordaient aux titulaires la faculté exclusive d'autoriser, soit les tavernes à bière, soit les hôtelleries et auberges de ville et de campagne, soit les fabriques du galon d'or et d'argent. Pour suffire aux extorsions des patentés, les cabaretiers et les manufacturiers, volés eux-mêmes, étaient obligés de frelater par des ingrédients nuisibles la bière du peuple et de substituer dans les galons les trois quarts de cuivre à l'or et à l'argent.

Ces monopoles odieux furent dénoncés comme des attentats publics. Or les patentés étaient sir Gil Mompesson et sir Francis Michell, auxquels s'était associé Édouard Villiers, frère de Buckingham. Le favori, compromis lui-même, fit partir son frère qu'il chargea d'une mission diplomatique au delà du détroit.

Les deux complices d'Édouard Villiers furent seuls poursuivis. Buckingham fut soupçonné, le chancelier presque incriminé. Bacon, en effet, avait apposé le sceau de l'État aux monopoles, et il en retirait un bénéfice, à l'exemple de Buckingham.

Sir Gil Mompesson et sir Francis Michell furent condamnés



à une prison perpétuelle et déclarés infâmes en même temps que dépouillés du titre de chevalier. Édouard Villiers se cacha dans son nuage diplomatique, et Buckingham sous la pourpre du manteau royal. Restait Bacon, autour duquel s'amoncelaient des culpabilités si nombreuses, que la chambre des communes, sur les conclusions de sir Robert Philips, déféra la cause du chancelier à la chambre haute. Il était accusé de corruption. Coke, le plus grand jurisconsulte d'Angleterre, l'ennemi implacable de Bacon, pressait, envenimait la procédure. Il n'avait qu'un trait de plume, qu'un éclat de voix : « Le chancelier est coupable. » Chaque jour un fait surgissait. Des griefs renaissants s'accumulaient et se précipitaient en avalanches. Du 17 au 24 mars, l'affaire avait démesurément empiré.

Le chancelier fut surpris, dépassé, foudroyé. Il écrivit le 25 mars à Buckingham :

« Milord, le jour d'hier ne fut pas un jour pour moi. J'at-
« tends des nouvelles de vous qui êtes mon ancre sur cette
« mer agitée. Cependant, pour tranquilliser mon cœur, j'écris
« à Sa Majesté. Fasse le ciel que Votre Seigneurie soit con-
« stamment heureuse !

« FRANÇOIS SAINT-ALBAN,

« Chancelier. »

Un mois s'écoula. Bacon vécut, pendant ces longues heures, dans des tortures sans nom. Il sollicitait tour à tour, soit directement, soit indirectement, le favori, le roi, les lords, les députés des communes. Il essaya même, par l'intervention de Jacques Ier, d'adoucir la rage de Coke, un légiste supérieur qui croyait s'obstiner sur Bacon par justice et qui s'acharnait par envie.

Jacques était fort embarrassé. Il aimait Bacon, un Platon et un Aristote pour son règne ; oui, Jacques s'intéressait à son

chancelier, et il pleura deux fois de ne pouvoir user en cette occasion de la prérogative royale. Mais il devait se disculper lui-même et surtout absoudre Buckingham de toute participation aux abus. Le parlement et la nation étaient échauffés à la poursuite des prévaricateurs. Il leur fallait une victime illustre. Ne voulant à aucun prix liver son favori, Jacques, malgré son regret, résolut de sacrifier son chancelier.

Le malheureux Bacon avait compris cela. Dans l'impossibilité de combattre, soit avec la clémence royale, soit avec sa propre innocence, il se décida aux humiliations de la prière. Il ne cria pas justice ; il demanda pitié.

Le 24 avril, il adressa, par S. A. le prince de Galles, l'acte suivant :

Humble acte de soumission du grand chancelier aux très-honorables lords siégeant en la chambre haute du Parlement.

« Sous le bon plaisir de Vos Seigneuries, je vous supplie, « Milords, de bien interpréter ce que je vais écrire. Les pa« roles qui échappent à un esprit troublé et à un cœur navré « réclament quelque indulgence.

« Je sais que depuis longtemps on attend de moi une jus« tification, et je me suis arrêté à une seule empruntée à Job. « Après l'aveu plein et entier que je vais faire à Vos Seigneu« ries, en me mettant à leur discrétion, je dirai avec ce saint « homme : « Je n'ai pas caché mes actions comme Adam a « caché les siennes ; je n'ai pas renfermé mes fautes dans « mon sein. » Voilà l'unique justification dont j'userai.

« Il ne me reste plus qu'à confesser ingénument et sans « *feuilles de figuier* que j'ai pris connaissance des diverses « charges élevées contre moi ; je déclare qu'insuffisamment « établies devant vous, elles le sont suffisamment dans ma « mémoire pour me déterminer à abandonner ma défense et « vous obliger à me condamner et à me punir. »



Bacon en appelle à la clémence des lords. Il lui serait facile d'atténuer ses fautes, mais il laisse ce soin à ses juges. Il a en eux une confiance absolue. Ils ne sont pas de simples juges ; ils sont des juges hommes d'État. Leur juridiction est souveraine. Leurs attributions sont discrétionnaires dans l'indulgence et dans la miséricorde. Si donc c'est leur bon plaisir, ils ont le droit de modérer la peine.

« Je souhaite humblement, ajoute-t-il, que Sa Majesté me « retire son sceau ; ce sera pour moi un sujet d'affliction bien « grande, mais aussi une assez douloureuse expiation.

« Milords, vous êtes ou des gentilshommes, et toujours la « compassion habite les cœurs nobles, ou de respectables « prélats, disciples de celui qui n'achève pas de rompre le « roseau brisé. Or, plus les siéges où vous êtes assis sont « élevés, plus vous serez sensibles aux vicissitudes de ce « monde et à la chute de quiconque tombe de haut.

« Je remets donc mon sort entre vos mains. Que mon « repentir dicte mon arrêt et que la perte du sceau soit mon « châtiment! Daignent Vos Seigneuries m'épargner de plus « grandes rigueurs et me recommander à la merci du roi.

« Que l'esprit de Dieu soit avec vous !

« De Vos Seigneuries l'humble serviteur,

« François Saint-Alban,

« Chancelier »

Rien n'était plus habile que cette attitude suppliante de lord Bacon. Il ne prétendait pas à la dignité que donne la conscience. Coupable, il s'efforçait, par sa soumission envers la chambre haute, de l'incliner au pardon. Ce pardon, c'était la destitution, une destitution, il est vrai, mêlée de scandale, puisqu'elle serait sollicitée auprès du roi officiellement et qu'elle serait motivée sur des actes odieux. Mais, enfin, tout se bornerait à la remise du grand sceau. Le chancelier per-

drait la première magistrature de son pays et serait déshonoré. Il conserverait du moins la pairie, la liberté ; il éviterait la confiscation de ses biens et la dégradation de la noblesse. Dans le naufrage de sa fortune, il aspirait surtout à sauver ses titres. Il voulait n'être pas seulement Bacon, il voulait rester baron de Verulam et vicomte de Saint-Alban.

Les lords furent touchés du prosternement d'un si grand homme. Ils trouvèrent néanmoins que les aveux du chancelier étaient trop vagues et qu'il esquivait trop les charges.

Ils lui envoyèrent une procédure composée de vingt-huit chefs d'accusation. Le chancelier était sommé de répondre par ordre à tous les griefs. Tandis que les ennemis de Bacon lui imputaient des prévarications qui montaient jusqu'à cent mille livres sterling, la chambre, inaccessible aux rumeurs du dehors, ne constatait que huit mille livres environ, c'est-à-dire deux cent mille francs frauduleusement perçus par le chancelier. Ce total n'était pas complet et menaçait de grossir. Bacon s'empressa de satisfaire la chambre par un mémoire qu'il lui adressa le 29 avril. Il se borna, la rougeur au front, à expliquer, ne cherchant pas à nier, tout au plus atténuant parfois. Il avait reçu de l'argent des parties, tantôt avant, tantôt pendant, tantôt après les procès. Il ne revendiquait pas un droit, il implorait une grâce.

« Milords, ayant lu l'accusation portée contre moi, descen-
« dant au fond de mes souvenirs et sondant aussi loin que je
« puis ma conduite, je confesse pleinement et ingénument
« que je suis coupable de corruption.

« Oui, je le confesse, dans les faits que l'on énumère, il y
« a, de quelque façon qu'on les envisage, crime de corruption
« et oubli de la probité. Je m'en repens du fond de mon cœur
« et me soumets au jugement de la cour... Puisse ma con-
« damnation, si Vos Seigneuries la prononcent, ne pas con-
« sommer ma ruine, mais se ressentir de votre bonté. J'attends

« plus de vous, j'attends que vous soyiez pour moi de généreux « intercesseurs auprès de Sa Majesté, afin qu'elle m'accorde « sa clémence. »

La chambre, après la lecture de ce mémoire du chancelier, lui dépêcha une députation de lords pour en constater l'authenticité et la signature. Bacon répondit à la députation que le mémoire était bien de lui. « Ma main et mon cœur y sont, dit-il, je prie Vos Seigneuries d'y ajouter leur commisération, je les prie d'avoir compassion d'un roseau brisé. »

Sur les déclarations du chancelier aux messagers de la chambre, elle autorisa ces messagers à réclamer du roi que le sceau fût retiré à Bacon. Le prince de Galles ayant accompagné chez son père les lords en grand costume de pairs, Jacques obtempéra sans délai au désir du parlement. Il désigna quatre des lords présents pour aller à l'hôtel d'York redemander le grand sceau à Bacon. Le chancelier accueillit ses collègues avec une tristesse profonde mêlée de courtoisie et de résignation. Ils furent émus, et, comme ils s'excusaient du cruel devoir qui leur était imposé : « Je ne vous en veux pas, milords, dit Bacon, voici le grand sceau. Il est juste que je le rende, puisque je n'ai pas mérité de le garder. Le roi me l'avait donné, ce sont mes délits qui me l'enlèvent : *Rex dedit, culpa abstulit.* »

Le sceau fut reporté à Jacques dans son palais de White-Hall. Il reprit ce gage de sa confiance trahie et investit le lord grand juge des fonctions provisoires de chancelier.

La décision du roi ayant été communiquée au parlement le 2 mai, il fut arrêté dans les deux chambres que le jugement sur le chancelier serait prononcé le lendemain. La chambre haute se hâta de renvoyer à Bacon des messagers, mais ce n'étaient plus des lords, c'étaient un huissier et un sergent d'armes. Ces officiers infimes et néanmoins si redoutables pénétrèrent jusque dans la chambre à coucher de Bacon.

Bushel, l'un des plus affectionnés domestiques du chancelier, était auprès de son maître qui souffrait et se désespérait tour à tour.

A l'aspect de l'huissier et du sergent d'armes, Bacon se leva sur son séant ; il gémit, et dit : « Messieurs, je n'ignore pas que je devrais vous suivre, mais la maladie me retient, une maladie réelle et non feinte. Soyez mes témoins et mes interprètes devant milord président. »

Les deux officiers se retirèrent. La pâleur mortelle du chancelier qu'ils étaient accoutumés à vénérer, sa voix faible, son accent plaintif, les affirmations redoublées de Bushel qui les reconduisit jusqu'à la rue, les persuadèrent. La chambre haute, instruite de leur rapport, opina qu'il serait procédé contre l'accusé en son absence, et elle manda sa délibération à la chambre des communes. Ce fut une grande faveur pour Bacon. Ses collègues, presque tous ses admirateurs, lui épargnèrent le supplice d'entendre à genoux, à leur barre, la sentence infamante, dans ce parlement qu'il présidait naguère avec tant d'éclat.

Les communes, ayant obtempéré à l'intention de la chambre haute qui avait fixé le jugement au 3 mai, chargèrent, le matin de ce jour, leur orateur sir Thomas Richardson de solliciter ce jugement, ce qu'il fit par un discours animé.

Tout étant préparé, le lord grand juge répondit :

« Monsieur l'orateur, sur l'accusation de la chambre des
« communes contre le vicomte de Saint-Alban lord chance-
« lier, la haute cour du parlement a ordonné une information
« de laquelle il résulte, non moins que de l'aveu de l'accusé,
« qu'il est coupable des crimes de corruption signalés par
« ladite chambre des communes et de plusieurs autres faits
« de même nature non signalés par elle.

« En conséquence, la haute cour a notifié au lord chance
« lier de comparaître devant elle. Il s'en est abstenu, non par

« révolte ou à mauvais escient, mais par suite d'un état de « faiblesse et de maladie officiellement prouvé.

« La haute cour n'en a pas moins passé outre et a rendu « son jugement dont voici la teneur :

« Le vicomte de Saint-Alban, lord chancelier, est con- « damné :

« 1° A payer au roi une amende de quarante mille livres « sterling ;

« 2° A rester enfermé dans la prison de la Tour le temps « qu'il plaira à Sa Majesté ;

« 3° A ne plus exercer de fonctions publiques, soit honori- « fiques, soit salariées ;

« 4° A ne plus siéger au parlement et à ne jamais se mon- « trer dans le territoire du ressort de la cour. »

Bacon attendait avec anxiété des nouvelles. Ce fut lord Windsor qui lui apprit l'arrêt fatal par l'entremise de Thomas Bushel qui accourut tout haletant à l'hôtel d'York. Bacon était toujours couché, plus blême que l'oreiller sur lequel sa tête était renversée, dans l'ombre des rideaux fermés de sa fenêtre. « Qu'ont-ils fait de moi? s'écria le pauvre chancelier à l'apparition de son serviteur. — Milord, reprit Bushel, vous êtes ruiné par la sentence; mais, grâce au suffrage des évêques, ni vos biens ne sont confisqués, ni vos titres abolis. Vous êtes encore baron de Verulam et vicomte de Saint-Alban. — Ainsi, dit Bacon, je dois toute ma reconnaissance au clergé. »

Il aborda ensuite tous les détails de la séance, et Bushel le satisfit. Quand il eut tout entendu, Bacon, s'agenouillant sur son lit, se frappa la poitrine et dit : « Mon Dieu, mon Dieu, ce calice est encore bien amer. Soutenez-moi. »

Bacon fut le premier exemple d'un pair exclu du parlement. Il y avait eu des pairs décapités ; il n'y en avait pas eu un seul de chassé. Tout ébranlé sous cette ignominie, Bacon fut conduit à la Tour. Précipité du fauteuil de chancelier dans

son noir cachot, le malheureux grand homme s'y plongea comme dans un tombeau. Ce fut même plus qu'un sépulcre, car ce fut un sépulcre douloureux, où l'estime plus précieuse que l'existence était ensevelie, où le mort était tout palpitant d'angoisses. Ce mort vivant, ô supplice des supplices! sortit, le troisième jour, du sombre monument sur un ordre du roi, sollicité par Buckingham et par le prince de Galles.

Quand on annonça à Bacon la liberté, il dit au chambellan de White-Hall : « Je remercie le roi du fond de mon cœur, mais je suis un roseau brisé. » Ce mot lui était familier. « Je suis, répétait-il sans cesse, un roseau brisé. » Et c'était vrai. Heureusement pour le monde et pour lui-même, il était aussi un roseau pensant.

Il ne quitta pas Londres précipitamment ; il se prépara lentement à son exil. De grands travaux le préoccupaient en même temps que le rongeait la honte d'une sentence flétrissante. Il honorera son siècle, après s'être déshonoré lui-même. Il éblouira les contemporains, il étonnera la postérité. Il achèvera sa *Grande Instauration.*

Il annonça cette magnifique intention au roi, à Buckingham, au prince de Galles. Il l'écrivit au comte de Gondomar, ambassadeur d'Espagne (6 juin 1621) :

« Monseigneur, je songe plus que jamais à mon œuvre. « Mon âge, ma position et mon génie auquel j'ai obéi assez « mal jusqu'ici, m'invitent à cultiver les lettres, à instruire « les acteurs que je laisse sur la grande scène d'où j'ai disparu, et à ne plus travailler désormais que pour l'avenir. « Je ne sais si j'y trouverai la gloire, mais j'y trouverai certainement l'avant-goût d'une vie meilleure... »

Pénétré des égards et des déférences de Gondomar, Bacon lui écrivait de nouveau :

« Je reconnais la divine providence au soin qu'elle a pris



« de me susciter miraculeusement, dans l'abîme où je suis, un « ami tel que vous, qui, malgré les affaires, malgré les diffi- « cultés, a fait pour moi ce que mes autres amis n'ont pas osé « ou n'ont pas pu. Votre Seigneurie en goûtera la récompense « dans son cœur généreux. Peut-être même la postérité vous « tiendra-t elle compte, mieux que de toutes vos vertus, de la « consolation et du secours que vous apportez à mes malheurs; « oui, la postérité pour laquelle je ne mourrai pas tout entier. « Si par moi-même je ne puis rien pour vous qu'être à vous, « je puis du moins vous garantir que le feu de ma reconnais- « sance ne cessera de brûler sous les cendres de mon dé- « sastre. »

Bacon souhaitait Londres pour résidence. Mais l'arrêt qui pesait sur lui l'écartait de la grande cité où étaient ses habitudes, ses affections les meilleures, où il avait ses collections particulières et les collections publiques, les musées, les bibliothèques, les instruments de science, les cabinets variés de ses études. Londres aussi le rapprochait des grands médecins pour sa santé, des grands avocats pour ses dettes qui s'étaient accrues dans des proportions formidables.

Les dettes! ah! ce ne sont pas les dettes que nous reprochons à Bacon. Les dettes, lorsque l'intégrité, lorsque la charité les dorent d'un double prestige, sont plaintes chez un homme de génie avec un sentiment aussi exquis que la poésie et plus tendre que l'admiration.

Mais Bacon, peu apprécié, très-menacé, se préoccupait avec raison des moyens de combattre ou de déjouer ses créanciers aigris.

Toujours les créanciers avaient été les fléaux de Bacon : il en avait l'épouvante. Même avant son dernier procès, ils l'avaient poursuivi à outrance et incarcéré. Depuis sa chute, ils redoublaient d'exigences. Il avait recours aux gens de loi qu'il interposait entre lui et ces dogues hurlants. Lorsqu'il

était forcé de comparaître lui-même et de payer de sa personne, il était inépuisable en ressources, en séductions, soit qu'il fût en tête-à-tête avec un seul interlocuteur, soit qu'il affrontât une assemblée tumultueuse et la plus terrible des émeutes : une émeute de créanciers.

Londres était donc nécessaire à Bacon pour ses affaires autant que pour ses travaux et pour ses intimités, mais il en était proscrit et il ne lui était pas loisible d'y demeurer.

Il obtint quelques délais par Buckingham, qui introduisit dans le cabinet du roi Thomas Meautys, l'ancien secrétaire de Bacon. L'accueil du roi fut bienveillant, et Bacon fut content de l'entrevue. Il dit, en l'apprenant de la bouche de Meautys : « J'ai encore un bon maître, un bon ami et un bon serviteur, » désignant par là le roi, Buckingham et Meautys lui-même.

L'un des souhaits de Jacques Ier, qui ne voulait pas se compromettre avec son parlement, était que Bacon n'éludât point son arrêt et se fixât sans retard à Gorhambury.

C'était, on s'en souvient, la terre où Bacon avait joué enfant. Cette terre que son père aimait n'avait d'abord été qu'une petite maison. Élisabeth, étant venue un jour y visiter son ministre, lui témoigna par quelques mots indirects qu'elle ne trouvait pas cette demeure convenable à la dignité d'un garde des sceaux. Nicolas Bacon, heureux des sollicitudes de la reine et de l'honneur qu'elle lui avait fait en passant son seuil modeste, s'empressa de se conformer aux insinuations de sa souveraine. De son jardin il fit un parc et de sa maison un château en la prolongeant de deux ailes.

C'est dans cette résidence, que François Bacon avait héritée de son frère Antoine, qu'il se réfugia pour obéir au conseil de Jacques. Il vécut là très-agité, rêvant sans cesse de Londres où il habitait, tantôt son hôtel d'York que convoitait Buckingham, tantôt sa maisonnette d'Holborn qu'il avait fait bâtir près du collége de Gray's inn, théâtre de ses premiers

triomphes d'éloquence touchant les origines et la philosophie du droit, soit ancien, soit moderne.

L'homme n'est bien qu'où il n'est pas. Gorhambury située près de Saint-Alban et de Verulam, Gorhambury célèbre entre tous les sites de ce charmant comté d'Hertford où le froment prospère, où les quatre rivières de Lea, de Maran, de Rib et de Quin se réunissent afin de transporter à Londres la drèche et le blé, Gorhambury, cette terre paternelle et vénérable de Bacon, ne lui plaisait point. Il soupirait pour une capitale où l'appelaient la science, la proximité de tout et peut-être aussi la facilité de dérober sa tête glorieuse, quoique découronnée de ses auréoles.

L'illustre métaphysicien complétait donc tristement à Gorhambury son recueil d'érudition, sa *Sylva sylvarum*, y approfondissait ses traités sur les vents, sur la vie et la mort, sur la cohésion et l'expansion des corps dans l'espace, sur la pesanteur et la légèreté, sur la sympathie et l'antipathie des êtres, sur le soufre, le mercure et le sel. En même temps, il faisait traduire son *de Augmentis* par Hobbes, son disciple, et par le docteur Rawley, son chapelain, qui fut ensuite le chapelain de Charles I[er] et de Charles II. Il recevait quelques rares amis, des créanciers innombrables, et se débattait, au milieu de ses labeurs, dans d'inextricables embarras et dans des gênes indignes.

Il avait bien une pension du roi de douze cents livres sterling, six cents livres du bureau des aliénations et sept cents livres de ses propriétés non engagées, ce qui lui faisait un revenu de plus de soixante mille francs; mais tout cela était dévoré dans ses expériences coûteuses, et il sentait les atteintes de la misère. Il devait deux millions et il se consumait dans des nécessités renaissantes.

Il cria vers le roi du fond de sa détresse. Jacques, attendri par les accents de son ancien chancelier, par les instances du prince de Galles et de Buckingham, remit à Bacon son amende

de quarante mille livres sterling. Bacon le remercia, lui promettant, pour s'acquitter, d'écrire l'histoire de Henri VII. Il tint parole et demanda au roi de nouvelles subventions. « Ne souffrez pas, lui écrivait-il, qu'après avoir porté « les sceaux de l'État, je porte la besace, et que j'étudie pour « vivre, moi qui ne souhaite de vivre que pour étudier. » Jacques le combla d'autres grâces. Il lui ouvrit les faubourgs de Londres et Londres même. Enfin Bacon sollicita une dernière faveur : l'abolition de la sentence qui consternait sa vieillesse. Il écrivit au roi, le 30 juillet 1624 :

« Très-gracieux et très-vénéré souverain, avant d'adresser « cette supplique à Votre Majesté, je prends Dieu à témoin « du fond de mon cœur que je n'ai rien de plus cher que « votre service, votre satisfaction et votre renommée. Si je « mens, qu'il me désavoue; mais si je dis la vérité, puisse- « t-il toucher Votre Majesté et me faire obtenir ce que « je désire.

« Je me prosterne à vos pieds, moi, votre vieux serviteur, « âgé de soixante-quatre ans et blanchi par trois ans et cinq « mois d'opprobre. Je ne demande à Votre Majesté ni se- « cours, ni place; je lui demande seulement, après une si « longue attente, la remise pleine et entière de la sentence « de la chambre haute, afin que la tache d'ignominie qui « s'étend sur moi soit effacée, que ma mémoire arrive pure à « la postérité, et que je ne meure pas comme un condamné, « mais que je sois pour Votre Majesté, comme je le suis pour « Dieu, une créature nouvelle...

« Je sais quel est le cœur de Votre Majesté. Milord Buc- « kingham ne cesse de me dire que vous êtes le plus humain « des monarques, et je n'oublie pas que l'un des attributs de « Dieu est d'aimer toujours ce qu'il a une fois aimé; vous « ouvrirez donc sur moi les sources de votre clémence. Laissez « à cette clémence son cours naturel, pour que, soit que je



« vive, soit que je meure, la bonté du roi Jacques soit em-
« preinte dans ma poitrine et que ses louanges soient sur mes
« lèvres. En admettant ma très-humble requête, faites que
« je puisse encore vivre content une année ou deux. Un refus
« me serait mortel. Toutefois ce qui mourra le dernier en
« moi, c'est mon affection pour Votre Majesté.

« FR: SAINT-ALBAN. »

Sous l'impression de cette lettre appuyée vivement par le prince de Galles et par Buckingham, le roi dicta le warrant de grâce :

« A Thomas Coventry, notre attorney général.

« Considérant que notre très-fidèle et bien-aimé cousin, le
« vicomte de Saint-Alban, par suite de la sentence rendue en
« la chambre haute du parlement, a, depuis trois ans et plus,
« éprouvé la perte de sa place, subi la prison et supporté une
« longue proscription, punitions suffisantes, nous toujours
« disposé à tempérer la justice par la miséricorde, rappelant
« à notre esprit les premiers services du noble vicomte et la
« manière utile dont il a employé son temps pendant son ban-
« nissement, jugeons à propos d'effacer la tache d'ignominie
« qui demeure encore sur lui, le relevons de toute incapacité
« et impuissance et lui faisons remise pleine et entière de
« toutes peines quelconques contre lui prononcées, desquelles
« nous avions déjà retranché l'amende et l'exil.

« En conséquence, les présentes sont pour vous ordonner
« de soumettre à notre signature un bill de pardon, et vous
« vaudront une autorisation nécessaire. »

Il n'est pas certain que Bacon soit jamais parvenu à se faire expédier ses lettres de grâce. Néanmoins ce warrant le pénétra d'une grande joie. Il fut transporté d'aise, et son génie

éclata en de plus vives ardeurs. Mais l'allégresse de Bacon dura peu.

Quoique nommé deux fois encore au parlement, où il n'osa siéger, il s'aperçut qu'on ne recouvre pas l'honneur et qu'un roi même ne peut le rendre à qui l'a perdu.

Il y a un portrait de Bacon à cette époque de son orageuse vie : c'est le plus expressif des trois portraits de lui que je connaisse.

Bacon est tout habillé de noir, comme s'il s'était revêtu de deuil sous la réprobation publique. Ses cheveux sont rares, gris et quelque peu bouclés. Le front s'élève très-haut, bombé de face, déployé à droite et à gauche, des deux côtés des tempes profondes, et semble former trois fronts pour contenir toutes les idées et toutes les sciences. Les yeux rêveurs où flotte l'infini éclairent d'un rayon le visage qu'une nuée couvrait habituellement. Car ce visage sillonné fut souvent obscurci par des impertinences ou par des brutalités soit de l'envie, soit de l'ignorance, soit de la vulgarité. La bouche ferme, vigoureuse, mélancolique cependant, sourit par un effort; mais ce sourire, aussi triste que la résignation, est plus navrant que des larmes. Cette physionomie découragée est pléine de génie et de malheur. Ce qui contriste profondément à l'aspect de cette tête monumentale, c'est que les angoisses de ce grand homme qu'elle courbe de son poids sont inguérissables et que le destin ne sera jamais fléchi.

Le warrant du roi Jacques parut dans les premiers moments à Bacon une réhabilitation entière. Mais il ne tarda pas à être détrompé. Les méchancetés, les injures déguisées ou hardies se multiplièrent autour de lui. Il se rejeta plus ardemment dans la science, malgré son âge. Ce fut son refuge sacré. Sortait-il de cet asile inviolable pour errer de son château de Gorhambury, à son hôtel d'York, de son hôtel d'York à sa maison d'Holborn, près de Gray's inn, il rencontrait des curiosités, des ironies ou même des avanies qui



l'abreuvaient d'amertume et de fiel. Ses dernières années furent une passion. Il portait un arrêt d'infamie plus lourd qu'une croix, et qui l'écrasait d'autant plus qu'il était émané du premier tribunal de l'Angleterre. Hélas! cet arrêt brûlant était un enfer invisible qui dévorait partout intérieurement ce pauvre grand homme. Lui, que le monde admirait et auquel la postérité dressa tant de statues, il était dédaigné dans son île! Lui, qui avait la gloire, il n'avait plus la considération, ce bien nécessaire à tout homme et surtout à un Anglais!

Bacon avait beaucoup d'orgueil et plus de présomption encore que d'orgueil. Chaque jour, il était atteint au plus profond de sa sensibilité malade. Ses blessures étaient nombreuses, ou plutôt il n'était qu'une blessure sur laquelle la moindre insulte était un coup poignant.

Quoique très-averti par de cruels hasards, il n'évitait pas assez les occasions. Il les cherchait souvent. Sa confiance était invincible. Il s'exposait infatigablement aux malveillances, aux outrages même. Dupe de sa vanité, il ne comptait pas assez avec la vanité des autres. Les plus médiocres étaient les plus féroces et se vengeaient, en offensant, d'avoir admiré. Les uns avaient été importunés par le génie, les autres par la faveur, les autres par le rang, tous par une supériorité quelconque de Bacon, et ils s'enveloppaient de sophismes, de scrupules pour déshonorer un grand homme. C'était par vertu qu'ils frappaient.

Il y aurait beaucoup de petits faits odieux à raconter. Je n'en citerai que trois, et ce sera bien assez.

Un soir d'automne, Bacon à cheval traversait avec Bushel le comté de Buckingham, se rendant à Gorhambury. Tenté par la beauté d'une avenue et d'une maison de plaisance dont il avait connu autrefois le propriétaire, il se décide tout à coup à lui faire une visite. Il arrive au perron, descend de cheval, pénètre dans le vestibule, se nomme avec une sorte de fatuité



naïve. Il croyait que ce gentillâtre serait heureux et fier de sa condescendance. Mais, à son grand étonnement, il entend une voix rude qui répond au domestique : « Le vicomte de Saint-Alban ! C'était autrefois le lord chancelier d'Angleterre, aujourd'hui c'est un repris de justice. Dites que je n'y suis pas. » Bacon eut à peine la force de remonter à cheval, tout en pleurs, et de continuer sa route.

Une autre fois, dans le comté de Middlessex, il revenait d'une promenade pour dîner à Holborn, dans sa retraite studieuse. Il avait plu et les chemins étaient détrempés. Tout à coup, au détour d'un petit bois, un riche armateur, son créancier, vêtu en chasseur et suivi d'une petite cavalcade, rencontre Bacon qu'il reconnaît et qu'il ne daigne pas saluer. Au lieu de s'arrêter et de laisser passer le carrosse du vicomte de Saint-Alban, qui était assis près du docteur Rawley et vis-à-vis de Hobbes, les traducteurs latins d'une partie de son *Instauration*: « Quand me payerez-vous, lui cria le publicain de la Cité? Désirez-vous un autre procès? » Et, piaffant autour du carrosse, il le couvrit de boue au grand amusement de ses compagnons.

De telles indignités, le chagrin, la méditation, les insomnies avaient consumé Bacon. Il était très-affaibli. Son teint était parfois livide. Ses joues se creusaient et se plissaient. Son palais avait l'amertume de la lie. Son estomac digérait très-difficilement. Il avait le dégoût de ce qu'il mangeait et de ce qu'il buvait. Il n'aimait plus à ses repas qu'un peu d'ale mousseuse dans la coupe paternelle.

Or, une des dernières saisons qu'il pâtit sur cette terre, son ale étant mauvaise, un convive lui dit que le plus proche voisin de Gorhambury en avait d'excellente. Bacon aussitôt fit demander une bouteille de cette ale, qu'il trouva délicieuse. La semaine suivante, il désira avoir encore quelques flacons d'une ale si agréable, mais ils furent discourtoisement refusés. Le domestique de Bacon revint et dit à son maître son déso-

bligeant message. Bacon ne répliqua pas un mot. Très-affecté de cette impolitesse, il secoua la tête et se leva de table, songeant sans doute à la sentence d'opprobre qui lui attirait tant de déplaisirs.

Quel était donc ce voisin riche et noble du vicomte de Saint-Alban ? L'histoire, qui le connaît, lui doit de le nommer pour le punir d'avoir manqué de respect au génie. Il s'appelait sir Fulke Greville, et il devint plus tard lord Brooke. C'est le même que j'ai loué d'avoir fait pour son tombeau cette épitaphe: « Ami de Philippe Sidney, » et que je regrette de trouver si mesquinement impitoyable pour Bacon, coupable sans doute, mais vieilli et malheureux.

Bacon échappait par des redoublements de travail à ces tourments que lui infligeaient tantôt la cupidité insolente, tantôt l'honnêteté puritaine. Les émotions et les fatigues l'avaient épuisé. Il ne tarda pas à être enlevé, cet élu et ce martyr tout ensemble de l'opinion publique. Il expira le 9 avril 1626. Le dernier jour du philosophe fut un jour de Pâques. Il mourut au soleil levant, sous un toit étranger, d'une fluxion de poitrine contractée dans une expérience en plein air, à Highgate, village de Middlessex, non loin de Londres. Saisi sur place d'une migraine, d'une fièvre et d'un point de côté, il avait frappé à la porte d'une maison du comte d'Arundel. En l'absence de son maître, le concierge accueillit avec vénération l'ancien chancelier du royaume et le soigna avec sollicitude. Ce fut un vassal, un généreux homme du peuple qui aida ce grand homme à passer et qui le réjouit au moins d'une bienveillance suprême. Sous la livrée, le concierge d'Highgate eut un cœur plus noble que sir Fulke Greville sous son costume de lord.

Les yeux de Bacon remercièrent en se voilant cet humble ami. Mais, avant de s'éteindre, que ne discernèrent pas de tels yeux à travers leurs ombres ? Dieu est comme le ciel ; le peu qu'on en découvre n'est rien auprès de ce qu'on en devine.

Des yeux de chair n'aperçoivent qu'un horizon borné ; l'infini cependant est au delà, et ce sont les yeux de l'esprit, ou plutôt les yeux de l'âme plus perçants encore, qui l'entrevoient.

Ce qu'ont écrit — Reid, le candide moraliste écossais, — Royer-Collard, le plus rare écrivain de tribune que nous ayons eu, — Laplace, notre plus prodigieux géomètre ; ce que ces grands esprits ont écrit de Bacon, on l'a lu déjà.

Que d'autres il faut ajouter à cette liste !

Gassendi appelait Bacon le restaurateur des sciences, le vainqueur du syllogisme, l'initiateur de l'induction. Le père Mersenne, qui fut le correspondant de Fermat, de Pascal, de Hobbes et de tant d'autres, le saluait du titre glorieux de précurseur de Descartes, qui lui-même disait : « Je n'ai rien à enseigner sur la philosophie expérimentale, après ce que Verulamius (Bacon) en a exposé. » Le *Novum Organum*, publié en 1620, était une méthode qui précéda de dix-sept ans le discours de Descartes sur la méthode. Le métaphysicien français spiritualisa et dépassa l'induction, en constatant dans l'âme humaine des ressources suffisantes pour arriver à la connaissance du moi et du non-moi. Ce qui est incontestable, c'est le respect qu'il eut toujours et qu'il exprima souvent pour « Verulamius. »

Boerhaave soutenait que ce grand Verulam avait été l'inspirateur de Descartes. Leibnitz tenait Bacon pour un homme divin : *divini ingenii vir*. Adisson, Horace Walpole, Humes le proclament le prodige de l'Angleterre. Il a été, en effet, le prophète des vérités dont Newton fut le mathématicien. Voltaire dit : « Ce qui m'a le plus surpris, ce fut de trouver dans ses œuvres en termes exprès cette attraction dont Newton est regardé comme l'inventeur. » D'Alembert, Diderot, Condorcet, Garat, tous les hommes éminents, toutes les générations, tous les siècles se sont inclinés devant lui. On pourrait, en lui empruntant une de ses plus belles images, le comparer à ces statues des chemins qui montrent la route aux voyageurs,

avec cette différence toutefois que ces statues sont muettes et que Bacon parle : il parle et il guide à travers tous les problèmes et tous les mystères.

Voilà Bacon ; je l'ai dit tout entier dans ses pathétiques contrastes, dans son infimité et dans ses essors. Blâmons-le et admirons-le. Il fut faible, vaniteux, ambitieux. C'était d'ailleurs un orateur admirable, un causeur transcendant, un jurisconsulte, un érudit, un penseur surtout et un écrivain.

Bacon est l'un des cinq ou six métaphysiciens les plus grands de tous les siècles. Et non-seulement il fut un inventeur, mais il grava ses découvertes dans un style aussi indestructible que transparent. Il empourprait d'imagination la langue de la raison. Plongé quelquefois dans les fanges du monde, personne ne planait plus naturellement au-dessus, dans les rayons. Il se jouait de tous les fardeaux. Les questions les plus lourdes, il les soulevait avec facilité et les emportait légèrement, à travers les espaces incommensurables, jusqu'au ciel le plus haut des cieux, jusqu'au ciel métaphysique : le ciel de Dieu. Le philosophe de Gorhambury eut constamment les ailes étendues et frémissantes dans la vérité, comme Raleigh dans l'aventure, comme Shakspeare dans la beauté.

L'apothéose et la flétrissure de Bacon sont également justes. Cependant, tout dégradé qu'il est par ses pairs, — ce concussionnaire, — cet ingrat est, dans un autre ordre, le semblable de Shakspeare, et bien qu'il soit renversé de son piédestal, bien qu'on le mesure à terre, il reste un colosse de génie dont l'apparition est une date de l'histoire universelle.

Maintenant, revenons chronologiquement de ce roi de la philosophie à la reine de la politique — à Élisabeth. Lui Bacon, Raleigh et Shakspeare furent des météores qui se relient, par leur origine, au règne de cette princesse, quels qu'aient été leurs prolongements lumineux.

C'est ma dernière équité envers Élisabeth que de lui restituer et de ranger sous son sceptre ces trois grands hommes. A la hauteur où ils sont, ils lui appartiennent et non à Jacques. La grandeur de Shakspeare, de Raleigh, de Bacon et la grandeur d'Élisabeth les unissent indissolublement dans l'admiration de l'Angleterre et du monde. Les poëtes, les héros, les philosophes et les princes secondaires sont engloutis peu à peu à mesure que monte le flot des âges, et la postérité ne sauve sur les sommets que ceux qui se sont sauvés eux-mêmes en s'élevant.

FIN

DOCUMENTS

DOCUMENTS ÉCRITS

DAVID HUME. — *Histoire d'Angleterre.*

Ce penseur, si célèbre pourtant, était l'homme le moins fait pour toucher à l'histoire du seizième siècle. Il avait traversé le scepticisme et il avait pénétré jusqu'au nihilisme. Il méprisait les sectaires ; à ses yeux, chaque sectaire était une dupe. Or, c'est précisément le contraire qui est vrai. Tout sectaire a un sentiment éternel, et c'est par là qu'il est respectable. L'historien ne doit pas être sectaire, mais il doit être aussi religieux que Hume l'était peu ; il doit être religieux pour reconnaître le Divin partout où il est et pour le suivre de secte en secte dans ses belles progressions vers l'avenir. Les sectes sont profondes ; si elles gagnent de l'espace et de la lumière, elles finiront par se comprendre et s'embrasser. Le devoir de l'historien est de les rapprocher en les éclairant ; mais, pour cela, il faut qu'il ait la philosophie de leur instinct.

Recueil des lettres et propos de la reine Elisabeth.

Aussi indifférente que Henri IV en religion, la reine Élisabeth ne voyait dans la réforme de son père Henri VIII qu'un accroissement de la royauté. Les papistes et les puritains l'entendaient autrement.

RAPIN DE THOYRAS. — LINGARD.

Ils se corrigent l'un par l'autre, tant ils sont animés le premier de l'esprit protestant, le second de l'esprit catholique ! Un jour que j'exprimais toute mon estime pour Rapin de Thoyras devant M. Villemain, je fus surpris et charmé de provoquer par mes paroles chez le noble critique une explosion de bienveillance égale à la mienne pour l'érudition et pour le souffle libéral du neveu de Pélisson.

BURNET.

Les mémoires de l'évêque de Salisbury sont d'un intérêt immense à tous les points de vue.

STRIPE'S CRANMER.

RYMER.

Personne n'a connu plus à fond les archives de la Tour de Londres. Il est indispensable à consulter. *Les Actes de Rymer* n'ont pas moins de vingt vol. in-fol. (*Fœdera, conventiones, litteræ et cujuscumque generis acta publica inter reges Angliæ et alios imperatores, reges... ab anno* 1101).

Les Actes de Rymer n'étaient consultés que par les savants et les historiens. Un des mérites de Rapin de Thoyras est d'avoir rendu ces *Actes* accessibles en les abrégeant.

Journaux des Communes.

Journaux des Lords.

Burghley's Stat Papers, par HAYNES.

MACAULAY. — *Burleigh and his times, Essays.*

J'ai toujours écrit dans *Marie Stuart* Burleigh. La vieille orthographe du nom était Burghley. Le marquis d'Exeter, le représentant des Cecil, tient pour Burghley, à la manière de beaucoup d'aristocrates qui croient se reculer dans le passé en donnant à leurs noms un air barbare.

M. Macaulay et l'usage sont contre le marquis d'Exeter. Ils écrivent Burleigh. Je continue de faire comme eux. Il me semble qu'il y aurait un peu de rigorisme à vouloir être plus anglais que Macaulay et plus obstiné que l'usage. Deux choses m'ont tenu en suspens.

MM. Mignet et Paradol, des écrivains si éloignés de toute pédanterie, ont conservé Burghley, autorisés en quelque sorte par William Cecil lui-même, qui sur un warrant de la reine, substitua de sa propre main *Burghley* à *Burleigh*.

Eh bien! il m'a paru, en définitive, que cela ne suffit pas. C'est l'usage qui est souverain. Un Berton de Balmes essaya aussi de maintenir contre l'usage son nom de *Grillon*. Il fut vaincu. L'usage a dit

Crillon. Henri IV a confirmé l'usage, s'il ne l'a pas fondé. Il a dit : « Pends-toi, brave Crillon, nous avons combattu à Arques et tu n'y étais pas. » Nous ne conseillerions à personne de dire maintenant : « Pends-toi, brave Grillon... » Si tous les nobles s'avisaient de reprendre l'orthographe ancienne de leurs noms, le blason serait bouleversé et l'histoire désorientée dans les siècles.

Avant de me dire ces choses dont l'orthographe du nom de *Burleigh* a été pour moi l'occasion, j'étais tombé moi-même dans une faute analogue à celle que j'évite ici.

En passant dans la ville de Hanovre, sur ma route du Danemark, je pus constater que le grand *Leibnitz* signait *Leibniz.* Il ne m'en fallut pas davantage pour tracer le nom du philosophe d'après sa tradition. Je renonce désormais à cette complaisance envers des hommes illustres. Je prononcerai *Burleigh*, *Leibnitz*, comme je prononce *Crillon.* Il n'y a pour les noms immortels qu'une orthographe et — c'est celle de la gloire. Le reste, fût-ce même une décision de souverain, un désir de famille, n'existe pas et n'est qu'une prétention vaine.

AUBREY. — *Lives of eminent men.*

Ce biographe a raconté, sinon avec charme, du moins avec beaucoup d'informations, Bacon et Shakspeare. Il a touché superficiellement à Walter Raleigh.

Vie de la duchesse de Feria, née Jane Dormer, et, avant son mariage, l'une des dames d'honneur de la princesse Élisabeth.

SADLER. — *Ses Mémoires.*

C'était un agent et un instrument de William Cecil.

ROBERTSON. — *Histoire d'Ecosse.*

LABANOFF. — *Recueil des lettres de Marie Stuart.*

SHARON TURNER. — *History of Elisabeth.*

CHALMERS. — *The life of Mary Q. of Scotts.*

GOODALL. — *Examen des lettres qu'on prétend avoir été écrites par Marie à Bothwell,* 1751, in-8°.



Witaker. — *Défense de Marie, reine d'Ecosse*, 1790, in-8°.

Hallam. — *Histoire constitutionnelle d'Angleterre.*

Laing. — *Dissertation on the participation of Mary Q. of Scotts in the murder of Darnley.*

William Tytler. — *Recherches historiques et critiques sur les témoignages portés contre Marie, reine d'Ecosse....*

M. Fraser Tytler. — *History of Scotland*, London, in-8°, 1845.

Il ne faut pas confondre M. Fraser Tytler avec M. William Tytler qui a défendu l'innocence de Marie Stuart avec Chalmers, Goodall, Witaker, le docteur Lingard, le prince Labanoff et tant d'autres. M. Fraser Tytler n'absout pas comme ces écrivains Marie Stuart; il ne la condamne pas non plus comme l'ont fait Robertson, Hume, Hallam, Sharon Turner, Laing, Raumer, Mignet et moi-même. Non, M. Fraser Tytler se contente de douter.

M. Alexandre Teulet. — *Correspondance diplomatique de Bertrand de Salignac de la Mothe-Fénelon, ambassadeur en Angleterre de* 1568 *à* 1575; 7 vol. in-8°.

Nous connaissions ce recueil, et il nous avait beaucoup servi dans notre *Histoire de Marie Stuart.*

Mais voici un autre recueil plus intéressant encore parce qu'il est plus général, et nous en avons profité pour notre *Histoire d'Elisabeth.* Ce recueil contient des documents inédits ou peu connus, relatifs à la France, à l'Espagne et à l'Écosse, de l'avénement de Jacques V au trône d'Écosse à l'avénement de Jacques VI au trône d'Angleterre. C'est presque tout un siècle (1513 à 1603), et l'histoire de l'Europe en est éclairée.

M. Teulet vous introduit au milieu des matériaux les plus curieux rassemblés par ses soins et à la sueur de son front; il vous dit quels sont ces matériaux et de quelles mines il les a tirés. Vous les examinez avec attention et persévérance, puis vous en choisissez un certain nombre que vous joignez à d'autres. Vous les construisez plus tard en édifices, selon les lois de votre géométrie littéraire.

Une chose que j'estime chez M. Teulet, c'est que son érudition n'est point timide; elle est hardie, au contraire. A force de bien savoir, il ose conclure.

Il ne se récuse pas sur la question si controversée de la complicité de la reine d'Écosse dans le meurtre de Darnley.

Après avoir établi par les documents les plus authentiques l'amour violent de la reine pour Bothwell, M. Teulet ajoute : « ... Il est pénible d'admettre qu'une reine, une femme jeune encore, belle, spirituelle, charmante, ait pu se rendre la complice d'un crime aussi odieux : mais il faut avant tout juger les personnages d'une époque d'après les idées de l'époque où ils ont vécu. Or, on ne se faisait pas grand scrupule, au seizième siècle, d'employer l'assassinat pour satisfaire une passion, pour se débarrasser d'un obstacle, accomplir une vengeance. Que d'exemples on en pourrait citer! L'idée d'user d'un tel moyen ne répugnait pas plus à Marie Stuart qu'aux autres personnages de son temps... En 1571, à l'occasion de l'assassinat de Murray par Hamilton de Bothwell-Haugh, elle écrivait à l'archevêque de Glasgow, son ambassadeur en France : « Ce que Bothwell-Haugh a fait a été « sans mon commandement; de quoy, je lui scay aussi bon gré et « meilleur que si j'eusse été du conseil. J'attends les mémoires qui « me doivent estre envoyez et la recepte de mon douaire pour faire « mon estat où je n'oublieray la pension dudict Bothwell-Haugh. » En 1582, lorsqu'elle apprend la tentative infructueuse faite par l'assassin Saurégui sur la personne du prince d'Orange, voici comment elle termine sa lettre du 6 avril, adressée à don Bernardino de Mendoça : « Je n'ajouteray rien plus, sinon prier à Dieu qu'il vous ait en « sa saincte garde et qu'il lui plaise parachever sa juste vengeance « contre le prince d'Orange et tous ses pareils, ennemis de toute « religion et tranquillité publique. » — Une reine qui trouve si naturel d'employer l'assassinat contre des ennemis politiques; une sœur qui fait si volontiers une pension à l'assassin de son frère, peut bien, ce me semble, être regardée comme capable d'avoir trempé dans un crime qui la délivrait d'un mari contre lequel elle avait d'ailleurs tant de justes motifs d'aversion et de haine. »

Voilà une conclusion, la même que j'ai tirée dans mon *Histoire de Marie Stuart*. Je me permettrai seulement de faire observer, à la décharge du seizième siècle et à l'honneur de la morale éternelle, que, si Marie Stuart, Catherine de Médicis, les Borgia, Philippe II ordonnaient ou toléraient facilement les meurtres, — Coligny, le prince d'Orange, Henri IV furent tour à tour victimes et ne tentèrent jamais d'être bourreaux. J'avais déjà fait cette réserve, et je la renouvelle ici, tout en reconnaissant que le prix de la vie humaine s'est accru à mesure qu'ont diminué la superstition et le fanatisme.

Cela dit, je recommande le recueil nouveau de M. Teulet et j'en donne le titre :

Relations politiques de la France et de l'Espagne avec l'Ecosse, au seizième siècle; papiers d'Etat, pièces et documents inédits ou peu connus tirés des bibliothèques et des archives de France.

Lettre de Knox à Calvin.

Communiquée par M. Feuillet de Conches et publiée par M. Alexandre Teulet. Écrite en latin. Funeste retour de Marie Stuart. Austérité de Knox, son esprit altier. Compliments adressés à Calvin par Jacques Stuart. Knox loue les intentions du noble lord, mais il le trouve faible dans la foi.

Cette lettre est comme l'éclair sinistre des orages prochains.

V. le *Recueil de M. Teulet*, t. II, p. 172.

Bulle d'excommunication.

La bulle du pape Pie V contre Élisabeth, cette bulle d'excommunication fulminée le 25 février et affichée le 15 mai à la porte de l'évêque de Rome, ne fut pas lancée à l'instigation de Philippe II. Une dépêche du roi de la même année (26 juin 1570) à Frances de Alava prouve que cette bulle doit être attribuée aux intrigues du cardinal de Lorraine.

V. le *Recueil de M. Teulet*, t. IV, p. 58.

Correspondance de don Bernardino de Mendoça.

Élisabeth, en immolant Marie Stuart, s'affranchissait des conspirations catholiques; mais elle s'exposait aussi aux formidables efforts de Philippe II, l'héritier de la reine d'Écosse.

Instruit du testament brûlé par Élisabeth et constaté par don Bernardino de Mendoça, Philippe II prend avec son ambassadeur toutes les mesures propres à sauvegarder ses droits. M. Teulet, après avoir médité sur les dangers de la reine d'Angleterre de la part de l'Espagne, se demande si la colère d'Élisabeth contre Davison était une comédie. Il n'affirme rien, et il a raison de faire un appel à des réflexions nouvelles.

Eh bien! malgré les hésitations des érudits, aussi naturelles que les hésitations d'Élisabeth, je pense qu'elle n'était pas sincère dans

son ressentiment contre Davison. Elle l'aurait puni davantage, et puis, péril pour péril, elle aimait mieux courir avec ses ministres et l'Angleterre la même fortune que le protestantisme. Elle balança d'abord, comme elle en avait l'habitude, et comme pour Norfolk, comme pour Essex; elle se décida fermement, usant de duplicité pour se couvrir, mais résolue au milieu de ses irrésolutions à tomber du côté de sa passion, de sa vengance, du côté où elle penchait depuis longtemps.

V. le *Recueil de M. Teulet*, t. V, p. 14.

V. la *Dépêche de Mendoça*, p. 463.

V. la *Dépêche de Philippe II*, p. 504 et 508, note 3.

M. Mignet.

Son *Histoire de la révolution française* faisait pressentir ses œuvres ultérieures. Marie Stuart, Antonio Perez, Charles-Quint, sont autant de médailles d'une grande fidélité. M. Mignet laissera dans la haute biographie une trace magistrale.

Journal d'Edouard.

Lettres de Cranmer à la reine Marie, dans Strippe.

Revue d'Edimbourg.

Mémoires de sir Henri Sydney.

Lettre fort intéressante de Burleigh à Walsingham, sur le caractère flottant d'Élisabeth. V. *Chalmers*, pièces officielles.

Mémoires de Melvil.

Dépêche du comte de Shrewsbury sur l'exécution de la reine d'Écosse.

Lettre du pape Sixte V à Philippe II.

Le souverain pontife promet au roi d'Espagne un subside d'un million de couronnes, dès que les Espagnols auront débarqué en Angleterre. Cette lettre est déposée aux archives de Simancas.

Mémoires de Sully.



Œuvres de Bacon.

Bacon, par Charles de Rémusat.

Naunton.

Harrington.

Procès d'Etat de Howel.

William Rawley.

Il était secrétaire et chapelain de Bacon, auquel il a consacré une notice.

Ambassade de M. Hurault de Maisse en Angleterre, vers la royne Elisabeth, ès années 1597 *et* 1598, *touchant la paix qui depuis fut conclue à Vervins, avec un journal de tout ce qu'il a fait, depuis le* 24 *novembre* 1597 *qu'il partit de Rouen, jusqu'au* 29 *janvier* 1598 *qu'il en retourna et arriva à Dieppe.*

Ce manuscrit in-4° est conservé aux archives des Affaires étrangères. C'est un magnifique manuscrit sur maroquin rouge aux fleurs de lis. Il est copié d'une écriture si belle et si nette qu'elle est aussi facile à lire qu'une impression très-soignée.

Il y a une erreur de pagination au feuillet 319, duquel on saute au feuillet 379, sans qu'il y ait interruption réelle dans le texte. Le manuscrit, en tout, a 421 feuillets, desquels il faut retrancher les 60 pages mentionnées par inadvertance.

Ce qui a rendu à toutes les époques les recherches agréables dans ce département des Affaires étrangères, c'est la courtoisie des directeurs qui se sont succédé aux archives comme une dynastie d'hommes éminents, M. le comte d'Hauterive, M. Mignet, M. Cintrat, au-dessous desquels M. Dumont persiste au milieu de tous les changements, tel qu'un secrétaire perpétuel digne par son érudition de veiller avec son élite de collaborateurs à ces richesses diplomatiques de la France.

Les Dépêches (dispacci) *et les Rapports* (relazioni) *des ambassadeurs vénitiens.*

Pendant sa mission, un ambassadeur de Venise rédigeait ses dépêches; après sa mission, il prononçait dans le sénat de la république

un discours (relazione) qui était le compte rendu, le récit, l'odyssée, l'histoire de cette mission. De là un intérêt immense. Cette *relation* était ensuite déposée dans la chancellerie secrète, un trésor de documents incomparables.

Les ambassadeurs de France, Sully, Hurault de Maisse, le cardinal d'Ossat et les autres, Walsingham et les Anglais, Busbec et les Allemands, envoyaient aussi des dépêches toutes vives soit de grâce, soit de tact, soit de bon sens, soit de divination; mais ils n'avaient pas au-delà des dépêches, comme les ambassadeurs italiens, les *relazioni*, sortes d'annales où, à l'exemple de Machiavel, dans sa correspondance diplomatique, ces ambassadeurs pouvaient et devaient embrasser la religion, la justice, les armées, les finances, l'administration, le gouvernement, les classes diverses, les ministres et les rois d'un pays. Ils ont par là un avantage sur tous les négociateurs du monde, et ils ajoutent à cet avantage la séduction du génie de leur race.

Consulter sur ces admirables documents de la ville des doges M. Albéri; M. Baschet; M. Tommaseo; M. Gaschard, le savant collecteur des *relazioni* concernant Charles-Quint et Philippe II; et M. Niel, qui ne sait pas moins les livres les manuscrits, que les portraits.

Diarii di Marin Sanuto.

C'était un sénateur qui, sous ce titre, pendant quarante années, s'est fait l'historiographe de Venise. Ces *journaux* ou *mémoires* quotidiens, interrompus seulement par la mort, sont le livre intarissable et capital sur Venise, de 1490 à 1533. M. Rawdon Brown et d'autres érudits ont fouillé ce livre sans l'épuiser. M. Albéri et ses amis l'explorent avec succès, et ils le complètent par les recherches les plus curieuses dans leur Recueil de Florence. Les deux volumes consacrés à la diplomatie du sénat et des doges auprès des papes, de 1500 à 1600, montrent, dans l'espace de ce siècle seulement, l'intervention à Rome de plus de soixante ambassadeurs vénitiens, les plus déliés et les plus fermes de la république. M. Tommaso Gar et M. Emmanuele Cycogna, deux collaborateurs de M. Albéri dans la collection de Florence, ont approfondi par des notes et des renseignements précieux toute la période diplomatique si importante entre Venise et Rome. Ils éclaircissent, citent ou résument tant d'admirables *relazioni* dignes de Machiavel. Indirectement et par des ricochets de lumière, rien ne révèle aussi bien la politique des papes, auxquels les Tudors échappèrent pour jamais.

ANTONIO PEREZ. — Les seuls mémoires qu'ait l'Espagne sont de Perez. Ce *Memorial*, ces *Relaciones*, ce célèbre *Mémoire* sous forme de plaidoyer, ces *Relations* retentissantes, devinrent un livre qui fut traduit en anglais, en français, et qui eut six éditions.

NÉAL. — *History of the puritans.*

H. TAINE. — *Histoire de la littérature anglaise.*

Mémoires de la cour d'Élisabeth, reine d'Angleterre, par LUCY AIKIN.

Ballades, légendes et chants populaires de l'Angleterre et de l'Écosse; WALTER SCOTT, THOMAS MOORE.

ÉDOUARD LORD HERBERT DE CHERBURY. — *Mémoires.*

Je veux indiquer encore ce livre. C'est l'un des plus charmants que j'aie jamais lus. S'il n'éclaire pas beaucoup les faits, il éclaire les mœurs.

Lord Édouard Herbert, qui adorait la poésie, surtout celle de Spenser, continue, dans des proportions un peu moins historiques, un peu plus romanesques, l'esprit platonicien et le courage aventureux de Philippe Sidney et de Walter Raleigh.

Il vint au monde à Eyton, dans le comté de Montgomery (pays de Galles). Il fut ambassadeur en France sous Jacques Ier; avant et après, il se montra partout le plus brillant des volontaires et des gentilshommes. Né en 1581, il mourut en 1648, un an avant l'échafaud de Charles Ier. Il s'était d'abord prononcé pour le roi, puis il prit parti pour le parlement.

Ses mémoires sont bien peu politiques, mais je n'en sais pas de plus intéressants. Il faut absolument les lire.

Il est nôtre par le talent, par les deux siècles qu'il reflète et par une visite qu'il fit à la cour à dix-neuf ans (1600).

« ... Comme c'était l'usage pour tous les hommes de s'agenouiller devant la grande reine Élisabeth qui régnait alors, je m'étais mis à genoux dans sa chambre, quand elle la traversa pour se rendre à la chapelle de White-Hall. Dès qu'elle me vit, elle jura comme à son ordinaire en demandant qui j'étais. Tous les assistants me regardèrent, mais personne ne me connaissait; alors sir James Croft, pensionnaire de la reine, s'aperçut qu'elle s'arrêtait, et, revenant sur ses pas, lui

dit qui j'étais et que j'avais épousé (à quinze ans) la fille de William Herbert de Saint-Gillian. La reine me regarda attentivement et dit avec son juron habituel, que c'était pitié de m'avoir marié si jeune, puis elle me donna sa main à baiser deux fois et deux fois elle me frappa gracieusement sur la joue. » P. 49-50.

Je citerai encore quelques lignes de lord Herbert à l'époque de son premier voyage en France. Présenté par l'ambassadeur d'Angleterre à la duchesse de Ventadour, cette dame, fille du connétable de Montmorency-Damville, invita chez son père, à la campagne, le jeune et hardi Gallois.

Le connétable l'accueillit, comme un fils, au chateau de Mello, dans le Beauvoisis.

« Je passai, dit-il, à Merlou (Mello) deux ou trois jours, et il arriva qu'un soir une fille de la duchesse (de Ventadour), âgée de dix ou onze ans, sortant du château pour se promener dans la prairie, je l'accompagnai avec plusieurs gentilshommes français et quelques dames. Cette jeune fille portait sur la tête un nœud de rubans, qu'un gentilhomme français lui enleva tout à coup et attacha à son chapeau; la jeune fille offensée lui redemanda son ruban, qu'il refusa de rendre. Mademoiselle de Ventadour s'adressant à moi : « Monsieur, me dit-elle, « reprenez, je vous prie, mon ruban à ce gentilhomme. » J'allai aussitôt à lui, et, avec toute la politesse possible, mon chapeau à la main, je lui demandai de me faire l'honneur de me permettre de rendre à la « jeune duchesse son nœud de rubans. Croyez-vous, me répondit-il « brusquement, que je vous le donnerai, quand je le lui ai refusé? — Soit, « monsieur, répliquai-je, je vous le ferai rendre de force. » Et alors, remettant mon chapeau sur la tête, je tâchai de prendre le sien; mais il s'échappa en courant, puis, après une longue poursuite dans le pré, voyant que je le gagnais de vitesse, il tourna court et s'élança vers la jeune dame pour lui présenter le ruban : mais je le saisis par le bras et dis à mademoiselle de Ventadour que c'était moi qui le lui rendais. « Pardonnez-moi, me répondit-elle, c'est lui qui me le donne. — Ma-« dame, lui dis-je, je ne vous contredirai pas, mais s'il ose dire que ce « n'est pas moi qui l'ai forcé à le rendre, je me battrai avec lui. » Le gentilhomme français ne répondit rien et reconduisit la jeune fille au château. Le lendemain je priai M. Thownsend d'aller dire à ce cavalier qu'il avouât que je l'avais forcé à rendre le ruban, et, s'il s'y refusait, de le provoquer de ma part. Mais mon ami, ne le trouvant pas disposé

à accepter ce cartel, le quitta, et, comme je le suivais, quelques gentilshommes du connétable lui donnèrent avis de ce qui se passait. Il fit alors venir le cavalier, le tança vertement sur son impertinence d'avoir pris le ruban de sa petite-fille et lui ordonna de sortir de sa maison. Depuis, je n'ai jamais ouï parler de ce gentilhomme, envers lequel j'avais cru devoir me conduire de la sorte pour obéir à mon serment de chevalier du Bain. »

Ce serment obligeait à la protection des dames et paraissait à lord Herbert d'autant plus sacré que c'était le grand comte de Shrewsbury, un glorieux parrain héraldique celui-là, qui lui avait chaussé l'éperon. Comme chevalier d'ailleurs, lord Herbert s'appliquait à imiter les modèles poétiques de *la Reine des Fées*. Il lisait et relisait tout ce qui avait paru de ce poëme du grand et malheureux Spenser.

Les principaux titres de lord Herbert, qui était un héros dans la mêlée, et, hors de la mêlée, un penseur, méritent d'être signalés. Comme philosophe, il a son livre *de Veritate prout distinguitur a revelatione...;* comme biographe, il a son *Histoire de Henri VIII* et ses propres *Mémoires*, édités par Horace Walpole en 1730, traduits dans notre langue par le comte de Baillon en 1863 (1 vol. in-4°).

Ces trois œuvres sont trois coups de force et de grâce. Les Mémoires singulièrement racontent avec une verve incomparable et une originalité anglaise cet étonnant lord Herbert, qui s'était si bien emparé de l'opinion publique d'alors, que les femmes, les poëtes, les grands seigneurs et les déistes commandaient à l'envi, la plupart secrètement, des copies de son portrait au peintre Larkin.

DOCUMENTS FIGURÉS

Le plan que j'ai suivi dans mes histoires précédentes, j'y suis resté fidèle dans cette histoire.

J'ai cité successivement les lieux, les sites, les estampes. On jugera qu'il est peu de mes personnages dont je n'aie comparé plusieurs crayons. On comprendra que les principaux cartons de l'Europe m'ont été ouverts, et que j'en ai tiré authentiquement ces personnages, Élisabeth en tête, Élisabeth, l'idéal de la dictature pontificale et royale, Élisabeth, manifestée si bien soit dans les toiles à l'huile des palais et des musées, soit dans ses portraits gravés par Crispin de Pas, soit surtout dans son portrait par William Rogers (cabinet de M. Niel).

Le meilleur moyen de ressusciter avec l'inspiration, c'est de savoir d'abord par l'étude, un à un, tous les documents. J'espère que dans ce livre on sentira que je n'ai rien négligé de ce que je recommande, et que l'histoire m'a été sacrée.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER

LIVRE DEUXIÈME

LIVRE TROISIÈME

LIVRE QUATRIÈME

LIVRE CINQUIÈME

LIVRE SIXIÈME

LIVRE SEPTIÈME

LIVRE HUITIÈME

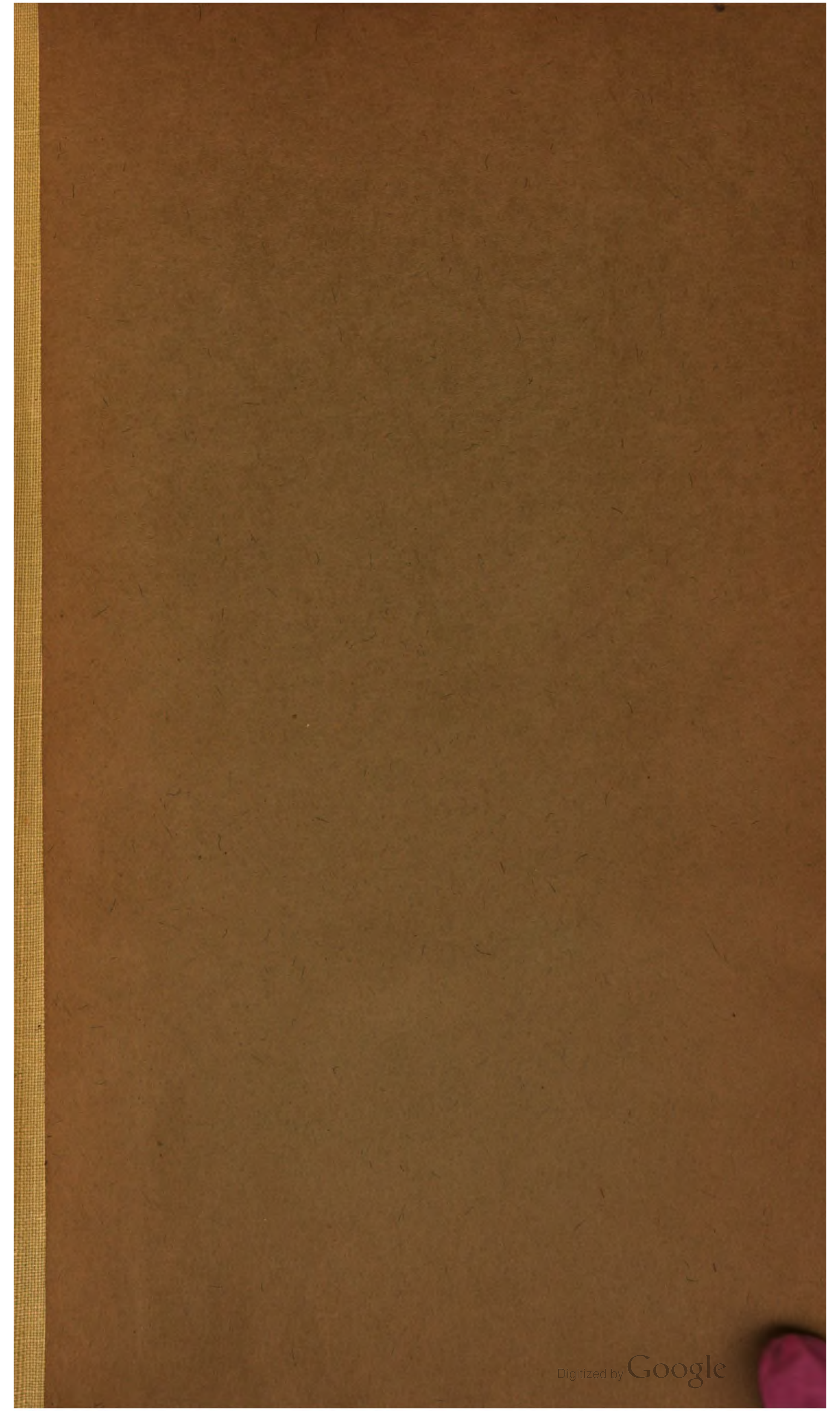
LIVRE NEUVIÈME

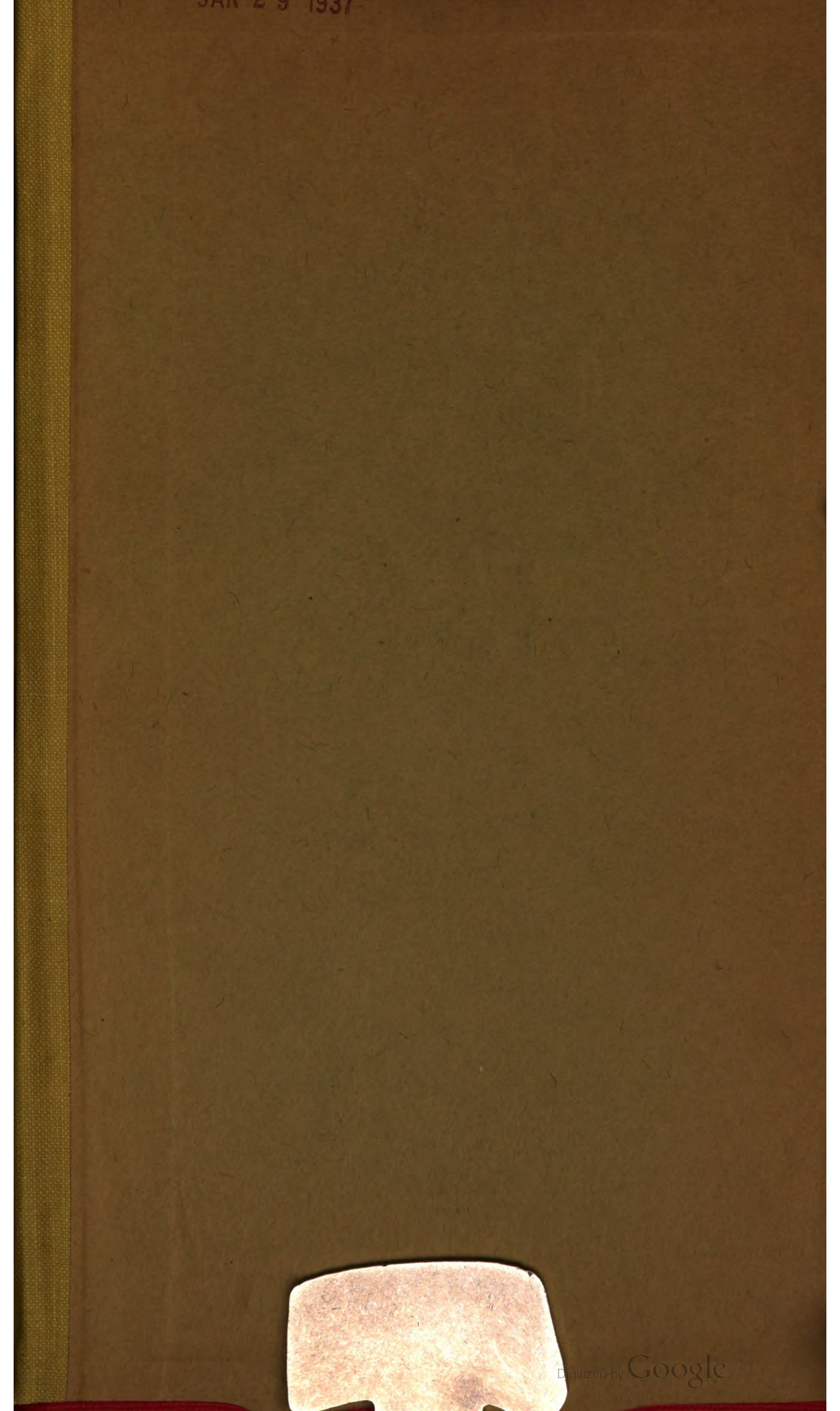
LIVRE DIXIÈME

LIVRE ONZIÈME

LIVRE DOUZIÈME

479. — Paris. — Imprimerie POUPART-DAVYL et Ce, rue du Bac, 30.




JAN 29 1937
Digitized by Google